NOSOLOGIE

MÉTHODIQUE.

NOSOLOGIE MÉTHODIQUE,

OU

DISTRIBUTION DES MALADIES

EN CLASSES, EN GENRES ET EN ESPECES,

Suivant l'Esprit de SYDENHAM, *& la Méthode des* BOTANISTES.

PAR FRANÇOIS BOISSIER DE SAUVAGES, Conseiller & Médecin du Roi, & ancien Professeur de Botanique dans l'Université de Montpellier, des Académies de Montpellier, de Londres, d'Upsal, de Berlin, de Florence, &c.

TRADUITE sur la derniere édition latine, par M. GOUVION, Docteur en Médecine.

ON a joint à cet Ouvrage celui du Chev. VON LINNÉ, intitulé *Genera Morborum*, avec la Traduction françoise à côté.

TOME SECOND.



A LYON,

Chez JEAN-MARIE BRUYSET, Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXXII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



SUITE DU SOMMAIRE DE LA PREMIERE CLASSE.

VICES.

CARACTERE. Concours de divers symptomes cutanés & légers.

ORDRE V. KISTES, *Tumeurs formées par un sac rempli de quelque fluide.*

XXXII. ANévrisme, *anevrisma*, kiste artériel.

XXXIII. Varice, *Varix*, kiste veineux.

XXXIV. Hémorrhoïde, *marisca*, tumeur opiniâtre & pleine de sang, qui vient au fondement.

XXXV. Hydatide, *hydatis*, kiſte des conduits lymphatiques.

XXXVI. Staphylome, *ſtaphyloma*, kiſte de la cornée, ou qui la perce.

XXXVII. Loupe, *lupia*, kiſte dans les articles remplis d'un fluide épais.

XXXVIII. Tumeur blanche, *hydarthrus*, kiſte aqueux des articles.

XXXIX. Apoſteme, abcès, dépôt, *apoſtema*, kiſte rempli de pus.

XL. Exomphale, *Exomphalus*, kiſte umbilical, ſouvent aqueux.

XLI. Hernie fauſſe, *oſcheocele*, tumeur enkiſtée du ſcrotum.

ORDRE VI. Ectopies, *déplacemens ſenſibles des parties ſolides.*

XLII. Chute de l'œil, *exophthalmia*, ectopie de l'œil.

XLIII. Eraillement, *blepharoptoſis*, ectopie des paupieres.

XLIV. Chute de la luette, *hypoſtaphile*, ectopie de la luette.

XLV. Chute de la langue, *paragloſſe*, ectopie de la langue.

XLVI. *Proptoma*, (*id.*) chute de toute appendice externe, comme de la levre, du scrotum, de l'oreille.

XLVII. Chute de l'anus, *exania.*

XLVIII. Chute de la vessie urinaire, *exocystes.*

XLIX. Chute de matrice, *hysteroptosis.*

L. Entérocele, *enterocele*, hernie intestinale.

LI. Epiplocele, *epiplocele*, hernie de l'épiploon.

LII. Gastrocele, *gastrocele*, hernie de l'estomac.

LIII. Hépatocele, *hepatocele*, hernie du foie.

LIV. Splénocele, *splenocele*, hernie de la rate.

LV. Hystérocele, *hysterocele*, hernie de la matrice.

LVI. Cystocele, *cystocele*, hernie de la vessie.

LVII. Encéphalocele, *encephalocele*; hernie du cerveau.

LVIII. Obliquité de la matrice, *hysteroloxia.*

LIX. *Parorchidum*, (*id.*) ectopie du testicule.

LX. Luxation, *exarthrema*, déplacement des os.

ORDRE VII. PLAIES, plagæ, *ſolutions de continuité*, Vitia dialytica illuſt. *Linnæi.*

LXX. Coupure, *amputatura*, séparation totale d'une partie ou d'une articulation, d'avec le reste du corps.

LXXI. Ulcere, *ulcus*, érosion purulente des parties molles, plus enfoncée que la peau, avec un fond ouvert, & un pus de mauvaise qualité.

LXXII. Exulcération, *exulceratio*; elle differe de l'ulcere comme l'écorchure de la blessure.

LXXIII. Sinus, *sinus*, le conduit d'un abcès, ou l'orifice d'un apostême.

LXXIV. Fistule, *fistula*, ulcere sinueux, calleux intérieurement, & dont le fond est souvent carié.

LXXV. Gerçure, *rhagas*, solution de continuité, seche sur les bords des parties.

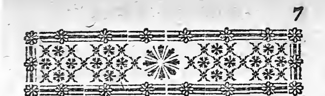
LXXVI. Escarre, *eschara*, croûte morte, formée le plus souvent par l'action des caustiques.

LXXVII. Caries, *caries*, érosion de l'os avec cavité, ou du moins avec inégalité, & qui est à découvert par l'exfoliation du périoste.

LXXVIII. *Arthrocace Linnæi*, Ulcere de la moelle avec carie de l'os.

§.

Nous n'entendons par tous ces noms, que les vices qui ſe manifeſtent au dehors; car s'ils ſont internes, comme l'ulcere du poumon, du cerveau, du foie, la carie des côtes, l'exulcération des inteſtins, &c. ils appartiennent aux maladies dont il faut chercher les principes. Ainſi l'ulcere du poumon appartient à la phthiſie, ſa bleſſure cachée à l'hémoptyſie, la carie ſourde de la poitrine à l'oſtéocope, &c. Les Médecins, dans le diagnoſtic des maladies, ne ſont d'abord que des artiſans qui pour tout inſtrument ſont pourvus de leurs ſens; ils ne ſe laiſſent conduire d'abord que par les phénomenes apparens, quoiqu'ils doivent enſuite, par la force de l'entendement, tâcher d'en découvrir les cauſes cachées. Ceux qui renverſent cet ordre, ſe confondent vilement avec les Empyriques.



NOSOLOGIE *MÉTHODIQUE.*

VICES, OU *MALADIES SUPERFICIELLES.*

ORDRE CINQUIEME.

KISTES, *CYSTIDES*, *aut Tumores capſulati*; de *Cyſtis*, veſſie, ou *ciſte*, capſule.

CE ſont des protubérances formées par des fluides amaſſés dans des membranes propres ou étrangeres, extrêmement dilatées, ou par la diſtenſion des vaiſſeaux qui les renferment.

XXXII. *ANÉVRISME ; anevrisma, abscessus spirituosus* Amati Lusitani.

L'anévrisme est un kiste rempli de sang, occasionné par la dilatation de l'une des tuniques de l'artere.

1. Anévrisme faux, *Anevrisma spurium* Heister. *Chirurg. pag. 391. cap. 13. part. 2. sect. 1.* C'est une tumeur formée par la rupture de la tunique fibreuse de l'artere qui fait que le sang s'épanche & s'amasse dans le tissu cellulaire. Elle n'a presque aucune pulsation, à moins qu'elle ne soit très-petite, & que la blessure interne ne soit considérable eu égard à la tumeur. Car lorsque l'ouverture de l'artere est petite, & l'anévrisme considérable, le sang y afflue en petite quantité, & l'on s'apperçoit à peine de la force qui a été communiquée au reste de sa masse.

Cet anévrisme est de deux especes; l'un *simple*, qui subsiste plusieurs années, l'autre *compliqué*, lequel est suivi de l'immobilité, de la douleur, de la corruption & du phacele de la partie. J'ai trouvé dans un pareil anévrif-

me du bras un caillot de sang de la grosseur du poing, noir & dur qui s'étoit conservé pendant plusieurs années.

L'anévrisme faux est plus dangereux que le vrai, parce que l'épanchement du sang dans le tissu cellulaire, est suivi de douleurs, de la noirceur & du sphacele. Cet anévrisme est causé par la piqûre de l'artere, accident qui arrive quelquefois dans la saignée du bras.

2. Anévrisme vrai, *Anevrisma verum.* D. C'est une tumeur sphérique de même couleur que la peau, qui augmente par degrés, qui jouit du mouvement de diastole & de systole, qui cede à la compression des doigts, & revient aussitôt dès qu'on cesse de la comprimer. Il est formé par l'action du sang sur les parois de l'artere, qui surmonte leur résistance, sans aucune blessure à sa tunique fibreuse, du moins sans qu'elle pénetre dans sa cavité. Il a deux principes, savoir, l'action trop forte du sang sur les parois de l'artere, ce qui a lieu dans la courbure de l'aorte, auprès du cœur, parce que le sang agit avec plus de force sur les surfaces directement opposées à l'axe de l'artere, que sur celles qui lui sont paralleles, & c'est

ce qui fait que ces fortes d'anévrifmes ne fe forment que dans le voifinage du cœur. Mais dans le cas où un grumeau ou une concrétion polypeufe formée dans l'artere s'oppofe au cours du fang, pour lors fon action fur les parois du vaiffeau eft d'autant plus grande, que le cœur lui communique plus de force, que le vaiffeau eft plus étroit, & l'obftacle plus confidérable, ainfi que M. *Bernoulli* le démontre dans fon *Hydrodynamique*, *fect.* 12. *paragr.* 5. *fig.* 72; & ces fortes d'anévrifmes, que l'on peut appeller *actifs*, font la plûpart internes. *Voyez* Palpitation, Afthme, Douleur de poitrine, &c.

Les anévrifmes externes font prefque tous *paffifs*; ils ne dépendent ni de la force, ni de l'action du fang, mais du peu de réfiftance qu'oppofent les parois des vaiffeaux à l'occafion du relâchement, d'une plaie, d'une érofion que les tuniques de l'artere ont foufferte, ainfi qu'il arrive dans la faignée, lorfqu'on les effleure avec la lancette fans les percer entiérement, l'artere s'affaife, fe dilate quelquefois, s'affoiblit & s'enfle à l'occafion d'un coup, d'un effort violent &c.

La pulsation de l'anévrisme est d'autant plus forte, 1°. que celle de l'artere est plus considérable, qu'elle est plus grosse & plus près du cœur; 2°. que l'anévrisme est plus petit & plus flexible; car à mesure qu'il vieillit, ses tuniques & ses lames deviennent souvent osseuses, & alors son volume devenant plus grand, & l'incrustation étant dure, le battement est moins sensible, lors surtout que sa cavité est engorgée par un grumeau de sang, ou par une concrétion polypeuse.

Lorsque l'anévrisme est récent, on le guérit à l'aide d'une pression assidue & modérée; mais lorsqu'il est vieux, il faut avoir recours à une opération de Chirurgie, que l'on peut avoir dans *Heister.*

3. *Anevrisma cylindroïdes.* D. Cet anévrisme se manifeste rarement au dehors, mais il n'est pas rare dans l'aorte & les carotides

XXXIII *VARICE*; *Varix*, appellée par les Médecins Grecs *Kirſos*, & par Ariſtote *Ixias*.

La varice eſt une dilatation de quelque veine occaſionnée par le ſang, & on la connoît à ce qu'elle croît par degrés, qu'elle cede à l'impreſſion du doigt, & ſe releve auſſi-tôt qu'on ceſſe de la comprimer; d'ailleurs ſa couleur eſt livide, de même que celle des veines cutanées lorſqu'elles ſont gonflées.

Il y a deux eſpeces de varices, l'une *ſolitaire*, laquelle eſt ronde, de la groſſeur d'une noix, & même plus, & ſouvent douloureuſe; l'autre *noueuſe*, & elle vient aux jambes des porte-faix & des femmes enceintes.

Les varices ſont quelquefois ſalutaires, ſur-tout aux hypocondriaques, aux mélancoliques, & aux ſpléniques, & l'on ne doit point en entreprendre la cure qu'on n'emploie les remedes généraux. Celle qui vient ſeule, laiſſe ſouvent après elle des ulceres dangereux. La varice noueuſe, ſuivant M. *Petit*, ſe forme dans les groſſes veines, auſſi bien que dans leurs rami-

fications, & elle eſt preſque toujours accompagnée de l'œdeme, ou de l'engorgement des vaiſſeaux lymphatiques voiſins, ce qui fait qu'elles bleſſent aiſément les os qui ſont deſſous. Comme les veines de même diametre que les arteres, répandent dix fois moins de ſang que les arteres, lorſqu'elles ſont ouvertes, il s'enſuit que leur hémorragie eſt dix fois moins dangereuſe, lorſqu'on l'arrête à temps. On donne le nom de *cirſocele* aux varices du ſcrotum & du cordon ſpermatique; on appelle en terme barbare, *varicomphale*, la varice qui paroît à l'umbilic; & l'on regarde vulgairement comme varices les tumeurs hémorroïdales dont je vais parler.

XXXIV. *HÉMORRHOIDES, Mariſca, tumores hæmorrhoidales,* tumeurs hémorroïdales, appellées improprement *hémorroïdes.*

Les mariſca ſont des tumeurs qui viennent au fondement; elles ſont rouges, ſouvent douloureuſes, elles répandent ſouvent du ſang, & elles diſparoiſſent d'elles-mêmes.

De ce qu'elles sont rouges & qu'elles répandent ordinairement du sang, plusieurs personnes les mettent au rang des varices & des anévrismes des vaisseaux de cette partie ; mais lorsqu'on les coupe, on n'y remarque aucune cavité sensible, & lorsqu'on les presse, elles ne cedent pas plus que le phlegmon, lorsqu'elles sont engorgées, de de sorte que je ne saurois adopter leur opinion.

L'hémorroïde, en Grec *Hæmorrhois*, d'*aima*, sang, & *rheo*, je flue, je coule, est un flux de sang hémorroïdal, d'où vient que la femme de l'Evangile, qui avoit un pareil flux de sang, est appellée *hæmorrhoissa.* Comme donc le flux de sang differe de la tumeur, il s'ensuit qu'on doit l'appeller d'un autre nom que de celui de marisca. Il paroît que *Martial* a entendu sous le nom de marisca les tumeurs hémorroïdales, lorsqu'il dit

Tunduntur tumidæ Medico ridente mariscæ.

Je croirois volontiers que les marisca sont causées par un sang qui s'amasse dans le tissu cellulaire & qui le distend; & la raison pour laquelle le sang des petites artérioles afflue en plus grande

abondance dans le tissu cellulaire dans cet endroit là qu'ailleurs, est que le sang y souffre une plus grande pression, & que la peau de l'extrémité du rectum étant extrêmement tendre, n'oppose qu'une médiocre résistance. La pression que le sang souffre dans cet endroit, vient de la résistance de la colonne veineuse, qui se partage en deux rameaux en traversant le labyrinthe du foie, & de ce que le sang a peine à y circuler, tant parce que l'on est assis, qu'à cause de la dureté des excrémens; & que lorsqu'on est debout, ce fluide pese verticalement sur celui qui précede; or, plus la pression de la colonne artérieuse, & la résistance de la veineuse est considérable, plus leur pression sur les parois des vaisseaux augmente, d'où vient qu'il se jette dans les vaisseaux lymphatiques & dans le tissu cellulaire.

On divise les hémorroïdes en *internes* & en *externes*, & celles-ci en aveugles & en ouvertes. *Voyez* Douleur du fondement causée par les hémorroïdes, de même que les mots tenesme, dysurie & hémorroïde, dont les marisca ouvertes sont le principe, de même que

les marifca aveugles enflammées caufent la douleur du fondement.

XXXV. *HYDATIDE*, *Hydatis*.

On a vu ci-deffus qu'il y avoit deux efpeces de varices, l'une folitaire & fphéroïque, l'autre noueufe & rameufe, de même il y a une efpece d'hydatide compofée de nœuds ou de globules lymphatiques femblables à des perles & difpofées les unes à la fuite des autres comme les grains d'un chapelet; mais cette efpece ne paroît point à travers de la peau, & n'a lieu que dans les plaies. *Voyez* la Phyfiologie & les Confultations de M. *Deidier* Profeffeur dans l'Univerfité de Montpellier.

La feconde efpece d'hydatide confifte dans une tumeur enkiftée folitaire & prefque ronde, de la groffeur d'un œuf, laquelle eft formée par un amas de lymphe; *Boerhaave* l'appelle *hygroma*, comme qui diroit kifte aqueux.

Il y a la même différence entre l'hygroma & l'œdeme, qu'entre l'anévrifme & l'échymofe. Par exemple, l'*exophthalmie* caufée par l'augmentation de l'humeur aqueufe, eft un kifte

aqueux ; l'*hydrocele*, un kiste aqueux du fcrotum ; la *criſtalline*, un kiſte aqueux du prépuce ; l'*hydarthrus* un kiſte aqueux des articles. J'ai vu un hygroma des paupieres &c. la *phlyctene* eſt un petit kiſte aqueux de l'épiderme.

Les hydatides ſont les principes de pluſieurs maladies internes, mais on ignore les ſignes auxquels on peut les connoître. Peut-on déſigner l'hydatide par le nom d'*hygroma?*

1. *Hydatis hygroma ;* L. C'eſt un petit ſac rempli de lymphe.

2. *Hydatis corollata* ; Hydatide en chapelet. L. C'eſt un aſſemblage d'hydatides formées par un vaiſſeau lymphatique gonflé.

3. *Hydatis celluloſa* ; Hydatide cellulaire. L.

C'eſt un amas de petites veſſies tranſparentes, produites par la lymphe accumulée dans le tiſſu cellulaire.

XXXVI. *STAPHYLOME*, *Staphyloma*, Clou.

Le ſtaphylome eſt une tumeur aqueuſe enkiſtée, formée par le gonflement ou la dilatation de la cornée ; ou par

une hernie de l'uvée, laquelle passe au travers de la cornée.

Il y a un autre staphylome de Gunzius, auquel on peut appliquer la premiere définition, & un autre des Anciens, que cet Auteur regarde comme impossible & imaginaire pour plusieurs bonnes raisons. Voyez *Disputationes Chirurgicas* de M. Haller, & les différentes especes d'obscurcissement de vue.

XXXVII. *LOUPE, Lupia.*

La loupe est un kiste ou un follicule rempli d'une matiere pultacée non purulente, en quoi elle differe de l'hydatide qui est pleine d'eau, & de l'aposteme qui contient un fluide purulent.

1. *Lupia meliceris*, appellée par d'autres *mellifavium*. L. C'est un follicule rempli d'une humeur jaunâtre, épaisse & semblable à du miel; on l'appelle *athérome*, lorsque la matiere ressemble à de la bouillie, mais ce n'est proprement qu'une variété.

2. *Lupia steatoma*, appellée par d'autres *lipoma*, & en François *loupe graisseuse*. C'est une tumeur enfermée dans

une membrane, qui contient une matiere semblable à de la graisse ou du suif.

3. *Lupia spina-bifida.* C'est une tumeur qui vient aux vertebres des lombes, de la figure, de la couleur & de la grosseur à peu près d'une châtaigne, que les enfans apportent avec eux en naissant. Elle contient un fluide aqueux, elle est molle, noirâtre, & lorsqu'on l'ouvre, les enfans meurent pour l'ordinaire en peu de temps.

J'ai vu cinq à six de ces loupes dans la ville où j'habite, & elles m'ont paru tout autant d'hernies de l'enveloppe de la moelle épineuse, qui se dilate dans cet endroit, de maniere que la moelle prend la figure d'une queue de cheval. On voit le long de la moelle un vuide qui conduit au quatrieme ventricule du cerveau, que l'on trouve plein d'eau; & comme dans cette maladie la loupe est comprimée par une colonne d'eau qui s'étend depuis le cerveau jusqu'aux lombes, il n'est pas étonnant que les enfans affectés d'une pareille hydrocéphale, ayent une anesthésie.

XXXVIII. TUMEUR BLANCHE, *Hydarthrus.*

L'hydropiſe des articles eſt vulgairement appellée par les Anglois, *tumeur blanche, dans les Mémoires d'Edimbourg, tom. 2. p. 46.* Caſtelli la regarde comme une eſpece de méliceris. Elle differe de l'hygroma, en ce que la ſynovie dans la tumeur blanche n'eſt point enfermée dans ſa membrane propre, mais dans la capſule des articles, ou dans les cellules voiſines.

Il eſt parlé fort au long de la tumeur blanche dans les *Eſſais d'Edimbourg, tom. 4. art. 19 & 20.*

Rien n'eſt plus utile que d'ouvrir un cautere derriere la tumeur, pour procurer l'écoulement de la ſéroſité ſuperflue.

1. *Hydarthrus ſynovialis;* Tumeur blanche, Th. Simſon, *Eſſais d'Edimbourg, art. 18 & 20. tom. 4.* C'eſt une enflure qui vient principalement aux genoux, & qui eſt accompagnée de douleur, & d'un ſentiment de fluctuation, ſans aucun changement de couleur.

Elle eſt ſouvent cauſée par une contuſion, une éphémere de lait; les muſcles fléchiſſeurs ſe roidiſſent, la partie ſe roidit auſſi, & n'a preſque point de mouvement.

On la guérit par l'uſage réitéré des cathartiques, en arroſant la partie avec de l'eau froide, ſuivant la méthode de *Cheyne*, ou de l'eau chaude, ſuivant celle de *Ledran*, & en ouvrant un cautere dans la partie oppoſée, pour faire écouler la ſynovie âcre qui s'eſt amaſſée dans cet endroit.

2. *Hydarthrus flatulentus;* Gonagra de *Zacutus Luſitanus*. Tumeur au genou, qui rend du vent au lieu de pus, Riviere, *cent. 3. obſ. 13. &* Zacutus Luſitanus, *lib. 2. prax. adm. obſ. 163.* L.

Une femme de trente ans avoit depuis huit mois une tumeur à l'extrémité du fémur, qui s'étendoit juſques ſur le genou. Elle n'avoit aucune rougeur, mais elle lui cauſoit des douleurs ſi fortes, qu'elle ne pouvoit marcher ſans boiter. La tumeur ſe manifeſta en deux endroits, ſavoir en dedans & en dehors, elle étoit molle, & l'on y ſentoit une fluctuation. Tout le monde croyoit qu'elle contenoit du pus; on

appliqua le cautere potentiel sur la surface externe de la cuisse, on incisa l'escarre avec un scalpel, & lorsque la tumeur fut ouverte, il en sortit du vent, & rien de plus.

On s'imagine que les apostemes qui viennent sur quelques parties du corps, au genou, par exemple, veulent être percés; on les perce soi-même, & il n'en sort que du vent. Avicenne, *tom. 2. cap. 19.* Dans le cas rapporté par *Zacutus*, la tumeur étoit accompagnée de pulsation, & cependant il n'en sortit que du vent.

XXXIX. *APOSTEME*, *ABCÈS*, *DÉPOT*, *Apostema.*

L'aposteme est un amas de matiere purulente ou ichoreuse, enfermée de toutes parts.

Il est causé par la conversion de la substance des parties en un pus de bonne ou de mauvaise qualité.

Cette conversion se fait par un mouvement intestin, qui ne nous est pas plus connu que la conversion des alimens en chyle, en sang, en pus, ou que la digestion, l'hématose, la putréfaction,

&c. Nous savons que ce mouvement vient de l'adhésion mutuelle des parties dispersées dans un mixte hétérogene, mais nous ignorons les différences spécifiques de leurs opérations. Il est vrai que la pulsation des arteres contribue à la suppuration du phlegmon; mais le sang ne contribue en rien à la suppuration des parties internes des os du tarse, du cristallin, ni l'inflammation à la suppuration des vomiques; & il nous reste à savoir en quoi le pus, proprement dit, differe de la substance des méliceris. Il paroît qu'un certain degré de putréfaction est nécessaire pour la digestion & la suppuration des chairs, mais il ne faut pas qu'elle soit absolue; car celle-ci rend les chairs plus légeres que l'eau, au lieu que le pus est plus pesant.

1. Abcès, aposteme; *Apostema*, *abscessus*. D. C'est celui qui, ensuite d'une inflammation phlegmoneuse, convertit en pus la partie dans laquelle il établit son siege. Il n'est point enfermé dans une capsule propre, mais pour l'ordinaire dans les interstices des muscles, en quoi il differe de la vomique & du dépôt.

Il eſt précédé de l'enflure, de la rougeur, de la tenſion & de la pulſation de la partie. Il devient enſuite blanc, mol, & l'on ſent une fluctuation dans le ſommet de la tumeur, la douleur ſe calme, la molleſſe & la blancheur augmentent. Enfin la peau perce à la pointe qui a été atténuée, & le pus ſort.

Lorſque la plaie eſt dans cet état, & que le pus eſt louable, on dit qu'elle *ſuppure*; mais on lui donne le nom d'*ulcere*, lorſque le pus eſt de mauvaiſe qualité, & qu'elle a peine à guérir. Lorſque le pus ſéjourne long-temps dans l'abcès, & que l'air l'affecte, il devient âcre, fétide, corroſif, & c'eſt pourquoi il faut en garantir l'ulcere, le mondifier & le déterger avec précaution, employer les balſamiques pour le préſerver de la corruption, empêcher qu'il ne devienne trop ſec, pour que les petits vaiſſeaux, qui ſont enveloppés d'un pus doux & pur puiſſent végéter, juſqu'à ce que les chairs ayent repris leur niveau & leur fermeté, & ſe ſoient *cicatriſées.*

Conſultez ſur le traitement des apoſtemes, des ulceres & des cicatrices, les Maîtres en Chirurgie qui ont écrit là-deſſus.

2. Dépôt; *Apostema apostasis.* C'est un amas de pus qui se forme dans une partie sans aucune inflammation antérieure, & sans dépérissement de la partie; mais par métastase, ou comme s'il s'y étoit amassé par sécrétion.

L'observation nous prouve qu'il se forme de pareils dépôts, quoique les modernes prétendent le contraire. Je me souviens d'avoir vu pendant plusieurs jours dans la femme d'un Conseiller qui étoit attaquée d'un syphus, plusieurs dépôts semblables qui se formoient tous les matins dans ses doigts, ses mains, ses bras, sans avoir été précédés de tumeur, de douleur, de rougeur, de chaleur; lorsqu'on les perçoit, ils rendoient un pus blanc & louable, après quoi la plaie se cicatrisoit.

3. Œil fondu; *Apostema synchysis; dissolutio vitrei.* C'est un changement de l'humeur vitrée & de toutes les humeurs contenues dans le globe de l'œil en un pus visqueux, bien digéré, lequel se convertit dans la suite en partie en une sérosité jaunâtre, tandis que le reste s'épaissit. *Voyez* Saint Yves, *pag.* 221. Maîtrejean, *de Synchysi, part.* 2. *chap.* 8.

4. *Apostema hypopyum.* Voyez Obscurcissement de la vue causée par l'hypopyon.

5. *Apostema diapyesis.* Voyez Obscurcissement de la vue par le diapyesis. C.

6. *Apostema onyx.* Voyez Obscurcissement de la vue causée par l'onglet.

7. *Apostema paroulis*, *parulis*, Sennert; c'est un aposteme de gencives.

8. *Apostema empyocele.* D. C'est un aposteme des testicules ou du scrotum.

9. *Apostema spina ventosa.* C. C'est un aposteme des os.

10. *Apostema vomica*, en François *vomique*. C'est un amas de pus enveloppé dans une membrane dans la substance du foie, du poumon ou de tel autre viscere; mais on doit plutôt le mettre au nombre des principes des maladies, qu'au rang des affections externes.

11. *Apostema phalangum.* Fourches, *Dictionnaire de santé.* C'est un abcès qui survient aux doigts des Ouvriers.

XL. *EXOMPHALE*, *Exomphalus.*

L'exomphale est une tumeur qui vient au nombril, formée par un fluide

enfermé dans une membrane, ou une tumeur enkiſtée umbilicale, en quoi elle differe de l'omphalocele.

1. *Exomphalus flatulentus*, Heiſter, *Inſtit. Chirurg. tom.* 2. *ſect.* 5. *cap.* 114. §. 2. *Pneumatonphalus*, Pauli Æginetæ; en François *Pneumatonphale*, Dionis, *Opér. de Chirurg. Demonſtr.* 2. L.

Cette eſpece eſt douteuſe, & Platner ne la trouve pas aſſez conſtatée par l'exemple qu'Heiſter en rapporte. *Voyez* ce que Dionis dit de ces ſignes & de ſa cure dans l'endroit cité. *Voyez* auſſi *Tympanite.*

2. *Exomphalus aqueus*, Platner, *Inſt. Chir.* §. 796. Paul Æginette, Heiſter, Dionis, Col de Villars, lui donnent le nom d'*Hydromphale.* L.

Les femmes qui ont eu un accouchement laborieux, les enfans aſcitiques, & plus ſouvent encore ceux qui ont une omphalocele, ſont ſujets à cette maladie. Platner prétend qu'elle eſt preſque toujours compliquée avec l'omphalocele & l'aſcite. Ses ſignes ſont les mêmes que ceux de l'hydrocele; on peut les voir ci-deſſous. Elle eſt molle, fluctuante, elle ne rentre point; & lorſqu'on la regarde à la

chandelle, elle paroît tranſparente.

Voyez pour la cure de l'hydromphale les Auteurs que j'ai cités, & ce que je dirai ci-deſſous de celle de l'hydrocele.

3. *Exomphalus cruentus*, en Grec *Hæmatomphalus;* premiere eſpece de Varicomphale de Dionis, *Oper. de Chirurg. demonſtr.* 2. A.

Elle ne differe de l'hématocele que par la place qu'elle occupe; elle a les mêmes ſignes & les mêmes cauſes, & elle demande le même traitement. *Voy.* ci-deſſous *Hématocele.*

4. *Exomphalus varicoſus;* Exomphale variqueux, ſeconde eſpece de varicomphale de Dionis, *Oper. de Chirurg. demonſtr.* 2. en Grec *Kirſomphalus.*

Elle eſt cauſée par la dilatation anévriſmatique des arteres umbilicales. *Voyez* les ſignes & la cure de l'*Anévriſme.*

5. *Exomphalus purulentus*, *empyomphalus* Pauli, *Empyomphale.* C'eſt un apoſteme qui ſe forme dans la région umbilicale. Ses ſignes & ſa cure ſont les mêmes que ceux de l'apoſteme. *Voyez* les Inſtitutions de Chirurgie d'Heiſter.

XLI. *HERNIE FAUSSE*, Oſchéocele; *Orcheocele Perdulcis.*

C'eſt une protubérance du ſcrotum formée par des fluides amaſſés & enfermés dans une membrane ou une tumeur enkiſtée dans le ſcrotum.

1. *Oſcheocele flatulenta*, appellée par les Auteurs *Pneumatocele*. L.

Pluſieurs Auteurs célebres font mention de cette eſpece; mais les raiſons, ni les exemples qu'ils alleguent ne ſont pas ſuffiſans pour conſtater ſon exiſtence, ce qui fait que les modernes en doutent. *Voyez* Heiſter, *Chirurg. tom. 2. part. 2. ſect. 5. cap. 127.*

2. *Oſcheocele aquoſa*, en François *Hydrocele*, Heiſter, *Chirurg.* Sharp *diſquiſit. Chir.* Bertrand, *Comment. Acad. Chir. tom. 3.* Ledran, *Opér. de Chir.* Platner, *Inſtit. Chir.* Arnaud, *des Hernies.* L.

Elle n'a point de ſiege fixe; tantôt la ſéroſité s'amaſſe dans la cavité de la tunique vaginale des teſticules, ce que l'on nomme vulgairement une *hydrocele enkiſtée;* tantôt dans la cavité factice du tiſſu cellulaire du ſcrotum, ſavoir, entre les tégumens & les dartos, ou

entre celui-ci & le cremaster, & c'est à tort que Sharp refuse d'admettre cette espece d'hernie; tantôt l'eau se fraye un passage dans le tissu cellulaire des tuniques vaginales du cordon spermatique ou du testicule, ou de toutes les deux; tantôt enfin la sérosité s'amasse dans le sac herniaire que forment les parties qui sont sorties, soit qu'elles ayent été réduites ou non. Ces variétés ont des signes particuliers qui les font distinguer. Consultez les Auteurs que j'ai cités, & entr'autres Bertrand. L'hydrocele est une tumeur molle, fluctuante, (elle est extrêmement rénitente lorsque l'humeur est abondante & qu'elle la distend considérablement) presque diaphane, à moins qu'elle ne contienne une sérosité trouble & épaisse, dont la figure varie selon la situation que l'on prend, égale, unie, indolente, à moins qu'elle ne soit compliquée; qui cede plus ou moins à l'impression du doigt, qui ne diminue point lorsqu'on la presse & ne se réduit point, & qui revient dès qu'on cesse de la comprimer, à moins que la peau du scrotum ne soit affectée d'un œdeme, qui n'augmente point lorsqu'on retient

long-temps son urine, & ne diminue point lorsqu'on la rend, & dont les veines sont variqueuses. Elle est quelquefois compliquée avec le sarcocele, & dans ce cas Heister l'appelle *hydrosarcocele.*

La cure pharmaceutique consiste à appliquer sur la tumeur des topiques résolutifs, discussifs, corroboratifs, dessicatifs, & à user intérieurement d'hydragogues, de diurétiques, de résolutifs & de toniques. La curation chirurgicale est de deux especes, palliative ou radicale. La palliative consiste à procurer l'écoulement de la sérosité par la paracenthese autant de fois qu'il le faut; elle opere quelquefois une guérison parfaite, mais elle n'est pas toujours sure. La radicale s'effectue, 1°. par une incision faite au scrotum du haut en bas avec un scalpel; 2°. par un caustique qui l'incise dans toute sa longueur; 3°. par un seton que l'on passe avec une grosse aiguille par ses parties supérieures & latérales. Il y a d'autres méthodes, telles que celles de Ruisen, de Marin, des Charlatans, que l'on peut voir dans Heister, au chapitre de l'*Hydrocele.*

3. *Oscheocele hydatidosa*, en Grec *hydatidocele; hydrocele ab hydatibus funiculi spermatici;* hydrocele causé par les hydatides du cordon spermatique; Ledran, *Opér. de Chrirurg.* Bertrand, *Mémoires de l'Académie de Chirurgie*, *tome* 3. *Hydrocele ab hydatidibus omenti prolapsi;* Hydrocele causé par les hydatides & la chute de l'épiploon, ou *epiplocele hydrocelico-hydatidosa*, Lamorier dans Pipelet, *Comment. Acad. Chir. tom.* 3. *observ.* 6. *Hydatis scroti circoceli succedens;* Hydatide du scrotum qui succede au circocele, Vandermonde, *Recueil périodique*, *Novembre* 1759. L.

Celle-ci a beaucoup de rapport avec la précédente; & l'on peut voir dans les Auteurs cités les signes & la cure de cette espece.

4. *Oscheocele malabarica*, *hydrocele malabarica* Kempfer, *amœnit. fasc.* 3. *obs.* 7. *Andrum* Malabaris, *Endemium*, ou *Andu-vaja-ku*, appellée vulgairement par les Médecins *oschéo-hydrocele*. *Voyez* la figure que Dionis en donne dans ses *Opérations de Chirurgie*. C.

Cette espece est causée par un érysipele au scrotum, qui revient tous les mois à la nouvelle lune; elle cesse le

lendemain ; mais les vaiſſeaux lymphatiques qu'elle a rongés rendent une ſéroſité ſaline qui tombe dans le ſcrotum, qui croît avec la lune, & le diſtend au point, qu'il faut le percer pour en procurer l'écoulement. Cette liqueur eſt tantôt rouſsâtre, tantôt viſqueuſe, ou ſanguinolente.

Les habitans du Royaume de *Cochin* l'attribuent aux eaux du pays, qui ſont imprégnées d'un ſel âcre & corroſif. Kempfer ajoute que le vent, qui eſt très-froid pendant la nuit, s'inſinuant dans les maiſons, irrite les maladies, & cauſe des convulſions horribles, mais qui n'ont rien de dangereux. Cette maladie attaque les étrangers qui ſéjournent dans le pays ; elle n'incommode que ceux qui n'y ſont pas accoutumés, elle dure toute la vie, & elle eſt incurable.

La cure palliative n'eſt que d'une eſpece ; elle conſiſte à percer tous les mois le ſcrotum par le côté avec une lancette, & à faire écouler l'eau.

On prévient cette maladie en filtrant l'eau dont on fait ſa boiſſon ordinaire au travers du ſable qu'on amoncele dans les puits. C'eſt ainſi qu'on en uſe

dans le Royaume de Mangat, où les Brachmanes ont bâti une hôtellerie pour les ſinges, où l'on donne tous les jours à dîner à ceux qui s'y rendent des forêts voiſines. On expoſe dans la cour de grands baquets remplis de riz cuit, à côté deſquels on met un bâton. Le ſinge qui arrive le premier s'en empare, & s'en ſert pour écarter ceux qui s'approchent pour manger ſon riz, ce qui occaſionne parmi ces animaux un combat fort divertiſſant, dont il eſt permis aux étrangers d'être témoins, moyennant une légere aumône, qui eſt employée à l'entretien des combattans.

5. *Oſcheocele varicoſa;* Kirſocele, circoſele, varicoſele. C'eſt ainſi qu'elles ſont appellées par les Auteurs, par Sharp, *Diſquiſit. critic.* par Dionis, *Operat.* par Heiſter, *Chir.* par Platner, *Inſtit. Chir.* C.

Elle conſiſte dans une dilatation variqueuſe des veines ſpermatiques, ou des veines du ſcrotum. Cette derniere eſpece eſt viſible; & quant à la premiere, elle ſe manifeſte par le gonflement du cordon ſpermatique, qui reſſemble d'abord à une chute de l'épiploon; mais en y faiſant attention, on

apperçoit au tact la dilatation & l'entortillement des veines ſpermatiques, que l'on prendroit pour des pelotons de vermiſſeaux. L'épididyme eſt ordinairement mol & flaſque, il groſſit cependant quelquefois. Les remedes ſe réduiſent aux corroboratifs, aux diſcuſſifs, aux ſuſpenſoires, aux aſtringens, dont on peut ordinairement ſe paſſer, parce que la maladie n'a rien de dangereux. Au cas que la douleur ait fixé ſon ſiege dans le rameau variqueux de la veine ſpermatique, & que l'on ne puiſſe point l'appaiſer, il faut, comme Sharp le conſeille, y faire une ligature & le couper; ce qui vaut infiniment mieux que de couper le teſticule, comme quelques-uns le conſeillent. *Voyez* Varice.

6. *Oſcheocele ſeminalis*, appellée par les Auteurs, entr'autres Aſtruc, *des maladies vénériennes*; Arnaud, *des hernies*; Verduc, *chirurg.* Spermatocele. L.

L'une eſt vérolique & cauſée par une vérole confirmée, ou par la ſuppreſſion d'une gonorrhée; & l'autre ſimple, & elle vient de différentes cauſes. Elle ſe manifeſte par une enflure chaude, rénitente, douloureuſe des

testicules, des épididymes, du cordon spermatique; & elle peut dégénérer en aposteme, en fistule, en squirre, en hydrocele, en sarcocele, en carcinome. Elle est causée par la semence qui s'arrête dans ses vaisseaux, qui les irrite & les distend.

Elle se guérit par des saignées réitérées, des potions rafraîchissantes, laxatives, des clysteres émolliens, par des topiques, d'abord laxatifs, émolliens, anodins, & ensuite résolutifs & toniques.

7. *Oscheocele cruenta;* hématocele Heister *Chir. tom* 2. Bertrand, *Comment. Acad. Chir. tom.* 3. *Hernia sanguinea* Pauli Æginetæ, Celsi. A.

Elle provient pour l'ordinaire d'une cause externe, par exemple, d'une contusion, d'une dilacération, & rarement d'une corrosion interne. Ses signes sont les mêmes que ceux de l'hydrocele non transparente; elle est obscure & noirâtre. On ne peut la connoître qu'après avoir incisé ou percé le scrotum. On la guérit en incisant le scrotum pour en faire sortir le sang, après quoi on déterge la plaie, & l'on essaie de consolider le vaisseau qui est

ouvert. La ponction suffit rarement, & la maladie revient : lorsque les testicules & les vaisseaux spermatiques sont affectés de la corruption, & qu'elle n'a pas gagné le bas ventre, il faut en venir à la castration.

8. *Oscheocele purulenta*, en Grec *empyocele*, *hernia humoralis* Heister. *Chir.* Dionis *Demonstr.* 4. C.

C'est un amas de pus dans le scrotum, dont les signes sont les mêmes que ceux de l'aposteme ou du dépôt. On la guérit en évacuant le pus par le moyen d'une incision : on mondifie la plaie avec les mêmes remedes dont on se sert pour mondifier les apostemes, & on la cicatrise.

9. *Oscheocele adiposa*, Liparocele ; Heister. *Chir. tom.* 2. Reneaume, *de hern.* Hollier, *de morb. intern.* Sharp, *disquisit. crit.* L.

C'est une loupe formée dans le scrotum, qui ressemble à un stéatome, ou à un lipome. Son diagnostic est fondé sur les mêmes signes, & on la traite de la même façon.

10. *Oscheocele ab algedine*, *spermatocele syphilitica*, *algedo* W Cockburn, *the cure of gonorrhœa cap.* 8 & 9, *vulgò* gonorrhée tombée dans les bourses. C.

C'eſt une enflure du teſticule, qui vient à la ſuite de la ſuppreſſion d'une gonorrhée virulente; on appaiſe la douleur, la tenſion & la chaleur par des ſaignées réitérées, par une boiſſon adouciſſante, par des émulſions & des cataplaſmes émolliens; quand l'inflammation eſt appaiſée, on emploie les réſolutifs, & ſur-tout les frictions.

ORDRE SIXIEME.

ECTOPIES.

Déplacemens, Chutes, Deſcentes, Hernies, Aberrations, Luxations, *Ectopiæ;* en grec *Ptoſes*, *Celes*, *Pararthremata;* en latin, *Prolapſus*, *Herniæ*, *Aberrationes*, *Luxationes.*

(Par M. Cuſſon, Médecin de la Faculté de Montpellier, & de l'Académie Royale des Sciences).

CE ſont des affections qui conſiſtent dans le déplacement ou le changement

de ſituation des parties organiques, & dont le caractere eſt un déplacement ſenſible des parties ſolides. Ces affections ont beaucoup de rapport avec les protubérances, mais ces deux ordres de maladies chirurgicales different en ce que dans les ectopies, la protubérance, qui n'eſt point eſſentielle, eſt cauſée par le déplacement des parties ſolides, au lieu que dans les protubérances, la tumeur eſt formée par l'amas ou l'augmentation des fluides.

On diviſe ces affections en chutes, hernies & luxations : les parties molles ſont ſujettes aux chutes & aux hernies; les dures aux luxations. Dans les chutes, la partie qui ſort de ſa place, eſt dépouillée & viſible; dans les hernies, la partie qui a quitté ſa place, eſt enfermée, du moins dans les tégumens, & on ne l'apperçoit que d'une maniere médiate. On obſervera que les parties qui ſouffrent une chute, ſont ou viſibles avant cet accident, ou ne le deviennent qu'après qu'elles ſont tombées; il y en a même quelques-unes dont la chute n'eſt point viſible, mais qu'on apperçoit immédiatement par le tact. On remarquera encore par rapport aux hernies, que la partie her-

nieuſe ſort preſque toujours des cavités naturelles dans leſquelles elle eſt enfermée, & qu'il y a cependant une ou deux hernies dans leſquelles la partie, reſtant dans la cavité qui lui eſt propre, ne laiſſe pas que de ſortir de ſa place naturelle; & c'eſt de quoi les déplacemens des teſticules, & les inclinaiſons de la matrice, nous fourniſſent des exemples. De là vient que Gaubius ne met point ces ſortes de déplacemens au nombre des chutes ni des hernies, & ſe contente de les déſigner par le nom d'aberrations, en quoi je l'approuve. La luxation (*pararthrema*) conſiſte dans la ſortie d'une partie dure, oſſeuſe, cartilagineuſe, hors de ſa place naturelle.

La raiſon pour laquelle les parties reſtent dans la place que la nature leur a aſſignée; quoique l'action des muſcles jointe à leur peſanteur, les en faſſe ſouvent ſortir, & qu'elles s'efforcent de la quitter, eſt que les forces qui les y retiennent ſont égales, & même plus grandes que celles qui peuvent les en faire ſortir. Les forces *retentrices* ſont l'élaſticité & la contractilité de la peau, des tendons, des ligamens, des capſules; & cette force

eſt proportionnelle à la groſſeur, au nombre & à la denſité des fibres; d'où il ſuit qu'une partie ne peut quitter ſa place, à moins que la force expultrice ou vive, comme un effort, un mouvement, un ſaut, un cri, un coup; ou morte, comme le poids, la preſſion de la partie, la force qui agit ſur elle, ne l'emportent ſur les forces rétentrices.

Il s'enſuit donc que toute ectopie eſt occaſionnée, ou par un principe actif, c'eſt-à-dire par quelque violence, comme par l'augmentation des forces expultrices, ou au contraire, par un relâchement, une foibleſſe, ou par la diminution des forces rétentrices. Ces différens principes produiſent des phénomenes tout-à-fait différens & exigent différentes méthodes curatives. Lorſque l'ectopie eſt cauſée par une violence, elle eſt accompagnée de douleur, de tenſion, de chaleur : il n'en eſt pas de même lorſqu'elle eſt occaſionnée par un relâchement; car alors, la douleur & l'irritation ſont beaucoup moindres ou n'ont pas lieu. De là vient que dans le premier cas, il eſt plus aiſé de contenir la partie dans ſa place, que de l'y réduire, & que dans le ſe-

cond il eſt plus aiſé de la réduire que de la contenir. A l'égard de la cure, lorſque la partie quitte ſa place par la violence qu'elle ſouffre, on doit employer les laxatifs, les lubrifians, les anodyns, la ſaignée ; & au contraire, lorſque l'ectopie vient de laxité, les deſſicatifs, les corroborans, les irritans, les aromatiques, les toniques. Ceux-là donc ſe trompent qui emploient la même méthode pour réduire les parties, comme ſi leur déplacement venoit toujours de laxité, & qui rejettent ou ne comprennent point la diſtinction mécanique que les anciens font des forces, en expultrices & en rétentrices. Ceux-là ſe trompent pareillement qui attribuent l'élévation ou la protubérance des parties en général à la ſtagnation des fluides, comme à leur cauſe prochaine, au lieu de l'attribuer à lexcès par lequel les parties contenues l'emportent ſur les contenantes.

Les différens genres d'ectopies ſe réduiſent aux ſuivans : Exophthalmie, ou chute de l'œil, chute, relaxation de la paupiere ſupérieure, relâchement de la luette, avalement de la langue, chute, relaxation, allongement du ſcrotum, de la levre inférieure, des

mamelles, du prépuce, de l'oreille, chute du fondement, renversement de la vessie urinaire, chute du vagin, * entenocele, épiplocele, hernie de l'estomac, hernie du foie, splenocele, hernie de la matrice, hernie inguinale de la vessie urinaire, encephalocele, inclinaison, obliquité de la matrice, déplacement des testicules; (ce sont des hernies, à moins qu'on n'aime mieux regarder les deux derniers genres comme des aberrations, plutôt que comme des hernies) luxation, entorse, diastase ou écartement des os, perversion de la tête des os & des muscles (ce sont des luxations). §.

XLII. *Exophthalmie*, *Hydropthalmie*, *Elephantiasis de l'œil*, Boerhaave, *de Morb. ocul. part.* 2, *cap.* 5; en Grec, *Exophthalmie*, *Hydropthalmie*, *Buphthalmus* ou *Buphthalmia*, *Ophthalmoptosis*, *Ecpiesmus*, Mauchart, *Dissert. sur l'Ophthalmie*

(*) Ce sont des Descentes.
(§) *Osteoparatopiæ.*

& la paracentheſe de l'œil ; voyez Haller, *Diſputat. Chirurg. Tom.* 1. En latin, *Magnitudo nimia, prolapſus, expreſſio oculi.* Groſſeur contre nature, Hydropiſie, Cancer, chute de l'œil ; Maître-jean, *part.* 2, *chap.* 6 ; Saint Yves, *part* 2, *chap.* 1.

C'eſt une chute du globe de l'œil qui augmente, ou n'altere point ſenſiblement ſa groſſeur naturelle. Le globe de l'œil eſt plus ou moins diſtendu, gonflé & ſaillant hors de l'orbite, de maniere que les paupieres ne ſont point aſſez grandes pour le couvrir.

1. *Exophthalmia hydropica. Hydrophtalmia, Buphtalmia* Mauchart, *Hydrophthalmia* Platner. *inſtit. chir.* §. 754. *Hydrophthalmia* Boerhaave, *Turgeſcentia vitrei ſeroſa* Mauchar. *Hydrophthalmia ſeroſæ vitrei turgeſcentiæ mixta*, du même. *Hydropiſie de l'œil*, Saint Yves. *Groſſeur non naturelle de l'œil ; extenſion non naturelle du corps vitré*, Maître-Jean. D.

Cette eſpece eſt cauſée, tantôt par l'augmentation de l'humeur aqueuſe, (c'eſt une hydrophthalmie) tantôt par

celle de l'humeur vitrée (c'eſt une turgeſcence ſéreuſe du corps vitré) tantôt par toutes deux, (c'eſt alors une hydrophthalmie compliquée avec la turgeſcence du corps vitré.

Voici les ſignes de l'hydrophthalmie. Le globe de l'œil groſſit ſucceſſivement, il eſt tendu, gonflé, & il déborde l'orbite; la cornée eſt plus élevée & plus ſaillante qu'à l'ordinaire; l'iris eſt plus enfoncé, & plus éloigné de la ſurface interne de la cornée; la prunelle eſt immobile, tantôt plus grande, tantôt plus petite, (Maître-Jean prétend que la prunelle conſerve ſa grandeur & ſon mouvement) la vue s'affoiblit peu à peu; on ſent une douleur, tantôt légere & ſourde vers le fond de l'œil, tantôt plus forte, accompagnée d'une migraine dans le côté affecté, d'une ſtupeur dans le viſage, quelquefois d'un emphyſeme, de maux de dents, d'inſomnies, & enfin, lorſque le volume augmente, de larmoiement, de l'éraillement des paupieres.

Les ſignes de la turgeſcence ſéreuſe du corps vitré ſont l'accroiſſement notable du globe de l'œil hors de l'orbite, ſa dureté, ſon gonflement & ſa tenſion;

l'ombre qui ſe répand ſur le criſtallin ; & qui eſt cauſée par l'élévation du limbe du corps vitré ; la douleur, qui eſt tantôt ſourde & tantôt violente, l'affoibliſſement conſidérable de la vue, la convexité de l'iris & le peu d'éloignement où il eſt de la cornée, la dilatation de la prunelle, & ſon immobilité.

Le diagnoſtic de l'hydrophthalmie compliquée avec l'extenſion non naturelle du corps vitré, eſt plus difficile, mais très-peu important pour la cure. On peut cependant la reconnoître à la groſſeur exceſſive & à l'accroiſſement précipité du globe de l'œil, à ſa grande dureté, au ſtrabiſme, à la dilatation de la prunelle, à la profondeur de l'iris, & à l'élévation de la cornée. Cette variété de l'hydropiſie compliquée de l'œil vient, de l'acrimonie de la ſéroſité, laquelle varie ; mais lorſqu'elle eſt conſidérable, les ſymptomes dont on vient de parler ſont accompagnés d'une inflammation interne & externe, de la fievre, de l'inſomnie, leſquelles n'ont pas lieu lorſque l'acrimonie eſt moindre.

On guérit cette eſpece, ſans négliger l'ophthalmie, par la ſaignée, par des

purgatifs réitérés, par des résolutifs internes spiritueux, par des discussifs appliqués sur l'œil, par des véficatoires, des setons, des fontanelles, & même par la paracentese ou ponction de la sclérotide, ou de la cornée. Voyez *Mauchart* aux endroits cités.

2. *Exophthalmia purulenta*, exophthalmie purulente, Maître-Jean *part. 2. chap. 6. Exophthalmia hypopyica* de Boerhaave, *loc. cit.*

L'espece précédente dégénere en celle-ci, lorsque l'inflammation causée par l'acrimonie de la sérosité qui se jette sur lœil, vient à suppuration. En suite de douleurs atroces, d'une inflammation tant intérieure qu'extérieure excessive, de l'enflure des membranes qui forment le blanc de l'œil, du renversement des paupieres, d'un larmoiement âcre & brûlant, l'œil devient enfin trouble, les parties internes viennent à suppuration & se détruisent. Dans la suite, l'œil s'ouvre, s'ulcere & répand du pus; les douleurs s'appaisent, les parties se détergent successivement, le globe de l'œil diminue, & l'ulcere se cicatrise. Voici le traitement que cette espece demande:

le pus étant formé, si l'inflammation est considérable & les douleurs violentes, il faut percer la cornée dans l'endroit par où il paroît que le pus veut se faire un passage, ou dans celui qui a le plus de pente, si le pus semble ne prendre aucune route. On prévient par là les douleurs excessives qu'éprouveroit le malade, si l'on attendoit que la cornée perçât d'elle-même. Ayant percé la cornée de part en part avec une lancette, on fait écouler le pus, on mondifie l'œil avec des collyres déterfifs, & l'on cicatrise la plaie.

3. *Exophthalmia cancrosa*, exophthalmie chancreuse, *cancer de l'œil*, Saint Yves, *part. 2. chap. 1.* C.

Le sang venant à s'épaissir, engorge les vaisseaux des membranes de l'œil, les épaissit, & les rend comme charnues; l'inflammation & la douleur sont d'abord modérées, mais elles augmentent à mesure que la maladie fait des progrès, & le malade perd la vue. Cette espece est très-dangereuse; elle est une espece de cancer des membranes de l'œil, qui, quoiqu'il ne s'ulcere point, cause néanmoins dans la suite des douleurs cruelles, accompa-

gnées d'une fievre qui met le malade au tombeau. Ce n'eſt qu'en extirpant l'œil qu'on peut lui rendre la fanté & lui fauver la vie. Voyez l'*Auteur cité*.

4. *Exophthalmia traumatica*, Exophthalmie traumatique, Maître - Jean, *part.* 2. *chap.* 10. D.

L'œil étant frappé par une pierre, une balle, un bâton, ou tel autre corps femblable, non feulement il fe fait une contufion, une rupture & une confufion des parties internes, mais les membranes communes, les muſcles & les autres liens de l'œil venant à fe rompre, le globe fort plus ou moins hors de l'orbite, & même, lorfque le coup eſt violent, il n'eſt foutenu que par quelques fragmens de certaines parties qui ont reſté dans leur entier. Lorfque le mal eſt léger, il faut tenter l'agglutination des parties qui fe font rompues, après avoir remis l'œil dans l'orbite; mais lorfqu'il eſt confidérable, comme l'agglutination eſt impoſſible, après avoir coupé le peu de liens qui reſtent, & arrêté l'hémorragie, il faut prévenir la fievre & l'inflammation par la faignée, les clyſteres, les rafraîchiffans, & par un régime léger. Lorfque

la suppuration sera faite, on mondifiera la partie, & l'on en procurera la cicatrice lorsqu'il en sera temps. *Voyez* l'Auteur cité.

5. *Exophthalmia à protuberantia*, exophthalmie causée par une protubérance. L.

Cette espece varie beaucoup, car l'œil peut sortir hors de l'orbite.

(*a*) Par une exostose qui se forme au dedans de l'orbite, *Petit*, *Maladie des os*, *chap. de l'Exostose*.

(*b*) Par un aposteme formé au dedans de l'orbite, *Maître-Jean*, *part. 3*, *chap. 1*.

(*c*) Par un kiste sanguin formé au dedans de l'orbite, *Maître-Jean*, ibid.

(*d*) Par un squirre, un cancer de la glande lacrymale, *Boerhaave*, *part. 1*, *cap. 2*. Gorter, *Chirurg. repurg. lib. 5*, *cap. 10*.

(*e*) Par des hydatides qui viennent au dedans de l'orbite, *Petit*, *au même endroit que ci-dessus*.

(*f*) Par le gonflement de la graisse qui est dans l'orbite, *Saint-Yves*, *part. 1*, *chap. 19*, *20*.

(*g*) Par une loupe formée au dedans de l'orbite, *Maître-Jean*, ibid.

(*h*) Par une gomme formée au dedans de l'orbite, *Aſtruc*, *Traité des Tumeurs, Tome 2, liv. 3. chap. 5, p. 190.*

Toutes les protubérances qui viennent au dedans de l'orbite, ne cauſent pas une exophthalmie ; il faut pour cela faire, qu'elles ſoient conſidérables & profondes. L'œil ſort de l'orbite à proportion que la protubérance groſſit, mais ſa groſſeur reſte preſque la même. Le diagnoſtic de cette eſpece eſt facile, mais il n'eſt pas ſi aiſé de diſtinguer ſes variétés. Pour apprendre à le faire, liſez les Auteurs que j'ai cités, & auxquels je renvoie pour abréger. On doit varier la cure ſelon la nature de la protubérance, qui cauſe l'exophthalmie. Vous trouverez ce qui la concerne dans *Petit*, *Antoine Maître-Jean*, *Saint-Yves*, *Boerhaave* & *Aſtruc*, *aux endroits cités*, pour chaque variété. *Voyez* de plus les différens genres d'*exoſtoſe*, d'*apoſteme*, d'*hydatide*, de *loupe*, de *ſquirre*, de *carcinome.*

6. *Exophthalmia paralytica*, Exophthalmie paralytique, *Maître-Jean*, *part.* 3, *chap.* 2. L.

Cette eſpece eſt cauſée par la para-

lysie des muscles qui tirent le globe de l'œil en dedans, ou des muscles droits, laquelle n'affecte point les obliques. *Voyez* ce que je dis des signes & de la cure de la *paralysie*; vous en tirerez ce qui concerne le diagnostic, & la curation de cette espece.

7. *Exophthalmia critica*, Exophthalmie critique; elle a été observée par M. *Chaptal*. D.

Cette espece a été observée dans un homme affecté d'un tetanos universel, dont la crise se fit par un dépôt de la matiere morbifique sur l'œil. Son globe s'enfla de la grosseur du poing; il s'ouvrit & rendit une grande quantité de sanie mêlée de pus. Cette espece exige les mêmes remedes que l'exophthalmie purulente.

8. *Exophthalmia à conatibus*, Exophthalmie causée par des efforts. De ce nombre, sont celle de *Paul Æginette*, causée par un accouchement laborieux, & celle d'*Aëtius*, par un combat athlétique. D.

Les yeux sortent quelquefois tellement hors de leurs orbites, qu'ils ne peuvent plus rentrer. Lorsque cet accident est causé par les efforts qu'une

femme eſt obligée de faire en accouchant, il ceſſe ſouvent par les évacuations qui les ſuivent; c'eſt pourquoi il convient de les ſeconder. *Paul Æginette, lib. 3, cap. 22. Aëtius, part. 2, ſerm. 3, cap. 55.*

9. *Exophthalmia à ſtrangulatu, Ecpieſmus ex ſtrangulatu*, de *Paul Æginette* & d'*Aëtius*, Exophthalmie cauſée par l'étranglement.

Les yeux ſortent tellement des orbites, qu'ils ne peuvent plus y rentrer; dans ce cas, il faut ſaigner le malade au coude; c'eſt le ſeul moyen de le ſoulager. *Aëtius, Paul Æginette, ibidem ac ſuprà.*

10. *Exophthalmia à chemoſi*, Exophthalmie cauſée par un chemoſis, *Saint-Yves, part. 2, chap. 4, 5, 6. Aſtruc, des Maladies Vénériennes, lib. 9, chap. 3. §. 3. D.*

Cette eſpece eſt cauſée par un coup dans l'œil ou dans le voiſinage, par un dépôt critique qui ſe forme ſur la conjonctive dans les fievres, par une viſcoſité phlogiſtique, qui ſe jette de la partie enflammée ſur la conjonctive, par le tranſport de la matiere qui coule dans la gonorrhée virulente ſur cette

même tunique. Ses signes diagnostiques sont la rougeur, la douleur, l'inflammation & le gonflement de la conjonctive, laquelle déborde d'un travers de doigt; la cornée paroît comme au fond d'une fosse ronde; le malade sent des douleurs dans la tête & dans l'œil, une pesanteur au-dessus de l'orbite, laquelle est accompagnée d'insomnie, de fievre & de pulsation; l'œil sort hors de l'orbite; on ne peut fermer les paupieres, elles se renversont, & elles ne peuvent couvrir entiérement l'œil. Le chemosis vénérien est accompagné des mêmes symptomes, avec cette différence que dans celui-ci la conjonctive est extrêmement gonflée, dure & charnue, & qu'elle rend par une infinité d'endroits une matiere épaisse, âcre, jaunâtre, tout-à-la-fois semblable à celle de la gonorrhée. *Voyez* dans *Saint-Yves* & dans *Astruc*, le traitement qui lui convient. *Voyez* aussi *Exophthalmie chemosis.*

11. *Exophthalmia à staphylomate;* Exophthalmie causée par un staphylome. L. Cette espece a lieu, toutes les fois que le staphylome devient si considérable, que la protubérance, & par conséquent

la partie antérieure de l'œil, paroît entiérement, ou en partie nue, sans pouvoir être recouverte par les paupieres.

XLIII. *Blepharoptosis* Mauchart; en Grec, *Blepharoptosis, Lagophtalmus, Ectropium, Entropium*; en Latin, *Palpebræ superioris casus, retractio, palpebrarum introversio, extroversio*; Chute, relaxation de la paupiere supérieure, éraillement des paupieres, trichiaise avec introversion des tarses. *Voyez* Platner, *Instit. Chirurg.* §. 577. §. 584. Maîtrejean, *part.* 3. *chap.* 18. 19. 20. 21. Saint Yves, *part.* 1. *chap.* 8. 9. 10. Dionis, *Demonst.* 6. Boerhaave, *de Morb. ocul. part.* 1. *cap.* 5. Heister, *Chirurg. tom.* 1. *part.* 2. *sect.* 2. *cap.* 45. 46. 48. Gorter, *Chirurg. repurg. lib.* 5. *c.* 10.

C'est un allongement, une rétraction, une introversion ou une extroversion de l'une ou l'autre paupiere, les symptomes varient suivant les especes.

1. *Blepharoptosis genuina*; en Grec, *Blepharoptosis*; appellée par Platner & Boerhaave, *Casus, lapsus palpebræ superioris*, chute, relaxation de la paupiere

ſupérieure, Maitre-Jean, Saint Yves; Dionis; par Heiſter, *Ptoſis.* L.

Cette eſpece eſt cauſée, 1°. par une plaie aux muſcles du front, des tempes & au releveur de la paupiere ſupérieure; 2°. par des tumeurs quelconques dont le poids appeſantit la paupiere; 3°. par des fluxions inflammatoires ou non inflammatoires qui allongent la paupiere; 4°. par le ſimple relâchement de la paupiere cauſé par une ſéroſité ſuperflue; 5°. enfin par la paralyſie de la paupiere, laquelle eſt conſtante, ou périodique. (Cantwel fait mention, *dans les Tranſactions Philoſophiques*, 1738. n°. 449. d'une pareille blepharoptoſe paralytique, qui revenoit toutes les nuits avec un larmoiement muqueux, & que l'on guérit avec une douche d'eau de Balaruc ſur la nuque.) Dans cette eſpece, la paupiere ſupérieure étant allongée, ne peut ſe relever par l'action du muſcle, ce qui fait que l'œil reſte entiérement couvert, ou ne ſe découvre qu'en partie, & que la viſion eſt interceptée, à moins qu'on ne releve continuellement la paupiere avec la main. Il eſt aiſé de diſtinguer les variétés de cette

espece. Vous observerez, par rapport à la cinquieme, que la joue du côté de l'œil malade est affecté d'une paralysie, & qu'il y a un relâchement dans la mâchoire, la langue, l'œil & les autres parties. Vous guérirez la seconde & la troisieme variété, en détruisant la maladie principale à laquelle elles doivent leur naissance; la quatrieme demande des fomentations corroborantes & spiritueuses; la cinquieme, des remedes anti-paralytiques tant extérieurs qu'intérieurs; & au cas qu'ils ne réussissent point dans ces deux especes, il faut pratiquer une opération chirurgique sur la paupiere relâchée, ou sur la peau du front, qu'on emploiera également pour guérir la premiere variété. (*Voyez* Platner, Dionis & Heister.)

2. *Blepharoptosis lagophthalmus. Voyez* les Auteurs cités dans le caractere, *œil de lievre, lagophthalmie.* L.

Cette maladie affecte la paupiere supérieure, & elle est causée, 1°. par sa mauvaise conformation; 2°. par le desséchement occasionné par des remedes ophthalmiques trop astringens; 3°. par le spasme ou la trop grande ten-

ſion du muſcle releveur ; 4°. & ſouvent par une cicatrice, une plaie, un ulcere qui ſe forme à la ſuite d'une brûlure aux paupieres ou au front. Vous la connoîtrez à la rétraction de la paupiere ſupérieure, qui l'empêche de deſcendre & de couvrir l'œil lorſqu'on dort. L'extraverſion de la paupiere n'a point lieu ici. D'abord la cornée ſe deſſeche & perd ſa tranſparence : la paupiere inférieure eſt ſujette au même vice, & ce vice aux mêmes cauſes. Les variétés de cette eſpece qui ſont cauſées par un ſpaſme ou une paralyſie, demandent les remedes qu'on emploie pour la guériſon de ces maladies. Lorſque la rétraction eſt conſidérable, il eſt impoſſible d'y remédier. Lorſqu'elle eſt légere, on peut la faire ceſſer par le moyen des humectans, des émolliens, des laxatifs, en tirant la paupiere dans un ſens contraire, avec la main, des emplâtres, des compreſſes ; & au cas que ces moyens ne réuſſiſſent point, quelques perſonnes veulent, contre le ſentiment de *Gorter* & de *Maîtrejean*, qu'on ait recours à la Chirurgie, & qu'on inciſe la paupiere. On peut voir dans les Au-

teurs cités la maniere dont on doit faire cette incision.

3. *Blepharoptosis ectropium.* (*Voyez* les Auteurs cités) *Eraillement.* L.

Cette espece affecte les deux paupieres, mais plus fréquemment l'inférieure que la supérieure. Elle est causée, 1°. par le relâchement de la membrane interne des paupieres par un trop long usage d'émolliens; 2°. par une protubérance formée en dedans des paupieres; 3°. par la violence que les yeux ont soufferte de la part des doigts de la sage-femme; 4°. par l'opération de la fistule lacrymale, lorsqu'on sépare les tarses dans le grand angle; 5°. par une dissolution marginale, lorsqu'à l'occasion d'une plaie, d'un ulcere, on incise le bord des paupieres, & que les angles de la fissure se retirent & se renversent; 6°. enfin par la cicatrice que laisse une plaie, un ulcere, uue brûlure.

Les signes de cette espece sont le peu de longueur & l'extroversion des paupieres, qui font que la partie rouge intérieure déborde & forme un aspect désagréable, & que l'œil n'est pas suffisamment couvert. On guérit la pre-

miere variété par l'usage continué des corroborans, des astringens & des dessicatifs; la seconde, en dissipant la protubérance avec des remedes convenables, ou en l'enlevant avec des caustiques ou par une incision artificielle; Ledran a guéri la quatrieme par une opération qu'on peut voir dans les *Mémoires de l'Académie de Chirurgie, tom. 1.* Les autres variétés sont incurables. Quelques personnes veulent qu'on ait recours à une opération de Chirurgie qu'*Antoine Maîtrejean* désapprouve. (Voyez *la Dissertation de Mauchart & de Keck sur l'Ectropium.*

4. *Blepharoptosis entropium* (Voyez les Auteurs cités) *Trichiaise avec inversion des tarses.* L.

Dans cette espece, qui affecte l'œil sous les noms de Trichiaise, de Distichiaise, de Phalangose & de Ptose, les tarses & les cils se renversent, & cette inversion est suivie des symptomes de l'ophthalmie causée par la trichiaise. Les causes de cette inversion sont, 1°. l'emphyseme, l'œdeme, &c. qui affectent les parties extérieures des paupieres; 2°. suivant Dionis, la contraction de la membrane interne des

paupieres, & suivant Maître-Jean, la constriction causée par l'humeur qui cause la lippitude dure & seche, lorsque tombant sur les bords des paupieres, elle les enfle & les durcit extérieurement. La premiere variété demande le même traitement que l'emphyseme, l'œdeme, &c. auquel on fera succéder, s'il le faut, les remedes dont on se sert pour guérir l'ophthalmie. Antoine Maître-Jean désapprouve l'opération chirurgicale dont les Anciens se sont servis, & dont les Modernes se servent encore dans ce cas. Dionis propose dans la seconde espece l'incision longitudinale; mais l'Auteur que je viens de citer, préfere les émolliens, l'arrachement des cils, & les remedes dont on se sert pour l'ophthalmie. Il n'est pas d'avis qu'on replie les cils en dehors, qu'on emploie le cautere actuel, ni les remedes qui empêchent les cils de recroître. Au reste, on peut recourir dans cette espece à la suture seche de Dionis; & au cas que les cils ne reprennent point leur place, la Faye veut qu'on emploie l'opération proposée par les Anciens, pourvu qu'on s'y prenne d'une ma-

niere plus douce, & qu'on ſuive la méthode qu'il emploie lui-même pour la cure de la vraie trichiaiſe. *Voyez* les Auteurs cités.

XLIV. *HYPOSTAPHYLE; Uvulæ prolapſus* Nenter. *tab. 25. cap. 8. Staphyle ſeu uva; Kion ſeu columna; imantium ſeu lbrum; Craſpedon, Columella bicornis* Aretæi Acutor. *lib. 1. cap. 8. de affectibus Columellæ. Uvula nimium producta*, Heiſter, *Chir. tom. 2. pag. 659. Uvulæ inflammatio, catharrus, paralyſis, caſus* Gorter. *Prax Med. ſyſt. pag. 165.* Relâchement de la luette, Dionis, *demonſt. 5.* Chute de la luette, luette baſſe, luette tombée.

C'eſt une chute de la luette relâchée, enflammée, ulcérée, épaiſſie, atténuée, fourchue, laquelle eſt accompagnée de la difficulté d'avaler, de toux, de nauſée, d'un crachement preſque continuel,

& quelquefois de la difficulté de respirer & de bégaiement.

Nota. Aretée, parlant des affections de la luette, divise sa chute en cinq especes, savoir, en *colonne*, *uva*, *lorum*, *craspedon*, & *luette fourchue*. Dans la *colonne*, la luette s'enflamme, s'épaissit, s'allonge, devient rouge, & a la même largeur depuis sa base jusqu'à son extrémité. Dans l'*uva*, elle s'arrondit à son extrémité; elle s'épaissit, elle devient livide, noirâtre, & semblable à un raisin par sa figure & sa grosseur. Dans le *craspedon*, la luette se termine par une membrane mince & oblongue au bout de laquelle est une espece de conduit urinaire. Dans le *loro*, les membranes qui sont de part & d'autre de la luette, s'étendent comme les ailes d'une chauve-souris. Enfin la luette devient *fourchue*, parce que ses membranes pendent de part & d'autre. C'est à ceux qui ont observé ces maladies à voir si l'on doit admettre toutes ces especes; quant à moi, je comprends tout ce genre sous deux; savoir:

1. *Hypostaphyle ab inflammatione; inflammatio uvulæ* Nenter, Heister, Gorter, Celse, *lib. 6. cap. 14.* Aretée, *de*

Curat. acut. lib. 1. cap. 8. &c. Inflammation de la luette. A.

La luette tombe & s'allonge ſous différentes formes ; elle eſt enflée, chaude, douloureuſe, rouge, ou livide : l'inflammation ne vient jamais à ſuppuration ; la difficulté d'avaler & de reſpirer eſt plus grande dans cette eſpece que dans la ſuivante. Lorſque le mal eſt conſidérable, on court riſque d'être étouffé. On la guérit par la ſaignée, la purgation, des gargariſmes antiphlogiſtiques émolliens, modérément aſtringens, & par des ſcarifications. *Voyez* les Auteurs cités.

2. *Hypoſtaphyle à laxitate ; Productio uvulæ à pituita*, Heiſter ; *Prolapſus uvulæ*, Nenter ; *Œdema uvulæ*, Gorter ; *Catharrus uvulæ*, du même ; *Caſus uvulæ*, Dionis, Gorter ; *Propendentia uvulæ paralyticæ*, Gorter ; Relâchement, chute, paralyſie de la luette. L.

La luette ſe relâche & s'allonge ; tantôt elle conſerve ſa couleur naturelle, & tantôt elle eſt pâle, froide & œdémateuſe. On guérit cette eſpece avec des topiques ſpiritueux, corroborans, âcres, aſtringens, & par l'uſage interne des cathartiques, des atté-

nuans & des toniques. En cas de paralysie, il faut employer la même cure que pour l'éraillement compliqué avec la paralysie, & au cas qu'elle ne produise point son effet, il faut amputer la luette, & arrêter l'hémorragie par le moyen d'un styptique. *Voyez* les Auteurs cités.

XLV. *Paraglosse*, *Glossocele*, Gaubii, *Patholog. pag.* 115. *Linguæ voratæ revolutio ad fauces*, Petit, *Mémoires de l'Académie de Paris*, *année* 1742. *Linguæ retractio*, Gorteri; *Exertio*, Gorteri; *Extrusio*, Gaubii, *Pathol. pag.* 121. *Extumescentia, magnitudo, inflatio linguæ*, Galen. *Method. Med. lib.* 14. Marcelli Donati, *Hist. Medic. mirab. lib.* 3. *cap.* 4. Valesci de Taranta, *Gazophil. lib.* 2. *cap.* 59. Avalement de la langue, chute de la langue, renversement de la langue dans le gosier; rétraction de la lan-

gue, grandeur excessive de la langue, sortie de la langue.

C'est un déplacement de la langue, laquelle par un mouvement de déglutition se renverse dans le gosier, ou sort de la bouche, ou se retire en dedans, sa grosseur étant diminuée ou augmentée; il survient dans les différentes especes des symptomes différens.

1. *Paraglosse deglutitoria*, *linguæ voratæ revolutio in fauces*, Petit; *Glossocele seu hernia linguæ*, Gaubii; Avalement de la langue, chute, renversement de la langue dans le gosier. D.

Les enfans nouveaux nés sont sujets à cette espece, lorsqu'on néglige de leur couper le frein, ou qu'on le coupe trop court. (*Voyez* les Observations rapportées par Petit.) Des Auteurs dignes de foi rapportent que les Negres, pour se venger des mauvais traitemens de leurs maîtres, avalent leur langue & s'étouffent. Toutes les fois qu'il y a un pareil vice, l'enfant commence par remuer les levres & la bouche de même que s'il vouloit teter. On entend un bruit pareil à celui qui accompagne la déglutition, & qui est

suivi sur le champ d'une suffocation, parce qu'il avale sa langue, & que celle-ci, sans changer de grosseur, rentre plus ou moins dans la gorge, & ferme le passage de l'épiglotte. Pour prévenir la suffocation & la mort dont l'enfant est menacé, on remet la langue à sa place avec le doigt, ou on le lui fait sucer; mais quoique la langue ait été remise, elle rentre un moment après, & l'enfant court risque d'être de nouveau étouffé, de sorte qu'on est obligé de réitérer la même opération; en un mot, l'enfant court risque de perdre la vie, à moins que la langue ne reste en place, & l'on se sert pour l'y retenir d'une compresse qu'on assure avec un bandage, ainsi que M. Petit l'a pratiqué. On peut se servir de ceux qu'on met en usage pour la contenir lorsqu'elle est blessée. M. Petit a connu un enfant qui avoit le défaut d'avaler sa langue, quoi qu'on lui eût laissé le filet dans son entier, & il l'en guérit en ordonnant qu'on veillât sur lui, & qu'on lui présentât la mamelle dès qu'il étoit éveillé. Quelque méthode que vous employiez, souvenez-vous qu'elle ne produit son effet,

qu'autant qu'on la continue long-temps. *Voyez* ce que dit Petit sur ce sujet.

2. *Paraglosse glossomegistus ; magnitudo & inflatio linguæ*, Valesc. de Taranta ; *Tumores linguæ miri*, Marcelli Donati ; *Intumescentia linguæ nimia*, Galeni ; *Grandeur excessive de la langue, tumeur de la langue.*

Cette espece a plusieurs variétés. La langue s'enfle au point de ne pouvoir plus rester dans la bouche, 1°. à cause de l'inflammation dont elle est affectée ; 2°. à cause d'une humeur séreuse & pituiteuse qui se jette dessus ; 3°. à cause d'un catarrhe ; 4°. à cause du mauvais ménagement des frictions mercurielles ; 5°. à cause d'une tumeur inflammatoire des glandes qui sont à sa racine, &c. On connoît cette espece à la grosseur démesurée de la langue, qui est telle, que la bouche ne peut la contenir, ce qui fait qu'elle sort dehors. Ses variétés sont aisées à distinguer. Dans la cinquieme, la langue, comprimée par la tumeur, s'enfle, s'allonge, s'élargit, sort hors de la bouche, elle est diaphane, dure & blanche.

On guérit la premiere variété par la saignée, la purgation, des gargarismes

rafraîchiſſans, acides, nitreux, &c. La ſeconde, par des émétiques, des hydragogues, des clyſteres hydragogues & énergiques. La troiſieme par les remedes propres à la guériſon des catarrhes. La quatrieme, par les moyens dont on ſe ſert pour modérer la ſalivation qui eſt trop abondante lors des frictions. La cinquieme a été guérie par la ſuppuration des glandes enflammées & engorgées, par l'ouverture ſpontanée de la tumeur, & par des remedes mondificatifs.

3. *Paragloſſe exertoria: linguæ extruſio*, Gaubii Pathol. *Linguæ exertio*, Gorter, *Prax. Med. p.* 160. Sortie de la langue. L.

Dans cette eſpece, la langue ſort preſque toute hors de la bouche, & conſerve ſa groſſeur naturelle. Ce vice eſt cauſé, ou par la paralyſie des muſcles retracteurs de la langue, & par l'action de ceux qui la font ſortir, ou par la convulſion tonique ou clonique de ces derniers. Il eſt occaſionné par les maladies du cerveau. J'ai vu un enfant de douze ans, qui au commencement d'une petite vérole, fut attaqué pendant deux jours de convulſions, qui lui faiſoient ſortir par intervalles une grande partie de la langue

hors de la bouche. Cette maladie demande les mêmes remedes que celle du cerveau d'où elle procede.

4. *Paraglosse retractoria ; Retractio, contractio linguæ*, Gorter, *ibid. ac suprà;* Retraction de la langue. L.

Dans cette espece, la langue conserve sa grosseur naturelle, mais elle rentre tellement en dedans, qu'elle se trouve extrêmement éloignée des dents antérieures ou latérales; elle est causée par les maladies du cerveau, & on la connoît aisément par l'espece précédente. Pour la guérir, il faut détruire la maladie d'où elle procede. *Felix Platerus, Prax. lib. II. cap. 2.* fait mention d'une paraglosse traumatique.

XLVI. *PROPTOMA scroti, labii inferioris, mammarum, præputii, auriculæ prolapsus.* Chute, relaxation, allongement du scrotum, de la levre inférieure, des mamelles, du prépuce, de l'oreille.

C'est une chute d'une partie extérieure que l'on voyoit auparavant, la-

quelle differe des paupieres, du globe de l'œil, de la langue, de la luette.

1. *Proptoma fcroti*; *Racofis* des Grecs; Relaxation du fcrotum; Dionis, *Demonftr.* 4. L.

Le fcrotum s'allonge & fe relâche tellement par l'abondance de férofité qui fe jette deffus, qu'il pend entre les cuiffes. Cette maladie n'a rien de dangereux, & on en prévient les fuites par le moyen d'un fufpenfoire, & de remedes deſſicatifs & aftringens. On ne doit jamais recourir à l'opération, que dans le cas où le malade veut être guéri promptement & radicalement. *Dionis* vous apprendra les moyens de la faire, & je me bornerai de vous faire connoître les efpeces fuivantes.

2. *Proptoma labii inferioris*; Chute de la levre inférieure. (Voyez *Ptialifme.*)

3. *Proptoma mammarum*; Chute des mamelles.

Les habitans de l'île Formofe, les Papons & les Egyptiens s'allongent les mamelles en les preffant entre deux ais.

4. *Proptoma præputii*; Allongement du prépuce. L.

Les Egyptiens ont le prépuce fi long,

qu'il y a chez eux des gens qui n'ont d'autre profeffion que celle de le couper. Ils vont par les rues, comme nos châtreurs de cochons, avec un fifflet, pour faire l'opération à ceux qui ont befoin de leur fecours.

5. *Proptoma auricularum* ; Allongement des oreilles. L.

Les Siamois aiment à avoir les oreilles fort longues. Pour les rendre telles, ils les percent, y pendent des poids qui y font un trou gros comme le poing, de maniere qu'à la fin elles leur tombent fur les épaules.

Nota. Peut-on mettre au rang de ces chutes cette maffe de chairs que les femmes des Hottentots ont fur le pubis, & qui leur couvre les parties? Ces replis de peau qu'on remarque fur le ventre de quelques femmes? L'allongement des grandes & des petites levres des parties naturelles de certaines femmes?



XLVII. *EXANIA*, *Proctocele*, *Pathol. Meth. Edit. 3.* appellée par les Auteurs, tels qu'Arnaud, *Traité des Hernies*, *tom. 1. cap. 28.* Dionis, *Demonst. 4. pag. 392.*, Plater, *Prax. lib. 2. cap. 2.* Levret, *Observ. sur le Polype*, *sect. 3*, *pag. 165.* Nenter, *tabul. 126*, &c. *Prolapsus ani*; Chute du fondement.

C'est un renversement & une chute du sphincter de l'anus & de l'intestin rectum. La partie qui sort par le fondement est rouge, & plus ou moins longue & épaisse, & on peut presque toujours la réduire au commencement, à moins qu'il n'y ait un étranglement, & qu'elle ne soit trop grosse. Ses especes varient; tantôt l'anus forme un gros anneau, qu'on appelle en François, *bourlet*; tantôt l'intestin rectum forme un *boudin* plus ou moins long, & on l'a vu quelquefois descendre de la longueur d'un pied.

Toutes ces especes de chutes sont sujettes à l'étranglement, à l'inflammation & à la gangrene. Vous connoîtrez qu'il y a inflammation & sphacele, aux signes généraux de l'inflammation & de la gangrene. On est assuré qu'il y a étranglement, lorsque la partie est enflammée, & qu'on ne peut la réduire. Il peut arriver, sans qu'il y ait inflammation, qu'on ne puisse réduire la partie, ce qui a lieu, lorsque son volume est considérablement augmenté. Vous tâcherez de dissiper l'inflammation & l'étranglement qui en résulte, par des saignées fréquentes, par des émolliens employés en forme de cataplasmes, dans lesquels vous ferez entrer les résolutifs les plus doux, par des fomentations, des linimens, &c. & en réduisant la partie le plus promptement qu'il sera possible. Si vous soupçonnez que l'intestin rectum soit engorgé, il faut, avant que d'en venir à la réduction, l'évacuer au moyen d'un clystere. La gangrene est extrêmement difficile à guérir, & l'on peut voir ce que j'en dis à l'article du sphacele. Au cas que la grosseur de la partie soit un obstacle à la réduction, il fau-

dra la diminuer par la faignée, & par des cataplafmes émolliens & réfolutifs.

1. *Exania primaria ; Voyez* les Auteurs cités. L. Chute procathartique. Elle varie felon qu'elle eft en forme de bourlet, ou en forme de boudin ; felon qu'elle ne reconnoît aucune caufe évidente, ou qu'elle eft fpontanée ; ou qu'elle eft occafionnée par différentes caufes procathartiques, tels que les pleurs, les cris, un trop long féjour fur la chaife percée, les efforts que l'on fait pour rendre des excrémens endurcis, &c. On tire le diagnoftic des fignes génériques, & de l'abfence de la maladie primitive. Après avoir détruit les caufes procathartiques, on guérit cette efpece, qui eft infiniment plus opiniâtre que les fymptomatiques, lorfqu'elle fe manifefte fous la forme d'un boudin, par la réduction ; & dans les enfans, dans lefquels elle eft plus difficile, (*Voyez* Arnaud), en contenant la partie par le moyen de la fituation, des compreffes, des bandages, des aftringens. A l'égard des enfans, il fuffit, lorfqu'ils veulent aller à felle, de leur donner un clyftere pour rendre leurs excrémens plus mous & plus liquides ;

& au cas que leur fondement continue à sortir, il faut le soutenir avec les doigts dans le temps qu'ils s'efforcent pour les rendre. Les adultes peuvent prendre ce soin eux-mêmes, & ils en guérissent par le repos & à l'aide des secours dont j'ai parlé, lorsque la chute est récente. Lorsque la maladie est causée par la dureté des matieres, on comprend sans qu'il soit besoin de le dire, qu'il faut commencer la cure par des lavemens propres à les amollir. Si ces moyens sont inutiles, & que l'anus continue de sortir, lors même qu'on ne va point à la selle, on se servira du pessaire d'Arnaud, ou d'une vessie de mouton qu'on introduira dans l'anus, comme Levret le conseille, ou du bandage de Suret. Lorsque l'anus sort en forme de boudin, qu'il y a gangrene, & qu'on ne peut le réduire, il faut extirper la partie qui est sortie par le moyen d'une ligature; & il y a plusieurs cas où ce moyen a eu le succès qu'on s'en promettoit.

2. *Exania ab alvifluxu*, Chute du fondement, causée par un flux de ventre. (*Voyez* les Auteurs cités). D.

Elle est de deux especes, ou en for-

me de bourlet, ou en forme de boudin; elle eſt cauſée par une diarrhée, une dyſſenterie, un teneſme, & elle a les mêmes ſignes génériques. Après avoir arrêté le flux avec des remedes propres à la diarrhée, à la dyſſenterie ou au teneſme, ſuivant la nature de la cauſe, à laquelle chaque eſpece doit ſon origine; vous n'en emploierez point d'autres que ceux que j'ai indiqués pour l'eſpece précédente, & ils produiront plus d'effet que dans la chute primitive.

3. *Exania à calculo;* chute du fondement, cauſée par le calcul; (*Voyez* les Auteurs cités.) A.

Il ſurvient aux calculeux, à l'occaſion des efforts qu'ils font pour uriner, & ſouvent même pendant qu'on les taille, une chute du fondement, que l'on connoît tant par les ſignes génériques, que par ceux qui montrent l'exiſtence du calcul. Elle eſt de deux eſpeces, ou en forme de bourlet, ou en forme de boudin. On commencera par guérir la maladie primitive, on réduira la partie, & on la contiendra comme je l'ai dit ci-deſſus.

4. *Exania à dyſtociâ,* Chute du fonde-

ment causée par un accouchement laborieux. (*Voyez* les Auteurs cités.) D.

Les femmes qui ont un accouchement laborieux sont sujettes à cette espece de chute, & elle est ou en forme de bourlet ou en forme de boudin. On tire le diagnostic du caractere générique & de l'accouchement laborieux qui a précédé. Sa cure est la même que pour la premiere espece.

5. *Exania paralytica*, chute du fondement causée par une paralysie. Nenter, Dionis, *aux endroits cités*; Felix Platerus, *prax. lib.* 2. *cap.* 2. L.

Nenter & Dionis font mention de cette espece. Juncker vante beaucoup le suc des fleurs du bouillon blanc réduit en consistance d'onguent pour la guérison de cette maladie. *Voyez* ce que *Plater* dit de sa cure.

6. *Exania traumatica*, chute du fondement causée par une plaie. Nenter, *dans l'endroit cité*. B.

Cet Auteur prétend que ceux à qui l'on a coupé les muscles releveurs de l'anus dans l'opération de la taille y sont sujets, qu'elle est presque incurable, si l'on n'y remédie dès le commencement avec des vulnéraires spécifiques.

XLVIII. *EXOCYSTE*, appellée par les Auteurs, tels que Verdier, *des Hernies de la vessie urinaire*, *obs.* 17. Voyez *les Mém. de Chirurg. tom.* 2. Salzmann, *Dissert. Medico-Chirurg. de hern. vesicæ urinar. pag.* 29 & 42. Solingen, *de mulier. & infant. morb. Chir. pag.* 741. *Prolapsus, inversio vesicæ urinariæ*; Renversement de la vessie urinaire.

C'est une chute de la membrane, du col & du corps de la vessie par le conduit urinaire. On apperçoit entre les grandes levres la partie qui est tombée, tantôt sous la forme d'une vessie ronde, diaphane, fermée & pleine d'urine, avec ischurie; tantôt sous la forme d'un boudin oblong, pendant, ouvert par le bout, avec difficulté d'uriner.

1. *Exocyste Noeliana*, *Prolapsus*, *inversio tunicæ interioris vesicæ* Verdier, *loc. cit. Renversement de la membrane intérieure du corps de la vessie.* L.

Noël rapporte avoir obſervé dans une fille, qui avoit une rétention d'urine accompagnée de convulſions, une tumeur groſſe comme un œuf de poule, & ſemblable à une veſſie mince, diaphane, pleine d'urine, fermée extérieurement; laquelle ſortoit par le conduit urinaire, & qui étoit formée par le renverſement de la tunique nerveuſe, qui tapiſſe le dedans de la veſſie. Cette fille étant morte en peu de temps, on l'ouvrit, & l'on trouva les uréteres engorgés à l'endroit de leur inſertion, gros comme le côlon d'un adulte, la tunique nerveuſe ſéparée de la charnue, & un épanchement d'urine entre les deux. C'eſt ce qui avoit occaſionné le renverſement & la ſortie de la tunique nerveuſe qui tapiſſe le dedans de la veſſie par l'uretre. Convient-il d'ouvrir ou d'extirper la partie qui eſt ſortie?

2. *Exocyſte Solingeniana, colli veſicæ urinariæ inverſio* Solingen. Salzmann, *loc. cit. Renverſement de la membrane intérieure du col de la veſſie.*

On a vu un exemple de cette eſpece dans nne femme qui avoit eu pluſieurs accouchemens laborieux, & qui avoit reçu des coups de pieds de ſon mari

dans le bas ventre. Son bas ventre s'affaissa, elle fut attaquée d'une rétention d'urine, & le conduit urinaire se renversa & s'allongea de la longueur du petit doigt ; je veux dire, que la membrane qui tapisse intérieurement le col de la vessie, se renversa, sortit par le conduit urinaire sous la forme d'un boudin long, qu'on voyoit entre les grandes levres, & qui étoit percé à son extrémité. Voici la maniere dont *Solingen* s'y prit pour la réduire. Après avoir appliqué sur la partie les fomentations convenables, il prit une sonde de cuir souple & armée d'une éponge trempée dans une liqueur astringente, avec laquelle il remit le col de la vessie dans sa place & l'y retint avec un bandage fait exprès. Si ces moyens ne réussissent point, convient-il d'en venir à l'extirpation ?

XLIX. *HYSTEROPTOSIS*, *Hysteroceles nudæ*, *Pathol. method. edit.* 3. par les Auteurs, tels que Arnaud, *tom.* 1. Sabathier, *Mém. de l'Acad. de Chirurg. tom.* 3. Levret, *Obs. sur les*

Polypes, Gunzius, *de Hern.* Puzos, *de morb. uteri*, *cap.* 1, 2. Heifter, *Inft. Chir. tom.* 2.

Relaxatio, *prolapfus*, *inverfio uteri, vel vaginæ.* Relâchement, chute, defcente, renverfement de la matrice, ou du vagin.

C'eft une defcente de matrice ou de vagin qui fe manifefte par une tumeur dans le vagin, ou hors du vagin, caufée par la chute ou le renverfement de la matrice, ou du vagin, qui peut fe réduire au commencement; laquelle eft accompagnée de douleurs dans les reins & dans les aînes, à caufe du poids de l'hypogaftre, de la difficulté de marcher, du tenefme, d'une incontinence ou d'une rétention d'urine. Prenez garde de confondre cette maladie avec le polype de la matrice ou du vagin.

Les defcentes de matrice complettes font fujettes à l'inflammation, à l'étranglement, à la gangrene, aux ulceres, aux adhérences; elles peuvent même groffir confidérablement, quoiqu'il n'y

ait aucune inflammation. On connoît ces accidens aux signes qui sont propres à l'inflammation, à la gangrene & aux ulceres, aussi bien qu'à l'impossibilité qu'on trouve à les réduire; tantôt à cause de l'inflammation, tantôt, quoique celle-ci n'ait point lieu, à cause de l'adhérence de la partie avec les parties voisines, & tantôt, bien qu'il n'y ait ni inflammation ni adhérence, à cause du trop gros volume du vagin ou de la matrice.

Les remedes de l'inflammation & de l'étranglement qui en est la suite, sont, les saignées réitérées, les émolliens appliqués sous différentes formes, ou seuls, ou mêlés avec des résolutifs doux, les clysteres rafraîchissans, les fomentations émollientes appliquées sur le bas-ventre, une diete légére, les potions rafraîchissantes. *Voyez* les remedes de la gangrene à l'article du *sphacele*. Au cas que la gangrene ne cede à aucun remede, il ne reste qu'un moyen, mais dont le succès est incertain, & c'est d'extirper la matrice. Quelques-uns veulent qu'on en agisse de même à l'égard du vagin, lorsqu'il est renversé & sphacelé; d'autres con-

damnent cette opération. Voyez *Sabathier*, *Levret*, & les autres Auteurs qui ont écrit là-deſſus.

1. *Hyſteroptoſis, uteri prolapſus*, Voyez les Auteurs cités; vulgairement *relaxatio*, *lapſus uteri*; *Relaxation*, *relâchement*, *deſcente*, *chute*, *précipitation de la matrice*. C.

On diviſe cette eſpece en incomplette (relâchement de la matrice,) & en complette (chute de la matrice). Ses principes varient. Les cauſes éloignées les plus ordinaires ſont une groſſeſſe extraordinaire, des travaux exceſſifs & long-temps continués, des efforts pour lever des fardeaux, les accouchemens laborieux, le trop d'embonpoint. Cette eſpece varie encore en ce qu'elle arrive tantôt ſans groſſeſſe, & tantôt dans le temps de la groſſeſſe, ſavoir au commencement, au milieu, ou à la fin.

Dans la deſcente de matrice incomplette qui arrive hors le temps de la groſſeſſe, la matrice tombe dans le vagin ſous la forme d'une poire renverſée, percée à ſon extrémité d'une fente tranſverſale, vers la baſe de laquelle on peut mouvoir le doigt circulaire-

ment. Ne croyez pas que l'abaiſſement de la matrice dont on vient de parler, ſoit un ſigne certain de la chute de ce viſcere ; car il y a des femmes qui ont naturellement la matrice plus baſſe, ſans aucune chute ; il y en a d'autres au contraire qui l'ont naturellement plus haute, quoique la chute ait lieu : de ſorte qu'on doit tenir pour certain que ce viſcere eſt relâché, ſi, indépendamment de ce que je viens de dire lorſque la femme eſt debout, qu'elle marche, ou qu'elle va à la ſelle, elle ſent des douleurs dans les cuiſſes, les aînes, des tiraillemens dans les reins, des douleurs ſourdes dans toute la cavité du baſſin, précédées de fleurs blanches. Ces douleurs ſe calment peu à peu lorſqu'elle eſt couchée, de ſorte qu'elle croit en être quitte à ſon réveil, mais elles reviennent dès qu'elle agit de nouveau.

Dans la deſcente de matrice complette, ce viſcere ſort plus ou moins, & entraîne avec lui la partie de la veſſie & du vagin à laquelle elle eſt adhérente, & l'on voit pendre derriere quelques viſceres du bas-ventre. La tumeur eſt cylindrique, large par en

haut, étroite par en bas, & percée d'une fente tranſverſale oblongue, par laquelle les ordinaires prennent leur cours. La malade reſſent des douleurs pareilles à celles dont j'ai parlé, & même plus fortes; lorſque la matrice ſe précipite ſubitement, cette chute eſt ſouvent accompagnée de la difficulté d'uriner, ou d'envies d'uriner, & d'un teneſme continuel. Les polypes de la matrice & du vagin different des chutes complettes & incomplettes; 1°. par leur irréductibilité; 2°. par les douleurs que cauſent les efforts qu'on fait pour les réduire; 3°. par leur figure, qui n'eſt point renverſée, mais pareille à celle d'une pyramide droite, dont la baſe eſt plus large que le ſommet, outre qu'ils ne ſont point percés dans leur extrémité inférieure. La chute qui arrive dans le temps de la groſſeſſe, differe de la chute complette qui arrive lorſque la femme n'eſt point enceinte, par le volume de la tumeur, laquelle eſt plus groſſe, plus ronde, parce que le fœtus eſt enfermé dedans.

On peut guérir radicalement le relâchement de la matrice, après avoir préalablement employé les remedes

généraux, tels que la ſaignée & la purgation, avec des bouillons vulnéraires & aſtringents, des opiates ſtomachiques, toniques, cardiaques, en faiſant reſter pendant long-temps la malade au lit dans une ſituation horizontale, les feſſes élevées, en lui appliquant ſur la vulve des ſachets remplis d'herbes aromatiques & aſtringentes, cuites dans du vin ou du vinaigre, en lui faiſant recevoir par le vagin les vapeurs de quelques plantes aromatiques bouillies dans du vin rouge, & enfin, ſi la malade eſt jeune & dans toute ſa force, & qu'elle ſoit enceinte, en la faiſant tenir dans une ſituation horizontale pendant tout le temps de la groſſeſſe; dans celui de l'accouchement, & pendant les deux premiers mois qui le ſuivent. Les deſcentes de matrice complettes ne peuvent ſe guérir radicalement, & n'admettent qu'une ſeule cure palliative, laquelle conſiſte à remettre la matrice dans ſa place & à l'y contenir par le moyen d'un peſſaire, que l'on aura ſoin de tenir propre par de fréquentes injections d'eau tiede mêlée avec quelque eau vulnéraire. *Voyez* ce qu'*Arnaud*, *Sabathier* & d'antres diſent

de la matiere & des différentes formes des pessaires. Au cas que les pessaires ordinaires ne suffisent point pour contenir la matrice en place, on se servira d'un bandage élastique garni d'une éponge, ou du pessaire que *Suret* a inventé. Lorsque ces sortes de chutes arrivent pendant la grossesse, il faut tenter de remettre la matrice en place, ce qui est assez facile lorsqu'elle n'est pas avancée & qu'on s'y prend de bonne heure, pourvu que l'on ait soin de vuider auparavant la vessie & les intestins, & de faire tenir la malade dans une situation convenable. Si la grossesse est avancée, la chute invétérée, & la réduction impossible, il vaut mieux laisser la matrice dehors, que de tourmenter inutilement la mere & le fœtus. On doit se borner à la soutenir avec un bandage, & à faire rester la malade au lit jusqu'à ce ce qu'elle soit à terme. Si la chute arrive dans le temps même de l'accouchement, on ne doit point commettre à la nature l'exclusion du fœtus, ni encore moins employer l'opération césarienne, mais soutenir la matrice, la dilater peu à peu, extraire le fœtus & ensuite le placenta, selon la méthode

de Levret, & profiter du moment où la matrice se contracte d'elle-même, pour la réduire.

2. *Hysteroptosis, uteri conversio;* voyez les Auteurs cités; *uteri depressio, perversio, inversio;* vulgairement, *enfoncement, perversion, renversement de la matrice.*

Cette espece varie selon le degré du renversement; je veux dire, 1°. selon qu'il est léger; car alors c'est un enfoncement; 2°. considérable, savoir jusqu'à l'orifice de la matrice inclusivement; 3°. incomplet; 4°. complet. Elle varie aussi par ses principes proégumenes; car ce renversement est causé, tantôt par l'accouchement, ce qui est un cas aussi fréquent que dangereux, tantôt par un polype, tantôt par un flux menstruel excessif, ou par les fleurs blanches, tantôt par le trop d'embonpoint; *Puzos* y ajoute les efforts violens.

A l'égard du renversement de la matrice, qui arrive aussi-tôt après l'accouchement, soit qu'il soit occasionné par la mal-adresse de la Sage-femme, ou par le vice naturel de ce viscere; vous le connoîtrez 1°. à la dépression ou à l'enfoncement de l'hypogastre,

ou par le défaut de cette tumeur ronde, circonſcrite, que l'on remarque pour l'ordinaire dans la région hypogaſtrique, après l'accouchement; 2°. par le toucher, car lorſque le renverſement eſt incomplet, on ſent dans le vagin une tumeur demi-ſphérique, inégale, imperforée dans le bas, laquelle eſt entourée par le col de la matrice comme par un anneau, & accompagnée d'une douleur aiguë dans les aines & les reins, d'un ſentiment de peſanteur incommode dans l'hypogaſtre, d'une hémorragie plus ou moins abondante, d'un teneſme, qui cauſe ces efforts, qui précipitent de plus en plus la matrice, & la renverſent à la fin entiérement. Lorſque ce renverſement eſt complet, indépendamment de la dépreſſion de l'ypogaſtre, la tumeur eſt plus ſaillante, irréguliere, enſanglantée, légere, imperforée, attachée à un pédicule mou, autour duquel l'orifice de la matrice forme une eſpece de bourlet, laquelle eſt accompagnée de douleurs plus vives, d'une hémorragie plus abondante, de ſyncopes continuelles, de ſueurs froides, de convulſions, du dé-

lire; & la malade meurt souvent au bout de trois ou quatre heures.

Il est plus difficile de connoître les renversemens de la matrice, qui sont occasionnés par des polypes, un flux menstruel, des fleurs blanches excessives, & par l'excès d'embonpoint; ils sont presque toujours incomplets, & beaucoup plus rares que les autres; mais ils sont presque toujours accompagnés des mêmes symptomes, que le renversement qui suit l'accouchement. Soit donc que ces variétés soient complettes, ce qui est fort rare, & on les connoît aisément; soit qu'elles soient incomplettes, ce qui arrive plus fréquemment, on les devinera aisément, si l'on connoît leur cause proégumene. Quoique le renversement de la matrice ait beaucoup plus de ressemblance avec le polype de ce viscere que sa chute, la moindre attention suffit cependant pour le distinguer du renversement, malgré les erreurs sans nombre où l'on est tombé jusqu'ici à cet égard. En effet, il y a cette différence entre le polype & le renversement incomplet, que le premier ne peut se réduire, qu'il est d'abord indolent, &

qu'il devient douloureux par les efforts réitérés qu'on fait pour le réduire. D'ailleurs, le col du polype n'eſt point creux, mais ſolide; il n'eſt point adhérent aux parties voiſines; le vagin & la veſſie urinaire reſtent dans leur place ordinaire; & ce ſont là les principaux ſignes qui diſtinguent le polype du renverſement incomplet. *Voyez* là-deſſus Levret, dans ſes *obſervations ſur le polype*, *le 3e. tome des Mémoires de l'Académie de Chirurgie*, *& ce que Sabathier dit à ce ſujet*, *dans le même tome.*

La cure des renverſemens de la matrice eſt de deux eſpeces; ſavoir, radicale ou palliative. La premiere n'a lieu qu'à l'égard du renverſement qui ſuit l'accouchement. Pour y remédier, il faut commencer par réduire la matrice, & la choſe eſt pour l'ordinaire facile, lorſqu'on s'y prend de bonne heure; mais lorſque la réduction eſt difficile, douloureuſe, & ſuivie de défaillances, il vaut mieux faire rentrer la matrice dans le vagin, & l'y retenir avec des peſſaires, que de paſſer plus avant, d'autant qu'on ne réuſſiroit point. *Voyez* Puzos, & la 11e. obſervation de Sabathier.

A l'égard du renverſement occaſionné par un polype, le flux menſtruel, ou les fleurs blanches, la cure conſiſte à réduire la matrice, & à guérir la maladie primitive dont il dépend. Le renverſement cauſé par un excès d'embonpoint, n'eſt ſuſceptible que d'une cure palliative; & en effet, à quoi bon tenter cette réduction de l'uterus, puiſque le poids de la graiſſe ne manqueroit point de le renverſer de nouveau? Il faut donc ſe borner aux peſſaires, afin d'arrêter les progrès du mal, & les tenir propres par de fréquentes injections. Il faut également employer les peſſaires dans tous les cas où la réduction eſt impoſſible, ou inutile. Le renverſement de la matrice, qui ne peut ſe guérir radicalement, eſt beaucoup plus incommode aux jeunes femmes qui ſont réglées, qu'à celles qui ſont vieilles & qui n'ont plus leurs ordinaires. Indépendamment du flux menſtruel auquel elles ſont ſujettes, & qui eſt fort abondant, il leur vient des fleurs blanches âcres, fétides, des excoriations, des douleurs dans le vagin, qui les rendroient inſupportables à elles-mêmes, ſi l'on n'avoit ſoin de

les soulager par des injections fréquentes & convenables. Les dernieres n'éprouvent d'autre incommodité que celle de ne pouvoir marcher avec autant de facilité qu'auparavant.

3. *Hysteroptosis*, *vaginæ prolapsus*; voyez les Auteurs cités; *vaginæ relaxatio*, *lapsus*, *inversio*; vulgairement, *relaxation*, *descente*, *chute*, *renversement du vagin*. D.

Cette espece varie selon la grandeur de la descente : on l'appelle relaxation, chute, renversement, selon que la partie du vagin qui est tombée, est plus ou moins grande. Elle varie aussi par ses principes, & elle vient de plusieurs causes, entr'autres des efforts que l'on fait pour porter des fardeaux pesans, du trop d'exercice, des épreintes qui accompagnent les selles, des attouchemens violens que l'on fait au vagin, du trop grand usage du thé & des autres boissons chaudes, des fleurs blanches, d'un accouchement laborieux, de ce qu'on n'a point resté au lit après avoir accouché. Les anciens ont cru mal à propos que les chutes du vagin & du fondement étoient toujours compliquées avec celles des tuniques du

vagin & de l'inteſtin rectum. Il n'y a le plus ſouvent que la tunique intérieure, ou qu'une partie de cette tunique qui ſe relâche, qui ſe renverſe, qui ſe rompt, & qui ſe ſépare des autres, leſquelles conſervent preſque leur place naturelle.

Le vagin dans ces ſortes de deſcentes, ſe montre ſous la forme d'un gros anneau irrégulier, appellé en françois *bourlet*; & ſi l'on y paſſe le doigt, on ſent le col de la matrice qui ſe trouve alors plus bas. La tumeur augmente lorſqu'on reſte long-temps debout, & diminue lorſqu'on eſt couché. Elle eſt accompagnée de peſanteur dans l'hypogaſtre, d'un teneſme fréquent, de la difficulté d'uriner, laquelle eſt cauſée par le changement de direction du conduit de l'uretre. Dans la ſuite, lorſqu'on néglige d'y remédier, la tumeur, groſſit, s'allonge, s'endurcit, mais elle reſte percée au bas pour donner cours aux ordinaires. Ses ſymptomes ſont les mêmes que ceux de la deſcente de matrice, & ces deux eſpeces de deſcentes ſe reſſemblent en tant de choſes, qu'il eſt très-difficile de les diſtinguer; voici cependant en quoi elles different. Dans

la deſcente de matrice, la tumeur a quelque dureté dans ſa partie ſupérieure, & ſon extrémité inférieure, qui eſt pour l'ordinaire plus étroite, & percée d'une ouverture tranſverſale oblongue, reſſemble à un os de tanche. Dans celle du vagin, lorſqu'elle ſubſiſte depuis long-temps, la tumeur eſt également dure par-tout, plus large ordinairement par le bas que par le haut, & ſon ouverture eſt fort irréguliere.

On guérit aiſément les chutes de vagin, lorſqu'elles ſont légeres, par la ſimple réduction, qui n'a rien de difficile, & en contenant la partie dans ſa place par le moyen des aſtringens ou d'un peſſaire. La réduction eſt plus difficile lorſque la deſcente eſt invétérée; on pourra cependant la faire en ſe ſervant des moyens que j'ai indiqués pour réduire la partie qui eſt conſidérablement enflée. Le plus difficile eſt de contenir la partie en place. Les peſſaires dont on ſe ſert ſont la plupart inutiles, & il vaut mieux ſe ſervir d'un bandage élaſtique garni d'une éponge. *Puzos*, vante beaucoup pour les deſcentes du vagin, celui que *Martin* a propoſé à l'Académie de Chirurgie.

Lorſque

Lorſque la deſcente du vagin eſt irréductible, convient-il de l'extirper, quand même il n'y auroit point de gangrene? Ce moyen a réuſſi, & pourroit réuſſir encore, ſans le danger que l'on court d'extirper la matrice au lieu du vagin, ou l'un & l'autre enſemble.

4. *Hyſteroptoſis compoſita. Voyez* les Auteurs cités. Deſcente compliquée.

(*a*) Deſcente complette de la matrice & de la veſſie urinaire tout enſemble.

(*b*) Renverſement complet de la matrice, avec déplacement de la veſſie.

(*c*) Chute complette, renverſement complet de la matrice, ou du vagin, avec déplacement de la veſſie urinaire, Conr. Peyer, *Collect. Academ. tom. 3. pag.* 300.

J'ai déjà parlé de cette eſpece dans l'endroit où je traite de la chute & du renverſement complet de la matrice & du vagin; & j'ai dit que ce viſcere entraînoit avec lui une partie de la veſſie urinaire. On connoît cette eſpece à la chute & au renverſement qui l'accompagnent, à la difficulté, à la rétention d'urine, qui rejaillit vers les parties ſupérieures lorſqu'on la rend, & enfin

à la direction du conduit de l'uretre, qui est tourné dans ce sens. Sa cure est fondée sur les mêmes principes que celle de la premiere, seconde & troisieme espece.

I. ENTÉROCELE.

Hernie quelconque de l'intestin, tant simple que composée, tant enkistée que non enkistée : elle comprend l'hernie incomplette ou inguinale de l'intestin (*bubonocele premier* des Auteurs, ou *enterobubonocele*) ; l'hernie complette ou scrotale de l'intestin, (c'est la *oschéocele* ou *entero-oschéocele* des Auteurs) ou des levres des parties naturelles ; l'hernie crurale ou fémorale de l'intestin (que Platner appelle *merocele* ou *entero merocele;*) l'hernie ovalaire de l'intestin, que Garengeot appelle *hernie du trou ovale* ; l'hernie intestinale du vagin de Garengeot & de Levret ; l'hernie intestinale du nombril (c'est la premiere *omphalocele*, ou le premier *exomphale* des Auteurs) ; l'hernie ventrale de l'intestin (c'est la premiere *hypogastrocele* des Auteurs). On peut encore mettre de ce nombre les hernies compliquées, celles dont on a parlé, & qui sont cau-

ſées par la rupture du péritoine. *Voyez* Arnaud, *Traité des hernies, tom. 1. & 2.* Gunzius, *libell. de hern.* Platner, Gorter & Heiſter, *dans leurs Traités de Chirurgie.* Sharp, *Opérations de Chirurgie & recherches ſur l'état préſent de la Chirurgie.* Dionis, Garengeot, Ledran, *Opérations de Chirurgie, les Mémoires de l'Académie de Chirurgie, tom. 1. & 3.* Haller, *Diſput. Chir. tom. 1. &c.* Hernies de l'aîne incomplette & complette, hernies crurales, hernies du trou ovalaire, hernies de l'échancrure ſciatique, hernies inteſtinales du vagin, hernies du nombril, hernies ventrale, entéroceles, épiploentéroceles, ruptures.

C'eſt une deſcente des inteſtins à travers des anneaux inguinals, les arcs cruraux, les trous ovalaires, les échancrures iſchiatiques, l'anneau umbilical, les parois du vagin, ou les muſcles épigaſtriques, accompagnée d'une tumeur dans les différens endroits du bas-ventre qu'on vient de nommer, laquelle eſt d'abord petite, mais qui groſſit inſenſiblement, qui rentre lorſqu'on la preſſe, ou qu'on prend une poſture commode, du moins au commencement, & qui revient lorſque l'on fait

quelque effort. Elle eſt tendue, flexible, élaſtique, liſſe, égale; elle fait du bruit lorſqu'on la preſſe, elle ſe contracte par le froid, & ſe dilate par la chaleur; elle augmente ſouvent conſidérablement, & devient dure lorſqu'on retient ſon haleine, qu'on touſſe ou qu'on s'efforce d'aller à la ſelle, indépendamment de différens ſymptomes tant aigus que chroniques dont elle eſt accompagnée, & qui naiſſent de ſa compoſition & de ſa complication.

L'entérocele eſt cauſée par tout ce qui relâche les fonctions ou les cloiſons, & qui détruit leur tiſſu intérieur; par une trop grande abondance de ſéroſité, par le trop grand uſage des ſubſtances huileuſes, par des efforts trop violens qui agiſſent en bas, par un coup externe, quand même il n'y auroit aucune ſolution de continuité, par les plaies, une cicatrice qui s'ouvre, un apoſteme, &c.

Les entéroceles ſont ſujettes aux étranglemens, aux abcès, aux irritations, aux adhérences, elles peuvent ne point ſe réduire, à cauſe de leur trop gros volume, & être compliquées avec une hernie des autres viſ-

ceres, ou avec celles qu'on appelle vulgairement *fauſſes*.

Deux cauſes peuvent occaſionner l'étranglement de l'inteſtin qui eſt ſorti, ſavoir, l'ouverture qui lui a donné paſſage, le ſac herniaire dans lequel il eſt enfermé. Il faut diſtinguer avec ſoin ces deux eſpeces d'étranglemens. Dans la premiere, à laquelle toutes les entéroceles ſont ſujettes, la tumeur eſt accompagnée de douleurs aiguës, de chaleur, d'un peu de rougeur, d'enflure, de dureté, elle ne peut ni ſortir ni rentrer. La douleur ſe communique peu à peu juſqu'au nombril; elle eſt ſuivie de tranchées, de nauſées, d'un vomiſſement dans lequel on rend d'abord les alimens qu'on a pris, enſuite du chyle, de la bile, qui reſſemble aux excrémens, & enfin des excrémens même. Le ventre eſt conſtipé, il ne rend pas même les flatuoſités, qui prennent leur route par le haut, ce qui incommode extrêmement le malade, & le met en danger d'être étouffé. (Dans l'étranglement de l'entérocele formé par l'appendice de l'inteſtin, ou que ſouffre l'inteſtin qui eſt pincé, les vents peuvent ſortir par le

bas, parce que le conduit inteſtinal eſt ouvert ; quelquefois cependant ils ne ſortent point.) Le météoriſme & la fievre ſurviennent, les ſymptomes dont on a parlé augmentent, & ils ſont ſuivis du hoquet & de mouvemens convulſifs.

On guérit cette eſpece d'étranglement, en faiſant prendre d'abord au malade une ſituation commode, par des ſaignées promptes & réitérées, par des fomentations & des cataplaſmes répercuſſifs, employés dès le commencement de la maladie. Au cas que ces moyens ne réuſſiſſent point, on aura recours aux émolliens, ou ſeuls, ou mêlés avec des réſolutifs ; on tentera de réduire l'inteſtin ſans violence & à différentes repriſes, on donnera au malade des lavemens avec de l'huile, & ſi cela ne ſuffit point, on emploiera la célotomie, au ſujet de laquelle on peut conſulter les Auteurs qu'on a cité. On obſervera de ne donner aucun aliment au malade pendant tout le temps que l'étranglement dure ; on ſe bornera à lui faire prendre quelques cuillerées de bouillon, ou de telle autre potion ſemblable pour calmer ſa ſoif.

L'étranglement causé par le sac herniaire differe de celui dont on vient de parler, en ce que, 1°. la réduction se fait tout à la fois, & non point successivement, comme dans la précédente; 2°. on réduit le sac avec les parties qu'il renferme, au lieu que dans celui dont on vient de parler, on le réduit le dernier, en cas qu'il ressorte, ce qu'il ne fait quelquefois point après que les parties ont été réduites; 3°. on n'entend aucun murmure dans l'intestin, comme dans le premier cas; 4°. les symptomes continuent après que la réduction est faite, la douleur augmente davantage que dans le précédent, à moins que la réduction n'excite un volvulus; 5°. la réduction faite, si l'hernie est à côté de la vessie, elle est suivie d'envies fréquentes d'uriner, & de douleurs sourdes; si elle porte sur le muscle psoas & sur les vaisseaux cruraux, le membre qui est dessous est affecté d'un engourdissement, qui n'a pas lieu dans le précédent; 6°. lorsque l'hernie sort & rentre aisément, elle conserve la même rénitence qu'avant qu'on l'eût réduite, ce qui n'a pas lieu non plus dans l'étranglement dont on a parlé;

7°. lorſqu'on met le doigt dans le trou par lequel l'hernie eſt rentrée, on y ſent la même rénitence que lorſqu'elle étoit dehors, & elle eſt plus forte que celle des inteſtins, quoiqu'ils ſoient pleins d'air; car lorſqu'il n'y a point d'étranglement, ils cedent aiſément à l'impreſſion du doigt, au lieu qu'ici on croiroit toucher un balon rempli d'air. Ce dernier ſigne eſt primitif dans cette eſpece d'étranglement, & il n'a pas lieu dans le précédent; il eſt particulier à l'étranglement cauſé par le ſac herniaire, qui n'arrive que dans les entéroceles enkiſtées, parce que dans la réduction que l'on fait ſans célotomie, on ne réduit point l'hernie dans la cavité du péritoine, mais deſſus, par l'ouverture qui lui donne paſſage. Cette eſpece exige abſolument la célotomie, & ſans elle la réduction ne peut ſe faire. (*Voyez* là-deſſus Sharp, *dans ſes recherches critiques*, & Arnaud, *tom.* 2.) Quant aux ſymptomes qui accompagnent le pincement de l'inteſtin, de même que l'étranglement de l'hernie de *Littre*, j'en parlerai à l'endroit où je traite de l'irritation.

Soit que l'étranglement ſoit cauſé par

l'ouverture qui a donné paſſage, ou par le ſac herniaire, ſi l'on n'a promptement recours à la réduction ou à la célotomie, l'inteſtin ſe corrompt, s'abcede & ſe gangrene. Les ſignes de l'apoſtème ſont les mêmes que ceux dont j'ai parlé à ſon article ; voici ceux de la gangrenée. Le pouls eſt petit, concentré & intermittent, le malade vomit ſans effort, il rend quelquefois des vents par l'anus, le bas-ventre s'affaiſſe, le froid s'empare des extrémités, la colique, le vomiſſement & le hoquet ceſſent. La tumeur s'applatit & devient molle, elle conſerve l'empreinte du doigt, elle eſt livide, indolente. Conſultez, pour la cure, Arnaud, Sharp, Garengeot, Heiſter, (*Voyez* auſſi Haller, *Diſput. Chir. tom.* 3. *diſſert.* 70.) la Peyronie & Louis, *dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie*, *tom.* 1. & 3.

L'irritation peut avoir lieu dans toutes les eſpeces d'entérocele ; elle vient de pluſieurs cauſes, entr'autres des adhérences, & elle a beaucoup de rapport avec l'étranglement. Ses ſignes ſont, la douleur de la tumeur, la colique, qui revient par intervalles plus

longs; la difficulté d'aller à la selle, quoique le ventre soit libre, le vomissement stercoreux, le hoquet, qui sont cependant moins fréquens que dans l'étranglement; enfin, la fievre, qui commence plus tard dans l'irritation que dans l'étranglement; & quoique ces symptomes soient moins violens dans la premiere que dans le second, ils seroient d'un très-mauvais augure, si le conduit intestinal n'étoit ouvert, & ne laissoit sortir les vents & les excrémens. Il est vrai cependant qu'il est également ouvert dans l'étranglement partiel, qu'on appelle en François, *pincement de l'intestin*, de même que dans l'hernie de *Littre*, ou de l'appendix, quoiqu'il y ait un étranglement parfait; mais il y a cette différence entre le pincement de l'intestin & l'irritation, que dans celle-ci la tumeur n'est presque point douloureuse, qu'on ne sent aucune tranchée, mais seulement des douleurs de coliques sourdes, passageres, & qui sont long-temps à revenir. Lorsque l'hernie de *Littre* est accompagnée d'étranglement, on a plus de peine à la distinguer de l'irritation. Les signes de cet étranglement, suivant

Littre, ſont que le malade n'a ni vomiſſement ni hoquet, ou qu'ils ſont moindres que dans les hernies ordinaires, avec étranglement, & que le malade ne rend aucune matiere fécale par la bouche; il n'y a ni météoriſme du bas-ventre, ni tenſion, ni gonflement flatueux; la tumeur eſt plus petite & plus long-temps à ſe former, l'inflammation, la douleur, la fievre & les autres ſymptomes ſont moins violens, & ſe manifeſtent plus tard, le ventre eſt libre pendant tout le temps que l'étranglement dure, les vents & les excrémens prennent leur cours par la voie ordinaire. Quand les ſymptomes dont je viens de parler ne diſtingueroient point aſſez cet étranglement de l'irritation, on le reconnoîtroit dans le temps de l'opération, à laquelle on eſt obligé de recourir lorſque les autres moyens ſont inutiles, vu qu'elle expoſe l'appendice à nos yeux.

Les remedes contre l'irritation que cauſe l'étranglement, lorſqu'on n'y remédie point à temps, ſont la ſaignée, les clyſteres émolliens avec de l'huile, les fomentations, les cataplaſmes compoſés avec des herbes émollientes,

anodines & résolutives, que l'on applique sur la tumeur & le bas-ventre, l'huile d'amandes douces dont on prend une cuillerée, les narcotiques, les antispasmodiques, une diete légere, les boissons tempérantes, délayantes & laxatives, dont il faut continuer l'usage, & au cas que ces moyens ne produisent aucun effet, il faut en venir à l'opération. *Voyez* Arnaud, *Traité des descentes, tom. 2. part. 2.*

Toutes les especes d'entérocele sont sujettes aux adhérences. *Voyez* là-dessus Arnaud, qui les divise en agglutinatives, fibreuses, charnues & fongueuses. Il y a des adhérences avec étranglement, & d'autres sans étranglement. Dans le dernier cas, tantôt les parties déplacées rentrent dans le bas-ventre, quoiqu'elles soient adhérentes, tantôt elles ne rentrent point, & elles restent dehors. Dans le premier cas, je veux dire lorsque les parties rentrent, & que l'intestin est adhérent, le malade sent une légere colique, que l'on a peine à distinguer de la colique ordinaire, & qui ne cede point aux remedes qu'on emploie ordinairement pour la guérir. Le malade en est soulagé par

un régime ſobre & régulier, au lieu que les remedes ne font qu'irriter ſon mal, par où l'on voit la néceſſité qu'il y a de diſtinguer cette colique, de la colique ordinaire. Lorſque l'inteſtin eſt adhérent à l'épiploon, le malade a la colique après avoir mangé, il ſent des tiraillemens d'eſtomac, qui augmentent à meſure que la digeſtion ſe fait, & qui ceſſent dès qu'elle eſt faite. Lorſque l'inteſtin eſt adhérent à la poche herniaire, non-ſeulement il reſſent une colique légere, mais encore une démangeaiſon dans l'endroit que l'hernie occupe; & ces ſymptomes l'affectent davantage après qu'il s'eſt bien repu, que lorſqu'il eſt à jeun ou qu'il a mangé ſobrement. Dans le ſecond cas où les parties ne rentrent point, outre les ſymptomes dont je viens de parler, elles reſtent dehors ſans qu'on puiſſe les réduire, en conſervant toutefois leur molleſſe & leur flexibilité, & on peut les prendre à l'entrée de l'ouverture, lorſque la poche où elles ſont enfermées n'eſt point adhérente. Lorſque celle-ci eſt adhérente aux parties voiſines, on ne les raſſemble pas ſi aiſément, & lorſqu'on tente de les

réduire, les parties auxquelles elles ſont attachées ne tardent pas à les ſuivre. On peut voir dans Arnaud, *tom.* 2. *part.* 2. les remedes qu'il convient d'employer dans les diverſes eſpeces d'adhérences, & dans les divers cas qui ſe préſentent.

Il peut arriver, quoiqu'il n'y ait ni étranglement ni adhérence, qu'on ne puiſſe réduire l'entérocele à cauſe de ſon trop gros volume. Dans ce cas, après avoir évacué les vents & les excrémens enfermés dans la partie hernieuſe du conduit inteſtinal, il faut recourir au moyen que j'ai indiqué pour la réduction de la matrice, qu'on ne peut remettre en place pour la même cauſe, & en tenter la réduction à différentes repriſes. *Voyez* Gunzius, *de Hern.*

L'entérocele peut être compliquée avec l'épiplocele, la cyſtocele, l'hydrocele, la ſarcocele, le déplacement des teſticules : (*Voyez* les Entéroceles compoſées). J'ai compris toutes les eſpeces de ce genre, qui eſt fort étendu, ſous trois familles : la premiere comprend les entéroceles ſimples enkiſtées ; la ſeconde, les entéroceles

composées enkistées; la troisieme, enfin les entéroceles qui ne sont point enfermées dans une poche hernieuse.

A. *Entéroceles simples enkistées.*

1. *Enterocele incompleta seu inguinalis; Bubonocele intestinalis seu vulgaris*, des Auteurs cités ci-dessus; *Hernie intestinale de l'aine, bubonocele vulgaire, ou intestinal, entérobubonocele.* A.

Cette espece est tantôt seule, tantôt double, annulaire, simple & enkistée. Elle forme une petite tumeur, qui rentre pour l'ordinaire, à moins qu'il n'y ait étranglement & adhérence; demi-sphérique, qui ne s'étend pas plus loin que l'aine, qui est rarement sujette aux accidents chroniques, mais souvent aux aigus, tels que l'étranglement, à moins que l'art n'y apporte remede. Ne la confondez pas avec le bubon (sur quoi *voyez* les Institutions de Chirurgie de Platner) avec le testicule engagé dans l'anneau. (*Voyez* Dionis, *Opér. Chirurg.* & Quelmaize, *Disput. Anat.* Haller, *tom. 5.*) ni avec le gonflement du ligament rond, auquel les femmes qui ont la matrice oblique sont sujettes,

La cure des hernies se réduit à deux points, à réduire les parties qui sont tombées dans leur place naturelle, & à les y contenir. On emploie pour cet effet le taxis, la situation horizontale, les bandages, les astringens, les corroborans, les dessicatifs appliqués extérieurement & pris intérieurement, ceux qui évacuent les urines, les sueurs, par les selles, les atténuans, les résolutifs, les apéritifs, les alimens & les boissons dessicatives, incisives, astringentes, qu'il faut varier suivant les causes, pour que la cure soit méthodique. *Voyez* Arnaud & Gunzius, *de Hern.*

La castration, la cautérisation & la suture royale, ne sont plus d'usage : on leur a substitué la ligature du sac herniaire, que *Senff* a pratiquée avec beaucoup de succès. (*Voyez* Sharp, *Recherches critiques*, & le Traité de Gunzius sur les hernies.) Vous observerez qu'il y a des cas où il est plus avantageux d'empêcher les progrès des hernies, que de les guérir entiérement.

2. *Enterocele completa; oscheocele intestinalis seu entero-oscheocele* Auctorum; *enterocele labiorum vulvæ eorumdem; Entérocèle ou hernie intestinale complette*,

oſchéocele inteſtinal, ou entéro-oſchéocele, entérocele des grandes levres. D.

Elle eſt ſeule ou double, ſimple, enkyſtée; elle ſort par les anneaux, & elle deſcend fort bas. Elle eſt précédée d'une entérocele incomplette, & elle eſt cauſée par la négligence qu'on a eue de porter un bandage. La tumeur eſt beaucoup plus groſſe que dans la précédente, & elle devient enfin monſtrueuſe. Elle eſt preſque ronde d'abord, mais elle s'allonge, elle remplit le ſcrotum dans les hommes, elle ſort hors des grandes levres dans les femmes, & occupe la partie de la cuiſſe qui eſt deſſous; elle eſt preſque toujours adhérente, & elle rentre rarement, ſi ce n'eſt au commencement, & elle eſt rarement ſujette aux étranglemens; mais lorſque cela arrive, elle eſt très-dangereuſe, & accompagnée de ſymptomes chroniques, de dyſpepſie, de flatulences, de coliques, de tiraillemens douloureux dans les viſceres du bas-ventre, de nauſées, de défaillances & de laſſitude.

Sa cure eſt la même que celle de l'eſpece précédente. Dans le cas où l'on ne peut abſolument la réduire,

il faut se borner au suspensaire. Si la réduction est possible, & la tumeur considérable, souvenez-vous de suivre le conseil de *Gunzius*, & de ne la faire qu'à différentes reprises. Peut-être seroit-on mieux de comprendre la premiere & la seconde entérocele sous la même espece, vu qu'il n'y a aucune différence essentielle entr'elles

3°. *Enterocele appendicularis ; Hernia ab ilei diverticulo* Morgagni Adv. *Anat. III. p. 8. 9. Hernie particuliere, hernie formée par l'appendice de l'iléon.* Littre *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1700. hernie formée par l'appendice de l'intestin ; entérocele appendiculaire.* L.

Cette espece est d'abord incomplette, mais elle peut avec le temps devenir complette ; elle est simple, enkystée, & elle descend par l'un & l'autre anneau dans le scrotum : dans le cas rapporté par *Littre*, elle étoit formée par l'appendice factice de l'iléon, savoir par l'allongement de la partie de l'intestin qui est opposée au mésentere, lequel formoit un canal fermé par le bas, qui sortant par l'anneau, étoit peu à peu tombé dans le

ſcrotum. L'Auteur dont on vient de parler a mieux conſtaté l'exiſtence de cette eſpece qu'il ne l'a décrite ; & on ne la connoît pas mieux par la deſcription que *Morgagni*, *Ruyſch* & *Palſin* en ont donnée, de ſorte qu'il eſt difficile de la diſtinguer des précédentes. On a lieu de ſoupçonner ſon exiſtence par la petiteſſe, le peu de groſſeur & l'accroiſſement tardif de la tumeur, par la ténuité extrême de la partie enfermée dans le ſac herniaire, par la conſtriction & la force de l'anneau qui donne paſſage, par la néceſſité où l'on eſt de comprimer l'appendice de bas en haut lorſqu'il eſt rempli de matieres féculentes, pour qu'il ſe vuide dans l'inteſtin ; par la figure ſinguliere de l'appendice, ſur-tout de ſon extrémité, enfin par le peu de bruit qu'il fait lorſqu'on le réduit. Ce qu'on a dit de la cure des eſpeces précédentes ſuffit pour nous mettre au fait de celle qu'exige celle-ci. Lorſque cette hernie eſt accompagnée d'étranglement, on la reconnoît à des ſignes particuliers dont j'ai parlé ci-deſſus, & qui la diſtinguent des autres eſpeces d'entérocele avec étranglement. *Litre* vous apprendra ce

qu'il faut faire dans ces circonſtances; ſelon la diverſité des cas.

4. *Enterocele partialis ſive perſtrictoria; Hernia ab altero inteſtini pariete* Heiſter. *Chir. Tom. II. cap.* 116. *Pincement de l'inteſtin*, Arnaud *des hern.* Garengeot *oper. de chir. des hern. Art. V. obſ. XXI.* L.

Il arrive quelquefois que l'inteſtin ſort par les ouvertures naturelles du bas-ventre, non point tout entier, mais ſeulement des côtés. L'obſervation nous apprend que l'inteſtin peut être pincé par l'anneau inguinal, de même que par l'umbilical; & il n'y a perſonne qui ne voie qu'il peut arriver la même choſe dans les autres ouvertures, & qui plus eſt dans les autres endroits du bas-ventre où il n'y a point d'ouvertures, ſoit que le péritoine reſte entier ou qu'il ſe déchire, & peut-être a-t-on des exemples de ce cas, qui ne me ſont point tombés ſous la main. Je ne ſache point qu'on ait un diagnoſtic ſuffiſant de cette eſpece. Elle a beaucoup de rapport avec l'entérocele appendiculaire, du moins dans certains temps de la maladie, & elle peut même aiſément devenir appendiculaire. J'ai rapporté d'après *Arnaud* les ſignes du pin-

cement de l'inteſtin avec étranglement. Il eſt ſouvent arrivé dans cette circonſtance qu'on a pris cette eſpece pour une épiplocele avec étranglement, & qu'on n'a reconnu l'erreur qu'après la célotomie. A l'égard de la cure, on peut voir les moyens que j'ai indiqués ci-deſſus.

5. *Enterocele cruralis*; *Hernia inteſtini cruralis ſeu enteromerocele Auctorum, ut* Kochii *diſput.* Hall. Chir. *Tom. III. diſſert. 71 &c. merocele inteſtinalis* Platner *inſt. chir.* §. *848. Hernie crurale de l'inteſtin*, Arnaud &c. *Mérocele inteſtinal. Entéromérocele.* D.

Cette eſpece eſt pour l'ordinaire ſeule & rarement double, ſimple, enkyſtée & formée par la chute de l'inteſtin au deſſous du ligament de *Poupart*. Les femmes y ſont plus ſujetes que les hommes & les filles, & il eſt aiſé de la diſtinguer du bubon, quoiqu'elle lui reſſemble beaucoup. (*Voyez* Platner §. 123.) La tumeur eſt petite (à peine excede-t-elle la groſſeur d'un œuf de poule) & preſque ſemblable au bubonocele, excepté que celui-ci a ſon ſiege auprès des parties naturelles & dans la partie inférieure de l'aîne, & que le

mérocele a le ſien dans la partie ſupérieure & la plus éloignée des parties naturelles, & que la tumeur ſe forme preſque au deſſus du fémur, qu'on y ſent de la douleur lorſqu'on plie la jambe, & qu'elle eſt très-ſujette aux adhérences. Sa cure eſt la même que celle de la premiere entérocele.

6. *Enterocele ovalaris*, Lachauſſe *diſſert. ſur l'hernie ventrale ; Voyez* Haller. *diſput. chir. Tom. III. Hernia inteſtinalis foraminis ovalis* Gunzii ; *hernie inteſtinale du trou ovalaire des os pubis*, Garengeot *Mem. de l'Acad. de Chir. Tom. I. Hernie du trou ovale*, Sharp *recher. crit. Entérocele du trou ovale.* D.

Comme cette eſpece eſt fort rare, pluſieurs perſonnes ont nié ſon exiſtence, mais *Garengeot* l'a conſtatée par ſes obſervations & par celles d'autrui *dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie*. Elle eſt ſouvent ſeule & quelquefois double, plus fréquente dans les femmes que dans les hommes, ſimple, enkyſtée, formée par la chute de l'inteſtin à travers le trou ovale, ſavoir dans l'endroit qui donne paſſage aux nerfs & aux vaiſſeaux, lequel eſt ſitué dans le bord ſupérieur connu ſous

le nom de ſinuoſité de l'iſchione. La tumeur, qui, lorſqu'elle n'eſt point conſidérable, eſt une eſpece d'entérocele, ne ſe forme jamais ſous la peau; elle eſt tantôt ronde & tantôt oblongue, elle a ſon ſiege dans la partie ſupérieure & interne de la cuiſſe près du périnée dans les hommes, près d'une des grandes levres dans les femmes, ſavoir dans l'endroit qui répond au trou ovale ou au muſcle obturateur externe; entre le muſcle pectinée, & la premiere tête du triceps.

Voyez pour ſa cure ce que j'ai dit de la premiere eſpece.

7. *Enterocele iſchiatica*, Bertrand cité par Verdier *des hern. de la veſſie urinaire. Mém. de l'Acad. de Chirurg. Tom. II. Hernie inteſtinale de l'échancrure ſciatique.* D.

Bertrand a obſervé dans le côté droit une hernie formée par la chute d'une partie de l'iléon par les ſous-ligamens ſacro-iſchiatiques, & de l'autre par la ſortie du même inteſtin par les échancrures ſciatiques. Les remedes que j'ai indiqués pour la premiere eſpece ſuffiſent pour la guérir.

8. *Enterocele vaginalis ; hernia in vagina feminarum eveniens*, Gunzii *lib. de hern. Hernie intestinale dans le vagin*, Garengeot *Mém. de l'Acad. de Chirurg. Tom. I. Entérocele vaginal*, Levret *observ. sur les polypes*, *sect.* 2. L.

Cette espece est simple, enkystée & formée par le poids de l'intestin sur les parois du vagin que de fréquens accouchemens ont affoiblies & relâchées. La tumeur est blanche, molle & a le même caractere générique que l'entérocele. Elle occupe d'abord le vagin, mais l'intestin étant tout-à-fait sorti, elle déborde enfin les grandes levres. *Garengeot*, a guéri cette espece par la réduction, & au moyen d'un pessaire auquel on donne le nom de bondon à cause de sa figure. *Hænelius* se sert d'une éponge trempée dans de l'eau d'alun qu'il introduit dans le vagin avec les doigts, dont il se sert pour faire la réduction. Les pessaires ordinaires sont inutiles, & même nuisibles.

9. *Enterocele umbilicalis*; *Enteromphalus* des Auteurs; *Omphalocele*, *sive exomphalus intestinalis* des mêmes, comme Teichmeyer, *disp. chir.* Haller *Tom. III. differt.*

Differt. 67, &c. *Vitium umbilici* Gunzius; *Hernie inteſtinale du nombril*, Arnaud *Tom. I. Entéromphale.* D.

Elle eſt ſimple, enkyſtée & formée par la chute de l'inteſtin à travers l'anneau du nombril, ou tout auprès; elle eſt plus rare que l'épiplo-entéromphale, & il n'y a preſque que les enfans nouveaux nés qui y ſoient ſujets. La tumeur eſt de différente groſſeur, & on la connoît aux ſignes que j'ai indiqués en parlant de ſon caractere générique. *Dionis* prétend qu'il ne peut y avoir d'hernie umbilicale à moins d'une rupture, mais il a tort; car il conſte par les obſervations qu'elle a lieu lorſque l'inteſtin, ou l'épiploon ou l'un & l'autre enſemble tombent dans le péritoine. L'entéromphale admet deux ſortes de cures, l'une palliative, l'autre radicale. *Voyez* la premiere eſpece d'entérocele.

10. *Enterocele ventralis; Hernia inteſtini* Auctorum; *hypogaſtrocele inteſtinalis*, Lachauſſe *diſput. chir.* Haller *T. III. differt. 68. hernia ventris inteſtinalis*, Gunzii, Platneri. *Hernie ventrale de l'inteſtin*, Arnaud; *Hypogaſtrocele inteſtinal.* D.

Le ſiege de cette eſpece varie; &

quoiqu'elle puiſſe ſe former dans tous les endroits de la ſuperficie du bas-ventre où il n'y a point d'ouverture, elle vient pour l'ordinaire dans les endroits aponévrotiques plutôt que dans ceux qui ſont muſculeux. Son ſiege ordinaire eſt dans la ligne blanche, ou ſémilunaire, ou au deſſus des anneaux & des arcs cruraux. Cette entérocele eſt ſimple, enkyſtée & formée par le poids de l'inteſtin ſur les fibres aponévrotiques qui ſont relâchées, & ſur le péritoine qu'il pouſſe dans le ſinus, ou par l'intruſion du péritoine à travers les faiſceaux des muſcles. La groſſeur de la tumeur varie, & elle porte avec elle les ſignes caractériſtiques du genre. Ne confondez point l'emphalocele ni le bubonocele avec les hernies de l'inteſtin qui ſe forment dans le nombril, ou dans les environs, & qui ſont proprement des hernies ventrales. Il y a même une eſpece d'hypogaſtrocele formé par la relaxation de l'aponévroſe oblique externe, qui non ſeulement fait enfler l'aîne, mais qui deſcend même dans le ſcrotum. (*Voyez* Gunzius & Lachauſſe.) Ne les confondez point non plus avec cette hernie ventrale dont

par le *Ledran* (*oper. de chir. pag. 145.*) laquelle eſt cauſée par l'agglutination imparfaite des plaies qu'ont ſouffert les fibres des muſcles droits, & qui n'eſt accompagnée d'aucune tumeur viſible. L'entérocele ventrale eſt plus ſuſceptible d'une cure palliative que d'une cure radicale, quoique celle-ci ne ſoit pas impoſſible (*Voyez* la premiere entérocele.) *Gunzius* a vu plus d'une fois guérir des enfans d'un hypogaſtrocele inteſtinal, en leur frottant deux ou trois fois par jour la tumeur auprès du feu avec de la graiſſe de taiſſon, & dans le cas même où l'hernie revient, en leur oignant toute la région du bas-ventre qui a ſouffert violence, & en l'entourant, ſur-tout par le bas, d'une bande faite d'une matiere forte, mais ſouple.

B. *Entéroceles enkiſtées compoſées.*

11. *Enterocele epiploico-incompleta ; Epiploenterocele inguinalis*, *ſeu incompleta* Auctorum, ut Gunzii, *diſput.* Haller *chir. Tom. III.* &c. *Bubonocele epiploico-enterica*, eorumdem ; *Hernie inteſtinale & épiploïque de l'aîne*, Arnaud ;

Bubonocele épiploico-inteſtinal, *épiploenterocele incomplet.* D.

C'eſt la premiere eſpece d'entérocele, laquelle eſt compliquée avec l'épiplocele, & par conſéquent on peut lui appliquer ce que j'ai dit des ſignes & de la cure de la Ie. épiplocele (*Voyez* ci-deſſous) & de la Ie. entérocele. On obſervera que dans toutes les épiploentéroceles l'inteſtin rentre ſouvent, mais que l'épiploon reſte dehors en tout ou en partie.

12. *Enterocele epiploico-completa ; Epiploenterocele completa*, Auctorum, ut Gunzii, *loco modò citato*, &c. *Oſcheocele epiploico-enterica*, eorumdem; *Hernie inteſtinale & épiploïque complete* d'Arnaud, &c. *oſchéocele epiploico-inteſtinal*, *entérocele épiploïque des grandes levres ; épiploentérocele complet.* D.

C'eſt la 2e. eſpece d'entérocele compliquée avec la 2e. épiplocele que l'on connoît aux ſignes de ces deux hernies, & que l'on guérit par la même méthode.

13. *Enterocele cyſtocelica ; cyſto-interocele* Auctorum ; *hernia cyſtico-enterica, ſeu enterocele cyſtocelen inducens*, eorumdem ; *Hernie inteſtinale compliquée de cyſtocele*, Sharp *recherch. critiq.* Verdier

de la hernie de la vessie urin. Mém. de l'Acad. de Chir. Tom. II. Cysto-entérocele.

C'est une espece d'entérocele complette & enkystée, compliquée avec la cystocele ou avec l'hernie cystique, dans laquelle le sac herniaire en descendant entraîne peu à peu la partie du péritoine qui couvre la vessie par derriere, de même que la vessie, & les pousse dans l'anneau, & dont les signes dans certaines circonstances sont les mêmes que ceux de l'entérocele complette & de la cystocele; c'est pourquoi on doit la traiter de même. Elle peut être accompagnée de la chute de l'épiploon, & alors la chute de ces trois visceres forme l'hernie appellée *entérocele épiploico-cystique.*

14. *Enterocele parorchidialis; Parorchido-enterocele, sive hernia parorchido-enterica*, Auctorum; *Hernie intestinale compliquée de déplacement de testicule*, Mery chez Garengeot, *T. I. obs. XVIII. Parochido-entérocele.*

C'est une espece d'hernie inguinale compliquée de déplacement de testicule. Dans le cas de *Meryan*, le sac herniaire ayant été ouvert, on trouva le testicule confondu avec les intestins

& engagé dans l'anneau, soit que cela vint de ce qu'il étoit descendu plus lentement, ou de sa rétraction. On tire le diagnostic & la cure de cette espece, du caractere combiné de l'entérocele & du déplacement des testicules.

15. *Enterocele hydrocelica; Hydroenterocele* Auctorum, Heister, &c. *Hernia hydrocelico-enterica* eorumdem; *Hernie intestinale compliquée d'hydrocele; hydro-entérocele.* Il y a ici combinaison des signes qui indiquent l'hernie intestinale & l'hernie aqueuse. *Voyez* pour sa cure ce que j'ai dit ci-dessus de l'hydrocele & de l'entérocele.

16. *Enterocele epiploico-cruralis; epiplo-enterocele cruralis* Auctorum, Mauchart *disp.* Haller *chir. T. III. differt. 66*, &c. *Hernia cruralis, seu merocele epiploico-enterica; hernie crurale de l'intestin & de l'épiploon*, Arnaud, &c. *merocele épiploico-intestinal; épiplo-entérocele crurale.*

C'est une entérocele crurale, ou un entéro-mérocele compliqué de l'épiplocele, que l'on connoît par les signes combinés des hernies des intestins, & des hernies fémorales de l'épiploon,

& que l'on guérit par les remedes conjoints des unes & des autres.

17. *Enterocele epiploico-ovalaris ; epiploenterocele ovalaris*, Auctorum ; *hernia epiploico - enterica foraminis ovalis* eorumdem; *Hernie épiploico - intestinale par le trou ovalaire*, Malaval chez Garengeot, *Mémoires de l'Acad. de Chirurg. Tom. I. pag. 714. Epiploentérocele du trou ovale.* D.

Cette espece est formée par la chute de l'intestin & de l'épiploon par l'un des trous ovalaires, ou par tous les deux ensemble, & par conséquent elle réunit les signes de l'entérocele & de l'épiplocele. Consultez pour la cure, que fournissent ces deux especes, *Garengeot* dans l'endroit cité.

18. *Enterocele epiploico - ischiatica ; Epiplo - enterocele ischiatica, seu hernia omenti & intestini ischiatica* Verdier, *Act. Acad. chir. Tom. II. Hernia dorsalis*, Papenii *disp.* Haller *chir. Tom. III. Hernie épiploico-intestinale par l'échancrure sciatique ; épiplo-entérocele dorsal.* D.

Papenius a observé cette espece dans une jeune paysane, & elle étoit extraordinairement enflée, car la tumeur lui descendoit de l'anus jusques sur le

mollet. Une partie de l'épiploon, le jejunum, lileon avec le mésentere contigu; le cœcum & une partie du rectum étoient sortis par l'échancrure sciatique; (*Voyez* l'endroit cité.) Je ne dirai rien ici de la cure, tant palliative que radicale de l'épiplo-entérocele dorsale, on l'entendra assez par ce qui précede & ce qui suit.

19. *Enterocele epiploico-vaginalis*; *epiplo-enterocele vaginalis* Auctorum; *hernia epiploico-enterica in vagina eveniens*, eorumdem; *Hernie épiploico-intestinale par le vagin; épiplo-entérocele vaginal*, Levret, *obs. sur les polyp.* C'est une entérocele vaginale compliquée d'épiplocele; ses signes & sa cure sont les mêmes que ceux de ces deux especes d'hernies.

20. *Enterocele epiploico-umbilicalis*; *epiplo-enteromphalus* Auctorum; *hernia intestini & omenti umbilicalis* Gunzii, Arnoldii, Teichmeyer; *Hernie épiploico-intestinale du nombril; épiplo-entéromphale*. D.

Cette omphalocele composée est plus commune que la simple. Si vous ajoutez à l'entéromphale enkysté, l'épiploon, il en résultera cette espece,

que l'on connoît par les ſignes combinés de l'entérocele & de l'épiplocele, & que l'on guérit par les remedes qui conviennent à l'une & à l'autre. Les enfans, les femmes groſſes & les aſcitiques y ſont ſujets.

21. *Enterocele epiploico-ventralis: hypogaſtrocele epiploico-enterica* d'Ignace Lachauſſe; *hernia inteſtini & omenti*, Auctorum, ut Platneri, Gunzii, &c. *Hernie ventrale de l'inteſtin & de l'épiploon* Arnaud; *hernie de l'inteſtin & de l'épiploon ſurumbilicale, ſous-umbilicale, ventrale*, Garengeot *Mém. de l'Acad. de Chirurg. Tom. I. Hypogaſtrocele épiploico-inteſtinal.* D.

Le ſiege de cette eſpece varie; tantôt elle vient dans la ligne blanche, & au deſſous du nombril, tantôt à côté du bas-ventre; elle ſuit l'aſcite, la groſſeſſe, un vomiſſement violent; & elle eſt formée d'un hypogaſtrocele inteſtinal compliqué d'un épiplocele. Ses ſignes ſont les mêmes que ceux de l'entérocele & de l'épiplocele enkyſtées, & c'eſt d'elles qu'on doit tirer ſa cure. Cette eſpece devient ſouvent d'une groſſeur extraordinaire.

C. *Enteroceles insaccatæ, seu sacco herniosо destitutæ*; en françois, *Ruptures*.

Observation. On juge qu'il y a rupture du péritoine, 1°. par la cause dont dépend l'hernie; par exemple, si elle vient de quelque violence, ou d'affections capables de la causer. Le péritoine souffre violence lorsqu'on saute fort haut, qu'on fait une chute, qu'on reçoit un coup, qu'on fait un effort violent, &c. Les affections qui causent une rupture sont les plaies, tant accidentales que chirurgicales qui pénetrent bien avant, les apostemes, une cicatrice rouverte, &c. 2°. par l'apparition soudaine de l'hernie; 3°. par la douleur vive qu'elle cause en se formant; (vous observerez que l'apparence soudaine de l'hernie, la douleur aiguë, & la violence qui a précédé, indiquent pour l'ordinaire la rupture du péritoine, mais non point avec tant de certitude, que sa dilatation ne puisse également avoir lieu dans les mêmes circonstances;) 4°. par l'absence du sac herniaire, qui a lieu, lorsqu'en palpant les parties on les

trouve moins couvertes qu'elles n'ont coutume de l'être, & si en réduisant l'hernie sur le champ, on n'apperçoit aucun vestige du sac, ni pendant la réduction, ni après, ou qu'il rentre le dernier, ou qu'il reste dehors après que les parties ont été réduites; 5°. par la difficulté & l'impossibilité de la réduction; 6°. par l'étranglement qui survient aussi-tôt; 7°. par l'aposteme, dont, suivaut *Garengeot*, la rupture du péritoine est toujours suivie; 8°. enfin par la célotomie; c'est elle seule qui constate infailliblement la rupture du péritoine & l'absence du sac herniaire; les plaies pénétrantes, les incisions chirurgicales, l'ouverture des cicatrices, n'établissent qu'une simple vraisemblance, & le reste dont on a parlé, ne donne lieu qu'à des conjectures.

22. *Enterocele bubonorixis; hernia inguinalis rupto peritonæo* Auctorum; *rupture de l'aîne intestinale, ou épiploico-intestinale.* D.

Elle est incomplette ou complette; & elle est causée par la rupture du péritoine & par la chute de l'intestin seul, ou accompagné de l'épiploon à travers les anneaux dans les aînes ou

le ſcrotum. On connoît cette eſpece par ſon caractere générique, par les ſignes qui accompagnent la rupture du péritoine, & par la connoiſſance anatomique du ſiege qu'elle occupe. La cure eſt fondée ſur la connoiſſance de la premiere eſpece d'entérocele, lorſque la réduction n'a point lieu; mais comme celle-ci eſt très-difficile & même impoſſible, à cauſe de l'étranglement qui ſurvient auſſi-tôt, il faut avoir recours à la célotomie pour le faire ceſſer, détacher, s'il le faut les parties adhérentes, & les réduire à l'ordinaire. *Voyez* Garengeot *Opér. de chir. Tom. I. obſ.* 14 & 24.

23. *Enterocele merorixis; hernia cruralis rupto peritonæo* Auctorum; *Rupture crurale, inteſtinale*, ou *epiploico-inteſtinale.* D.

Elle eſt cauſée par la chute de l'inteſtin, ou de celui-ci & de l'épiploon enſemble par la rupture du péritoine, au-deſſus du ligament de Poupart.

Le diagnoſtic eſt fondé ſur le caractere générique, ſur les ſignes de la rupture du péritoine, & ſur la connoiſſance anatomique du ſiege. *Voyez* la cure de l'*eſpece précedente.*

24. *Enterocele omphalorixis ; hernia umbilicalis, ſive omphacele rupto peritonæo* Auctorum ; *Enteromphale & epiploenteromphale* de Dionis ; *rupture du nombril inteſtinale, ou epiploico-inteſtinale.*

On la diviſe en inteſtinale & épiploico-entérique, & toutes les fois que l'hernie ſe forme dans l'anneau même du nombril, le péritoine ſe rompt ſouvent, & ſe dilate rarement, comme il conſte par les obſervations qu'on a faites de nos jours. *Dionis* & d'autres la rejettent ſans aucun fondement, prétendant qu'elle eſt toujours cauſée par la dilatation du péritoine. (*Voyez* Heiſter & Gunzius). Le diagnoſtic de cette eſpece, qui eſt inteſtinale, ou épiploico-entérique, eſt fondé ſur le caractere générique, ſur les ſignes de la rupture du péritoine, & ſur le ſiege anatomique, qui eſt l'anneau du nombril, ou les environs. *Warner*, (*Obſ.* 22.) a vu un homme aſcitique dans qui la ponction de l'hydromphale fut ſuivie d'une omphalocele. La *cure* eſt fondée ſur ce qu'on a dit ci-deſſus.

25. *Enterocele hypogaſtrorixis ; hernia ventralis rupto peritonæo* Auctorum ; Rupture ventrale, inteſtinale, ou *épiploico-inteſtinale.* D.

Cette eſpece n'a pas toujours le même ſiege, & il n'y a aucune partie du bas-ventre imperforée qu'elle ne puiſſe occuper. Elle eſt due à la ſolution du péritoine, laquelle eſt cauſée par les plaies pénétrantes du bas-ventre, tant accidentelles, qu'artificielles, par les apoſtemes & les cicatrices qui s'ouvrent de nouveau. Une infinité d'obſervations nous apprennent que les plaies du péritoine ne ſe conſolident jamais, & de là vient que l'inteſtin, ou l'inteſtin & l'épiploon enſemble, ſe frayent une route par la plaie qui eſt reſtée ouverte. Son caractere ſpécifique ſe tire des ſignes génériques, de ceux qui accompagnent la rupture du péritoine, & du ſiege anatomique. A l'égard de la cure, je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit ci-deſſus.



LI. *EPIPLOCELE*, *hernie épiploïque ſimple*, *compoſée*, *enkyſtée*, *non enkyſtée.* Elle comprend l'hernie épiploïque ou inguinale incomplette ; (la ſeconde *bubonocele*, ou *épiplobubonocele* des Auteurs) l'hernie complette du ſcrotum ; (la ſeconde *oſchéocele*, ou *épiplooſchéocele* des Auteurs) ou des levres des parties ; l'hernie crurale ou fémorale ; (le ſecond *mérocele* ou *épiplomérocele* des Auteurs ;) l'hernie vaginale (*hernie de l'épiploon par le vagin* ;) l'hernie umbilicale, (que les Auteurs appellent *épiplomphale*, *omphalocele*, ou ſeconde *exomphale* ;) l'hernie ventrale, (le ſecond *hypogaſtrocele* des Auteurs ;) les hernies compoſées ; & enfin les hernies dont on a parlé, compliquées de la rupture du péritoine ; (*voyez* les Auteurs

cités ſous le genre de l'*Entérocele.*) Hernies inguinales, incomplettes & complettes, crurales, umbilicales, ventrales, vaginales de l'épiploon ; épiploceles, entéro-épiploceles, ruptures.

Cette hernie eſt cauſée par la chute de l'épiploon par les anneaux des aînes, les arcs cruraux, l'anneau du nombril, les parois du vagin, ou les muſcles épigaſtriques, & on la connoît à la tumeur qui ſe forme dans les différens endroits du bas-ventre dont on vient de parler. Elle ſe forme lentement ſans que le malade s'en apperçoive ; elle eſt long-temps à croître, elle ne rentre jamais d'elle-même entiérement, quelque poſture commode que l'on prenne, ni même lorſqu'on la preſſe, dans le temps même qu'elle ne fait que commencer, à moins qu'elle ne ſoit petite ; elle rentre plus difficilement, & même elle ne rentre qu'en partie, lorſqu'elle eſt devenue plus groſſe, elle revient pour peu que l'on change de place, on a peine à la con-

tenir après l'avoir réduite. Elle eſt molle, inégale, pleine de rides; on ſent en la touchant des membranes épaiſſes qui roulent ſous les doigts; elle conſerve long-temps l'impreſſion du doigt, elle eſt platte, elle ne rend aucun bruit lorſqu'on la preſſe, qu'on la manie, qu'on la réduit; elle ne groſſit pas beaucoup lorſqu'on retient ſon haleine, & qu'on fait des efforts pour aller à ſelle; elle eſt moins douloureuſe, moins rénitente & moins incommode que l'entérocele; elle eſt cauſe qu'on ne peut s'étendre, ni ſe tenir debout, ni marcher qu'avec peine, & que pour éviter la colique, les tiraillemens, le hoquet, le vomiſſement, on eſt obligé de marcher courbé, ou de reſter couché, ſur-tout lorſqu'elle eſt complette. Enfin, elle eſt accompagnée de différens ſymptomes tant aigus que chroniques qui dépendent de la compoſition & de la complication de la maladie.

Ses cauſes ſont les mêmes que celles de l'entérocele, & l'on peut y ajouter la graiſſe dont l'épiploon eſt chargé, & ſa rupture dans les parties ſupérieures, dont on trouve un exemple dans *Fanton*.

Toutes les épiploceles peuvent souffrir un étranglement, s'abcéder, se sphaceler, former des adhérences, résister à la réduction, & être compliquées avec d'autres hernies. L'étranglement peut venir, de même que dans l'entérocele, de l'ouverture qui lui donne passage, ou du sac herniaire. Les signes de ces deux especes d'étranglemens sont presque les mêmes que ceux dont j'ai parlé à l'article de l'étranglement de l'intestin. On observera seulement que les symptomes de l'étranglement sont moins violens dans les épiploceles que dans les entéroceles. Les étranglemens de l'entérocele & de l'épiplocele different principalement en ceci, (il faut en excepter l'hernie appendiculaire, & celle avec pincement de l'intestin dans lesquelles la même chose a lieu) que le ventre ne fait point ses fonctions dans la premiere, quoiqu'on le ramollisse, au lieu que dans celle-ci il les fait de lui-même, ou du moins lorsqu'on l'y sollicite. (On a vu des épiploceles avec étranglement, dans lesquelles le bas-ventre ne faisoit plus ses fonctions, ce qui est extrêmement difficile à expliquer; de sorte que des

gens, d'ailleurs très-ſavans, les ont données pour des eſpeces d'entérocelles avec étranglement.) (*Voyez* Gunzius, *de omenti hernia.*) Dans ces derniers cas on a peine à connoître la partie hernieuſe; mais on peut cependant y parvenir ſi l'on connoît le genre de l'hernie, & qu'on ſe ſouvienne d'en avoir vu. On peut encore s'en inſtruire par le rapport du malade, au cas qu'il ait obſervé les progrès de ſon hernie, & qu'il ſache en faire l'hiſtoire; & enfin par les ſignes de l'épiplocele, qui ſubſiſtent quelques mois malgré l'étranglement, & il eſt rare qu'ils diſparoiſſent au point que l'on confonde l'hernie de l'épiploon avec celle de l'inteſtin. (*Voyez* Garengeot, Pipelet, *Mémoires de l'Académie de Chirurgie*, *tom.* 3. & Gunzius;) au cas que ces moyens ne ſuffiſent point, il n'en reſte point d'autre pour s'aſſurer de l'étranglement que la ſection chirurgicale. La célotomie eſt le ſecours le plus efficace qu'on puiſſe employer dans les deux eſpeces d'étranglemens de l'épiploon; par ſon moyen, ayant détruit s'il le faut les adhérences, on réduit d'autant plus aiſément l'épiploon, qu'il eſt petit

& ſain. Dans le cas où il eſt ſorti par violence, s'il eſt ſain & qu'on puiſſe le réduire, il faut, comme les uns le conſeillent, le remettre dans ſa place; le laiſſer dehors, ou le couper, lors même qu'il eſt ſain & qu'on ne peut le réduire. Lorſqu'il eſt enflé, ſquirreux, gangrené, on y fait une ligature, ou, ce qui vaut encore mieux, on n'en fait point; on le coupe juſqu'au vif, & on le remet en place. (*Voyez* Pipelet, *de la ligature de l'épiploon dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie, tom. III.*) Au reſte, on doit employer avant que d'en venir à la célotomie, les remedes externes & internes que j'ai indiqués pour l'étranglement de l'inteſtin occaſionné par l'ouverture. Gunzius obſerve qu'il n'y a point d'exemple qu'on ait réduit une épiplocele avec étranglement & avec douleur, après avoir employé les remedes externes; & que ſi la ſaignée n'appaiſe point la douleur & ne facilite point la réduction, il faut en venir ſans délai à la célotomie.

Lorſqu'on differe la célotomie ou la réduction, l'épiploon de même que les inteſtins s'abcede & ſe gangrene (le premier accident eſt très-rare, & le

ſecond eſt très-fréquent,) & ce dernier vice eſt bien moins cauſé par la conſtruction de l'orifice ou de l'ouverture qui a donné paſſage à l'hernie, que par les tentatives réitérées que l'on fait pour le réduire, vu qu'il eſt rare qu'on y réuſſiſſe du premier coup. Il eſt rare que l'épiploon s'abcede, & encore plus rare qu'il s'enflamme. A l'égard de l'apoſteme, on peut voir ce que j'ai dit ci deſſus de ſon diagnoſtic & de ſa cure ; & pour ce qui eſt de la gangrene à laquelle l'épiploon eſt ſujet dans le cas où il y a étranglement, on n'a qu'à lire ce que j'ai dit de celle de l'inteſtin & du caractere du ſphacele, pour ſe mettre au fait de ſes ſignes & de la cure qu'elle exige.

L'épiploon eſt très-ſujet aux adhérences, & l'on s'eſt aſſuré par l'ouverture des cadavres, qu'il peut faire corps non-ſeulement avec le ſac, les viſceres qui l'accompagnent, les parties par leſquelles il eſt ſorti, dans le cas où il n'y a point de ſac, mais encore avec la veſſie, l'aîne, le péritoine, la matrice & les autres viſceres, lors même qu'il n'y a point d'hernie. J'ai donné ci-deſſus, dans l'endroit où je parle des

entéroceles avec adhérence, (*) les ſignes qui accompagnent l'hernie de l'épiploon & de l'inteſtin avec adhérence. En ſuppoſant toujours la réduction poſſible, lorſqu'il n'y a que l'épiploon ſeul qui ſoit adhérent au ſac herniaire, le malade ne ſent aucune colique, mais ſeulement de légers tiraillemens dans la région de l'eſtomac, qui augmentent lorſqu'il mange un peu plus qu'à ſon ordinaire. Dans le cas où l'épiplocele ſimple ou compoſée eſt adhérente & irréductible, outre les ſymptomes dont j'ai parlé, & qui ſont ordinaires dans l'un & dans l'autre, ſavoir la courbure du corps, le hoquet, le vomiſſement auxquels le malade eſt ſujet lorſqu'il s'étend, les parties reſtent dehors & ne peuvent ſe réduire; mais elles ſont molles, flexibles, & l'on peut arrêter leurs progrès par le moyen d'un bandage, lorſqu'elles ſont adhérentes au ſac, & que celui-ci ne forme aucune adhérence; car lorſque le ſac fait corps avec les parties voiſines, le bandage devient inutile, parce qu'elles entraînent avec elles les par-

(*) Dans le cas où la réduction eſt poſſible.

ties auxquelles elles tiennent. *Voyez* Arnaud, *Dissertation sur les hernies avec adhérence.*

On a déjà vu que l'épiploon ne rentroit jamais de lui-même, & que la réduction en étoit extrêmement difficile, & je crois qu'il est inutile d'avertir le Lecteur, qu'on ne doit jamais tenter de le réduire lorsque l'hernie est accompagnée d'étranglement & d'adhérence, soit que le premier vienne du sac ou de l'ouverture, & que l'épiploon est sorti avec violence, lors surtout qu'il est enflé & squirreux, quand même les accidens dont je viens de parler n'auroient pas lieu. Dans ces cas, il ne reste d'autre ressource que le bandage, le suspensoire, la célotomie, à moins qu'on ne trouve un moyen d'y remédier par une voie plus douce.

On verra ci-dessous, dans l'endroit où je traite des épiploceles composées, quels sont les visceres qui peuvent se déplacer & sortir avec l'épiploon, de même que les hernies fausses avec lesquelles celle-ci peut être compliquée. J'ai distribué les différentes especes d'épiploceles en trois familles, & je vais

comprendre leur cure générale dans les préceptes qui suivent.

Lorsque l'épiploon ne sort qu'en partie, & qu'on peut le réduire, il faut, ainsi que le conseillent les Maîtres de l'Art, le remettre dans sa place, l'y contenir par le moyen d'un brayer garni d'une pelote convexe, & se servir des remedes que j'ai indiqués pour la premiere espece d'entérocele. Gunzius rejette entiérement ces moyens, & persuadé qu'il est, que la réduction de l'épiploon est toujours nuisible, il se contente de le contenir par le moyen d'un bandage, plutôt que de tenter une réduction, qui est souvent difficile. Il veut qu'on s'en tienne à la cure palliative, que l'on contienne l'hernie avec un brayer garni d'une pelote creuse, proportionnée à son volume, & qu'on ne la réduise point; & il n'y a personne qui ne voie qu'on doit tenir la même conduite, lorsqu'elle est petite, mais irréductible. Lorsque l'épiploon est entiérement sorti, comme sa réduction est extrêmement difficile & même impossible, dans ce cas, pour prévenir la gangrene dont elle peut être suivie, de même que les

accidens

accidens qu'on a à craindre de son enflure, de sa squirrosité & de sa pression sur les visceres, après qu'on l'a réduit, il vaut mieux se servir d'un suspensoire que d'un brayer, quand même sa pelote seroit aussi creuse qu'il est possible. Il y a des gens qui, lorsque l'épiplocele est considérable & réductible, se contentent de la contenir avec une pelote convexe, sans faire attention aux suites que cela peut avoir. Sharp rapporte qu'un homme que l'on vouloit guérir radicalement, s'étant soumis à la célotomie, & ayant souffert qu'on lui coupât l'épiploon, quoiqu'il n'y eût ni étranglement, ni inflammation, ni gangrene, paya de sa vie la confiance qu'il avoit eue en son Chirurgien, & mourut peu de temps après l'opération. Dans le cas où les entéro-épiploceles sont entiérement irréductibles, il faut se contenter de les contenir avec un bandage fait en forme de suspensoire. Lorsque l'intestin rentre, & que l'épiploon reste dehors, il y en a qui veulent que l'on se borne au suspensoire; d'autres, comme *Sharp*, qu'on se serve d'un brayer garni d'un coussinet plus mou & proportionné à la figure de l'hernie,

prétendant que la preſſion de l'épiploon ne peut avoir aucune mauvaiſe ſuite. Lorſque la réduction a lieu, tant à l'égard de l'inteſtin que de l'épiploon, on comprend ce qu'il faut faire ſans que je le diſe. A l'égard de la cure des épiploceles compliquées, tant ſimples que compoſées, elle découle naturellement de ce que j'ai dit ci-deſſus.

A. *Epiploceles ſimples enkyſtées.*

Nota. On les connoît par leur ſimplicité, par la préſence du ſac herniaire, par leur caractere générique, & par le ſiege qu'elles occupent. Leur cure eſt fondée ſur la même méthode générale, de ſorte qu'il ſuffit de les nommer.

1. *Epiplocele incompleta ſeu inguinalis; bubonocele omentalis ſeu epiplo-bubonocele* Auctorum; *Hernie épiploïque de l'aîne*, ou *incomplette*; *bubonocele épiploïque*, *épiplo-bubonocele.* L.

2. *Epiplocele completa; oſcheocele omentalis ſeu epiplo-oſcheocele* Auctorum, *epiplocele labiorum vulvæ* eorumdem; *hernie épiploïque complette*, *épiplocele complette*, *oſchéocele épiploïque*, ou *épiplo-oſchéocele* & *épiplocele des grandes levres.* L.

3. *Epiplocele cruralis ; merocele epiploïca, seu epiplo-merocele* Auctorum ; *hernia omenti femoralis seu cruralis* eorumdem ; *Hernie crurale de l'épiploon, mérocele épiploïque, épiplo-mérocele.* L.

4. *Epiplocele vaginalis ; hernia omenti intra vaginam eveniens* Auctorum ; *hernie épiploïque dans le vagin, épiplocele vaginal.* L.

5. *Epiplocele umbilicalis ; epiplomphalus* Auctorum ; *omphalocele seu exomphalus omentalis* eorumdem ; *Hernie épiploïque du nombril, omphalocele épiploïque, épiplomphale.* L.

6. *Epiplocele ventralis ; hernia omenti ventralis, seu hernia ventris epiploica* Auctorum ; *hypogastrocele omentalis* eorumdem ; *Hernie ventrale de l'épiploon ; hypogastrocele épiploïque.* L.

Nota. Je ne dis rien ici des épiploceles ovalaire & sciatique qui sont également possibles dans ces parties, parce qu'il n'en est point fait mention dans les Auteurs.

B. *Epiploceles enkystées composées.*

Nota. Cette famille comprend premiérement les épiploceles accompa-

gnées de la chute de l'inteſtin : on les connoît par la préſence de l'hernie, par leur complication avec l'entérocele, par les caracteres génériques de l'épiplocele, & enfin par le lieu qu'elles occupent. Leur cure ſe réduit à réunir les remedes généraux que j'ai indiqués pour l'épiplocele, avec ceux qui conviennent à l'entérocele. Je n'entrerai point dans le détail de ces ſortes d'hernies, vu qu'elles ſont les mêmes que les hernies épiploïco-inteſtinales dont il eſt parlé dans la ſeconde famille du genre précédent. La ſeule différence qu'il y ait entr'elles eſt, que dans celles qui appartiennent à ce genre, l'épiplocele tient la premiere place, & l'entérocele la ſeconde. Dans celles dont j'ai parlé ſous le genre précédent, l'inteſtin ſort le premier, & l'épiploon enſuite, d'où vient que je les appellerai épiplo-entérocele incomplette, complette, crurale, ovalaire, iſchiatique, vaginale, ombilicale, ventrale : celles-ci, en prenant les mêmes adjectifs, ſeront nommées entéro-épiploceles, quoique j'en traite ſéparément. J'avoue cependant qu'elles ne different pas beaucoup les unes des autres, & qu'on

pourroit, & même qu'on devroit les joindre ensemble. Cette même famille comprend aussi les especes d'épiplocele les suivantes, dont je vais donner une nomenclature particuliere, quoiqu'on puisse aisément les connoître par la seconde tribu du genre précédent.

7. *Epiplocele cystocelica*, *cysto-epiplocele* Auctorum, *seu hernia cysto-epiploica; epyplocele cystocelen inducens* eorumdem; *Epiplocele ou hernie épiploïque compliquée de cystocele*, Verdier, *de la hernie de la vessie urinaire; Mémoires de l'Académie de Chirurgie, tom.* 2. *Cysto-épiplocele.* D.

Celle-ci est causée par la chute de l'épiploon à travers les anneaux, & la cysto-entérocele par celle de l'intestin. L'épiploon en descendant entraîne avec lui la partie du péritoine qui couvre le derriere de la vessie, & la vessie même, de maniere que dans certaines circonstances elles sortent par les anneaux avec l'épiploon. Sharp ne connoît d'autre cystocele que celle qui est formée par la chute de l'intestin ou de l'épiploon, ou de l'un & de l'autre ensemble, en quoi il se trompe. Les signes de cette espece se tirent de ceux de la cystocele & de l'épiplocele com-

plettes, & il en eſt de même de ſa cure. Lorſque l'épiplocele eſt compliquée de la chute de l'inteſtin & de la veſſie, il en réſulte une triple hernie appellée *épiplocele enterico-cyſtique.*

Obſerv. On ne trouve dans les Auteurs aucun exemple d'une épiplocele compliquée du déplacement du teſticule; mais il n'y a perſonne qui ne ſente qu'elle eſt auſſi poſſible que l'entérocele compliquée du même déplacement, & il y a tout lieu de croire qu'elle a échappé aux Obſervateurs.

8. *Epiplocele hydrolica; hydro-epiplocele* Auctorum; *hernia hydrocelico-epiploica* eorumdem; *Epiplocele compliquée d'hydrocele, hydro-epiplocele.* C'eſt une épiplocele compliquée d'hydrocele, qui réunit les ſignes de l'hernie épiploïque & de l'hernie aqueuſe; & que l'on doit par conſéquent traiter ſuivant la méthode qui convient à l'une & à l'autre. L'hydrocele qui accompagne l'épiplocele eſt de deux eſpeces. La premiere, qui eſt la plus fréquente, eſt cauſée par un amas de ſéroſité dans la veſſie urinaire, laquelle eſt hors de l'hernie, que celle-ci cache plus ou moins ſelon le volume de l'épiplocele.

(*Voyez* Ledran, *Opération de Chirurgie*, *pag. 186.*) La seconde est causée par un amas de sérosité dans les hydatides qui couvrent la superficie de l'épiploon qui est tombé, & qui sont enfermées dans l'hernie. (*Voyez* Lamorier chez Pipelet, *Mémoires de l'Académie de Chirurgie*, *tom. 3. pag. 404.*)

C. *Epiploceles sacco destitutæ*; en françois, *Ruptures.*

Nota. Les épiploceles simples & composées non enkystées, qu'on appelle en François, *ruptures*, ont cela de commun avec les entéroceles enkystées, qu'elles sont accompagnées de la rupture du péritoine; & les signes qui l'indiquent sont les mêmes dans les unes & dans les autres. (*Voyez* la troisieme famille du genre précédent.) Elles se ressemblent aussi par les endroits où elles viennent; car il vient des ruptures dans les aînes, les arcs cruraux, le nombril, & dans toute la superficie du bas-ventre, où il n'y a point d'ouverture naturelle, de même que des entéroceles causées par rupture, & elles ne different que par ce

qu'elles renferment. On peut les connoître par la troisieme famille des entéroceles, ce qui fait que je ne les détaillerai point. Je ne m'arrêterai point non plus à leur cure, vu qu'elle est fondée sur ce que j'ai dit ci-dessus. Au reste, il n'y a aucune différence essentielle entre les entero-épiploceles & les épiplo-entéroceles, causées par la rupture du péritoine. *Voyez* l'observation qui précede la seconde famille de ce genre. On peut & l'on doit donc n'en faire qu'une seule espece.

Pour abréger je n'ai divisé ces hernies intestinales & épiploïques, qu'en trois familles; mais peut-être feroit-on mieux d'y en joindre une quatrieme.

LII. *GASTROCELE* d'Ignace Lachausse, *Disput.* Haller. *Chir. tom.* 3. *dissert.* 68. *Hernia ventriculi ejusdem loc. citat.* Gunzii, *libell. de hern. cap.* 20. Kirschbaumii, *dissert. de hernia ventriculi, disput.* Haller. *Chir. tome* 3. Fabric. Hildani, *in respons. ad Doring. pag.* 915. Hernie de l'estomac, Garen-

geot, *Mémoires de l'Académie de Chirurgie*, *tome 1. pag. 703.* Arnaud, *Traité des hernies*, *préface*, *pag. 703.* Lafaye sur Dionis, *pag. 121.* Sharp, *recherch. critiq. chap. 1.* Blegny, *Zodiaq. ann. 1. Févr. obs. 2. pag. 44.*

C'est une hernie de l'estomac, causée par la chute de ce viscere, à travers les parois de la région épigastrique, qui se sont relâchées & écartées, & même par l'anneau ombical, à deux travers de doigt de distance du cartilage xiphoïde, suivant *Gunzius*; & plus près, ou sous ce même cartilage ou à côté, suivant *Garengeot* & *Arnaud*. Elle consiste dans une tumeur molle, élastique, lisse, égale, laquelle augmente après qu'on a mangé, & diminue lorsqu'on est à jeun (à moins que les parois de l'estomac ne soient entiérement relâchées, ou adhérentes au péritoine) dont la grosseur varie; (elle est d'abord grosse comme une cerise ou une olive, mais elle augmente considérablement dans la suite) qui

difparoît peu à peu, lorfqu'on eft dans une fituation horizontale, laquelle foulage le malade, fur-tout dans le temps que la digeftion fe fait, & qui revient lorfqu'on eft debout ou qu'on fait quelque effort. Elle eft accompagnée de douleurs d'eftomac, de dégoût, de bradypepfie, de vomiffemens habituels, & d'autres fymptomes, indépendamment de ceux qui naiffent de fa compofition.

Obferv. La tumeur que forme la gaftrocele eft quelquefois fi petite, qu'il eft difficile de la connoître, fur-tout lorfque le fujet eft chargé d'embonpoint. Prenez donc garde, dans le cas où vous ne favez à quoi attribuer les affections opiniâtres de l'eftomac, de les attribuer à toute autre caufe qu'à la gaftrocele. Souvenez-vous auffi de faire tenir le malade debout, & de le faire touffer pendant que vous lui vifitez la région épigaftrique; car vous n'y connoîtriez rien, fi vous le faifiez coucher horizontalement.

L'obfervation nous apprend que la gaftrocele eft caufée par un vomiffement violent, foit fpontané ou excité par l'émétique, par les efforts que l'on

fait en levant un fardeau, par la retraction violente des omoplates en arriere, & par d'autres causes semblables.

Je ne dirai rien des complications que peuvent souffrir les différentes especes de gastroceles, tant parce qu'on peut les connoître par celles auxquelles l'entérocele est sujette, que parce que les Auteurs n'en font aucune mention. A l'égard de ses compositions, elles sont manifestes par la 2ᵉ. espece.

1. *Gastrocele simplex; Hernia stomachi simplex* de Gunzius, d'Arnaud, de Garengeot, de Fabricius Hildanus, de Blegny, *aux endroits cités; Hernie de l'estomac, Gastrocele simple.* C.

On connoît cette espece, qui est formée par l'estomac seul, par la présence de l'hernie, par l'absence des visceres contigus, & par le caractere générique. Elle se forme dans tout l'espace compris entre le cartilage xiphoïde & le nombril. *Gunzius* en excepte la partie supérieure. On la guérit par la réduction, & par l'application d'un bandage garni d'une pelote molle & plate, sur l'endroit où elle s'est formée. La cure sera encore plus sûre, si le malade n'use que d'alimens légers & corroborans,

& en petite quantité, & s'il a soin, lorsqu'il est couché, d'approcher ses cuisses de l'estomac & de tenir la tête penchée. (*Voyez* Gunzius.)

2. *Gastrocele composita; Hernia stomachi composita; Gastrocele composée; hernie de l'estomac composée* de Gunzius, Lachausse, Amyand, *Transact. Philos.* *n*°. 422. & *ibid. ann.* 1731. *n*°. 421. C.

Cette espece est compliquée de la chute de différentes visceres du bas-ventre, comme des intestins, *suivant les Transact. Philosoph.* de l'épiploon, suivant *Lachausse*, des intestins & du foie, suivant le même Auteur. Son siege varie. Il est parlé de la gastrocele ventrale, épiploïque & intestinale dans *Gunzius*, *Lachausse*; & *Amyand* fait mention dans les *Transact. Philosoph.* d'une gastrocele ombilicale compliquée de la chute des intestins, d'une partie de la vésicule du fiel & de l'estomac. On connoît cette espece par la présence de l'hernie, par les caracteres génériques combinés de la gastrocele, de l'entérocele, de l'hépatocele, & par le siege qu'elle occupe, qui est l'épigastre ou le nombril. Sa cure est fondée sur ce que j'ai dit de celle de la

gastrocele précédente, & des genres avec lesquels elle est associée.

LIII. *HEPATOCELE* Gunzii, *libell. de hern. pag. 4. Hernia hepatis*, E. N. C. *Déc. 1. Ann. 2. & Déc. 2 Ann. 7.* Bohnii, *Chir. rational. pag. 230.* Hernie du foie, Arnaud, *des hernies, tome 1.* Hépatocele.

Cette espece d'hernie, qui est constatée par l'observation, & dont nous n'avons point encore de description exacte, est fort rare. Elle est causée par la chute du foie, par le relâchement & la diduction des parois du bas-ventre voisines du nombril; & voici son caractere, que je laisse à perfectionner à ceux qui l'ont vue. On connoît l'hépatocele, 1°. par la place que la tumeur occupe (on l'a observée jusqu'à présent autour du nombril, & dans le nombril même;) 2°. par l'exploration du foie, qui forme une tumeur dans la région hypocondriaque droite; 3°. par la dureté parenchimateuse de la tumeur, qui est livide & naturelle; 4°. par l'ab-

fence des fignes de l'entérocele, de l'épiplocele, de la gaftrocele. Je me bornerai à deux efpeces.

1. *Hepatocele ventralis ; hernia hepatis prope umbilicum* Bohnii *loc. citat.* Wolff. Strigelii, E. N. C. *Dec.* 1. *Ann.* 2. *obf.* 88. *Hernie du foie ventrale, Hépatocele ventral.* D.

Il n'aquit à Vienne un enfant avec une tumeur autour du nombril, de la groffeur du poing, d'une couleur livide, que l'on prit pour une omphalocele gangrenée. On appliqua deffus des médicamens chauds & antifphaceleux, qui ne firent qu'augmenter l'inflammation, & l'enfant mourut. On l'ouvrit dans l'endroit même où étoit la tumeur, & la premiere chofe qui fe préfenta fut la fubftance du foie, laquelle étoit enflammée; d'où l'on conclut que la tumeur n'étoit point formée par le nombril, mais par la chute du foie, qui, peut-être, étoit naturellement mal conformé, à caufe que la ligne blanche, qui eft entre les mufcles droits, s'étoit féparée. *Strigelius.*

2. *Hepatocele umbilicalis ; hernia hepatis in umbilico*, Reifelii, E. N. C. *Dec.* 2. *An.* 7. *obf.* 6. Schulzii *Act. Phyf. Med.*

vol. 1. obſ. 226. Hernie du foie, Hépatocele ombilical. D.

Reiſelius dit avoir vu un enfant qui naquit avec une tumeur au nombril de la groſſeur d'une pomme, livide, duriuſcule, tendue, au ſommet de laquelle les vaiſſeaux ombilicaux étoient adhérens. Ces vaiſſeaux s'étant deſſéchés, la membrane qui couvroit la tumeur, commença à ſe corrompre; & l'enfant ne prenant aucune nourriture, mourut au bout de quelques jours. Lorſqu'on eut levé la membrane formée par la dilatation du nombril, on découvrit une tumeur d'un rouge éclatant, que l'on jugea, après l'avoir dépouillée de ſa peau & de ſes muſcles, à ſa couleur & à ſon tiſſu, n'être autre choſe que le foie, qu'une violence externe avoit déplacé, ce qui formoit une épiplocele. On conjectura que la mere avoit reçu quelque contuſion, elle nia le fait, & elle avoua ſeulement qu'elle avoit fait une chute.

Obſervation. Doit-on rapporter à ce genre cette eſpece d'hernie formée par la graiſſe qui pend du ligament ſuſpenſoire du foie, ou de ſa paroi interne par le cartilage xiphoïde? Gunzius aſſure

avoir trouvé un pareil peloton de graisse dans la cavité du péritoine dans des sujets qui d'ailleurs n'avoient pas trop d'embonpoint, & *Davisard*, un des plus grands Anatomistes de son siecle, dit avoir vu la même chose dans un cadavre.

LIV. *SPLENOCELE*, Gunzii, *libell. de hern. pag.* 4. *Hernia lienis* Ruischii, *Advers. Anat. Dec.* 2. *pag.* 23. Fabr. Hildani, *Epist.* 55. *pag.* 999. Spigelii, *de corp. fabric. lib.* 8. *cap.* 14. Hernie de la rate, Arnaud, *des hernies, tome* 1. *pag.* 29. Splénocele.

C'est une chute de la rate causée par le relâchement & l'écartement des parois du bas-ventre qui sont du côté droit, ou par l'anneau inguinal du même côté, dont les histoires des observateurs que nous avons cités établissent le diagnostic plutôt que la vérité. Voici son caractere; c'est à ceux qui l'ont vue à la perfectionner s'ils le jugent à propos. On connoît la splénocele, 1°. par l'endroit

où la tumeur se forme (jusqu'ici elle s'est formée du côté gauche sous le nombril & dans l'anneau inguinal du même côté;) 2°. par l'exploration de la rate, qui forme une tumeur dans la région de l'hypocondre gauche; 3°. par la dureté parenchymateuse de la tumeur; 4°. par l'absence des signes de l'entérocele, de l'épiplocele, & sur-tout de l'hystérocele. Il suffit de rapporter les observations qui constatent les especes de ce genre.

1. *Splenocele ventralis*; *hernia lienis ventralis* Fabr. Hildani *loc. citat. Hernie de la rate ventrale*; *splenocele ventral*. C.

Une femme de trente ans avoit une tumeur grosse comme la tête d'un enfant au dessous du nombril dans le côté gauche; elle étoit ronde, & elle changeoit aisément de place. On l'ouvrit, & l'on trouva la rate si fort grossie, que sa partie inférieure, qui formoit une tumeur ronde & dure, descendoit, à ce que dit *Hildanus*, presque sur l'os pubis.

2. *Splenocele inguinalis*; *Hernia lienis inguinalis*, *seu splenobubonocele* Ruischii *loc. cit. Hernie inguinale de la rate*; *splenocele inguinal*; *splenobubonocele*. C.

J'ai vu une fois une hernie, dans laquelle la rate étoit tombée dans l'aîne & remplissoit la cavité du péritoine qu'elle avoit dilaté. Il y avoit dans l'hôpital d'Amsterdam une vieille femme qui avoit dans l'aîne gauche une grosse tumeur, que l'on croyoit être formée par le placenta qu'on lui avoit laissé, & qui avoit grossi; d'autres la prenoient pour un aposteme froid; mais lorsqu'on vint à l'ouvrir, on trouva une hernie causée par le déplacement de la rate. *Ruysch.*

L V. *HYSTÉROCELE ; hernia uteri*, Sennerti, *lib. 4. Medic. pract. part. 2. sect. 2. cap. 17.* Doringii, *Epistol. ad* Fabric. Hildanum, *de herniâ uterinâ, cent. 3.* Ruyschii, *Adverſ. Dec. 2. pag. 23.* Graaf, *de mulier. organ. cap. 8.* Hernie de la matrice, Arnaud, *des hern. tome 1. pag. 29.* Sabathier, *Mémoires de l'Académie de Chirurgie, tome 3.* Hystérocele.

C'est une hernie causée par la des-

cente de la matrice, & par le relâchement & l'écartement des parois inférieures du milieu du bas-ventre. On la connoît 1°. par le siege qu'elle occupe (jusqu'à présent ç'a toujours été dans les anneaux des aînes, au-dessous du nombril, & auprès des aînes;) 2°. par l'exploration du col de la matrice, dont on trouve la direction changée; 3°. par la tumeur, qui est dure, rénitente & qui grossit insensiblement à un point considérable: Cette tumeur a son siege dans le bassin derriere l'os pubis, & elle renferme la matrice, soit que la grossesse soit vraie ou fausse; on peut la réduire en partie, ou entiérement, du moins au commencement, & quelquefois même dans le dernier terme de la grossesse. On la connoît encore, à ce que dit *Puzos*, en introduisant un doigt dans le vagin, & en comprimant la tumeur de l'autre; 5°. par les signes de la grossesse vraie ou fausse; & comme la femme est souvent enceinte, par le fœtus que l'on sent remuer dans la tumeur.

Les causes de l'hystérocele, comme les observations nous l'apprennent, sont un coup violent dans le bas-ventre,

des efforts violens, la ſolution du péritoine pendant la groſſeſſe ou vers le temps de la groſſeſſe, par une plaie, un abcès, lors-même qu'il a été guéri.

1. *Hyſterocele inguinalis ; hernia uteri inguinalis, ſeu hyſtero-bubonocele* Sennerti, Doringii, Sabatier, *loc. cit. Hernie inguinale de la matrice ; hyſtérocele inguinal, hyſtéro-bubonocele.* D.

Une femme reçut un coup de perche dans l'aîne gauche, qui fut ſuivi du relâchement du péritoine. Peu de temps après, il ſurvint dans cet endroit une tumeur, laquelle groſſit au point qu'il fut impoſſible de la réduire dans le bas-ventre. Elle étoit pour lors enceinte; & comme la matrice étoit renfermée dans la tumeur, le fœtus étant venu à groſſir, elle ſe dilata au point, qu'elle avoit la forme d'un ſac ou d'une groſſe citrouille longue, dans laquelle on ſentoit & l'on voyoit remuer l'enfant. Il arriva le même accident à une pauvre femme qui étoit mere de neuf enfans. Elle accoucha du premier ſans le ſecours d'aucune ſage-femme ; il eſt vrai qu'elle ſentit quelque dérangement dans le bas-ventre, mais cela n'empêcha pas qu'elle n'accouchât heureuſement dans la ſuite

de huit autres enfans. Peu de temps après le huitieme accouchement, elle ressentit de temps en temps dans l'aîne le mal que le premier lui avoit causé, elle apperçut même une petite tumeur dans son bas-ventre, laquelle grossit au point, qu'elle ressembloit à une vessie de bœuf enflée, laquelle lui descendoit jusques aux genoux. L'enfant donna des signes de vie, quoiqu'il fût enfermé dedans; mais la mere ressentoit des douleurs si violentes, qu'elle ne pouvoit ni rester assise ni couchée. On eut recours dans ces deux hystéroceles inguinaux à l'opération césarienne; on sauva les enfans, mais les meres moururent. Il vaut mieux dans ce cas faire la réduction, lorsque cela se peut, & commettre l'expulsion du fœtus à la nature ou à l'art.

2. *Hysterocele ventralis; hernia uteri ventralis,* Graafii, Ruyschii *loc. cit. Hernie ventrale de la matrice; hystérocele ventral.* D.

On a observé que cette espece d'hystérocele vient aux deux côtés du bas-ventre. Celui de *Graaf* avoit son siege dans le côté gauche un peu au-dessous du nombril; celui de *Ruysch* étoit du

même côté, mais un peu plus bas & près de l'aîne, mais non point dans l'anneau même, comme le précédent. *Graaf* dit avoir vu une femme qui se plaignoit de douleurs violentes dans le bas-ventre & dans les reins, & d'une sensation très-incommode dans les hypocondres. Ces symptomes augmentoient si fort, lorsqu'elle baissoit la tête, qu'elle étoit obligée de rester toujours assise dans son lit, à cause de la grosseur extraordinaire de son ventre, laquelle avoit commencé il y avoit vingt-cinq ans, sans qu'elle en sût la cause. Le bas-ventre étoit un peu plus élevé du côté gauche au-dessous du nombril qu'ailleurs, & il n'étoit pas également rénitent par-tout. On l'ouvrit après qu'elle fut morte, & on y trouva quatre pintes d'une liqueur très-fétide, indépendamment d'une tumeur ronde & monstrueuse, qui pesoit quarante livres, & qui occupoit tout le reste de la cavité du bas-ventre. Cette femme avoit une descente de matrice, & la substance de ce viscere avoit un pouce d'épaisseur par devant, & douze pouces par derriere & par les côtés; elle étoit partie squirreuse & partie glan-

duleuse, & remplie de globules ronds qui ressembloient à des jaunes d'œufs durs; sa cavité étoit remplie d'une matiere extrêmement noire & fétide, de la grosseur du poing, qui devoit vraisemblablement sa naissance à un faux germe, à une mole ou au placenta. Avant que les vingt-cinq ans fussent révolus, elle avoit rendu vers le 2 ou 3e. mois de sa grossesse une vessie pleine d'eau qui n'avoit point de placenta, & les six ou sept mois suivans, elle avoit eu un flux de lochies très-abondant, dont la suppression avoit été suivie de la tumeur qu'on vient de décrire. *Ruysch* parle d'une autre femme qui avoit une grosse tumeur dans la région inférieure du bas-ventre tout près de l'aîne, laquelle vint à suppuration, & dont elle fut heureusement délivrée. Etant devenue grosse quelque temps après, & le fœtus ayant grossi, sa matrice s'enfla & se dilata en forme de sac dans l'endroit du péritoine où la cicatrice s'étoit formée; car quoique les abcès & les plaies du péritoine & du bas-ventre ayent été parfaitement guéris, elles affoiblissent si fort ces visceres, qu'ils cedent à la moindre pression. La

matrice étoit descendue si avant dans le sinus du péritoine, qu'elle tomboit avec le fœtus qu'elle renfermoit jusques sur les genoux de la malade. Lorsqu'elle fut en travail, la sage-femme la réduisit, & elle accoucha heureusement par les voies naturelles.

Observation. Peut-on rapporter à ce genre l'hernie des ovaires dont *Arnaud* fait mention, & que *Verdier* fit voir à *Veyret* dans l'anneau inguinal d'une fille dont il avoit ouvert le cadavre ?

LVI. *CYSTOCELE* d'Ignace Lachausse, *de la hernie ventrale*, de Platner, *instit. de Chir. Hernie de la vessie urinaire*, de Salzmann, *disput.* d'Haller, *Chir. tome 3. dissert. 72.* de Gunzius, *libell. de hern. &c. Hernie cystique de quelques-uns; hernie de la vessie urinaire*, Verdier, *Mémoires de l'Acad. de Chir. tome 2.* Sharp. *Recherch. critiq.* Mery, *Académie Royale des Sciences 1713*, Garengeot, *Opérations de Chirurg.* Levret, *Observ.*

Obſervations ſur les polypes, &c.

Hernie cyſtique ; Cyſtocele.

Cette hernie eſt cauſée par la chute de la veſſie urinaire, au travers des anneaux des aines, au-deſſous des arcs cruraux, & par le relâchement & la diduction des parois du périnée, de l'hypogaſtre & du vagin. La tumeur a ſon ſiege dans les endroits dont on a parlé ci-deſſus. Elle eſt d'abord petite, mais elle groſſit peu à peu ; elle rentre lorſqu'on la preſſe, ou qu'on prend une ſituation commode ; mais elle revient lorſqu'on change de place ou qu'on fait quelque effort. Elle eſt molle & compoſée de membranes épaiſſes, flaſques, qui roulent ſous les doigts lorſqu'elle eſt vuide, & dans laquelle on ſent une fluctuation lorſqu'elle eſt pleine. Elle groſſit lorſqu'on retient ſon urine, elle diminue & diſparoît preſque entiérement lorſqu'on la rend. Pour peu qu'on la preſſe, il prend au malade une envie d'uriner ; & lorſqu'on la preſſe fortement, il rend ſon urine à plein jet, ou goutte à goutte. Cette maladie eſt accompagnée d'une rétention & d'une difficulté d'urine, ſuivie

de douleurs, indépendamment de plusieurs autres symptomes qui naissent de sa composition & de sa complication. Vous observerez qu'il y a des malades qui ne peuvent uriner, à moins qu'ils ne soulevent la tumeur avec les mains, & qu'ils ne la pressent.

Les causes de la cystocele sont communes ou propres : les communes, que l'on connoît par les hernies des autres visceres, sur-tout des visceres membraneux, se réduisent à tout ce qui relâche les fibres, qui détruit leur ton tout à coup, ou par une distraction lente, qui facilite la descente des visceres contenus dans le bas-ventre. Les propres sont, 1°. la dilatation des parois de la vessie, occasionnée par une rétention ou une difficulté d'urine, laquelle est suivie, après que l'urine est évacuée de leur flaccidité, de leur atonie, & d'un défaut de contraction suffisante; 2°. la figure irréguliere de la vessie pendant la grossesse, laquelle étant pressée par la matrice contre les os pubis, s'étend de côté & d'autre en forme de bras, ou se porte en avant; 3°. le tiraillement qu'elle souffre de la part des autres visceres qui sont des-

cendus, par exemple, des inteſtins, de l'épiploon, de la matrice, du vagin, qui ſont déplacés; 4°. la diſtenſion, l'affoibliſſement des parois du vagin que cauſent les accouchemens fréquens, ce qui les met hors d'état de ſoutenir la veſſie; 5°. l'écartement des fibres muſculaires, tant de la veſſie, que de celles qui l'entourent, occaſionné par leur diſtenſion, lequel affoiblit la cloiſon qui contient l'urine. *Sharp* prétend que la cyſtocele eſt toujours cauſée par une entérocele ou un épiplocele qui a précédé, & ne reconnoît que la troiſieme des cauſes que j'ai aſſignées, en quoi il ſe trompe, car il conſte par pluſieurs obſervations qu'il s'eſt ſouvent formé des hernies cyſtiques ſimples, ſans qu'aucune des précédentes y ait contribué. *Mery* ne ſe trompe pas moins lorſqu'il l'attribue à un vice de conformation contracté dans la matrice, plutôt qu'à une cauſe accidentelle. Je conviens que ce défaut de conformation peut quelquefois avoir lieu; mais les raiſons que *Verdier* & *Salzmann* alleguent contre le ſentiment de *Mery*, ne nous permettent point de douter qu'elle ne puiſſe avoir une autre cauſe.

Toutes les especes de cystoceles sont sujettes au calcul, aux obstructions, à l'inflammation, à l'étranglement, à la gangrene, à l'irritation, aux adhérences, & enfin à la complication.

La cystocele annulaire, de même que la vaginale, renferment souvent des calculs. Les signes qui les indiquent sont la rénitence, le bruit que rend l'hernie, sur-tout quand elle est vuide, lorsqu'on la manie ; enfin les douleurs que ces sortes de concrétions causent pour l'ordinaire. Le cas rapporté par *Thomas Bartholin*, doit vous apprendre que quoique le bruit ni le tact ne vous indiquent point la présence des calculs, on ne doit cependant point douter de leur existence, sur-tout lorsque le malade éprouve les douleurs qu'ils ont coutume d'occasionner. On a vu des calculs qui se sont frayés un passage dans l'aine, parce que l'ouverture à force d'être humectée par l'urine, avoit dégénéré en un ulcere fistuleux. Le calcul obstrue aussi quelquefois l'orifice de la vessie, de maniere que l'urine ne peut couler de la partie herniense de la vessie dans l'autre ; &

lorsque cela arrive, on prétend qu'il est mieux d'appeller la cystocele avec étranglement du nom de *cystocele obstruée. Bertrand* a vu l'orifice de l'hernie cystique tellement obstruée par une incrustation calculeuse, qu'on n'a pu y introduire la sonde après que le sujet a été mort, qu'après l'avoir rompue. La partie de la vessie urinaire déplacée, avoit la même figure & la même capacité que celle du fiel, & renfermoit quelques drachmes d'une humeur fétide; de sorte qu'on l'eût prise aisément pour le sac hernieux qui se forme dans les hernies de l'épiploon & de l'intestin, si l'on n'eût découvert le contraire en découvrant les parties. Lorsque cela arrive, le plus court est de recourir à la lithotomie spéciale, ou à la célotomie, par laquelle découvrant les parties dans la cystocele inguinale calculeuse, (on peut même se dispenser de le faire dans la cystocele vaginale calculeuse) on apperçoit aisément la partie de la vessie qui est déplacée, & l'on extrait le calcul, en observant de ne point réduire la partie incisée dans le bas-ventre. On bande ensuite la plaie de même

que, dans la lithotomie ordinaire; & pour empêcher que l'urine ne la fasse dégénérer en fistule, on y introduit une sonde creuse pour lui faire prendre une autre route.

Toutes les hernies cystiques sont sujettes à l'inflammation; & dans ce cas, aux signes génériques de la cystocele se joignent les douleurs aiguës, la chaleur, la fievre, le vomissement & le hoquet. *Petit* a observé que si la cystocele affectée d'inflammation est simple, le hoquet succede au vomissement, & qu'il le précede au contraire, lorsqu'elle est compliquée avec un épiplocele ou avec une entérocele. Tantôt l'orifice de la partie hernieuse se ferme entiérement à cause de l'inflammation, & l'urine ne pouvant s'écouler de cette partie de la vessie dans l'autre, il survient un étranglement; quelquefois aussi malgré l'inflammation, il reste ouvert, malgré la constriction qu'il souffre, de maniere qu'en pressant la partie déplacée, l'urine peut s'écouler dans l'autre partie de ce viscere, & pour lors, quoique l'inflammation soit dans sa force, il n'y a point d'étranglement. On appaise l'inflam-

mation de la cystocele par des saignées réitérées, par des topiques, & au cas qu'il n'y ait point d'étranglement, en comprimant légérement la tumeur & l'hypogastre, pour procurer l'écoulement de l'urine enfermée dans la cystocele. En cas d'étranglement, il faut percer l'hernie avec un trocart couvert, pour évacuer l'urine, & remédier ensuite à l'inflammation par des saignées réitérées, & des cataplasmes émolliens & même résolutifs; & au cas que ces moyens ne réussissent point, il ne reste d'autre ressource que la célotomie. Les parties étant découvertes & suffisamment dilatées, on fait cesser la constriction de l'orifice, & l'on réduit dans le bas-ventre la partie hernieuse de la vessie, à moins que son état présent, ou la difficulté de séparer les adhérences, ne s'y opposent. On bande la plaie de même que dans l'opération du bubonocele; & après que la cicatrice est fermée, on rassure cet endroit par le moyen d'une compresse & d'un bandage. Au cas qu'une inflammation opiniâtre oblige le Chirurgien de recourir à la célotomie dans la cystocele, compliquée d'épiplocele

ou d'entérocele, qu'il se souvienne de ne couper aucune partie du sac hernieux, de peur de couper tout à la fois & le sac & une partie de la vessie, ce qui causeroit la mort au malade.

Comme l'entérocele, accompagnée d'inflammation, se sphacele quelquefois, de même l'inflammation de la cystocele dégénere par fois en gangrene. Ses signes sont aisés à connoître, lorsqu'on sait les accidens dont l'entérocele gangrénée est accompagnée. Dans ce cas désespéré, il ne reste d'autre ressource que celle que *Louis* propose dans les *Mémoires de l'Académie de Chirurgie*, pour les hernies intestinales gangrenées.

L'urine en séjournant trop longtemps dans la partie hernieuse de la vessie, peut picoter & irriter ses parois, au point que, quoiqu'il n'y ait point d'inflammation, il survienne les mêmes symptomes que dans la cystocele accompagnée d'inflammation, savoir, des douleurs aiguës dans la tumeur, des nausées, des vomissemens, des hoquets. *Sucus* le cadet, au rapport de *Verdier*, a vu un exemple de cette irritation, dans une hernie cystique, compliquée d'une hernie intes-

tinale. On dissipe ces sortes d'accidens en évacuant l'urine avec la sonde, en soulevant le scrotum, & en comprimant la tumeur; & le malade peut les prévenir, en soulevant & comprimant avec ses mains la vessie hernieuse, dès qu'il s'apperçoit qu'elle est trop pleine.

Les hernies cystiques ne sont pas moins sujettes aux adhérences que les intestinales & les épiploïques; cela paroît par les exemples que *Verdier* rapporte. Que l'on lise la belle Dissertation d'*Arnaud*, sur les adhérences de l'entérocele & de l'épiplocele, & l'on en tirera la théorie & la cure des adhérences cystiques; on a lieu de soupçonner une adhérence toutes les fois que la cystocele ne peut se réduire; & l'on s'en assure par la célotomie.

La cystocele peut être compliquée avec l'entérocele, l'épiplocele, la descente, & le renversement de la matrice & du vagin. *Voyez* les *Cystoceles composées.*

A. *Cystoceles simples.*

1. *Cystocele inguinal; hernie inguinale de la vessie urinaire*, des Auteurs tels que Verdier, Mery, Petit, Platner,

&c. *Cysto-bubonocele*, des mêmes; *cystocele inguinalis; hernia inguinalis vesicæ urinariæ, cysto-bubonocele.* D.

On divise cette espece en incomplette & complette, en simple & double. Elle est précédée de la rétention d'urine ou de la dysurie, laquelle continue même lorsque l'hernie est formée. Dans le cystocele incomplet, la vessie sort par les anneaux & fait enfler l'aine, au lieu que lorsqu'il est complet, l'aine & le scrotum sont affectés d'une tumeur dont les signes sont les mêmes que ceux que j'ai énoncés dans le caractere générique. Il n'est accompagné de l'hernie d'aucun autre viscere; mais prenez garde de le confondre avec l'hydrocele. Vous observerez que le sac hernieux, qui existe dans l'entérocele, l'épiplocele & les autres hernies, & qui renferme les parties déplacées, ne paroît point lorsque le cystocele inguinal ne fait que commencer, & ne se manifeste qu'après qu'il a pris un certain accroissement; & qu'étant alors placé devant la vessie, il ne l'enferme jamais.

Voici la maniere de le guérir. On interdira au malade toutes les substan-

ces grasses & huileuses, & même les remedes diurétiques; on lui donnera à boire le moins que l'on pourra; on lui conseillera d'uriner souvent, & de se coucher sur le côté opposé à l'hernie. Si cette situation l'empêche de vuider l'urine qui remplit l'hernie, il aura soin de la relever & de la comprimer, & de se coucher sur le dos, les fesses plus hautes que la tête, cette posture suffisant par fois pour en procurer l'écoulement sans recourir à la compression, ce qui n'arrive point dans toute autre posture. 2°. L'urine enfermée dans le cystocele ayant été évacuée, ou naturellement ou par art, on dégagera l'intestin rectum par le moyen d'un clystere; on fera coucher le malade dans une posture commode, & l'on tentera la réduction de la partie de la vessie herniense de la même maniere que celle de l'intestin ou de l'épiploon; la réduction faite, on contiendra l'anneau avec un brayer garni d'une pelote convexe. 3°. Si le cystocele est complet, sans adhérence, & qu'on ne puisse point le réduire, on se servira d'un suspensoire fait d'une toile bien serrée, & qui ne prête point, dont la poche

doit être plus petite que la tumeur ; on la diminuera tous les jours proportionnellement au volume de l'hernie, & on l'humectera avec quelque liqueur astringente & fortifiante. Si le cystocele s'est formé dans l'anneau de l'aine, on substituera au suspensoire un brayer garni d'une pelote un peu large & concave, plate & enfin convexe, & on ne le quittera que lorsque la cure sera parfaitement achevée. 4°. Lorsque la vessie est adhérente aux parties voisines, il n'y a pas d'autre remede à employer que le suspensoire ordinaire, à moins que le malade ne veuille se soumettre à la célotomie, laquelle donne le moyen de détruire les adhérences, lorsqu'elles sont légeres.

2. *Cystocele crural ; cystomérocele ; hernie crurale de la vessie urinaire de* Levret chez Vernier, *Obs. 11. Cystocele cruralis ; cystomerocele ; hernia cruralis vesicæ urinariæ.* D.

Cette hernie est causée dans les femmes enceintes, dans les accouchées, dans les hydropiques, par la chute de la vessie urinaire au-dessous du ligament de Poupart. On la connoît par les signes génériques, par le siege ana-

tomique & par sa simplicité. Elle differe de la précédente par les mêmes signes qui distinguent l'entéro-bubonocele du mérocele, savoir, par son plus grand éloignement des parties génitales, & par son siege, qui est dans l'aine supérieure, & presque sur la partie antérieure de la cuisse. Elle est accompagnée de l'obliquité de l'uretre, dont on s'assure par le moyen de la sonde, & sa cure est fondée sur celle de l'espece précédente.

3. *Cystocele du périnée ; hernie cystique du périnée* des Auteurs, tels que Mery, Curad le pere chez Verdier, *Obs.* 13. *Cystocele perinæalis ; hernia perinæalis vesicæ urinariæ ; hernia perinæi cystica.*

Les femmes enceintes sont sujettes à cette espece d'hernie. Elle est causée par la chute de la vessie urinaire par le périnée près du raphé & des parties latérales du vagin & de l'intestin rectum, laquelle étant pressée par la matrice, qui est alors distendue par le fœtus, écarte les faisceaux des fibres des muscles releveurs de l'anus, les sépare, souleve la peau, & s'insinue dans l'espace dépouillé de son soutien

naturel. Cette espece, indépendamment de son caractere générique, est spécifiquement déterminée par sa simplicité & par le siege qu'elle occupe. Elle se dissipe souvent d'elle-même après l'accouchement, & lorsque cela n'arrive point, elle demande la même méthode curative que la premiere espece de cystocele.

4. *Cystocele hypogastrique, hernie de la vessie par-dessus les os pubis* de Levret chez Verdier, *Obs. 14. Cystocele hypogastrica; hernia vesicæ urinariæ supra pubem.* D.

Ledran fut appellé chez un homme de quarante ans, qui étoit dangereusement malade d'une rétention d'urine, dont il avoit eu déjà plusieurs atteintes. Outre la tumeur que la vessie forme au-dessus du pubis lorsqu'elle est pleine d'urine, il y en avoit une seconde plus petite, plus saillante & peu rénitente à côté du muscle droit. Il le sonda, & lui ayant fait rendre trois livres d'urine, la tumeur qui étoit au-dessus du pubis disparut, & l'urine cessa de couler. Ayant pressé légérement l'autre tumeur, l'urine coula de nouveau, après quoi la tumeur disparut

comme la premiere. Nonobstant le soulagement que *Ledran* lui procura en laissant la sonde dans la vessie, le malade mourut peu de temps après, & on ne lui permit point de l'ouvrir. Ledran croit que la petite tumeur n'étoit autre chose qu'une poche remplie d'urine, formée par la tunique nerveuse de la vessie urinaire qui s'étoit insinuée entre les fibres de la tunique charnue, & dont l'urine avoit de la peine à se vuider dans la grande vessie, à cause que son orifice étoit resserré par les fibres charnues.

5. *Cystocele vaginal; hernie de la vessie urinaire dans le vagin* de Robert chez Verdier, *Obs. 18. Cystocele vaginalis; hernia vesicæ urinariæ intra vaginam evenîens.* D.

La vessie urinaire se fraie un passage entre les fibres des tuniques qui forment les parois du vagin, souleve ses membranes & forme une tumeur qui a les mêmes signes génériques du cystocele, qui sort par la partie du vagin qui répond aux os pubis, & bouche son orifice. *Robert*, cité par *Verdier*, l'a observée dans une femme enceinte âgée de quarante ans, laquelle étant

fur le point d'accoucher, avoit des envies fréquentes d'uriner, accompagnées de douleurs. On déduit le diagnoftic de cette efpece, du caractere générique, du fiege anatomique & de la fimplicité de l'hernie. Ne la confondez point avec l'entérocele vaginal, avec l'hyftérocyftocele, ni encore moins avec l'hydrocele que *Bertrand* a obfervé dans la cavité factice du tiffu cellulaire qui joint le vagin au rectum dans une femme enceinte, dont la matrice étoit inclinée fur le devant. (*Voyez* Bertrand, *Differtation fur l'hydrocele dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie*, *t.* 3.) On fe fert pour guérir cette efpece de cyftocele, de la méthode dont *Garengeot* & *Arnaud* fe font fervis avec fuccès pour l'entérocele vaginal; je veux dire, en réduifant d'abord le vagin, & en y introduifant un peffaire en forme de bondon, percé en long dans le milieu, & garni de deux cordons pour pouvoir le retirer lorfqu'on veut; à moins qu'on n'aime mieux fe fervir d'une éponge imprégnée d'eau d'alun, ainfi qu'*Hænelius* l'a pratiqué dans un cas femblable.

B. *Cyſtoceles compoſés.*

6. *Cyſtocele enterocelica ; entero-cyſtocele, hernia enterico-cyſtica ; hernia cyſtica enterocelem inducens* Auctorum ; *Cyſtocele* ou *hernie de la veſſie compliquée d'entérocele* Verdier ; *entero-cyſtocele.* D.

Dans cette eſpece, qui eſt moins fréquente que l'entérocele compliquée de cyſtocele, l'hernie cyſtique eſt primitive, & l'inteſtinale acceſſoire. Elle eſt formée par la chute de l'inteſtin dans la poche du péritoine que la veſſie a entraîné avec elle dans ſa chute, & elle a les mêmes ſignes que l'entérocele compliquée de cyſtocele, je veux dire qu'elle réunit ceux de l'hernie cyſtique & de l'hernie inteſtinale, d'où vient qu'on ne doit en faire qu'une ſeule eſpece, quoique le cyſtocele tienne ici la premiere place, & que dans l'autre elle tienne la ſeconde. La cure de cette eſpece eſt fondée ſur celle des deux autres.

Le cyſtocele peut être compliqué de l'hernie de l'épiploon & de l'inteſtin, & alors de ces trois hernies il en réſulte une quatrieme, qu'on appelle *cyſtocele epiploïco-entérique.*

7. *Cyſtocele epiplocelica; epiplo-cyſtocele; hernia epiploico-cyſtica; hernia cyſtica epiplocelem inducens; Cyſtocele* ou *hernie de la veſſie compliquée d'épiplocele* Verdier; *épiplo-cyſtocele.*

Comme dans l'eſpece précédente le cyſtocele tient la premiere place, & l'entérocele la ſeconde, de même celle-ci eſt compliquée de la chute de l'épiploon que la veſſie en deſcendant a entraîné dans la cavité du péritoine. Cette hernie compoſée de la veſſie a les mêmes ſignes ſpécifiques que l'épiplocele compliqué de cyſtocele; d'où vient qu'on ne doit en faire qu'une même eſpece, quoique la derniere ſoit ici acceſſoire, & là primitive. Sa cure eſt la même que celle de l'une & de l'autre. Si dans cette eſpece la chute de l'épiploon eſt compliquée de celle de l'inteſtin, il en réſulte un cyſtocele entérico-épiploïque.

8. *Cyſtocele ab hyſteroptoſi; hyſtero-cyſtocele; hernia cyſtica uteri vaginæ prolapſui, inverſioni accedens* Auctorum; *Hernie cyſtique ſe mêlant à l'hyſtéroptoſe* Verdier; *Hyſtero-cyſtocele.* D.

Cette eſpece de cyſtocele eſt entiérement la même que l'hyſtéroptoſe

composée dont on a parlé ci-deſſus.

9. *Cyſtocele lumbaris* Clar. Doctor. Brun, *Lugdunenſis*, *Regiæ Scient. Societ. Monſpelienſ. Journ. de Méd. tom.* 21. L. *Cyſtocele lombaire.*

Une femme ſe plaignoit depuis long-temps de pluſieurs ſymptomes, entr'autres d'une tumeur molle, dont la fluctuation étoit peu ſenſible, ſituée ſous le foie, dans la région lombaire droite; cette tumeur avoit réſiſté à tous les remedes. L'illuſtre *Brun* Doct. Méd. fut conſulté; il s'apperçut que la tumeur diſparoiſſant lorſqu'on la touchoit avec la main, il ſurvenoit une abondante évacuation d'urine; d'où il conclut que c'étoit une nouvelle eſpece de cyſtocele produite par une hernie de la veſſie, ou plutôt du baſſin des reins, qui ſe trouvoit conſidérablement dilaté. Il guérit cette femme par le moyen des ſecours chirurgicaux.

LVII. *ENCEPHALOCELE* de Corvin, *diſſert. ſur l'hernie du cerveau;* Haller. *Diſput. Chir. tome* 2. *Hernie du cerveau*, du même, *dans l'endroit cité;* Le-

dran, *obs. Chir. 1.* Reiselius, *Ephem. nat. curios. Dec. 2. ann. 2. obs. 115.* Trew, *commerc. Litter. 1738. hebd. 52. n. 3.* Tacconi, *dissert. sur un monstre humain né à Boulogne*; Lechelius, *eph. nat. cur. Dec. 2. ann. 2. obs. 158.* Hernie du cerveau, du cervelet; Encéphalocele.

C'est une hernie causée par la chute du cerveau, du cervelet, en un mot de toute la substance du cerveau par l'ouverture des os du crâne qui ne sont point encore parfaitement ossifiés, que l'on connoît à une tumeur dont la grosseur, la figure & le siege varient, & dont les tégumens communs conservent leur couleur naturelle, à moins qu'ils ne soient affectés de la gangrene. Les enfans sont les seuls qui y soient sujets, & ils l'apportent en naissant. Elle est molle, indolente, à moins qu'il n'y ait inflammation; car alors elle est rénitente & douloureuse; elle est ordinairement fluctuante, & entourée à

ſa baſe d'un cercle oſſeux que l'on ſent au toucher, & qui borde l'endroit où les os manquent; elle n'eſt accompagnée d'aucun ſymptome fâcheux, du moins au commencement, lorſqu'elle eſt petite, & qu'elle occupe la partie ſupérieure latérale du crâne; mais elle cauſe des ſymptomes très-graves, tels que la paralyſie, les convulſions, l'aſſoupiſſement, l'inſenſibilité, &c. lorſqu'elle occupe l'occiput, ou tel autre endroit, lors ſur-tout qu'elle eſt groſſe. Ne la confondez point avec l'anévriſme faux auquel les enfans ſont ſujets, lorſqu'on leur donne un coup ſur la tête ou qu'on leur tire les cheveux. (*Voyez* l'Obſervation de Ledran que j'ai citée.)

Les cauſes de l'encéphalocele ſont, 1°. l'amas de cette lymphe ſubtile & viſible qui arroſe le cerveau, & qui l'empêche de ſe deſſécher, dans quelque partie intérieure du crâne. Cette lymphe ainſi amaſſée, comprime les vaiſſeaux de la partie oſſeuſe qui lui répond, la prive de ſa nourriture & l'empêche de s'oſſifier, ce qui n'arrive point aux autres os du crâne. La partie la plus foible & qui a le moins de

résistance cede, le cerveau s'insinue peu à peu dans le vuide que laissent les os, souleve les tégumens, & forme une tumeur. 2°. Une pression plus forte dans une partie du crâne que dans les autres, laquelle empêche pareillement l'ossification. 3°. L'écartement des os dans quelque endroit du crâne, occasionné par les causes susdites, & dans ce cas, quand même la tumeur ne seroit pas encore formée, elle peut l'être par un accouchement difficile & laborieux, lequel suffit, pendant que les os du crâne du fœtus sont encore ouverts, pour pousser le cerveau dans le vuide qu'ils laissent, & pour occasionner un encéphalocele.

Tous les encéphaloceles sont sujets aux inflammations, à la suppuration au sphacele, que l'on connoît aux signes qui leur sont propres. La cure est fondée sur la thérapeutique que l'on a assignée à ces genres de maladies.

1. *Encephalocele simplex; hernia cerebri simplex* Trewii, *comm. litter. loc. citat. Hernie simple du cerveau; Encephalocele simple.* C.

Cette espece est causée par la chute du cerveau ou du cervelet, ou de tous

les deux enſemble, & forme une tumeur diſtinguée par des ſignes génériques, laquelle groſſit peu à peu, qui eſt indolente, & dans laquelle on n'apperçoit aucune fluctuation, parce qu'il n'y a aucun amas de lymphe. Elle varie par le ſiege qu'elle occupe, & par ce qu'elle contient, renfermant tantôt le cerveau, tantôt le cervelet, & tantôt l'un & l'autre enſemble. Trew ne rapporte qu'un ſeul exemple de cette eſpece, & en effet elle eſt extrêmement rare. Il dit avoir vu un enfant qui avoit ſur le ſommet & ſur le côté gauche de la tête une tumeur groſſe environ comme un florin, & haute d'un pouce, & une autre plus petite de l'autre côté, laquelle ſe diſſipa inſenſiblement d'elle-même. On ſentoit autour de la tumeur le vuide que les os laiſſoient. On guérit l'enfant par la méthode de Ledran. (*Voyez* l'eſpece ſuivante.)

2. *Encephalocele hydro-cyſtica; hydroencephalocele, ſeu hernia cerebri compoſita* Corvini, Tacconii, Warneri, *Obſ. Chir. 11. pag. 59. Hernia cerebri fluctuans* Ledran; *Hernia cerebri purulento-ſeroſa* Reiſelii. *Encéphalocele*, ou *hernie du cerveau avec épanchement de ſéroſité; hydroencéphalocele.* C.

Cette espece est plus fréquente que la précédente, & elle est causée par la chute du cerveau ou du cervelet, ou de tous les deux ensemble; indépendamment d'un amas copieux de lymphe simple ou mêlé de pus. On la connoît à la tumeur, qui porte avec soi les signes génériques, & à la fluctuation dont elle est accompagnée. Elle varie, 1°. par le siege qu'elle occupe, & elle se forme tantôt dans l'os pariétal droit, comme dans le cas de *Ledran*, tantôt dans l'endroit où les os pariétaux se joignent avec l'os occipital, comme dans celui de *Tacconi*, & tantôt dans l'os occipital, comme dans les cas rapportés par *Corvin*, *Reiselius*, *Warner*. 2°. Par ce qu'elle renferme; elle renfermoit le cerveau, dans les cas de *Tacconi* & de *Corvin*; le cervelet, dans celui de *Reiselius*. 3°. Par le mélange des fluides qu'elle renferme. Elle ne contenoit que de la sérosité dans les cas de *Ledran*, de *Tacconi*, de *Corvin*; de la sérosité & du pus formé par une inflammation antérieure, dans celui de *Reiselius*. De là vient que, suivant l'observation de ce dernier, elle étoit d'abord dure, rénitente, & qu'après qu'on l'eut

l'eut ouverte, elle rendit une férofité limpide, & enfuite une matiere purulente, dont l'écoulement fe termina au bout de fept femaines par la mort du malade.

On guérit cette efpece; 1°. en appliquant pendant plufieurs jours, & même pendant plufieurs mois, fur la tumeur des compreffes épaiffes trempées dans de l'efprit de vin ou de l'eau de vie, que l'on contient en place avec le beguin ordinaire, & que l'on ne renouvelle qu'au bout de vingt-quatre heures, afin que venant à fe fécher & à fe durcir, elles compriment légérement la tumeur. *Trew* a guéri par cette méthode une hydrocéphale fimple, & *Ledran* une hydrocéphale compofée; la tumeur s'évanouit, la férofité fe diffipa, & l'offification fe fit avec tant de fuccès, que le vuide que laiffoient les os, & qui étoit prefque de la grandeur du pariétal, fe rétrécit au bout d'un mois, & fut entiérement fermé au bout de dix. Cette méthode réuffit également pour les petites encéphaloceles verticales ou latérales qui contiennent peu de férofité, mais elle ne vaut rien pour celles qui fe forment

dans l'occiput, ni dans tout autre endroit de la tête, lorsqu'elles sont considérables. La cure palliative est presque la seule qui ait lieu dans ces sortes de cas, & elle se réduit à garantir la tumeur des injures externes: il est rare qu'on la guérisse radicalement, cependant il y a des cas où l'on peut la tenter; car, comme dit Hippocrate, lorsque les maladies sont extrêmes, il faut avoir recours à des remedes extrêmes. Les indications se réduisent, 1°. à fortifier le cerveau, & à évacuer la sérosité superflue; 2°. à dissiper la lymphe qui s'est amassée dans la tumeur; 3°. à rapprocher les parties écartées, & à les garantir des injures du dehors; 4°. à procurer l'ossification; 5°. à diminuer le volume de la tumeur, ou à la dissiper; 6°. à prévenir la paralysie, les convulsions, l'excoriation, l'inflammation, la gangrene. *Voyez* Trew, *dans l'endroit cité ci-dessus*, & Salzman, *Dissert. de tumor. quibusd. ser.* Vous observerez par rapport à la seconde indication, qu'au cas que vous ne puissiez procurer l'écoulement de la lymphe par l'usage des remedes externes & internes, il faut avoir soin de garantir le

cerveau de même que ses productions des atteintes de l'air & de tout ce qui peut lui nuire, & évacuer peu à peu la lymphe en perçant la tumeur, à moins que la gangrene dont le sujet est menacé, ne vous oblige d'en procurer l'écoulement tout à la fois ; quoique des gens fort habiles condamnent cette opération comme mortelle, & que d'autres aiment mieux recourir à la ligature. Vous observerez par rapport à la troisieme, qu'il est plus aisé de garantir les parties des injures de l'air, lorsque l'ouverture est petite, & qu'on évacue la lymphe peu à peu ; & qu'au cas que les circonstances vous obligent à la faire plus grande, il faut avoir sous la main les compresses & les bandages dont on peut avoir besoin. L'évacuation de la lymphie, lors sur-tout qu'elle est lente, peut favoriser le recul des parties ; & au cas que ce moyen ne réussisse point, il faut tenter la méthode de *Ledran.* Est-il à propos, quand même il réussiroit, d'inciser & d'enlever la partie du cerveau qui est déplacée, & qui ne peut se réduire ?

3. *Encephalocele* Lechelii, *Eph. nat. Cur. Dec.* 2. *An.* 2. *Observ.* 158. *Hydro-*

encephalocele spinæ bifidæ mixta ; Hydro-encephalocele, ou *hernie du cerveau avec épanchement*, *compliquée de spina bifida.* C.

Lechelius a vu un enfant qui naquit avec deux tumeurs, l'une dans le milieu de l'occiput, laquelle étoit de la grosseur d'un gland, molle & couverte de poil ; l'autre dans l'épine du dos, & de la grosseur d'un œuf ; il fut enfin attaqué d'un hydrocéphale complet qui le mit au tombeau.

On ouvrit le cadavre, & l'on trouva, indépendamment de la lymphe qui remplissoit les tumeurs, un spina bifida dans les lombes, & un trou étranger dans l'os occipital. La cure de cette espece est fondée sur celle de la précédente.

Observation premiere. Si quelqu'un veut avec *Corvin*, comprendre sous le genre de l'encéphalocele les différentes especes de spina bifida, je ne m'y oppose point. S'il se forme un trou étranger dans les os du crâne, & que la lymphe venant à s'y amasser, pousse en dehors les membranes du cerveau, & que celui-ci reste en place, doit-on mettre cette maladie au rang des encéphaloceles ? L'écartement des sutures

du crâne peut-il occaſionner un encéphalocele hydrocyſtique?

Obſervation deuxieme. Doit-on admettre un genre de pneumonocele? Il paroît conſtaté par l'obſervation de *Foubert*, que l'on peut voir dans le premier tome des Mémoires de l'Académie de Chirurgie, de même que par ce que *Gunzius* en dit dans ſes ouvrages.

LVIII. *HYSTEROLOXIA; Obliquitas uteri*, Roederer. *Elem. art. obſtetric.* §. *449*, *507*; Levret, *obſerv. ſur les accouch. Inclinatio, reclinatio, obliquitas uteri*, Deventer, *cap. 46*, *47*, *48*; Ruyſch, *obſerv. 98. Inclinaiſon, obliquité de la matrice*, Sabathier, *Mém. de l'Académie de Chirurg. tome 3*, &c.

Cette maladie affecte ſouvent la matrice dans le temps de la groſſeſſe, & elle conſiſte dans l'obliquité de ce viſcere, qui reſte renfermé dans l'abdomen; ce qui n'a pas lieu dans l'hyſtérocele. On la connoît, en ce que l'axe

du baſſin étant dans ſa ſituation naturelle, la direction de ſon orifice change de place, ſe portant tantôt ſur le devant, tantôt ſur le derriere, & tantôt ſur les côtés, indépendamment de divers autres ſymptomes qui varient ſuivant les eſpeces. Le diagnoſtic générique ſe confirme par celui de l'eſpece.

1: *Hyſteroloxia anterior; uterus antrorſum inclinatus; uterus in partem anteriorem obliquus; inclinatio uteri* Auctorum; *Venter propendulus* Latinorum; *Matrice tombée en avant*, Deventer; *inclinaiſon de la matrice en avant, ventre en beſace*. L.

Cette eſpece vient de la foibleſſe des muſcles du bas-ventre, & de ce que le placenta au lieu de s'inſérer dans le fond de la matrice, prend ſon inſertion dans la partie antérieure de ce viſcere. Voici les ſignes auxquels on la connoît. Le bas-ventre pend ſur l'os pubis, & porte ſur les cuiſſes des femmes enceintes lorſqu'elles ſont aſſiſes; les hypocondres ſont moins tendus & moins pleins, l'orifice de la matrice eſt plus haut qu'à l'ordinaire, on ne peut y atteindre que difficilement & en partie, & quelquefois même qu'en intro-

duisant la main entiere dans le vagin; il est presque tourné directement vers l'os sacrum, on ne peut y introduire le doigt que lorsqu'il est plié; la vessie étant comprimée, la malade est sujette à une rétention ou à une incontinence d'urine, & à un tenesme incommode; elle sent des tiraillemens dans le bassin, elle a peine à marcher & à changer de place; l'accouchement est difficile, lent, & accompagné de douleurs fausses, plus fréquentes & plus fortes; le fœtus a le sommet de la tête tourné vers l'os sacrum, & l'occiput vers l'orifice, lorsqu'il est bien situé; la vessie qui contient la liqueur de l'amnios est oblongue, grêle, faite comme un boudin; elle perce plutôt, & sa rupture est suivie d'un écoulement continuel d'urine. Cette espece exige que pendant le temps de sa grossesse, on soutienne le bas-ventre avec un suspensoire, que l'on fasse rester la femme au lit, & qu'on l'accouche étendue sur le dos, le bassin plus haut que la poitrine, & qu'on lui fasse soutenir le bas-ventre avec une nappe pliée en plusieurs doubles, que deux aides robustes & intelligens soutiennent par

les deux bouts. *Levret* prétend qu'il eſt mieux de l'accoucher en la faiſant mettre à genoux, appuyée ſur ſes coudes. Conſultez là-deſſus *Deventer*, *Levret*, *Roëderer*, &c.

2. *Hyſteroloxia poſterior; uterus retrorsùm inclinatus; uteri reclinatio* Auctorum; *uterus in partem poſteriorem obliquus* Roederer; *Matrice renverſée contre les vertebres*, Deventer; *Inclinaiſon de la matrice en arriere*. L.

Sabathier nie cette eſpece, mais *Deventer*, *Levret*, *Roëderer*, & quelques autres l'admettent. Elle eſt cauſée par l'inſertion du placenta dans la partie poſtérieure de la matrice, par la trop grande proximité de la tubéroſité de l'os ſacrum de la ſymphyſe des os pubis, jointe à la courbure des vertebres des lombes en arriere, & ſouvent encore au peu de capacité du baſſin. On la connoît à ce que la tumeur du bas-ventre monte plus haut, qu'elle eſt moins ſaillante, plus platte; au vomiſſement qui ſurvient vers le terme de la groſſeſſe, & qui eſt plus fréquent & plus conſidérable; à la dypſnée, à la petiteſſe & à la fréquence de l'inſpiration; la tête étant engagée dans les

os pubis, comprime l'uretre, & cause une suppression d'urine; la région du pubis est tendue, élevée, douloureuse lorsqu'on la presse; l'orifice de la matrice étant tourné en bas, on y atteint aisément, (*Deventer* prétend qu'il est tourné vers les parties antérieures, & qu'on ne peut toucher que son bord inférieur); enfin la fontanelle se présente à l'orifice de la matrice, & l'on sent son battement. *Voyez* dans *Roéderer* l'accouchement qu'il convient de pratiquer dans l'espece dont nous parlons.

3. *Hysteroloxia lateralis; uterus in latera obliquus* Roederer; *uterus lateraliter inclinatus; obliquitas uteri propriè dicta* Auctorum; *Matrice inclinée sur les côtés*, Deventer; *inclinaison latérale de la matrice; obliquité de la matrice.* L.

Cette obliquité varie, tantôt vers le côté droit, tantôt vers le gauche, & elle est compliquée tantôt avec l'intorsion de la matrice, & tantôt non. Cette espece est souvent causée par l'insertion du placenta dans les côtés de la matrice, & par la foiblesse des ligamens qui l'attachent des deux côtés. Voici les signes qui la font connoître,

Le bas-ventre n'est point élevé dans le milieu, mais applati; on y remarque un enfoncement longitudinal qui ne le partage point par le milieu, & qui forme une tumeur des deux côtés. La femme sent dès les premiers mois de sa grossesse une dureté des deux côtés du bas-ventre, qui va toujours en augmentant, qui est fixe est plus douloureuse que le reste du bas-ventre; les mouvemens du fœtus dans le côté opposé à l'obliquité sont plus sensibles & plus fréquens; elle sent un engourdissement dans les extrémités qui sont du côté sur lequel la matrice porte, qui la font boiter; il y vient des varices, les glandes des aines s'enflent, elle sent en accouchant des douleurs dans la cuisse, &c. L'orifice de la matrice est plus haut qu'à l'ordinaire, on a de la peine à y atteindre, on ne peut toucher que le bord inférieur, & il est tourné vers le côté opposé à l'obliquité; la difficulté d'urine est plus ou moins grande, l'accouchement est difficile, lent, & accompagné de douleurs fausses plus fortes & plus fréquentes; la tête du fœtus est poussée par la matrice dans le vagin dans une direction transf-

verſale ; elle croiſe le baſſin, & ſi elle vient à tomber dans ſa cavité, ſon ſommet eſt tourné vers les os pubis, vers ceux des îles, & même vers l'iſchion ; la veſſie qui renferme la liqueur de l'amnios eſt oblongue, grêle, en forme de boudin ; elle perce plutôt, & ſa rupture eſt ſuivie d'un écoulement continuel d'urine. Le cordon deſcend quelquefois, de même que le bras, & empêche la tête de deſcendre ; le cou eſt enfin pouſſé dans le vagin, il s'allonge, & le fœtus meurt en peu de temps. L'expérience nous apprend qu'on ne remédie point à ce mal en ſe tenant couché ſur le côté oppoſé à celui où eſt l'obliquité. Conſultez, pour le traitement qu'exige cette eſpece d'obliquité, Deventer, Levret, Roederer, &c.

4. *Hyſteroloxia citra graviditatem ; lateralis uteri non gravidi inclinatio* Ruyſch, *Obſ. 98. Inclinaiſon latérale de la matrice*, ou *obliquité de la matrice ſans groſſeſſe.*

Ruyſch a trouvé des femmes dont la matrice avoit changé de ſituation, quoiqu'elles ne fuſſent point enceintes, & étoit inclinée vers l'un ou l'autre côté, ce qui leur cauſoit des dou-

leurs dans l'hypogaſtre, un déſir continuel d'uriner, & un téneſme fréquent. Il a trouvé plus d'une fois en ouvrant les cadavres, que la matrice étoit inclinée vers le côté gauche, & je crois avec lui que ce changement de ſituation peut venir d'un défaut de conformation, auſſi-bien que de la groſſeſſe.

LIX. *PARORCHIDIUM*; *Teſticulorum ſerior deſcenſus, vel retractio*, Gueltmazii; *diſſert. 1. tom. 5.* Haller, *diſput. anatom.* Verdier, *de la hernie de la veſſie urinaire, Mém. de l'Académie de Chir. tome 2.* Dionis, *Opérat. de Chirurg. démonſtr. 3.* Thomas Bartholin, *hiſt. anat.* Felix Plater, *Mantiſſ. obſerv.* Morgagni, *Adverſ. 4.* Ambr. Paré, *de tumoribus contr. natur. particular.* Déplacement des teſticules; teſticules dans le ventre, dans l'aine, près de l'aine, rétraction des teſticules, intruſion des teſticules.

Cette maladie consiste dans le déplacement d'un testicule ou de tous les deux ensemble, dont le siege est le scrotum, après que l'homme est né. On la connoît en visitant le scrotum, aussi-bien que par la place que les deux testicules ou l'un des deux occupe; car il arrive quelquefois que tardant à descendre, ils restent cachés dans le bas-ventre, & qu'on ne les apperçoit point, qu'ils restent dans les anneaux, ou un peu plus bas, ou, qu'après être descendus dans les bourses, ils remontent, ils se retirent vers les anneaux, ou y entrent.

1. *Parorchidium à sero descensu; serior testiculorum descensus* Quelmaltzii, Thom. Bartholin, Félix Plater, Morgagni, Paré, Dionis, Verdier, *loc. cit. Testicules dans le ventre, dans l'aine, près de l'aine; descente tardive des testicules.* L.

Cette espece varie en trois manieres; car, ou les testicules restent cachés dans la cavité du bas-ventre, de sorte qu'on ne les apperçoit point; ou bien, ils restent dans les aines, où ils forment deux petits monticules; ou bien ils s'arrêtent auprès, de maniere

qu'ils faillent davantage. Les fignes de cette efpece font l'abfence d'un tefticule ou de tous les deux enfemble dans le fcrotum, parce qu'ils n'y font point encore defcendus, de même que leur préfence dans l'un des endroits dont on vient de parler. Vous remarquerez que la feconde variété de cette efpece eft fouvent accompagnée de douleur, ce qui la diftingue du défaut de tefticule. Les tefticules reftent quelquefois dans l'endroit où ils fe trouvent; mais pour l'ordinaire, & fouvent même auffi-tôt après la naiffance, ils quittent là place où ils étoient, & defcendent dans le fcrotum. Lorfqu'ils tardent long-temps à defcendre après la naiffance, il ne faut fouvent pour les faire tomber dans les bourfes que l'âge de puberté, un faut violent, l'ufage des femmes, &c. On doit commettre la premiere variété à la nature; employer dans la feconde les topiques émolliens, & remettre au temps la troifieme.

Prenez garde que la trop grande dilatation des anneaux qu'occafionne la defcente des tefticules, ne donne lieu à une hernie. Prenez garde auffi de ne point confondre les tumeurs de la fe-

conde & de la troisieme variété avec l'hernie, & d'y appliquer des bandages, ni des emplâtres corroborans; & au cas qu'un Chirurgien ignorant l'ait fait, & que vous soyez appellé trop tard, ayez recours aux remedes externes & internes que vous jugerez propres à faire cesser l'inflammation, ou à la prévenir, & à calmer la douleur.

2. *Parorchidium à retractione; testiculorum retractio* Quelmaltzii, *loc. cit.* Suberini, apud Solenandrum, *sect. 4. cons. 18. &c. Rétraction des testicules.* L.

La rétraction d'un ou de deux testicules du scrotum dans l'aine est souvent causée par le calcul des reins ou de la vessie, par le trop de précipitation avec laquelle on marche en voyageant, lorsqu'on n'y est point fait, par les efforts que l'on fait pour retenir son urine, &c. *Quelmaltzius* a connu un petit enfant, qui pour avoir trop long-temps retenu son urine, s'attira une rétraction des testicules accompagnée de douleurs violentes, & d'une si grande contraction du scrotum, que l'on eût dit qu'il n'en avoit point. Les testicules formoient dans l'aine une tumeur dure & douloureuse, qui l'em-

pêchoient de marcher, & qu'il vint à bout de guérir avec des topiques émolliens, & des antiſpaſmodiques. Le repos remédie à la rétraction des teſticules, que l'on s'eſt attirée en marchant trop vîte, & on la prévient en marchant d'un pas plus modéré. *Voyez* pour la premiere variété, ce que je dis de la cure du *calcul.*

3. *Parorchidium ab intropreſſione; teſticulorum in inguen intruſio* Solenandri *Conſ. ſect. 4. conſ. 18.* Intruſion des teſticules dans l'aine; intropreſſion des teſticules. L.

Les enfans à force de ſe manier les teſticules, de les faire monter & de les preſſer, les engagent ſi fort dans l'aine, qu'ils y reſtent quelquefois, ce qui nuit à leur ſanté, à moins qu'ils ne redeſcendent promptement. Je ne dis rien ici du relâchement du péritoine que cauſe cette intruſion, & qui eſt aiſément ſuivie d'une hernie. Un homme qui voyageoit ſur un cheval qui avoit le pas rude, s'étant froiſſé le teſticule contre la ſelle, l'autre remonta dans l'aine, & s'y engagea ſi fortement, qu'il fut impoſſible de le faire redeſcendre. Il s'y forma une tumeur dure & dou-

loureuse, qui le retint au lit pendant plusieurs jours. La fievre étant survenue dans ces entrefaites, il mourut avant qu'on pût recourir à la célotomie, sur le succès de laquelle un des Chirurgiens comptoit beaucoup. Le cadavre ayant été ouvert, on trouva le testicule sous le péritoine, & tellement engagé dans les muscles du bas-ventre, qu'il paroissoit ne faire qu'un corps avec eux; ce qui fit croire que quand même on en seroit venu à l'opération, elle n'auroit point réussi. Voyez *Solenandre*, dans l'endroit cité. L'Auteur dont je viens de parler rapporte qu'un homme après avoir été guéri de plusieurs especes de fievres, eut enfin une rétraction d'un testicule. Pour le faire descendre, il le frotta pendant plusieurs jours avec les mains, ce qui lui causa des douleurs violentes dans la partie. Le testicule ayant repris sa place environ douze jours après, quelqu'un lui conseilla de le frotter pendant deux jours avec de l'huile de térébenthine, ce qui lui causa tant de chaleur & de douleur dans la partie, qu'il fut obligé d'en interrompre l'usage. Il s'apperçut depuis que son testi-

cule s'étoit allongé, étoit devenu plus foible & plus flasque, & que le crémaster étoit affecté d'une paralysie qui l'empêchoit de remonter. Peut-on regarder ce vice du testicule comme une quatrieme espece de parorchidium?

Observation. Toutes les différentes especes de déplacement, ne sont point comprises sous ceux de la matrice & des testicules. Par exemple, l'estomac peut se déplacer & tomber dans la poitrine, sans former une hernie du bas-ventre; (*Kirschbaum* appelle ce dernier déplacement hernie interne de l'estomac: *Voyez* Haller, *disput. chir. tom.* 3.) La rate, le foie, les intestins, sont sujets au même accident, & le fœtus se déplace de même dans les conceptions qui se font hors de la matrice. On doit regarder ce que j'ai dit des aberrations de ces visceres & des autres, s'il y en a, comme une énumération, plutôt que comme une description exacte de ces maladies. C'est à ceux qui les observeront à les rapporter à leurs genres, & à leur donner un caractere générique.

LX. *EXARTHREMA* Græcor. *Exarthrosis*, *Pararthrema* eorumd. *Luxatio*, *subluxatio*, *distorsio*, Heister. *Instit. chir. tom.* 1. Boerhaave, *Aph. comment. tom.* 1. Gorter. *Chir. repurg. cap.* 6. Platner. *Instit. chir.* §. 1090. 1213. *Luxation*, *entorse*, Duverney, *Malad. des os*, *tome* 2. Petit, *Malad. des os*, *tom.* 2. Col de Vilars, *Chir. tome* 5. de la Faye, *Princ. de Chirurg.*

La luxation est une séparation de contiguité dans les articulations des os qui sont joints par diarthrose, & non par synarthrose. On la connoît 1°. au défaut de mouvement partiel ou total de la partie luxée, lorsqu'on ne peut l'attribuer à la crainte qu'a le sujet de se causer de la douleur en la remuant, ni à une autre maladie; 2°. à l'altération de la figure & de la situation naturelle de la partie, lorsqu'elle ne vient ni d'un vice de conformation, ni d'une autre maladie; 3°. à la

douleur qui la ſuit, & qu'on ne peut attribuer à d'autre cauſe; 4°. à la tumeur qui ſe forme dans la partie luxée; 5°. au vuide que laiſſe l'os en ſe déplaçant; 6°. à la tenſion des muſcles, laquelle eſt plus forte dans la partie oppoſée à celle qui eſt luxée; 7°. à la révolution de l'autre os de l'extrémité, ſur la partie oppoſée à la luxation; 8°. au raccourciſſement ou à l'allongement de la partie luxée, (ce dernier eſt preſque inſenſible dans les luxations incomplettes.) 9°. à la réduction, laquelle eſt tantôt difficile, très-difficile & impoſſible, & tantôt facile.

Les principes de la luxation ſont une violence externe, comme un coup, une chute, un ſaut, un effort, &c. La contraction trop violente des muſcles, ſoit qu'elle ſoit volontaire ou convulſive; la paralyſie des mêmes muſcles; la relaxation des ligamens, des cavités des articles, leur débilité, leur trop grand allongement, leur relâchement, leur enflure; l'amas d'une ſynovie épaiſſe qui s'endurcit dans les cavités des articulations; le gonflement des cavités dans leſquelles les os s'emboîtent; la protubérance qui forment un

calus, une excroissance interne, une tumeur squirreuse des glandes mucilagineuses, le gonflement de la tête de l'os, un aposteme qui se forme dans les articles.

On divise la luxation en simple, composée & compliquée, en incomplette & complette. On l'appelle aussi oblique ou directe, selon que l'os luxé prend une situation oblique, respectivement à celle qu'il a naturellement, ou qu'il descend suivant la direction naturelle de l'article. Il y a des luxations qui viennent de causes externes, & il y en a d'autres qui sont occasionnées par des causes internes; & c'est là-dessus qu'est fondée la division que j'ai faite de leurs especes.

La cure de la luxation consiste, 1°. à réduire la partie luxée; 2°. à la contenir en place; 3°. à dissiper les symptomes qu'elle cause. On se sert pour réduire la partie de l'extension, de la contre-extension, de l'impulsion, qui se font avec les mains, les serviettes, les lacs, ou autres instrumens semblables. On connoît que la partie est réduite, au bruit sourd qu'elle fait pendant qu'on la réduit, au rétablissement

de sa figure, de sa position, & de sa situation naturelle, à la rémission de la douleur, au mouvement libre de la partie. Les obstacles qui s'opposent à la prompte réduction de la partie, sont l'enflure, l'inflammation, à moins qu'elles ne soient causées par l'os qui est luxé, les convulsions, une fracture dans le voisinage de l'article. On la contient en place après l'avoir réduite par le repos, des bandages convenables, & en tenant la partie dans sa situation naturelle. La crainte que j'ai d'être trop prolixe, m'empêche d'entrer dans un plus grand détail. Ceux qui voudront en savoir davantage, peuvent consulter les Auteurs que j'ai cités. On prévient les symptomes par différens moyens convenables à leur nature.

(A) *Luxations par cause externe. Exarthremata à causâ externâ.*

1. *Exarthrema; luxatio simplex; Exarthrema completum simplex à vi externa* Auctorum citatorum, ut Petiti *cap.* 1. Vilarsii *art.* 10. Duverney *cap.* 1. &c. *Luxation complette & simple par cause externe.* D.

Cette espece varie, 1°. eu égard à la partie luxée, qui peut être l'humerus, le carpe, les doigts, le fémur, la mâchoire inférieure, &c. 2°. eu égard au siege de la luxation, qui est tantôt au haut, tantôt au bas de la partie, tantôt en dedans, tantôt en dehors. Elle est toujours causée par une violence externe, & elle se fait presque toujours dans les anarthroses, ou les arthrodies, & rarement dans les ginglymes. Joignez-y les signes génériques 1, 2. 4, 5, 6, 7, 8; la douleur vive que l'on ressent dans l'instant que la luxation se fait, & qui dure long-temps après, le mouvement qui est plus aisé vers une partie que vers l'autre, & la difficulté de la réduction. Consultez pour les signes particuliers qui varient suivant la partie, & selon que la luxation est complette, les Auteurs que j'ai cités. On guérit cette espece par la réduction, en appliquant sur la partie une compresse simple trempée dans quelque drogue résolutive; par le repos, en tenant la partie dans une situation naturelle, & par un bandage plus ou moins fort, selon que la partie est plus ou moins sujette à se luxer.

On prévient l'enflure & la douleur de la partie, de même que la fievre par le moyen de la saignée, des narcotiques, &c.

2. *Exarthrema subluxatio simplex; Exarthrema incompletum simplex, constans à vi externâ* Auctorum, ut Petiti, Duverneyi, Vilarsii, *loc. citat. Luxation incomplette & simple par cause externe.* B.

Cette espece varie de même que la précédente; 1°. eu égard à la partie luxée; 2°. à son siege; elle est aussi causée par une violence externe; elle se fait sur le champ; à peine en arrive-t-il d'autre dans les ginglymes; elle survient aussi, mais plus rarement, dans les enarthroses & les arthrodies. Joignez à ce que je viens de dire les signes génériques 4, 5, 6, 7. de même que le défaut de mouvement vers telle autre partie de même nature, une douleur plus vive, une tumeur plus grosse dans l'article, la réduction, laquelle toutes choses d'ailleurs égales, est moins difficile que dans la précédente. La cure est fondée sur ce que j'ai dit de la premiere espece.

3. *Exarthrema distorsio; Exarthrema incompletum*

incompletum inſtantaneum à vi externâ Auctorum, ut Petiti *Tom. II. cap. 14.* Duverneyi *Tom. II. cap. 5. &c. Entorſe.* B.

L'entorſe eſt ſubite, & occaſionnée par une violence externe. Elle ſurvient dans les énarthroſes, les arthrodies & les ginglymes. On la connoît à la douleur aiguë, à l'enflure & à la chaleur de l'article, à la difficulté de remuer la partie, qui eſt d'abord petite, & qui augmente en peu de temps; la tête de l'os ne quitte point ſa place, & le membre ne perd ni ſa figure, ni ſa ſituation. On doit commencer la cure par des répercuſſifs, dont l'application doit ſuivre l'entorſe. S'ils ne ſuffiſent point, ou que le mal ſoit trop invétéré pour en faire uſage, il faut recourir au repos, à la diete, à la ſaignée, aux clyſteres, aux différentes eſpeces de topiques, pris dans la famille des émolliens, des laxatifs, des anodins, au cas que la douleur & l'inflammation ſoient dans leur force; commençant par les réſolutifs les plus doux, d'où l'on paſſera à ceux qui ſont plus forts, ſi les ſymptomes dont je viens de parler ſont modérés; & l'on achevera la cure par

des toniques ſpiritueux & réſolutifs, par les eaux thermales & leur limon.

4. *Exarthrema complicatum ; luxtatio complicata à vi externâ*, des Auteurs cités ci-deſſus ; *Luxation compliquée par cauſe externe*. D.

Cette eſpece varie, eu égard à la partie luxée & au ſiege de la luxation. Les accidens avec leſquels elle peut être compliquée ſont les plaies, les fractures, l'échymoſe, les convulſions, la paralyſie, l'inflammation, la gangrene, les apoſtemes, le craquement, &c. Elle eſt cauſée par une violence externe; elle ſe fait tout-à-coup, & elle a les ſignes de la 1e. & 2e. eſpeces, ſelon qu'elle eſt complette ou incomplette. On peut y joindre les ſignes propres aux affections compliquées, qu'on peut voir ailleurs. Sa cure eſt fondée ſur celle de la 1e. & de la 2e. eſpece, de même que ſur celle des accidens dont j'ai parlé. Cette eſpece me meneroit trop loin, ſi j'entrois dans le détail de la cure ſpéciale qui convient à chacun des vices dont la luxation peut être compliquée ; c'eſt pourquoi je renvoie aux Auteurs cités ſous le genre.

(B) *Luxations par cause interne.* Exarthremata à causâ internâ.

5. *Exarthrema à convulsione ; Luxatio à musculorum contractione convulsivâ, vel spasmodicâ*, de la Faye, Vilars, Duverney, Petit, &c. *Luxation causée par la convulsion.* D.

Cette espece varie eu égard à la partie luxée, & au siege de la luxation. Elle n'est causée par aucune cause procatartique, mais bien par les convulsions violentes, les spasmes, les crampes, qui font sortir la tête de l'os de la cavité où elle est enfermée. Elle cause de la douleur au commencement, au milieu & à la fin. Elle est difficile à réduire, & les douleurs dont elle est accompagnée, augmentent par les extensions qu'elle exige. On peut y joindre les signes génériques, & l'obliquité de l'os. Les indications curatives consistent à réduire la tête de l'os, à le contenir en place, & à calmer la convulsion par des moyens qui varient selon les causes qui l'occasionnent. *Voyez* les Maladies convulsives.

La connoissance de cette espece nous

conduit à celle de la luxation qui est causée par la contraction volontaire, mais trop forte des muscles. Par exemple, un bâillement trop fort peut faire luxer la mâchoire inférieure. Sa cure est fondée sur celle de la 1e. espece.

6. *Exarthrema à paralysi; Luxatio à musculorum paralysi*, des Auteurs, comme Duverney, &c. *Luxation causée par la paralysie.* L.

Cette espece varie eu égard à la partie luxée & à sa simplicité, comme lorsque la paralysie qui cause la luxation est seule; & par sa complication, lorsque la paralysie est compliquée avec la laxité des ligamens. Ajoutez aux signes génériques 1°. & 2°. l'amaigrissement de la partie, la douleur, qui pour l'ordinaire est légere, la facilité de la réduction, la difficulté de contenir la partie réduite, même avec les bandages, à moins qu'elle ne reste en place d'elle-même, la descente directe du membre, son allongement, qui est considérable, la tête de l'os qui vacille dans sa cavité, qui en sort, & le vuide qu'elle laisse entre elle & la cavité, la tension égale des muscles dans une partie comme dans l'autre; à quoi l'on peut ajouter

que l'os qui eſt à l'extrémité ne ſe tourne vers aucune partie déterminée. La luxation ſimple & la compliquée ne different entr'elles que par le degré de leur intenſité. La partie étant réduite, & contenue avec un bandage, il faut employer pour la guériſon de la paralyſie les remedes indiqués pour celle des maladies de cette claſſe. *Voyez* ce que dit Duverney de la luxation compliquée : ajoûtez-y la cure de l'eſpece ſuivante.

7. *Exarthrema à deſmochaunoſi; luxatio à ſeroſâ ligamentorum laxitate*, des Auteurs, comme Duverney, &c. *Luxation par le relâchement des ligamens.* L.

Cette eſpece affecte différentes parties : elle eſt cauſée par une ſéroſité ſurabondante, qui relâche les ligamens, ſans que les muſcles ſoient paralyſés. Elle vient par degrés ; la partie ne s'amaigrit point. Aux ſignes mentionnés n°. 1, 2. 4, 5, 6, 7, ſe joignent la douleur, l'enflure de l'article, le raccourciſſement du membre : ſa réduction exige autant de force que celle de l'eſpece qui vient d'une cauſe externe, & il faut un bandage très-fort pour la contenir. Lorſque la partie eſt une fois

réduite, elle reste d'elle-même en place sans le secours d'aucun bandage, tant qu'on ne la remue point; mais elle se luxe de nouveau, quelque léger mouvement que l'on fasse. On la guérit par la réduction, les bandages, les hydragogues, les sudorifiques, les étuves, les diurétiques, les topiques spiritueux, aromatiques, irritans, par les eaux thermales & le limon qu'elles déposent, la vapeur de l'alcohol allumé, les fumigations aromatiques, les toniques, les véficatoires, par une diete dessicative, diaphorétique, diurétique.

On voit par ce qui précede, que la luxation causée par la foiblesse des muscles ensuite d'une maladie chronique, exige, indépendamment de la réduction & des bandages, l'usage des stimulans, des analeptiques, des spiritueux & des frictions mercurielles. On voit encore que celle qui résulte de l'érosion des ligamens par une matiere purulente, est presque incurable, & que la luxation peut aussi venir de l'allongement qui accompagne la foiblesse des ligamens.

8. *Exarthrema à desmophlogiâ; luxatio à phlogodeâ ligamentorum intumescentiâ*, Duverney *loc. cit. pag.* 21. 60, & 63. *Luxation par le gonflement des ligamens*, L.

Cette eſpece, au rapport de *Duverney*, affecte les ligamens des cuiſſes & des genoux, leſquels venant à s'enfler enſuite d'une fluxion ou d'un dépôt, rempliſſent la cavité des articles, & en font ſortir la tête de l'os avec une douleur violente, laquelle augmente à tous les mouvemens de l'article. La prominence de l'article eſt beaucoup plus conſidérable, & la partie ſe meut en tous ſens ; elle eſt accompagnée d'inflammation & de divers autres ſymptômes. On la guérit par des remedes antiphlogiſtiques employés à temps, ſur-tout par la ſaignée, par des topiques émolliens & anodins, auxquels on doit faire ſuccéder les réſolutifs après que la douleur eſt calmée. On doit y joindre les épipaſtiques & les cauteres, pour faire une plus grande révulſion.

9. *Exarthrema paſtaceum ; Luxatio à ſynoviæ lenteſcentis copiâ*, des Auteurs cités ; *Luxation par l'abondance de la ſynovie*. L.

La partie varie dans cette eſpece, & elle ſe luxe à l'occaſion d'une ſynovie épaiſſe & rédondante ou plus ténue & plus ſéreuſe qu'à l'ordinaire, ſans être plus abondante ; car dans ce cas elle

produiroit la ſeptieme eſpece. L'os ſort de ſa cavité, & quoiqu'en tentant de le réduire, on l'approche aiſément des bords de la cavité, & qu'on le pouſſe même au-delà, on ne peut jamais le faire rentrer dans ſa cavité; on ſent une réſiſtance inſurmontable, & l'on entend un bruit pareil à celui que fait l'argile mouillée lorſqu'on la pétrit. On ne ſent aucune douleur; l'article fait ſaillie, & ſe meut dans tous les ſens qui lui ſont naturels. La deſcente & l'allongement ſont directs dans les ginglymes, & accompagnés des ſignes génériques, 1, 2. 4, 5, mais non point de ceux qui ſont énoncés aux nº. 6 & 7. l'os s'éleve dans les arthrodies & les énarthroſes, & le membre ſe raccourcit avec les ſignes génériques, 1, 2, 4, 5, 6, 7. On guérit cette eſpece 1º. en réduiſant l'os dans ſa cavité autant que faire ſe peut; 2º. en l'aſſujettiſſant avec un fort bandage qui le preſſe vers le fond, afin que la ſynovie s'amaſſant tout autour & ſe répandant au dehors, puiſſe ſe ſentir de l'action des topiques réſolutifs & diſcuſſifs qu'on applique ſur la partie; 3º. en agitant long-temps la tête de l'os

dans sa cavité, toutes les fois qu'on renouvelle l'appareil, afin de piler & d'atténuer la synovie, & la mettre en état de s'évacuer par la perspiration & d'être réabsorbée.

Ce que je viens de dire suffit pour vous faire connoître la nature de cette espece de luxation qui résulte d'un coup ou d'une chute violente sur un article, & qui est occasionnée par un amas de synovie épaissie. Quoiqu'il ne survienne aucune luxation lors du coup ou de la chute, il arrive cependant que la tête de l'os étant rudement poussée dans sa cavité, elle froisse les parties qu'elle renferme, y cause une obstruction, une inflammation & un apostême, & sur-tout un amas de synovie, lequel relâchant les ligamens & distendant la cavité, oblige dans la suite l'os à en sortir. On ne sauroit peser trop mûrement ce cas; car lorsque la luxation est une fois formée, il n'y a plus moyen de la réduire. *Voyez* les Auteurs cités, & sur-tout ce que dit *Petit*, de la *Luxation du fémur en suite d'une chute sur le grand trochanter.*

10. *Exarthrema tophaceum; Luxatio à synoviæ concretione*, Col de Vilars,

Duverney, &c. *Luxation par la concrétion de la synovie.* L.

Cette espece varie par la partie qu'elle affecte, & elle a lieu dans le rhumatisme des articles de même que dans la goutte. On la connoît au peu de progrès qu'elle fait, à l'absence de la douleur, à l'impossibilité où l'on est de réduire, malgré la facilité que l'on trouve à amener l'os jusqu'au tophus au bruit qu'il fait pendant qu'on le réduit, & qui est le même que celui que rend un corps solide que l'on frappe, à la prominence de l'article, à la facilité qu'il a de se mouvoir dans tous les sens qui lui sont naturels. Cette espece est presque incurable; cependant pour faciliter la réduction, on peut tenter les remedes qui sont propres à ramollir la matiere, & à fortifier les ligamens & les tendons. *Voyez* Duverney, *à l'article de l'Ankylose, tom. 2. pag. 350.*

Ceci nous conduit au diagnostic & à la cure, si tant est qu'il y en ait, de la luxation occasionnée par un cal ou une excroissance formée dans la cavité, & par le gonflement squirreux de ses glandes mucilagineuses; de même qu'à celle de la luxation causée

par l'endurciſſement des ligamens, laquelle admet les remedes dont j'ai parlé. *Voyez* Duverney, *tom. 1. cap. 1.*

11. *Exarthrema exoſtoſicum; Luxatio à capitum oſſis & acetabulorum intumeſcentiâ*, Petit, Duverney, Vilars, Lafaye, &c. *Luxation par le gonflement des têtes & des cavités des os.* L.

Cette eſpece varie par l'os luxé & par la partie gonflée, qui tantôt eſt la tête de l'os, tantôt la cavité, tantôt l'une & l'autre enſemble, auſſi bien que par la cauſe du gonflement & de la luxation qui en réſulte, laquelle eſt tantôt virulente, ſavoir rachitique, ſcrophuleuſe, vérolique, tantôt ſimple, comme d'habiter dans des lieux humides & marécageux, de travailler aux mines de plomb & de mercure. On connoît cette luxation à la vue & au tact, je veux dire, que les têtes des os ſe gonflent, leurs cavités s'élargiſſent, s'applatiſſent, s'effacent, & perdent leur proportion; d'où il arrive que l'article groſſit inſenſiblement & devient à la fin d'une groſſeur extraordinaire, ſans cependant que la figure du membre s'altere, parce que cette luxation eſt rarement complette. Dans le cas où elle eſt incom-

plete, il faut varier la cure ſelon la nature des cauſes, & elle réuſſit quelquefois. Par exemple, le gonflement rachitique demande des remedes propres à cette maladie; le ſcrophuleux, des remedes propres aux écrouelles; le vérolique, les frictions mercurielles; celui qui vient du ſéjour qu'on a fait dans des lieux humides & marécageux, un air & un régime chauds & ſecs, des hydragogues, & ſur-tout l'uſage des eaux minérales. *Petit* prétend que les frictions mercurielles peuvent être très-ſalutaires à ceux qui travaillent aux mines, & elles lui ont réuſſi à l'égard d'un Doreur à qui le mercure avoit cauſé un gonflement d'os & une luxation preſque complette.

Nota. Je ne dis rien ici des luxations héréditaires, ni de celles qui viennent d'un vice de conformation & qu'on apporte en naiſſant; le détail où je ſuis entré au ſujet des eſpeces précédentes ſuffit pour les faire connoître. *Voyez* Col de *Vilars*, & l'Orthopédie d'*Andry*.

LXI. *DIASTASIS* Græcorum ; *oſſium receſſus*, Latinorum ; *Diaſtaſe*, *écartement des os* ; Duverney, *tome 2. chap. 1. & 5.* Petit, *tome 2. ch. 8. & 13.* Lafaye, *princ. de Chir. pag. 474.*

Le diaſtaſe eſt une ſéparation, ou un écartement partiel ou total des os & des cartilages qui n'ont aucun mouvement, ou qui ſont unis entre eux par raphé, harmonie, ſynoſteochondrie, ſynchondroſe, ou par ſyndeſmoſe ; & on le connoît, 1°. au vuide qui reſte entre les parties unies par ſymphyſe ſans moyen, ou par une ſymphyſe cartilagineuſe ou ligamenteuſe, au cas qu'il y ait fracture ou rupture, ou à l'eſpace que laiſſent entre elles les parties unies par ſynchondroſe ou ſyndeſmoſe lorſqu'il n'y a ni fracture ni rupture, lequel n'eſt point vuide à la vérité, mais plus grand que dans l'état naturel ; 2°. au changement de ſituation, qui fait que les parties ſont obliques les unes à l'égard des autres, ou ſituées autrement qu'elles ne doivent

l'être ; 3°. à la douleur que l'on ressent, lorsque l'écart se fait tout-à-coup, ou du moins promptement, & qui n'a pas lieu, lorsqu'il se fait peu à peu & insensiblement.

Le diastase est tantôt simple, & tantôt compliqué de fracture, d'inflammation, &c.

Les principes du diastase sont une violence externe, par exemple, un coup, une chute, &c. l'hydrocephale, un polype dans le nez, la grossesse, les protubérances internes, qui poussent les os en dehors, l'accouchement, une vérole invétérée, le scorbut, l'accroissement inégal des cartilages qui lient les os, la pesanteur des parties qui tirent la symphyse, la pression, la situation, qui font que le corps porte davantage sur un côté de l'os que sur l'autre, le ton excessif & constant de quelques muscles. On voit qu'il y a des diastases, par cause externe, & d'autres par cause interne, & c'est là-dessus qu'est fondée la division de leurs especes.

(A) *Diastases par cause externe.*

1. *Diastasis violenta ; Luxatio diastasis symphysium cum vel sine medio à causâ externâ*, des Auteurs, tels que *Petit*, *Duverney*, *Vilars*, T. 5. pag. 227. *Diastase ou écartement des os par cause externe*. B.

Cette diastase ou écartement de la symphyse varie par son espece, qui est tantôt raphique, tantôt harmonique, synosteochondrique, synchoudrosiaque, syndesmosique, immobile. Toute violence externe, comme un coup, une chute, &c. suffisent pour la causer, témoins les sutures du crâne, les os quarrés du nez, séparés par une violence externe, le coccix, l'appendice xiphoïde, qui se luxe en dedans par un coup, une chute, le péroné qui se sépare du tibia en marchant, &c. Le diagnostic se tire des signes génériques & de la cause alléguée. La variété raphique de cette espece peut avoir lieu dans les enfans sans aucune fracture ; elle est toujours compliquée de fracture dans les adultes. Ce qui distingue cette diastase de la seconde, sont la douleur &

la cauſe procatartique ; il n'y a point d'autre différence entre la variété harmonique & la troiſieme diaſtaſe, non plus qu'entre la variété ſynoſtéochondriaque & la quatrieme diaſtaſe. La variété ſynoſtéochondrique eſt tantôt compliquée de fracture cartilagineuſe, & tantôt elle a lieu ſans cette eſpece de fracture ; dans ce dernier cas, ſi le reſſort du cartilage & du ligament s'affoiblit, l'écartement de la ſymphyſe eſt conſtant ; mais lorſqu'ils conſervent leur élaſticité, l'écartement eſt inſtantané, & on peut l'appeller une vraie diſtorſion des parties dures unies par ſynchondroſe *Voyez* la 6e. *Diaſtaſe.* La variété ſyndeſmoſique a lieu par rapport au péroné ; on peut y appliquer tout ce que j'ai dit de la ſynchondroſiaque, à l'exception de la fracture du cartilage. La cure conſiſte à rapprocher les parties écartées, à les réduire, à les contenir avec un bandage, & à faire ceſſer les ſymptomes, ce qui eſt aiſé à comprendre par ce que j'ai dit des déplacemens par cauſe externe. *Voyez* les Auteurs cités.

(B) *Diastases par cause interne.*

2. *Diastasis raphica ; diastasis, seu recessus suturarum cranii* des Auteurs, tel que *Duverney*, &c. *Ecartement des sutures.* L.

Les enfans qui ont un hydrocephale interne sont très-sujets à cette espece ; elle est causée par un amas de sérosité, qui ramollit les os du crâne, & les sépare les uns des autres; on la connoît au caractere générique, à l'espece de la symphyse des os séparés, aux signes de l'hydrocephale, dont elle suit le prognostic, & dont elle admet la cure. Si l'on pouvoit se flatter de guérir l'hydrocephale, on pourroit rapprocher les os écartés, & les contenir avec un bandage que l'on resserreroit peu à peu.

3. *Diastasis harmonica ; diastasis ossium nasi*, Levret *obs. sur les polypes. Ecartement des harmonies.* L.

Levret fait mention de cette espece causée par un polype dans le nez dans ses observations sur les polypes. Celui dont il parle étant venu à grossir, avoit poussé les os quarrés du nez en dehors,

& les avoit enfin séparés. On tire le diagnostic de cette espece du caractere générique, de l'espece de symphyse des os séparés, & de la présence du polype. Les indications curatives se réduisent à extirper le polype, (*Voyez* Levret *dans l'endroit cité*) à rapprocher les os écartés, à les réduire & à les contenir en place, ce qui vous conduit au diagnostic & à la cure des autres écartemens des harmonies.

4. *Diastasis synosteochondrica; diastasis cartilaginis narium; Diastase synosteochondrique, écartement du cartilage des narines*, Levret *obs. sur les polypes, pag.* 246. *Ecartement des synosteochondres.* L.

Levret rapporte un exemple de cette espece d'écartement occasionné par un polype dans le nez lequel avoit déplacé le cartilage de cette partie. Vous observerez que nous appellons synosteochondre la symphyse qui unit un os & un cartilage, & non point les os entre eux par le moyen d'un cartilage intermédiaire, ce qui compose la 4e. symphyse sans moyen. Le caractere générique, l'espece de symphyse de la partie affectée, & le polype, conf-

tituent l'écartement dont parle *Levret.* Sa cure eſt fondée ſur ce qu'on a dit de l'eſpece précédente. L'écartement du cartilage xyphoïde par une cauſe interne, forme la 4e. variété de cette eſpece.

5. *Diaſtaſis epiphyſica ; diaſtaſis epiphyſium*, Duverney, tom. 2. c. 1 p. 9. *Séparation des épiphyſes.* L.

Quoique les épiphyſes dans les enfans tiennent aux os par un cartilage intermédiaire, elles peuvent cependant s'en ſéparer ſans aucune fracture. Cette ſéparation a lieu dans le ſcorbut & dans la vérole invétérée. Les ſignes diagnoſtics ſe tirent du caractere générique, de la vacillation de l'épiphyſe, qui imite la fracture, & de la préſence des affections dont on a parlé. La cure conſiſte à rapprocher l'épiphyſe, à la contenir avec un bandage, & à employer les remedes qui conviennent au ſcorbut & à la vérole.

6. *Diaſtaſis ſynchondroſica ; diaſtaſis ſynchondroſicon*, Duverney *loc. modò citat.* Fab. Hildan. *centur.* 6. *obſ.* 39. Puzos, *des Accouchemens*, p. 7. *Diaſtaſe, ou écartement des ſynchondroſes.*

Cette eſpece a lieu dans les os pu-

bis, dans ceux des îles, dans l'os sacrum & le coccix. Elle est causée par une violence interne distendante qui sépare les os unis par synchondrose. Elle a lieu pareillement dans le corps des vertebres, lors, par exemple, que le cartilage intermédiaire croissant plus d'un côté que de l'autre, s'insinue comme un coin dans les corps des vertebres, & les sépare les unes des autres. On la guérit en détruisant la cause distendante interne, en rapprochant les os écartés, & en les contenant avec un bandage. Vous trouverez dans l'article suivant les moyens qu'on doit employer pour empêcher l'accroissement inégal du cartilage.

LXII. *LOXARTHRUS ; Perversio capitis ossium ac musculorum appensorum*, Duverney, *tome 2. chap. 2. Artus vari*, Duverney, *tom. 2. cap. 3. Gibbositas scapularis*, Auctorum. *Perversion de la tête des os & des muscles ; membres bots, bosse scapulaire, ou poitrine ailée.*

C'eſt un changement conſtant de la ſituation relative des os qui ont un mouvement ſenſible, en une autre toute contraire, ou une obliquité reſpective & conſtante ſans luxation & ſans ſpaſme. La tête de l'os reſte dans ſa cavité naturelle, & n'en ſort point ; la direction naturelle que les os mobiles ont les uns à l'égard des autres s'altere, ſans qu'on puiſſe attribuer cet accident à une contraction ſpaſmodique, de ſorte que la luxation ni le ſpaſme n'ont aucune part à cette perverſion, laquelle conſiſte dans le changement permanent de la poſition reſpective des os, & de leur coincidence naturelle en une autre toute contraire.

Les principes de ce vice ſont la perverſion de la ſituation naturelle des os, & de la poſition naturelle des muſcles qui y ſont attachés, en ſuite de différens mouvemens violens, l'accroiſſement inégal de la cavité qui renferme le cartilage ou la tête de l'os, l'exoſtoſe partielle de la cavité ou de la tête de l'os, une eſpece de tuf qui remplit inégalement la cavité de l'article, ou ſeulement ſa partie latérale ſans ankyſole, la tenſion des muſcles & des liga-

mens, plus forte d'un côté que de l'autre, laquelle peut venir d'un vice héréditaire, de la mauvaise situation de l'enfant dans la matrice, de la violence que les os souffrent de la part de la sage-femme, de la façon dont on l'emmaillotte, de ce qu'on le presse entre les bras en le portant, de la mauvaise situation qu'on lui fait prendre, & d'une infinité d'autres causes semblables.

1. *Loxarthrus perversivus ; perversio capitum ossis & musculorum appensorum*, Duverney, *tome 2. chap. 2.* Perversion de la tête des os & des muscles. L.

Il arrive quelquefois qu'après avoir remué, par exemple, le bras avec violence en différens sens, on ne peut plus le remuer dans la suite, à cause que l'os & les muscles changent de situation, par la révolution que la tête de l'os fait dans sa cavité, & parce que les muscles prennent une conformation qui les rend incapables de mouvement; & à moins qu'on ne remette promptement l'os & les muscles du bras dans leur situation naturelle, on court risque de ne pouvoir plus s'en servir. La cure se réduit, 1°. à remet-

tre l'os déplacé dans sa cavité, en faisant divers mouvemens contraires à celui qui a causé sa perversion; 2°. à le contenir avec un bandage, qu'on doit appliquer avec autant de promptitude, que si le bras étoit affecté d'une luxation incomplette.

2. *Loxarthrus anisotonicus; artuum, maxillæ inferioris deflexio ab inæquali musculorum ac ligamentorum tensione*, Duverney, T. II. cap. 3. *Vari*, *valgi*, *compernes*, *brachia vara*, *maxillæ inferioris tortura* Latinorum; *Pieds bots*, *bras tournés*, *mâchoire de travers*. L.

Cette espece varie, eu égard à la partie qu'elle affecte; tantôt les pieds sont tournés en dehors, & tantôt en dedans; tantôt ce sont les genoux, tantôt les coudes, & tantôt la mâchoire inférieure. Le diagnostic est fondé sur le caractere générique, sur les parties tournées en dehors ou en dedans, & sur la cause qu'on allegue. Le mal augmente dans les enfans, lorsque pour les soulager on retourne la partie dans un sens contraire, parce qu'on augmente la tension des ligamens & des muscles. La cure est entiérement fondée sur l'usage des machines,

telles que les bottines, &c. dont on se sert pour réduire sans violence les os dans leur situation naturelle, pour les contenir & les affermir en place. Prenez garde de confondre cette espece avec la lordose. On peut mettre de ce nombre la détorsion, l'inclinaison, le renversement constant de la tête d'un côté ou d'autre, par l'action trop forte des muscles, à moins qu'on n'aime mieux en faire un genre de torticolis.

3. *Loxarthrus gibbosus; gibbositas scapularis, seu alata* Auctorum; *Bosse scapulaire, poitrine ailée.* L.

Cette espece est aisée à connoître, par ce qu'on a dit de la précédente; elle a la même cause, & elle ne differe que par la partie qu'elle affecte. *Voyez* Bosse scapulaire ou ailée.

4. *Loxarthrus intrarticularis; artuum deflexio à mutatâ partialiter superficierum articulatarum libellâ; valgi, vari, compernes, brachia vara, maxillæ inferioris tortura* Latinorum; *Pieds bots, bras tournés, mâchoire de travers.* L.

Cette espece de perversion a beaucoup de rapport avec la seconde espece, & elle comprend celle de la mâchoire inférieure; elle en differe quant à

à la cauſe, qui dans cette eſpece, exiſte dans la cavité même de l'article ; au lieu que dans la ſeconde elle a ſon ſiege au dehors. Le niveau naturel des articles ou de la tête des os s'altere en partie, 1°. lorſque le cartilage dont elles ſont environnées croît plus d'un côté que de l'autre ; 2°. lorſqu'il ſe forme une exoſtoſe dans la cavité ou ſur la tête de l'os ; 3°. ſi dans les os qui s'emboîtent dans deux cavités, comme la mâchoire inférieure, ou dans ceux qui ne s'emboîtent que dans une (il faut en excepter celles qui ont une double cavité) il ſe forme un tuf dans l'une des cavités, dans le premier cas ; ou dans une ſeule cavité dans le dernier ; ou lorſque dans les os qui ne ſont reçus que dans une ſeule, l'intérieur de la cavité eſt entiérement couvert d'un tuf plus épais d'un côté que de l'autre, ou ſeulement d'un côté, ſans qu'il ſoit beſoin d'ankyloſe. Cette eſpece de perverſion à laquelle on donne le nom de lordoſe, varie par la partie affectée & par le principe proégumene. On tire ſon diagnoſtic du caractere générique, des parties affectées & de la cauſe dont elle dépend. Lorſqu'on

connoît la cause qui produit cette premiere espece de perversion, on comprend sans peine les additions qu'il convient de faire à la cure de la seconde, laquelle convient à celle dont on vient de parler. Les variétés de cette espece compliquée d'exostose & de tuf, admettent la cure des luxations qui ont la même complication, en employant dans son temps, en cas que les superficies articulées reprennent leur niveau, les instrumens propres à réduire les parties allongées, à les soutenir, & à contenir l'article.

Nota. On peut rapporter à cet ordre la lordose & la bosse, que l'illustre Auteur de ces Classes a jugé à propos de renvoyer à un autre. Tels sont les divers genres de descentes, d'hernies, de luxations, de déplacemens; j'aurois pu en traiter plus à fond que je n'ai fait, si le plan que notre Professeur s'est proposé en commençant cet Ouvrage ne m'en eût empêché. C'est assez d'avoir indiqué tous les différens genres de déplacemens, de les avoir distingués par les caracteres qui leur sont propres, d'avoir exposé leurs causes & leurs symptomes d'après l'expérien-

ce, d'avoir rassemblé les especes comprises sous chaque genre, de les avoir nommées & distinguées, enfin d'avoir donné les indications curatives, tant générales que particulieres, autant qu'il m'a été possible de le faire, sans oublier le pronostic & l'ætiologie. Pour me mettre à couvert du reproche qu'on eût pu me faire d'avoir traité ces matieres trop à la hâte & d'une maniere trop concise, j'ai eu soin de citer, sous les genres & sous chaque espece les Auteurs dont je me suis servi, afin qu'on puisse y recourir & profiter de leur travail au cas qu'on le juge meilleur que le mien.

ORDRE SEPTIEME.

PLAIES ; Plagæ.

LES plaies sont des solutions de continuité, qui affectent ou les parties charnues, comme la blessure, l'ulcere ; ou les parties osseuses, comme la fracture, la carie : il y a des plaies qui sont produites par des causes mécaniques, telles que les instrumens tranchans, piquans,

contendans, soit que ces instrumens soient lancés contre le corps humain, soit que celui-ci soit porté contre eux, avec une force capable de triompher de la ténacité de ses parties, comme il arrive dans les blessures & dans les fractures; il y a aussi des plaies, telles que l'ulcere, la carie, qui sont produites par des causes physiques qui agissent en rongeant & en dissolvant le tissu des parties : de là la division des plaies en quatre genres différens.

LXIII. *BLESSURE; Vulnus.*

La blessure est une solution mécanique de continuité dans les parties charnues, laquelle est béante, & sanglante d'abord, & qui tend ensuite à l'inflammation & à la suppuration.

La blessure differe de la piqûre par l'écartement de ses levres ; elle differe de l'ulcere, en ce qu'elle est produite par une cause mécanique telle que la force d'un instrument tranchant.

Les poids immenses, que des courroies de la peau soutiennent sans se rompre, prouvent combien est grande la ténacité des fibres & des membra-

nes du corps, & ſur-tout de la peau. Voyez *Hæmaſtatique*, *expérience* 22. Il n'y a qu'une force ſupérieure à cette ténacité, qui puiſſe produire une bleſſure; cette force appliquée, à l'aide d'un inſtrument tranchant, ſur la longueur d'une ligne, produit très-facilement ſon effet. Les fibres diviſées, celles de la peau ſur-tout, qui ſont très-élaſtiques, ſe retirent de côté & d'autre; de là l'écartement des levres de la bleſſure; les vaiſſeaux ſanguins, qui ont été ouverts répandent le ſang, dont le réſidu, en ſe coagulant dans les vaiſſeaux de la bleſſure, donne lieu à l'inflammation, à moins que la plaie n'ait été bien ſucée; de là la ſuppuration qui ſe termine par la cicatrice. Les ſymptomes qui accompagnent les bleſſures, ſont la *douleur* de la peau, des nerfs, des tendons, & ſur-tout du périoſte; *l'effuſion du ſang* d'autant plus abondante, que les arteres & les veines ouvertes ſont plus groſſes ou en plus grand nombre, *l'écartement des levres*, qui eſt plus conſidérable dans les bleſſures amples & tranſverſales, que dans celles qui ſont longitudinales & peu étendues; l'*inflammation* accom-

pagnée de tumeur, de chaleur, de rougeur, de douleur, de tenſion, de pulſation ; enfin la *ſuppuration*, qui ſurvenant quelques jours après appaiſe les ſymptomes de la partie enflammée, d'où coule un pus blanc, inodore, doux, qui facilite la régénération des chairs & la cicatrice.

Nous n'expoſons ici que les bleſſures ſimples ; quant à celles qui pénetrent dans quelque cavité du corps, nous les regardons comme les principes des autres maladies, dont nous donnons l'hiſtoire dans les autres claſſes ; telles ſont, par exemple, l'æmoptyſie, l'orthopnée, l'aſphyxie, la péripneumonie, &c. qui ſont produites par les bleſſures du poumon; telles ſont le vomiſſement de ſang, la cardialgie, l'hydropiſie aſcite ſanguine, qui ſont produites par les bleſſures des viſceres du bas-ventre.

Il ſuit de là, que le diagnoſtic & le pronoſtic des bleſſures varient beaucoup; nous ne nous propoſons point d'en faire ici le détail ni d'expoſer la cure de chaque eſpece de bleſſure, nous nous contentons d'indiquer les principales variétés des bleſſures ſimples.

1. Blessure simple; *Vulnus simplex; Plaie simple.* La blessure simple est produite par un instrument pur & tranchant, qui n'attaque que les parties charnues, sans endommager ni les visceres, ni les os; cette espece n'est accompagnée ni de coupure, ni de contusion, & n'est jamais l'effet du coup d'un instrument brûlant.

La blessure simple se guérit d'elle-même, lorsque le sang n'est infecté d'aucun virus, pourvu qu'on ait soin d'éloigner l'approche de l'air à l'aide d'un bandage convenable; s'il y a des corps étrangers dans le fond de la blessure, il faut les en tirer; s'il s'y trouve du sang caillé, il faut le délayer pour l'en faire sortir; si les levres de la blessure sont trop pendantes, il faut les maintenir dans une situation convenable à l'aide d'une suture, ou des compresses, des bandes, des emplâtres. On dissipera l'inflammation par la saignée, par une diete légere, par l'application des cataplasmes émolliens. Qu'on consulte sur tous ces objets les Livres de Chirurgie.

2. Coup d'arme à feu; *Vulnus sclopetorum.* A.

Cette espece est produite par un corps dur lancé par les mortiers, les canons, les fusils, à l'aide de la poudre à canon. Ces sortes de plaies excitent un violent tremblement & un ébranlement général de tout le genre nerveux; d'où résultent, quelques jours après, les symptomes les plus graves, dont l'intensité est d'autant plus grande, qu'il y a un plus grand nombre de parties nobles profondément blessées, & que les os fracturés ou contus ont souffert un plus grand ravage. Les bords de ces sortes de plaies paroissent brûlés, noirs, secs, contus. La gangrene, la stupeur, l'abattement de l'ame surviennent souvent. Tous ces symptomes font moins l'effet de la brûlure que de la violence du coup.

3. Blessure virulente, plaie virulente; *Vulnus virulentum.* C.

Elle est l'effet de la morsure d'un chien enragé, soit qu'il soit réellement hydrophope, soit qu'il ne soit que transporté d'une colere violente. *Voyez* à l'article de l'*hydrophobie* quelles sont les suites de cette morsure. On appelle aussi plaies virulentes celles qui surviennent à des sujets infectés de quelque virus,

tel que le syphilitique, le scorbutique, celui de la lepre, &c. ces sortes de plaies dégénerent le plus souvent en ulceres, & celles des hydropiques se changent le plus ordinairement en ulceres gangreneux ; les blessures qui donnent lieu à l'hydrophobie, paroissent pendant un temps assez long, simples & exemptes de virulence.

LXIV. *PIQURE ; Punctura.*

Elle differe de la blessure, en ce que l'instrument ne porte que sur un point du corps, & que la solution de continuité n'est pas accompagnée d'écartement de levres.

Il sort peu ou point de sang de la piqûre, mais il en résulte souvent des symptomes très-graves, qu'on doit attribuer & à la partie interne, qui a été piquée, & à l'arrêt du sang qui se putréfie dans le fond de la piqûre.

1. Piqûre simple; *Punctura simplex*. B.

Le principal symptome est la douleur qui est très-aiguë dans la peau, dans les nerfs, dans les tendons ; quoique les nerfs soient les seules parties du corps qui soient douées de senti-

ment, la peau eſt cependant ſuſceptible de douleur aiguë, parce qu'il entre beaucoup de nerfs dans ſon tiſſu; de même les tendons, les membranes étant parſemées de fibres nerveuſes, ſont auſſi très-ſenſibles. J'ai été témoin des douleurs les plus aiguës, qui étoient occaſionnées par un ſtilet enfoncé dans les nerfs; ceux-ci deviennent cependant, dans quelques vieux ſujets, auſſi inſenſibles que les os. Si les nerfs & les tendons ſont entiérement coupés, la douleur ceſſe bientôt; mais s'ils ne ſont que piqués ou à demi-déchirés, il en réſulte de cruelles douleurs, capables d'exciter le tic & le tetanos. Cela a lieu dans les tendons, parce que les fibres qui reſtent entieres, éprouvent une diſtenſion continuelle de la part de celles qui ſont diviſées & qui ſe retirent. On ſait en effet que les tendons & les muſcles ſont continuellement tendus, & ſont par conſéquent un effort continuel pour ſe raccourcir: or ſi cet effort du muſcle entier n'eſt ſoutenu que par un petit nombre de fibres, celles-ci étant violemment diſtendues, doivent néceſſairement produire les douleurs les plus aiguës. Le

ſeul remede eſt donc la ſection tranſverſale & du nerf & du tendon, pourvu qu'on ait préalablement appaiſé la douleur par des balſamiques purs, par des onguens qui ne ſoient point rances; on emploie dans ce cas l'huile de térébenthine, qu'on répand dans la piqûre, & on applique des cataplaſmes émolliens ſur la tumeur, qui ne tarde pas à ſe former. On éloigne l'inflammation par des ſaignées réitérées. *Voyez* la convulſion occaſionnée par la piqûre d'un nerf.

2. *Echarde*, *punctura à cuſpide fractâ*, D. *Tiſſot*, Avis au Peuple. A.

Si la pointe d'un ſtylet, d'une épingle, d'une épine, d'un aiguillon, d'une eſquille de bois, eſt reſtée dans le fond de la piqûre, ſur-tout dans les parties nerveuſes, comme ſous l'ongle, il en réſulte des douleurs très-aiguës, qui ſe renouvellent par l'inflammation qui s'excite dans ces parties. Il faut d'abord retirer la pointe qui eſt reſtée; ſi cela n'eſt pas poſſible, il faut appaiſer la douleur par des cataplaſmes émolliens & par des narcotiques, & faire avancer la ſuppuration, que la nature excite pour donner iſſue au corps étranger;

l'art seconde la nature en ouvrant l'abcès à propos.

3. Piqûre venimeuse; *Punctura venenata.* D.

Les piqûres venimeuses sont produites ou par des végétaux ou par des animaux. Nous ne connoissons parmi les végétaux de ce pays, que l'ortie, dont les piqûres ne soient pas purement mécaniques; les épines de cette plante contiennent un suc acide & corrosif, qui s'insinue dans la piqûre par un petit tuyau ouvert à leur pointe. L'antidote de ce venin nous est inconnu; la partie piquée souffre beaucoup, elle se tuméfie, elle s'enflamme.

La vipere tient le premier rang parmi les animaux dont les piqûres sont venimeuses; elle porte dans sa bouche deux aiguillons osseux, pliables, creux, dont la base comprime deux follicules remplies d'un suc venimeux, qui s'insinue dans la plaie produite par cet animal en colere. Le principal remede est l'alkali volatil sous forme concrete ou fluide, tel que l'eau de luce; on en fait tomber quelques gouttes dans la piqûre, & on en prend intérieurement six ou sept gouttes toutes les heures

pour exciter la sueur, laquelle continuée pendant 24 heures fait sortir le venin du corps. Au défaut de ce remede, on peut employer intérieurement, & à l'extérieur le suc de raifort, de vélar, de cresson, de moutarde, de roquette; on peut aussi prendre intérieurement la chair ou la poudre de vipere.

La vipere est le seul serpent qui soit venimeux; les lésards ne le sont point; mais il y a des insectes qui insinuent avec leur aiguillon une humeur venimeuse dans leurs piqûres; de ce nombre sont la guêpe, l'abeille, le cousin, le frêlon, & suivant quelques Auteurs, l'araignée & le scorpion.

L'illustre Réaumur n'a point trouvé de meilleur remede contre la piqûre des abeilles, que de tremper la partie piquée dans de l'eau froide qu'on renouvelle continuellement; peut-on aussi employer dans ce cas l'alkali volatil. Quoi qu'on dise du venin de ces insectes, il n'excite qu'une douleur passagere, une légere tumeur, sans aucun danger pour la vie; le venin de la vipere au contraire est très-dangereux, si on n'y apporte un prompt

remede. Voyez *notre Dissertation sur les animaux venimeux de la France, qui a été couronnée au jugement de l'Académie des Sciences de Rouen.*

Si on a été piqué par une guêpe ou par une abeille, il faut retirer l'aiguillon avec une épingle, appliquer sur la partie des feuilles de persil bien broyées, la fomenter avec une décoction tiede de fleurs de sureau; d'autres conseillent d'appliquer sur la piqûre un peu de thériaque, mais le remede de *Réaumur* me paroît préférable.

Quant aux piqûres du porc-épic, de la raye glorieuse, &c. voyez *notre Dissertation sur les animaux venimeux de la France.* Au sujet de la piqûre de la furie infernale, *voyez* l'article *Clavelée* & le *Systême de la nature de M. Linnæus.*

LXV. *Écorchure*; *Excoriatio.*

L'écorchure est une séparation de l'épiderme ou de la peau d'avec les chairs. Elle n'a point de profondeur, ne s'étendant qu'en longueur & en largeur; la piqûre au contraire n'est que profonde, & la blessure est longue & profonde à la fois.

1. Écorchure vive; *Excoriatio viva*. B.

C'eſt une ſéparation violente de la peau d'avec les chairs vives qu'elle couvre ; elle eſt occaſionnée par des coups portés obliquement, ſur-tout ſur les parties ſoutenues immédiatement par des os, telles que le crâne, la partie antérieure des jambes, les doigts, &c. Elle eſt fort douloureuſe & ſouvent accompagnée de contuſion. Le meilleur remede pour appaiſer la premiere douleur, eſt le cérat de Galien pur, ou ſaturé d'eau de Saturne.

2. Excoriation avec phlyctaine. *Excoriatio phlyctænodes*. D.

Elle a lieu ſur les parties éryſipélateuſes, brûlées, gangrenées, affectées de charbon, ou ſur leſquelles on a appliqué des véſicatoires ; il s'éleve ſur toutes ces parties des phlyctaines amples, formées par la ſéparation de l'épiderme ſeule d'avec la peau. Cette eſpece exige des réſolutifs anodins, comme la décoction de fleurs de ſureau ; on emploie, dans le cas des véſicatoires, le beurre, le cérat ; & la décoction de kinkina dans le cas de gangrene, &c.

LXVI. *MEURTRISSURE; Contuſio.*

La meurtriſſure a lieu, lorſque le tiſſu des chairs & des vaiſſeaux eſt briſé dans ſes plus petites fibrilles, ſans ſolution de continuité à la peau ; elle eſt ſouvent accompagnée d'échymoſe ; elle eſt produite par des corps obtus qui frappent les parties molles, avec une force, inſuffiſante à la vérité pour diviſer la peau qui eſt douée d'une très-grande ténacité, mais capable de déchirer & de détruire le tiſſu des chairs, qui ſont beaucoup plus molles que la peau qui les couvre ; de là l'effuſion du ſang dans le tiſſu cellulaire, de là les douleurs obtuſes, l'inflammation ſyſtrophique, la ſuppuration ou la gangrene.

1. Meurtriſſure univerſelle ; *Contuſio univerſalis.* A.

Les cauſes qui la produiſent, ſont la chute d'une maiſon, d'une mine, ou d'un poids conſidérable mais mou, ſur le corps humain, ou la chute de celui-ci d'un lieu élevé. Cette eſpece exige le repos, une boiſſon délayante,

des saignées répétées suivant les forces du sujet, une diete légere ; il faut aussi envelopper tout le corps dans une peau de mouton ou de bœuf, récemment écorché.

2. Meurtrissure partielle. *Contusio partialis.* D.

La plus dangereuse est celle qui attaque l'épigastre, l'abdomen, la poitrine, quoiqu'elle ne soit pas accompagnée de fracture ; elle donne quelquefois lieu en effet à la rupture des vaisseaux qui répandent le sang dans l'intérieur ; les remedes sont la saignée, les fomentations avec l'oxycrat chaud, la décoction de fleurs de sureau, de camomille, ou le petit-lait miellé pour boisson, une diete légere ; on emploie ensuite des résolutifs plus forts, tel qu'un cataplame préparé avec le pariétaire qu'on broye dans l'eau-de-vie ou dans l'eau vulnéraire, &c ; on fait prendre intérieurement une infusion de plantes vulnéraires.

LXVII. *FRACTURE ; Fractura.*

C'est une division violente & mécanique, d'un os en fragmens séparables.

Si les os ne sont que fendus longitudinalement, sans être totalement divisés, il n'y a point de fracture proprement dite, mais une simple fêlure.

Il faut une force prodigieuse pour fracturer un os comprimé suivant la direction de son axe; mais la fracture est beaucoup plus aisée, si on se sert de cet os, comme d'un levier commode portant sur un point d'appui, ou qu'il reçoive un coup contondant, sur-tout si le corps est porté avec violence sur l'extrémité d'un os long, qui lui serve de levier, comme le tibia, le fémur.

1. Fracture tranchante; *Fractura scindens.* D.

Les fragmens dans cette espece ne sont point brisés, & ils sont en petit nombre; elle est ou transversale, ou oblique, celle-ci est plus dangereuse; elle est l'effet du choc d'un corps tranchant ou contondant, ou d'un coup d'arme à feu, qui casse l'os nettement; cette derniere fracture étant compliquée avec une plaie d'arme à feu, présente le même pronostic que cette plaie.

2. Fracture avec fracas; *Fractura atterens.* D.

Les os dans cette espece sont comme moulus & divisés en fragmens très-petits, comme il arrive, lorsque les fibres sont brisées par le poids d'un chariot chargé.

Les os des extrémités étant fracturés, si les fragmens sont sortis de leurs places, les muscles se retirent par leur force élastique, attirent à eux la partie fracturée, & raccourcissent le membre. Cette violente distension des os déchire le périoste, les vaisseaux, & les membranes voisines; delà la douleur la plus aiguë, l'inflammation, la fievre, la convulsion, l'insomnie; & dans les fractures du crâne, les maladies convulsives, soporeuses; dans celles de la poitrine, l'orthopnée, la pleurésie, & d'autres maladies très-graves, qui exigent des opérations douloureuses; qu'on consulte à ce sujet *les Auteurs de Chirurgie.*

LXVIII. *Félure; Fissura.*

La fêlure est la division d'un os en deux parties qui ne sont séparées que par une fente, & qui restent adhérentes au moins par une de leurs extrémités.

La fêlure a lieu principalement dans les os plats, tel que le crâne; l'os fendu eſt quelquefois déprimé, d'autres fois il ne l'eſt pas; la fente eſt plus ou moins large & la commotion du cerveau plus ou moins violente, ce qui donne lieu aux maladies les plus cruelles de la tête. Conſultez à ce ſujet les *écrits de Chirurgie*. Le danger de la fêlure dépend principalement de la commotion du cerveau ou de l'extravaſation du ſang. Voyez l'*opération du trépan*.

LXIX. *Rupture; Ruptura.*

C'eſt une ſolution de continuité ou une violente diſtraction des tendons, des ligamens ou des cartilages, avec ou ſans luxation.

La rupture des tendons d'achille eſt ſouvent l'effet d'un ſang violent; les luxations, les fractures donnent lieu à la rupture des ligamens des articles, de ceux des vertebres, ainſi qu'à la rupture des cartilages qui tapiſſent les cavités articulaires, & des membranes aponévrotiques qui enveloppent l'articulation: les maux qui en réſultent, ſont ſenſibles; mais la rupture des ligamens qui

attachent & retiennent dans leurs places les viſceres, tels que la matrice, la rate, le foie, occaſionnent des maladies internes difficiles à connoître.

LXX. COUPURE ; *Amputatura*, Ill. Linnæi, *gen.* 241.

C'eſt une ſolution de continuité dans les parties molles & oſſeuſes, accompagnée de la ſéparation totale d'un membre ou d'une partie d'avec le reſte du corps. On l'appelle *extirpation* à l'égard des mamelles, des teſticules & des cancers : L'opération qui produit les plaies ou les fractures auxquelles nous donnons le nom de *coupure*, s'appelle *amputation*.

C'eſt en vain qu'on eſpere de réunir les parties coupées, ſi on en excepte les dents arrachées, quoique l'inſertion de pluſieurs parties réuſſiſe dans les plantes, ainſi que celle des doigts dans les oiſeaux. Les indications à remplir ſont 1°. d'arrêter l'écoulement du ſang à l'aide des compreſſes, de l'agaric, de la charpie, des ligatures ; 2°. d'éloigner l'inflammation & la douleur par une diete légere, une ſituation commode,

par les ſaignées & une boiſſon anti-phlogiſtique; 3°. enfin de procurer la cicatrice.

LXXI. *ULCERE; Ulcus.*

C'eſt une éroſion purulente des parties molles, plus enfoncée que la peau, répandant un pus ichoreux ou de mauvaiſe qualité.

L'ulcere differe de la plaie ſuppurante, en ce que le pus de celle-ci ſe forme peut-être ſans éroſion & ſans diſſolution des parties ſolides; il ne préſente aucune mauvaiſe qualité; il eſt blanc, épais, doux, propre à accélérer la cicatrice en facilitant l'accroiſſement de la chair grenue, qu'il met à l'abri de l'air; le pus de l'ulcere au contraire eſt icoreux, âcre, fétide, rongeant, & le plus ſouvent entretenu par un ſang cacochyme. L'ulcere eſt l'effet ou d'une plaie négligée, maltraitée, ou de l'ouverture d'un abcès, ou d'un ſang cacochyme; les chairs rongées ſont remplacées par des excroiſſances fongueuſes, ou au moins le fond eſt ample & ſe termine par une ouverture plus étendue; en quoi il differe du ſinus, de la fiſtule, &c.

Les différentes especes d'ulceres sont, suivant *Heyster*, l'ulcere cacoëthe, l'ulcere calleux, le chancreux, l'érysipélateux, le fistuleux, le putride, le scorbutique, le dartreux, le vérolique, le vermineux, &c. Il y ajoute l'ulcere cutané & superficiel, qui n'est à proprement parler qu'une exulcération; il parle aussi d'une espece d'ulcere qu'il nomme magique, dont l'existence peut être révoquée en doute.

LXXII. *Exulcération*; *Exulceratio.*

L'exulcération est à l'égard de l'ulcere ce que l'excoriation est à l'égard de la blessure; on peut la définir une excoriation ulcérée & suppurante; elle présente les mêmes différences que l'excoriation, & les mêmes especes que l'ulcere.

LXXIII. *Sinus*, *Clapier*; *Sinus.*

C'est une cavité ulcérée, dont le fond qui est ample & souvent multiplié, se termine par un orifice étroit.

Le sinus est souvent produit par le pus, qui sortant difficilement, & étant

preſſé par le mouvement des parties s'inſinue dans le tiſſu cellulaire & pénetre dans les interſtices des parties voiſines. Pour guérir le ſinus, il faut le réduire d'abord à l'état d'ulcere étendu.

LXXIV. *Fistule; Fiſtula.*

C'eſt une cavité ulcérée, ſinueuſe, dont les parois ſont le plus ſouvent calleuſes, ou dont le fond ſe termine à un os carié, ou affecté d'épine venteuſe. Elle eſt peu différente du ſinus, & il faut pour la guérir, la réduire, ainſi que le ſinus, à l'état d'ulcere, comme il faut réduire l'ulcere à la condition de plaie ſimple.

LXXV. *Gerçure; Rhagas.*

C'eſt une ſolution de continuité, ſeche ſur les bords des parties, par exemple, ſur les levres, les mamelons, ſur les bords du fondement, de la vulve; elle differe de l'ulcere, en ce qu'elle ne répand ni pus ni matiere ichoreuſe; il y a des gerçures qu'on apporte en naiſſant, telle que celle qu'on nomme vulgairement *bec de lievre*; il y en a qui ſont ulcérées, ſeches, comme

me la gerçure vénérienne ; il y en a de ſimples, comme celle que le froid excite en hiver aux levres, aux mains & aux pieds, comme celle qui eſt produite par des matieres âcres, comme il arrive aux ſervantes qui portent imprudemment leurs mains dans la leſſive chaude ; enfin il y a des gerçures malignes & étendues dans la lepre que les Eſpagnols appellent *mal de la roſa*, ainſi que dans le pian d'Amérique, &c.

LXXVI. *ESCARRE ; Eſchara.*

C'eſt une croûte ſeche, morte, formée par les parties fluides & ſolides du corps humain. Si on applique ſur une partie un cautere, ſoit actuel, ſoit potentiel, cette partie devient dure, ſeche, inégale, privée de ſentiment & de vie ; on lui donne proprement le nom d'*eſcarre*, dont la couleur varie ; la pierre infernale excite une eſcarre de couleur griſe ; celle qui eſt produite par le beurre d'antimoine, eſt d'une couleur argentée, & celle qui provient de la plombagine ou du feu, eſt noire. La chute de l'eſcarre eſt l'ouvrage de la nature, qui excite à cette fin la ſuppuration des parties qui en

ſont couvertes, l'art en facilite la chute par l'application du cérat de Galien, du beurre, &c. On donne auſſi le nom d'*eſcarre* aux fibres, aux filamens, aux autres parties qui ſont mortes dans les ulceres, ainſi qu'aux croûtes ſeches & noires de la petite vérole, des dartres, de la lepre, & d'autres maladies cutanées.

LXXVII. *Carie ; Caries.*

On dit qu'un os eſt carié, lorſqu'étant dépouillé de ſon părioſte, il perd ſa couleur naturelle, devient inégal, exfolié, & enſuite fragile, & comme rongé. Cette définition comprend les différens degrés de la carie ; en effet, la carie s'annonce dans ſon commencement par la ſéparation du périoſte, par la couleur de l'os, d'abord blanc & demi-tranſparent, enſuite noirâtre, & par une odeur très-fétide ; & quand la carie eſt à ſon plus haut degré, il en ſort une matiere ichoreuſe fétide, l'os eſt fragile, comme s'il étoit vermoulu, & il s'y forme des cavités ulcérées. On diſtingue la carie en ſeche qui dure très-long-temps ſans douleur & ſans fétidité, & en carie humide, qui fait des progrès plus rapides, qui

creuse l'os, & répand une matiere ichoreuse fétide avec plus ou moins de douleur. On peut regarder la carie commençante comme une gangrene seche de l'os, & celle qui a déjà fait quelques progrès, comme un ulcere de cette partie; la séparation qui se fait par écailles, des lames osseuses qui sont mortes, s'appelle *exfoliation;* la chute de ces écailles privées de vie, est l'ouvrage de la nature & de l'art, elle termine la cure de la carie; l'art emploie pour cet effet les caustiques & les instrumens. Le remede le plus prompt est l'extraction ou l'amputation de l'os carié, lorsqu'on peut le séparer facilement d'avec les parties vives. On divise la carie en simple, en syphilitique, scorbutique, scrophuleuse, &c.

LXXVIII. *EPINE VENTEUSE; Arthrocace.*

C'est un ulcere de la moelle des os, qui a le plus souvent son siege dans les épiphyses, & qui est accompagnée de carie, d'exostose & de douleur. On lui donne le nom de *pædarthrocace*, parce qu'elle est familiere aux enfans ra-

chitiques & ſcrophuleux; on l'appelle auſſi en Latin *ſpina ventoſa*, parce qu'elle excite de la douleur, & qu'elle forme une tumeur creuſe en dedans; on la diviſe en autant d'eſpeces que l'exoſtoſe & la carie; il y a en effet des épines venteuſes ſimples, il y en a qui ſont vénériennes, carcinomateuſes, varioliques, ſcorbutiques, rachitiques. *Voyez* l'illuſtre Petit, *maladies des os.* La douleur qui accompagne l'épine venteuſe, dépend tantôt de la pointe de l'exoſtoſe, tantôt de l'éroſion du perioſte interne.

Nous ne nous ſommes point propoſé d'expoſer en détail le diagnoſtique, les eſpeces, le pronoſtic, & la cure des plaies, ainſi que des autres vices, ce qui exigeroit un ouvrage très-étendu; nous nous contentons d'en avoir expoſé le précis; car nous ne regardons ici les vices que comme les principes, les élémens & les ſymptomes des différentes maladies dont nous nous occupons dans les claſſes ſuivantes; ceux qui voudront en ſavoir davantage là-deſſus, peuvent conſulter les excellens ouvrages de Chirurgie de *Petit*, de *Platner*, de *Garengeot*, d'*Heiſter*, &c.

SOMMAIRE

DE LA SECONDE CLASSE.

FIEVRES.

CARACTERE. Un concours de froid & de chaleur successive, avec foiblesse des membres, & un pouls plus fort & souvent plus fréquent qu'à l'ordinaire.

ORDRE I. CONTINUES. *La pyrexie augmente & diminue une seule fois dans le cours de la maladie.*

I. Ephémere ; elle se termine en une demi-semaine, elle se manifeste dans toute sa force dès le commencement.

II. Synoque, *Synocha* ; elle s'étend jusqu'au septieme jour, & elle augmente successivement.

III. Fievre continue, *synochus*; elle dure au moins deux semaines; la pyrexie est plus forte.

IV. Fievre continue maligne; elle dure au-delà de trois semaines; nulle pyrexie, ou très-médiocre, la foiblesse extrême.

V. Fievre hectique; elle s'étend au-delà d'un mois; la pyrexie est foible, & la foiblesse des membres peu considérable.

ORDRE II. RÉMITTENTES; *la pyrexie augmente & diminue plusieurs fois dans le cours de la maladie, elle ne cesse jamais, son type est souvent confus.*

VI. Quotidienne continue; la rémission conserve le type de la quotidienne, le froid survient dans les paroxysmes.

VII. Tierce continue; le type de la rémission est le même que celui de la fievre tierce, & il n'y a presque point de froid.

VIII. Quarte continue; la rémission a le même type que la quarte.

ORDRE III. INTERMITTENTES ; *elles reviennent par accès périodiques, & qui cessent entiérement dans les intervalles.*

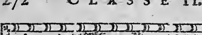
IX. Quotidienne ; ses accès reviennent tous les jours.

X. Tierce ; ses accès reviennent tous les trois jours inclusivement.

XI. Quarte ; ses accès prennent tous les quatre jours inclusivement.

XII. Fievre erratique ; ses accès sont plus de quatre jours à revenir ; ses types sont très-incertains.





THÉORIE DE LA SECONDE CLASSE.

MALADIES FÉBRILES OU FIEVRES.

1. LES Fievres ſont appellées par les Grecs *pyreta* & *pyrectica noſemata* ; par les Latins, *febres* ; par les Anglois, *fevers*, *agues* ; par les Eſpagnols, *fiebres*, *calenturas* ; par les Allemands, *fiebers* ; par les Italiens, *caldezze*, *febbre*. L'illuſtre Linnæus les appellent *maladies critiques*.

2. Les Grecs appellent ceux qui en ſont attaqués *pyretontes*, *pyrecticoi* ; les Latins, *febrientes*, *febricitantes* ; les Anglois, *feverish* ; les Eſpagnols, *achacoſos de calentura* ; les Allemands, *fieberhafftig* ; les Italiens, *febroſi*.

3. Quant à l'étymologie, les mots de *febris* & *febriculæ* viennent du Latin *ferveo*, s'échauffer, devenir chaud, ou de *februo*, je purge ; mais les noms Grecs, Espagnols & Italiens, sont dérivés du feu & de la chaleur. Les fievres sont presque la troisieme partie de toutes les maladies qu'on observe, *Sydenham*.

4. Son caractere consiste en ce que les forces du pouls augmentent respectivement à celles des membres ; mais pour l'ordinaire le pouls devient plus fréquent que de coutume, & les forces soumises à la volonté diminuent. Les forces du pouls augmentent en raison de la grandeur & de la fréquence doublée conjointement ; mais les forces des membres sont d'autant moindres, que les membres qui peuvent se mouvoir sont plus petits & en moindre nombre, & que leur mouvement est plus lent & moins fréquent. La fievre existe toutes les fois, 1°. que les forces des membres demeurant les mêmes, les forces vitales du cœur & des arteres augmentent, sur-tout quant à la fréquence.

2°. Quoique les forces des membres

diminuent, les forces vitales reſtent les mêmes, pourvu que ni l'aſſoupiſſement, ni l'inſenſibilité des membres ne ſe mêlent point de la partie, car l'aſſoupiſſement & la paralyſie empêchent l'exercice des membres ſoumis à la volonté.

3°. Les forces des membres venant à augmenter, celles du pouls augmentent encore plus, ainſi qu'il arrive dans la phrénéſie.

4°. Lorſque les forces des membres diminuent, les forces vitales augmentent, ou reſtent les mêmes que dans l'état de ſanté, ou enfin elles diminuent dans un moindre rapport. (*)

HISTOIRE GÉNÉRALE.

5. La fievre commence par le froid, le friſſon, la pâleur, la petiteſſe du pouls, la ſoif, la peſanteur de tête, &c. Dans l'accroiſſement & l'état, la chaleur, la ſoif, l'abattement des forces, la ſéchereſſe, l'anxiété. Dans le

(*) Le ſigne pathognomonique de la fievre eſt l'altération du pouls, laquelle eſt accompagnée d'une eſpece de laſſitude douloureuſe dans tout le corps, & d'une foibleſſe ſubite du mouvement arbitraire. Bianchi. *Hiſtor. hep. pag.* 847.

déclin, une ſueur humide moins abondante, l'urine rougeâtre, la ſueur.

6. Les *ſymptomes* 1°. dans les *fonctions libres de l'entendement & du mouvement*; la *laſſitude* s'empare du corps & le tient au lit, ſur-tout dans les fievres continues, & exacerbantes aiguës, auſſi-bien que dans les accès des intermittentes. La *ſituation* eſt d'autant plus horizontale, renverſée & immobile, que les forces des membres ſont plus abattues; & c'eſt ce qui fait que ceux qui ont la fievre renoncent aux affaires, s'abſtiennent de parler, de geſticuler, & même ne font aucun *mouvement*, à moins que l'anxiété ne les preſſe; le trop grand jour leur fait de la peine, les ſons trop forts les incommodent, ils ſont incapables d'aucune attention, ils chancelent lorſqu'ils ſont debout, l'ennui les ſaiſit, & ils haïſſent ce qui leur plaiſoit auparavant; ils ne peuvent ni étudier, ni fournir à la converſation; ils ſont ſouvent ſujets aux vertiges & à des peſanteurs de tête, à la céphalalgie; & dans l'état des fievres aiguës, au délire & à l'inſomnie.

8. 2°. *Dans les fonctions naturelles* de l'appétit, du pouls & de la reſpiration:

la *faim* s'évanouit dans les fievres continues & exacerbantes, de même que dans les accès des intermittentes, le malade prend du dégoût pour les viandes, les sauces & les mets salés; la *soif* augmente avec la maladie, à moins qu'il ne tombe dans l'assoupissement & dans le délire; il ne sent aucun désir amoureux; il ne peut souffrir ni le vin, ni le tabac, ni les friandises; le *pouls* du commencement jusqu'à la fin, est plus fréquent qu'à l'ordinaire, à moins qu'il ne soit affecté du délire, du coma, ou de telle autre affection semblable, comme cela arrive dans les fievres malignes; il est petit au commencement, & quelquefois intermittent dans le frisson, & alors surviennent les cardialgies & les nausées; dans l'état, il est plein & fort, ses battemens sont distincts, lorsqu'il n'y a point de pléthore, sinon ils sont confus; il est mou & petit à la fin. Tant que le frisson dure, la *respiration* est difficile, courte, toujours fréquente; elle augmente avec le pouls quant au nombre & à la grandeur, de maniere qu'on peut distinguer par elle de même que par le pouls, la présence de la fievre.

9. 3°. Dans les *excrétions* ; la salive tarit, la gorge, les fistules, les ulceres se dessechent ; l'urine pendant le frisson est limpide, mais peu abondante dans le déclin, rouge, chaude ; & dans les fievres intermittentes, de couleur de brique, ou comme remplie de brique ; la perspiration durant le frisson est médiocre, elle augmente lorsque la chaleur revient ; la sueur à la fin est abondante, & après certaines fievres synoques & tierces, de très-mauvaise odeur.

10. 4°. Dans les *qualités* ; la peau, lorsque la fievre ou l'accès commence, est seche, pâle, rude & inégale ; les veines disparoissent dans le frisson, les cheveux se hérissent, les anneaux des doigts se relâchent, le froid se joint au frisson, & dans l'accès il survient un trémoussement dans les mâchoires, dans les membres, du moins dans la peau, les ongles deviennent livides, les extrémités des doigts se rident, les levres & les paupieres pâlissent ; la langue dans les fievres putrides devient pâle, blanche ou jaune ; dans les malignes, la langue, les dents & les levres se couvrent d'une matiere

gluante, noire & ſeche; l'haleine devient puante & d'une odeur cadavereuſe. Les yeux, dans le fort des fievres aiguës, ſont étincelans, mais ils s'éteignent dans celles qui ſont graves & opiniâtres; la chaleur augmentant, les joues & les levres deviennent vermeilles, la peau s'enfle tant ſoit peu & s'adoucit, les anneaux paroiſſent trop étroits, les veines ſe gonflent, les poils deviennent flaſques, la chaleur augmente peu-à-peu juſqu'au trente-deuxieme, & en été juſqu'au trente-ſixieme degré, lorſqu'on empoigne le thermometre; cependant elle n'augmente pas proportionnellement au nombre des pulſations, dans un temps déterminé.

11. La *fievre* eſt une altération de la chaleur naturelle, ou un changement contre nature, accompagné de battemens de pouls plus forts & plus fréquens. *Galen. Definit. Med. pag.* 146. Cette définition comprend les fievres froides, auſſi bien que les fievres chaudes, & c'eſt ſans raiſon que les Médecins l'ont rejetée. Elle eſt la même que celle de *Boerhaave*, qui établit pour ſymptomes de la fievre, le friſſon,

enſuite la chaleur & l'accélération conſtante du pouls, *Aphor.* 563. En effet, la vîteſſe du pouls eſt inſéparable de ſa force & de ſa fréquence; de ſorte que l'une venant à augmenter, pourvu que l'autre ne diminue point, la vîteſſe augmente auſſi. La définition que je donne ne differe en rien des autres, elle les reſtreint ſeulement.

12. Si l'on veut avec *Sennert* que la fievre ſoit un changement de la chaleur naturelle, en une chaleur ignée, & qu'on oppoſe l'exemple des fievres froides, la définition ne ſera pas moins vraie, vu que ſi la chaleur ne ſe manifeſte point au dehors, elle ne laiſſe pas que d'augmenter conſidérablement au dedans, de ſorte que les modernes ont rejeté ſans aucun fondement, les définitions que les anciens ont données de la fievre.

Théorie des Fievres.

13. Les forces, tant libres que naturelles, émanent d'une ſeule & même ſource; les premieres ſont appliquées aux membres ſoumis à la volonté, les ſecondes, au cœur & à la poitrine; elles ſont toutes deux proportionnées

à l'énergie des facultés de l'ame, savoir à sa liberté & la nature, qui conspirent toutes deux à la même fin, & agissent de concert tant que la santé, soit physique ou morale, est parfaite; l'une & l'autre sont proportionnées à la quantité du fluide nerveux, qui est l'instrument des facultés, & à sa vîtesse doublée.

14. Tant que la santé subsiste, la faculté ne distribue qu'une très-petite partie de ses forces aux divers organes, soit librement ou naturellement; elle en distribue, tantôt plus, tantôt moins au même muscle, selon l'usage auquel il est destiné, & le besoin où il est d'agir; & comme le mouvement du cœur & de la respiration est toujours nécessaire tant la nuit que le jour, & qu'il occasionne une grande dissipation de forces, ces visceres en reçoivent ce qu'il leur en faut d'une maniere assez uniforme. A l'égard des membres dont l'action n'est pas toujours nécessaire pour la vie actuelle, ils ne reçoivent de forces qu'autant qu'il leur en faut le jour pour vaquer aux différens travaux & aux différens exercices, & lorsque leurs actions sont très-fortes,

leurs forces, ainſi que le démontre Borelli, ſont proportionnées à leur maſſe. Il n'arrive point, & il n'eſt pas néceſſaire non plus, que tous les muſcles du corps agiſſent à la fois, lors même que le plus grand nombre eſt employé au travail : pour ſavoir maintenant quelle eſt la puiſſance abſolue de tous les muſcles qui agiſſent journellement pendant douze heures de travail, les douze autres étant employées au ſommeil, à la nourriture & au repos, il ne faut que conſulter les expériences du fameux Bernoulli (*), & l'on verra qu'elle eſt à peu près égale au poids d'un pied cube d'eau élevée toutes les ſecondes à un pied de hauteur pendant douze heures de travail.

15. La puiſſance abſolue du cœur, par laquelle il envoie, toutes les ſecondes, par le ventricule gauche une once & demie de ſang avec une vîteſſe ſuffiſante pour le faire monter dans un tube adapté perpendiculairement à l'aorte, à la hauteur de ſept pieds & demi,

(*) Bernoulli *Hydrodin. pag.* 199. M. *Euler* prétend qu'un homme eſt fort lorſqu'il peut porter un poids de ſoixante livres, l'eſpace de ſix pieds par chaque ſeconde. *Act. Acad. Pruſſicæ*, 1752. *pag.* 163.

feroit égale à un poids quarante fois moindre, s'il n'agiffoit que pendant une demi-journée; mais comme il agit pendant vingt-quatre heures confécutives, fa puiffance abfolue eft à celle des mufcles qui agiffent librement dans les ouvriers, ou au travail qu'ils font, comme 1 à 20. C'eft M. Bernoulli qui en a fait le calcul, & qui a eu la bonté de me le communiquer.

16. La force eft la caufe, ou la raifon fuffifante de l'action actuelle, & par conféquent elle doit être appréciée par le poids multiplié par l'efpace parcouru dans un temps déterminé, en faifant abftraction de la durée du travail, ce qui eft une circonftance qui diftingue la force de la puiffance abfolue. Il s'enfuit donc que la force du cœur eft à celle des mufcles foumis à la volonté dans l'état de fanté, dans le rapport de 1 à 40; car on juge des forces par leurs effets actuels, & ces effets, comme le favent les Mécaniciens, font comme 1 à 40.

17. On faura maintenant que la force que le cœur imprime au fang, fe diftribue dans toutes les arteres proportionnellement à la quantité de fang qui y

circule, & par conséquent en raison de leurs orifices à égale distance du cœur: il y a donc un rapport constant entre les forces du cœur, & celle de chaque artere donnée, par exemple, de la radiale que l'on tâte dans l'endroit du carpe, & c'est par la force de cette artere que l'on juge de celle du cœur.

18. Nous jouissons d'une bonne santé, lorsque nous exerçons nos fonctions avec joie & constamment, surtout, comme *Sanctorius* nous l'apprend, lorsqu'en gravissant une hauteur, nous ne sentons aucunement le poids de notre corps; de sorte que nous devons juger de l'intégrité de nos forces libres, par notre légéreté, par la facilité avec laquelle nous montons une échelle, & plus le poids que nous portons est pesant, & plus nous le portons avec facilité, plus la faculté destinée aux mouvemens libres est forte.

19. Il suit de là qu'un Médecin qui connoît le pouls & les forces ordinaires d'un sujet sain, est toujours en état de juger, soit par l'usage, soit par l'analogie, si la force du pouls est plus grande proportionnellement aux forces

libres, que dans l'état de ſanté; & c'eſt ce qu'on ne peut ſavoir que par approximation; il n'eſt pas beſoin ici d'une préciſion géométrique, & elle n'eſt point néceſſaire dans la pratique.

20. La force du pouls eſt comme celle du ſang pouſſé dans l'artere qui bat, & celle-ci, comme celle de la maſſe de ſang qui ſort du cœur; mais celle de ce dernier eſt comme la ſection de l'orifice du cœur multipliée par le quarré de la vîteſſe du ſang; & comme les quarrés des vîteſſes ſont comme les hauteurs auxquelles les fluides s'élevent perpendiculairement, ou, ce qui revient au même, comme les hauteurs d'où ils doivent deſcendre pour acquérir la vîteſſe qu'ils ont, il s'enſuit que la force du ſang qui ſort par un orifice donné, eſt comme la hauteur à laquelle il peut s'élever.

21. Lorſque l'artere temporale d'un ſujet ſain & adulte eſt coupée, le ſang, comme nous l'apprennent les expériences hémaſtatiques, peut s'élever de ſept pieds de roi au-deſſus du cœur; & comme ſa vîteſſe, en deſcendant de cette hauteur & coulant ſur une ſurface horizontale, eſt d'environ 20

pieds par seconde, comme nous l'apprenons de l'hydrodynamique; il s'ensuit que la vîtesse totale que le sang peut acquérir en sortant du ventricule gauche du cœur, est d'environ vingt pieds par seconde.

22. Dans l'état de santé, la vîtesse du sang dans un vaisseau quelconque, par exemple, dans la veine du bras dont l'ouverture est égale par-tout, est toujours la même que celle qu'il a dans l'aorte, de maniere qu'elle augmente ou diminue proportionnellement à celle-ci; d'où il suit que la vîtesse du sang qui s'écoule par la saignée, en faisant abstraction de l'inégalité des frottemens, est la mesure des forces du cœur, lorsque le jaillissement du sang est uniforme.

23. La vîtesse du sang, lorsqu'il surmonte une résistance, ou qu'il circule dans les vaisseaux, est toujours moindre que celle qu'il a dans l'air; la premiere est appellée *actuelle*; la seconde, *virtuelle*; & comme il est vraisemblable que la vîtesse du sang dans l'aorte ne passe pas un demi-pied par seconde, il s'ensuit que la vîtesse actuelle est à la virtuelle, comme 1 à 40.

24. COROLLAIRE I. La masse du sang qui précede étant ôtée, sans que le ton du cœur diminue, la vîtesse actuelle du sang augmentera dans une raison moindre que la sous-doublée de la résistance diminuée ; car les vîtesses des fluides qui meuvent des masses inégales sont en raison inverse des racines de ces masses ; mais comme le sang ne peut diminuer, que la masse qui coule par l'aorte ou par l'orifice du cœur ne diminue, & que la vîtesse, toutes choses d'ailleurs égales, est d'autant plus grande, qu'il sort une plus grande quantité de sang du cœur par ses orifices tendineux & invariables, la vîtesse actuelle doit augmenter dans une raison un peu moindre que celle de la racine de la masse du sang qui reste, à la premiere masse.

25. COROLLAIRE II. La masse du sang devenant plus fluide ou moins gluante par le moyen des remedes délayans, chauds & atténuans, sa vîtesse actuelle augmente en moindre raison que la sous-doublée de la viscosité qui diminue. Car la viscosité est analogue à la résistance du corps que l'on veut mettre en mouvement, & le même raisonne-

ment a lieu ici comme ci-dessus, ainsi que l'expérience nous l'apprend.

26. COROLLAIRE III. Les orifices des petites artérioles venant à se dilater, la vîtesse actuelle du sang augmente en moindre raison que la sous-doublée des orifices. Le sang artériel souffre beaucoup de frottement en passant par les orifices des petites artérioles, comme cela paroît par les expériences hémastatiques de Hales, (*Exper. 9. pag. 249.*) & son cours est le même que si la somme de ses orifices étoit environ la vingtieme partie de celui de l'aorte. Or ceux qui ont étudié l'hydraulique savent que la dépense est moindre par un petit ajutage que par un grand, c'est-à-dire que le défaut augmente en raison inverse des diametres, (*Mémoires de l'Académie des Sciences, Carré* 1705.) de sorte qu'il se fait une double dépense d'eau par un ajutage de 26 lignes de diametre, que par un autre qui en a 20; quoique les orifices, & par conséquent les dépenses, en faisant abstraction du frottement, doivent être dans le rapport de 708 à 400, & non point dans celui de 2 à 1; d'où il suit que si les orifices des arté-

rioles augmentent dans le rapport de 4 à 7, les écoulemens augmentent en plus grande raison, savoir dans le rapport de 1 à 2, de façon que la vîtesse du sang dans les troncs des arteres devient plus grande.

27. Comme la pression du sang sur les parois des arteres approche d'autant plus de la pression totale, (*Hæmast. Gall. pag.* 250.) qu'il a plus de peine à circuler dans les vaisseaux capillaires, & qu'on juge de cette pression par la tension & la résistance des arteres, cette tension peut servir à nous faire connoître les résistances que le sang rencontre, & lorsque les résistances sont égales, la force du cœur est proportionnelle au quarré de la grosseur de l'artere, multipliée par la fréquence du pouls, ce que l'on peut prouver ainsi.

28. Pour que le sang qui sort du cœur dilate les arteres du double, il faut qu'il en sorte deux fois davantage dans le même espace de temps; mais comme les orifices artériels du cœur sont tendineux & presque toujours les mêmes, le sang qui en sort doit avoir deux fois plus de vîtesse, & par les principes

principes de l'hydraulique, être chaſſé avec quatre fois plus de force. Si donc le pouls eſt deux fois plus fréquent qu'à l'ordinaire, cet écoulement qui ſe faiſoit dans une ſeconde, doit ſe faire dans l'eſpace d'une demi-ſeconde, ou dans un temps deux fois moindre qu'on ne l'a ſuppoſé. Mais afin qu'il ſorte la même quantité de ſang par le même orifice dans un eſpace de temps deux fois plus court, ou avec une vîteſſe double, il doit être chaſſé par une force quatre fois plus grande, & par conſéquent pour qu'il ſorte plus ſouvent, la force doit augmenter en raiſon doublée de la fréquence, ce qu'il falloit prouver.

29. Tant qu'un fluide coule librement par l'orifice émiſſaire d'un tube, il ne preſſe aucunement ſur les parois des vaiſſeaux, (*Hæmaſt.* 246.) & comme les arteres qui ne ſouffriroient aucune preſſion de la part du ſang qu'elles contiennent, pourroient aiſément ſe plier, (comme le démontre M. Varignon) il s'enſuit que la réſiſtance des arteres eſt proportionnelle à la preſſion latérale du ſang.

30. La preſſion latérale du ſang étant

proportionnelle au quarré de ſa vîteſſe reſpective, ou au quarré de l'excès de la vîteſſe du ſang qui ſuit ſur la vîteſſe de celui qui précede, il s'enſuit que la réſiſtance des arteres doit être proportionnelle à ce quarré.

31. COROLLAIRE. Si donc la grandeur de l'artere & la fréquence du pouls étant les mêmes, ſa réſiſtance eſt deux fois plus grande, l'action reſpective des colonnes de ſang ſera deux fois plus forte : ſi la vîteſſe reſpective eſt quadruple, elle ſera ſeize fois plus grande, & ainſi de ſuite.

32. COROLLAIRE. La vîteſſe reſpective eſt comme la différence des vîteſſes; ſi donc la vîteſſe du ſang qui précede eſt la même, & la réſiſtance des arteres quatre fois plus grande, il faut néceſſairement que la vîteſſe du ſang qui ſuit ſoit deux fois plus grande, & par conſéquent que la force du cœur ſoit quadruple, (*Hæmaſt. 216. pr. 21.*) Il s'enſuit donc que les forces qui contractent le cœur, les réſiſtances de la part du ſang qui précede, & la vîteſſe reſpective demeurant les mêmes, ſont comme les réſiſtances des arteres.

33. COROLLAIRE. Les forces du

cœur ſont donc en raiſon compoſée de la doublée de la grandeur & de la fréquence du pouls, & en raiſon ſimple de la réſiſtance des arteres, pourvu qu'il n'y ait aucun obſtacle dans les vaiſſeaux ſuivans, & ceci peut ſervir à expliquer comment les forces vitales influent ſur les forces libres des membres.

34. La *fréquence* du pouls ſe meſure par le nombre de ſes battemens pendant un eſpace de temps limité, & on le croit ordinairement plus grand qu'il n'eſt, lorſqu'on n'a pas ſoin d'avertir du contraire. Le nombre des battemens pendant une minute varie, même dans ceux qui ſe portent bien, ſuivant l'âge, le tempérament & le plus ou moins de tranquillité dont on jouit. Par exemple, le pouls des enfans eſt plus fréquent que celui des adultes, celui des perſonnes bilieuſes que celui des perſonnes pituiteuſes, celui de ceux qui viennent de manger que celui de ceux qui ſont à jeun, celui des perſonnes qui ont fait l'exercice, ou qui ſont agitées de quelque paſſion, que celui de celles dont l'eſprit & le corps ſont tranquilles. Le matin, lorſque je

ſuis à jeun & tranquille, le pouls me bat depuis environ quinze ans 72 fois dans une minute, ce qui prouve que dans ces circonſtances le nombre des battemens eſt aſſez uniforme.

35. Si l'on prend dans un âge quelconque le nombre moyen des battemens des ſujets de même grandeur, ces nombres ſont en raiſon inverſe, comme les racines biquarrées des cubes de la longueur du corps. Robinſon, *Animal œconomy*, pp. 14.

Années de l'âge. .				14	12	9	6	3	2	1	$\frac{1}{2}$	0
Longueurs des corps en pouces. .	72	68	60	55	51	46	42	35	32	28	25	18
Nombres des battemens observés. .	65	67	72	77	82	90	97	113	122	126	130	150 6. die.
Nombres des battemens par la théorie.	65	68	74	79	84	91	97	111	119	132	144	184

36. COROLLAIRE. Il ſuit de là que la fréquence des pouls dans les divers ſujets eſt en moindre raiſon que l'inverſe de la longueur des corps, car les pouls des enfans ne ſont pas d'autant plus fréquens que ceux des adultes, que la longueur du corps de ceux-ci l'emporte ſur celle des enfans; en effet 18 : 72 : : 65 : 260 : au lieu que le nombre qui lui répond n'eſt que 150.

37. Dans les animaux de différente eſpece, la force du cœur eſt en raiſon compoſée de la quadruplée du diametre de chaque partie homologue de l'animal & de la raiſon inverſe du temps que le cœur met à ſe contracter. *Jurin. Act. Angl. de vi cordis humani. Theor. V.*

Car la force eſt comme le produit du poids multiplié par ſa vîteſſe : mais la vîteſſe eſt comme l'eſpace que les parois du cœur parcourent en ſe contractant, diviſé par le temps employé à le parcourir, & cet eſpace dans les animaux différens eſt comme le diametre homologue du cœur, c'eſt-à-dire, qu'il eſt plus grand dans les gros cœurs, & plus petit dans les petits; & la maſſe étant comme le cube du diametre homologue, il s'enſuit que la force eſt en

raiſon directe quadruplée du diametre, & dans l'inverſe du temps employé dans la contraction, conjointement; ce qu'il falloit prouver.

38. Cette propoſition eſt fondée ſur un principe admis de tout le monde; ſavoir, que les hommes & les animaux de même eſpece, auſſi bien que leurs parties ſont des corps ſemblables dans chaque genre, dont les diametres par conſéquent homologues gardent la même proportion, ſi l'on en excepte les enfans nouveaux nés & ceux qui ſont difformes.

39. La quantité de ſang qui peut fluer des petites artérioles dans les veines, eſt moindre qu'on ne devroit l'attendre de la contraction du cœur, s'il n'avoit à vaincre la réſiſtance du ſang qui précede & celle des parois des vaiſſeaux.

40. En effet toute la force contractive du cœur eſt employée, partie à dilater les tubes des arteres, partie à faire circuler le ſang. *Jurin. Theor. III.*

41. De même le mouvement communiqué dans la ſyſtole du cœur au ſang qui précede, eſt à celui qui ſe communique aux tuniqes des arteres, comme le temps de la ſyſtole à celui

de la diastole. *Jurin. Theor. IV.*

42. J'ai observé plusieurs fois que lorsque le corps est en santé, le temps de la diastole du cœur est égal à celui de sa systole, de sorte qu'une moitié des forces que le cœur déploie lorsqu'il se contracte, est employée à dilater les tuniques des arteres, & l'autre moitié à faire avancer le sang jusques dans l'autre ventricule.

43. La quantité actuelle de sang qui coule dans les arteres, ou sa circulation actuelle n'est qu'environ la vingtieme partie de sa circulation possible & virtuelle, s'il ne trouvoit aucune résistance. *Hæmast. p. 218. n°. 27.*

44. On voit donc que le sang qui sort du cœur est aussi pressé & aussi serré dans les grandes arteres, que s'il passoit d'un tube vingt fois plus large dans un autre plus étroit, quoiqu'il passe en effet d'un plus étroit dans un plus large.

45. Il s'ensuit donc que la pression latérale que les arteres souffrent de la part du sang, est à la pression totale, ou à la plus grande possible qu'elles peuvent soutenir lorsque le cœur agit, comme 399 à 400. *Hæmast. pag. 249. n°. 105.*

46. Si la circulation actuelle du sang

dans les petits vaisseaux devient deux fois plus lente que dans la santé, à cause d'une obstruction, d'une viscosité, ou d'une constriction, la pression latérale sera à la totale comme 1599 à 1600. Si cette circulation est à celle d'un homme sain comme 2 à 3, la pression latérale sera à la totale comme 3599 à 3600 (Hæmast. pag. 250. n°. 108.) quoique la force du cœur reste la même.

47. L'état est dit *permanent* tant que le nombre, l'élévation & la tension des battemens sont égales pendant un espace de temps donné, & dans cet état, il circule une égale quantité de sang dans chaque section du conduit artériel & veineux.

48. Lorsque les petits orifices des arteres s'obstruent ou se rétrécissent, les forces nécessaires pour contracter le cœur avec la même vîtesse & la même fréquence, sont entre elles en raison inverse des quarrés des orifices qui restent ouverts (Hæmast. p. 312.) Si donc la somme des orifices obstrués dans les arteres est à la somme de ceux qui sont ouverts comme 1 à 2, & que la contraction du cœur soit aussi forte & aussi fréquente qu'auparavant, la

force du cœur devient quatre fois plus forte.

49. Les petites artérioles étant à moitié obstruées, il faut pour que le pouls devienne plus fréquent sans rien perdre de sa force, que la force contractive du cœur augmente en raison composée de la doublée inverse des orifices qui restent ouverts, & de la directe du nombre des battemens dans un temps donné (Hæmast. pag. 309. n°. 69.)

50. Les artérioles étant obstruées, la force du cœur nécessaire pour rendre le pouls plus grand, est en raison composée de la doublée inverse des orifices qui restent ouverts, & de la doublée de la plénitude, ou de la grandeur du pouls (Hæmast. p. 315. n°. 93.)

Il suffira dans la pratique d'avoir devant les yeux les principes que le fameux *Jurin* a donné (*in Act. Angl.*) & que quelques-uns trouveront peut-être plus faciles; les voici.

51. Toutes les fois que le pouls devient plus vîte, (l'Auteur confond la fréquence avec la vîtesse) ou la résistance diminue, ou la force du cœur augmente, ou ce viscere envoie à cha-

que fois une moindre quantité de ſang qu'à l'ordinaire.

52. Si le pouls devient plus tardif (il veut dire plus rare) il faut néceſſairement ou que la réſiſtance augmente, ou que la force du cœur diminue, ou qu'il en ſorte une plus grande quantité de ſang.

53. Lorſque la réſiſtance augmente, il faut néceſſairement ou que le pouls retarde, ou que la force du cœur augmente, ou qu'il ſorte une moindre quantité de ſang du cœur.

54. Lorſque les forces du cœur diminuent, il faut ou que la réſiſtance diminue, ou que le pouls ſoit plus tardif, ou qu'il ſorte moins de ſang du cœur.

55. Les forces du cœur venant à augmenter, ou la réſiſtance augmentera, ou le pouls s'accélérera, ou il ſortira une plus grande quantité de ſang du cœur.

56. Le ſang ſortant du cœur en plus petite quantité, ou le pouls s'accélere, ou les forces du cœur diminuent, ou la réſiſtance augmente.

57. Le ſang ſortant du cœur en plus grande quantité, ou le pouls devient plus tardif, ou la force du cœur augmente, ou la réſiſtance diminue.

58. Toute la force que le cœur dé-

ploie à chaque contraction, eſt employée dans la ſyſtole même & dans la diaſtole ſuivante à pouſſer le ſang juſqu'au cœur, ou à dilater les arteres; car le ſang a douze fois plus de force dans les arteres que dans les veines. Le ſang en paſſant dans l'oreillette droite, perd une grande partie de la force qui lui reſtoit; car la ſection tranſverſale de l'oreille eſt trois fois plus grande que l'orifice de la veine cave, & par conſéquent ſa vîteſſe dans cette oreillette trois fois plus petite, & la force vive ſur une ſurface égale donnée neuf fois plus petite, & par conſéquent près de cent fois moindre que dans l'aorte.

59. Toutes les fois qu'un fluide conſerve une vîteſſe conſidérable dans l'endroit où l'on veut l'élever par le moyen d'une machine hydraulique, il eſt beſoin que la puiſſance abſolue augmente conſidérablement; car ſi une force de 7 pieds de hauteur ſuffit pour faire monter le ſang dans l'oreille droite à travers les réſiſtances qu'il rencontre, & qu'il y conſerve une très-petite partie de ſa vîteſſe, il faut une force d'autant plus grande, que le quarré de cette vî-

teſſe notable eſt plus grand, & cependant on n'éleve pas une plus grande quantité de fluide, d'où il ſuit qu'il faut que la puiſſance abſolue augmente conſidérablement. Voyez l'*Hydrodynamique* de M. Bernoulli *pag. 168*. Or il répugne à la ſageſſe Divine, qui a conſtruit la machine humaine, d'employer des forces conſidérables pour produire un petit effet; auſſi a-t-elle empêché que le ſang ne conſervât trop de vîteſſe dans l'oreille, dont le ſeul uſage eſt de dilater le cœur & de réſiſter à ſa contraction.

60. Il faut donc que la force contractive du cœur ſe renouvelle à chaque battement; mais comme cela ne peut s'exécuter dans l'homme par une machine & des puiſſances inanimées, comme on le verra dans ſon lieu, il s'enſuit que c'eſt la nature qui s'en mêle. Comme la fréquence des battemens exige des forces plus grandes qu'à l'ordinaire, il y a tout lieu de croire que la nature ne les emploie que pour des motifs ſuffiſans; ſavoir pour accélérer la circulation du ſang qui languit à cauſe des réſiſtances qu'il rencontre, ou pour l'augmenter à cauſe du mouvement des muſcles; la

premiere eſt néceſſaire dans les fievres, & la ſeconde, dans les travaux immodérés, tels que la courſe, la vocifération, de même que dans les paſſions violentes, telles que la colere, la joie.

61. Les réſiſtances que le ſang rencontre dans ſon cours venant à augmenter, il faut néceſſairement que ſa vîteſſe diminue, à moins que les forces du cœur n'augmentent; car la vîteſſe du ſang eſt en raiſon directe de la quantité qui ſort du cœur, & en raiſon inverſe du temps qu'il met à ſortir de ce viſcere; & comme la quantité qui ſort du cœur eſt égale dans l'état permanent à celle qui coule dans les veines, il s'enſuit que lorſque cette derniere diminue à cauſe des réſiſtances, la premiere doit néceſſairement diminuer auſſi.

62. S'il arrive donc, ſoit à cauſe de l'engorgement ou du rétréciſſement des vaiſſeaux, ou de la vîteſſe des fluides, qu'il n'y ait que la moitié des orifices d'ouverte, & que la force du cœur reſte la même, la vîteſſe dans ces petits orifices, qui eſt toujours comme la racine des forces comprimantes, ſera auſſi la même; & comme les quantités qui s'écoulent avec une vîteſſe égale

par des orifices inégaux, ſont comme ces orifices, il s'enſuit qu'il coulera deux fois moins de ſang dans les vaiſſeaux, & par conſéquent que le cœur n'en enverra que la moitié dans un eſpace de temps déterminé.

63. L'expérience nous apprend que la quantité des ſecrétions, celle du mouvement muſculaire, en un mot que la vigueur de toutes les fonctions, ſont proportionnées à la vîteſſe qu'a le ſang dans un corps ſain; lors donc que le ſang a deux fois moins de vîteſſe, il s'enſuit que toutes les fonctions, ſur-tout la chaleur & la fluidité du ſang, doivent être deux fois moins intenſes, & que l'ame qui a une perception confuſe de cet état, doit en être fâchée, & doit auſſi conformément aux lois de la ſympathie, déployer ſes forces pour redonner aux fonctions leur premiere vigueur, & au ſang la vîteſſe qui lui eſt naturelle, & détruire la cauſe ou le principe de cette maladie.

64. C'eſt ce qu'elle ne peut faire par les organes externes du mouvement, à moins qu'on n'emploie les ligatures externes, la preſſion & les applications froides, & pour lors les animaux eux-

mêmes, prenant la nature pour guide, s'efforcent avec une sagacité admirable d'écarter ces causes nuisibles, ainsi qu'on le voit dans ceux qui sont liés; mais comme il arrive souvent que le sang, ou une humeur épaisse & gluante engorge les vaisseaux, & que ce vice ne peut être détruit que par les oscillations des vaisseaux, par les vibrations des muscles, par les collisions du sang qui succede au premier, par son mélange avec le liquide séreux, & qu'on obtient ces fins salutaires en diminuant la masse du sang, en évacuant les premieres voies, & en s'abstenant des mouvemens qui n'y conduisent point, la nature a eu soin de se préparer tous ces secours, ou du moins la plus grande partie.

65. Les symptomes de la cause nuisible se manifestent par la langueur de l'esprit & du corps, par la lenteur de toutes les fonctions, sur-tout du mouvement musculaire, par un sentiment de pesanteur & d'ennui, par le froid des extrémités, la lassitude, la pesanteur de tête, & souvent par des vertiges, qui sont tous des effets du défaut de circulation.

66. Entre les ſymptomes que l'on doit attribuer à la nature, les uns combattent directement & les autres indirectement la matiere morbifique. Je mets au nombre des ſeconds le vomiſſement & la diarrhée, par leſquels commencent ſouvent les fievres aiguës, & même les accès des intermittentes; car la nature après s'être débarraſſée de ce fardeau, fait un meilleur emploi des forces néceſſaires pour procurer la coction de ces matieres, & détruit ſouvent le foyer de la maladie, après quoi redoublant ſes forces, elle procure une hémorrhagie ou une ſueur, laquelle diminue la maſſe qui a beſoin d'être miſe en mouvement, & en procure plus aiſément l'iſſue par les vaiſſeaux.

Elle leve directement les obſtructions, 1°. par le friſſon fébrile, ou par des conſtrictions légeres & réitérées de toute la peau, par le *ſpaſme* des fibres muſculaires, qui eſt extrêmement propre à rendre le ſang coulant; 2°. en augmentant les contractions du cœur & le battement des arteres, ce qui atténue le ſang viſqueux & peſant, le fait agir avec plus de force ſur l'obſtacle, & le lui fait pouſſer dans les vei-

nes, ce qui le brise & le dissout; 3°. par l'augmentation de la chaleur, laquelle est très-utile pour redonner aux liquides la fluidité qu'ils ont perdue, lorsqu'elle est au-dessous du trente-sixieme degré du thermometre de M. de Réaumur, à dilater les vaisseaux obstrués, à les relâcher & à y faire circuler les fluides; 4°. la nature, par la soif & la chaleur qu'elle fait sentir au malade, l'oblige à boire copieusement, à faire usage de liqueurs froides & aigrelettes, lesquelles relâchent les vaisseaux, délayent les fluides, ouvrent les conduits excrétoires, en un mot, satisfont aux indications les plus urgentes.

67. Mais comme les pieces qui composent la machine humaine sont tellement liées entr'elles, que certains mouvemens utiles concourent avec d'autres qui le sont moins à la même fin, & que dans ces extrémités les efforts qu'on est obligé de faire exigent un grand emploi de forces lequel est souvent nuisible, & qu'on ne peut obtenir la fin, qu'autant qu'on emploie les moyens nécessaires, la nature s'en sert avec plus ou moins de vigueur, selon

qu'ils ſont plus ou moins néceſſaires, & court toûjours au plus preſſé par des voies quelquefois nuiſibles pour éviter de plus grands maux.

Les carotides, par exemple, ſe portent à la tête en ſuivant la direction de l'aorte aſcendante, au lieu que les autres arteres s'écartent auſſi-tôt de cette direction. Tant que le fluide circule lentement dans un tronc terminé par des rameaux plus ou moins obliques, ſa preſſion latérale eſt égale à la directe, car les fluides qui ſont comprimés, preſſent également par-tout, lorſqu'ils circulent lentement; d'où vient qu'ils montent dans les rameaux latéraux, auſſi-bien que dans les directs, avec la même vîteſſe, dans une quantité proportionnée à leurs orifices. Mais lorſque la vîteſſe du fluide eſt grande, les colonnes qui ont été pouſſées, ſemblables en cela aux corps ſolides, font effort pour s'évacuer directemert, & n'agiſſent ſur les côtés que lorſqu'elles rencontrent un obſtacle. J'ai ſouvent vérifié ce nouveau théorême par l'expérience ſuivante. J'ai adapté une canule droite dans l'orifice d'une ſeringue, & j'en ai mis une autre à côté,

dont la direction étoit oblique. Ayant versé doucement de l'eau dans le tronc, j'ai observé quelle étoit la longueur du jet par l'une & l'autre de ces canules, après quoi ayant poussé fortement le piston, je me suis apperçu que ces jets devenoient plus longs, mais que celui du tube droit étoit plus grand que celui du tube oblique; d'où il est aisé de conclure que la vîtesse du sang ne sauroit augmenter, qu'il ne se porte en plus grande quantité dans les carotides que dans les autres arteres du corps, & beaucoup plus dans les troncs perpendiculaires, que dans leurs rameaux obliques.

Lors donc que la nécessité exige que le cœur se contracte plus promptement, il est impossible que le sang ne se porte avec plus d'impétuosité dans les carotides & dans leurs rameaux, que dans l'aorte descendante, vu qu'en circulant dans celle-ci, il s'éloigne du droit chemin, & souffre un grand nombre de répercussions & d'inflexions, qui ralentissent d'autant plus son cours, qu'il est réfléchi plus souvent & par de plus grands angles. Il n'est donc pas étonnant que dans les fievres aiguës

les vaiſſeaux de la pie-mere ſoient plus gonflés que ceux des autres parties, & qu'il en réſulte des maux de tête, des délires, des aſſoupiſſemens, & quantité d'autres maux ſemblables.

68. Ayant pluſieurs fois injecté dans l'aorte de l'eau chaude par le moyen d'un tube, d'où je la faiſois deſcendre de la même hauteur, j'ai obſervé que le front s'échauffoit le premier, enſuite le cou, les aiſſelles & le bas-ventre; d'où l'on peut conclure que les artérioles qui rampent dans le front, ſont plus aiſément pénétrées que les autres par les fluides, ou qu'elles leur oppoſent moins de réſiſtance. Le ſang étant vivement pouſſé par le cœur, doit donc s'y porter avec plus de vîteſſe, & de là viennent la chaleur & les ſueurs qui ſurviennent ſi ſouvent au front dans les maladies fiévreuſes.

69. Le cœur ne peut pouſſer le ſang avec plus de force dans les petits vaiſſeaux, que le frottement & la colliſion n'augmentent, que le battement, la tenſion & la réſiſtance des arteres ne deviennent plus grandes; & la chaleur étant proportionnelle à la colliſion & à la tenſion des parties, la chaleur doit

néceſſairement augmenter. L'air entrant dans les poumons qui ſont déjà échauffés, abſorbera d'autant plus tôt la chaleur du ſang, que les poumons ſeront plus chauds; & étant échauffé, il nuira à la reſpiration, ainſi que l'expérience nous l'apprend, c'eſt pourquoi il doit être promptement renouvellé, pour que le ſang ſe rafraîchiſſe, & afin que ſortant dans l'expiration, il emporte avec lui celui qui ſe trouve chargé de vapeurs. La nature a trouvé un remede à cet inconvénient, en rendant l'inſpiration & l'expiration plus fortes & plus fréquentes, ſans quoi la circulation du ſang languiroit en peu de temps; & de là vient que dans l'ardeur de la fievre, la reſpiration devient plus forte & plus fréquente proportionnellement à l'augmentation de la chaleur. Les anciens Médecins jugeoient de la violence de la fievre par le degré de la chaleur, & les Savans tiennent pour certain qu'Hippocrate en tâtant avec les mains la poitrine & le bas-ventre des malades, s'aſſuroit plus aiſément de la préſence de la fievre qu'il ne l'eût fait par le pouls. Il a plu dans la ſuite aux Modernes de juger

de la fievre par le nombre de battemens qui se font sentir dans un temps déterminé. *Boerhaave* lui même en juge par la vîtesse, la fréquence & la grandeur du pouls. Cependant comme les définitions doivent convenir avec la signification des noms qui est reçue, & que tous s'accordent à mettre au rang des fievres toutes les maladies dans lesquelles le pouls est semblable au naturel, ou plus rare & plus mollet, & les forces libres extrêmement abattues, & qu'ils donnent à ces maladies le nom de fievres malignes, il est évident que ce n'est point par la fréquence seule du pouls, ni par l'augmentation de sa vîtesse qu'il faut juger de l'essence de la fievre, à moins qu'ils ne veuillent avec le Docteur *Visoni*, Médecin Italien, exclure les fievres malignes du rang des fievres.

70. Les secrétions se font lorsque les molécules des fluides qui doivent se séparer, se trouvant beaucoup retardées dans les artérioles lymphatiques latérales, peuvent être absorbées par les petits tubes secrétoires qui ont la vertu de les pomper, & de choisir dans le nombre celles dont la pesan-

teur ſpécifique eſt la plus analogue à la leur, ainſi que l'obſerve Hamberger, (*Diſſert. de ſecretionibus.*) Or comme pendant la fievre le ſang étant pouſſé avec plus de force par le cœur, circule avec plus de vîteſſe dans les vaiſſeaux lymphatiques artériels; les fluides qui ſont pouſſés çà & là par des forces inégales, cédant à la plus grande, ceux qui doivent ſe ſéparer ſont emportés par le torrent de la circulation, & échappent à la ſuccion des vaiſſeaux; & de là vient que la ſecrétion de la ſalive, de l'urine, du ſuc gaſtrique, inteſtinal, de la morve, de la ſemence eſt moins conſidérable, pendant le temps que les fluides ſont coagulés par le froid de la fievre, ou que la chaleur les emporte au-delà des orifices des vaiſſeaux ſecrétoires.

La nature ne peut long-temps augmenter les forces du cœur & de la poitrine, qu'elles ne s'épuiſent à la fin; car, comme pendant que la fievre dure, ces forces ne ſe réparent point du tout, ou que très-médiocrement par la nourriture & le ſommeil, & qu'il s'en fait à tout moment une grande dépenſe, la puiſſance motrice ſeroit bientôt

bientôt épuisée si les membres & les parties soumises à la volonté recevoient la quantité ordinaire de fluide nerveux; & c'est pour prévenir ce mal, que la nature emploie entiérement ce fluide, le réserve pour animer les organes vitaux, & ne le distribue à aucune autre partie, d'où résultent l'abattement & la diminution successive des forces libres.

71. Mais comme cet effort fébrile continue pendant quelques jours dans les fievres continues, & durant quelques heures dans les intermittentes, & que la matiere morbifique se trouve par ce moyen suffisamment atténuée, délayée, cuite & disposée à être évacuée, la nature se désiste de son travail, tant pour ménager les forces qui restent, que pour vaquer à ses affaires ordinaires; de sorte que la fievre décline, la distribution du fluide nerveux se fait tout autrement, elle est plus grande dans les organes vitaux, & moindre dans les libres, & par ce changement inverse, la fievre cesse enfin totalement.

72. Mais comme le réservoir des forces est plus petit qu'à l'ordinaire,

& que quoiqu'elles reviennent, elles sont cependant inférieures à ce qu'elles étoient auparavant ; de là vient que dans le déclin de la fievre les membres ne recouvrent pas d'abord le degré de forces qu'ils avoient, & que cela n'arrive que lorsque la santé est parfaitement rétablie. Cependant, les tubes secrétoires ayant été relâchés par la chaleur, les humeurs étant résolues, l'impétuosité du sang appaisée, le fluide dont la secrétion doit se faire devient plus abondant, & plus disposé à s'évacuer, de sorte que les pores de la peau étant plus ouverts & plus flexibles, il survient une sueur abondante, un léger écoulement d'urine rougeâtre, la salive & les autres mucosités deviennent plus coulantes, & les secrétions se rétablissent peu à peu.

73. La situation horizontale du corps lorsqu'on est couché est utile, en ce qu'elle ménage les forces libres ; le malade étant étendu sur son dos, les muscles ne sont point obligés de se contracter, & de là vient que nous préférons cette situation à toute autre dans l'ardeur de la fievre. Je n'examinerai point ici si elle facilite ou non la secré-

tion du fluide nerveux. Après que la fievre a cessé, & que les forces se sont distribuées comme auparavant, le malade se leve, se sert de ses muscles, & vaque à ses affaires ordinaires.

74. *De la dépense des forces.* Supposons la force contractive du cœur égale à 2 livres, & qu'elle suffise pour envoyer des arteres dans les veines 1 liv. de sang dans chaque minute par un orifice comme un; si cet orifice devient deux fois plus petit, & qu'on veuille cependant que le sang en sorte avec une vîtesse double de celle qu'il avoit auparavant, la quantité de sang qui a passé dans les veines étant la même, il faut, pour produire le même effet, que la force du cœur, à cause de cette seule vîtesse double dans l'orifice, devienne quatre fois plus grande, ou égale à huit livres. Mais comme l'effet étoit le même, eu égard à la circulation avec une force de deux livres lorsque l'orifice étoit deux fois plus grand; il est évident, eu égard à ce seul effet, qu'il se perd inutilement six livres de forces, ou que la dépense qui s'en fait est les trois quarts de la force requise.

75. Dans ces circonstances, si l'on

veut que le mouvement du cœur augmente du double en vîtesse, en supposant qu'il étoit auparavant semblable à celui qu'il a ordinairement, il lui faut une force quatre fois plus grande, ou de 16 livres; mais l'orifice étant sous-double comme auparavant, il n'en sortira qu'une quantité double de la quantité ordinaire; de sorte qu'eu égard à cet écoulement, l'effet ne sera que le double du premier, quoique les forces soient huit fois plus grandes; & dans ce cas-ci la dépense des forces est les trois quarts de celles qui sont nécessaires pour procurer cet écoulement double, au lieu qu'il suffisoit, en supposant deux livres de forces, de faire l'orifice deux fois plus grand pour faire couler une double quantité de sang.

76. On voit par ce qui précede jusqu'où va la dépense des forces dans les fievres aiguës occasionnées par l'engorgement des vaisseaux capillaires, & qu'elle excede ce qu'il en faut pour entretenir la circulation générale, quoiqu'elle soit nécessaire pour atténuer le sang, & pour lever les obstacles qu'il rencontre.

Si l'on multiplie maintenant les dé-

penses qui se font à chaque minute par tout le temps que la fievre dure, par exemple, par vingt-quatre heures, qui est la durée de la fievre éphémere simple, comme on suppose qu'outre les deux livres, il s'en emploie quatorze, cette dépense montera à 840 livres par heure, & à 20160 livres par jour. Mais comme les forces que le cœur emploie journellement sont aux forces libres employées pendant le même espace de temps, comme 1 à 20 (362), & qu'on suppose que le cœur emploie par jour 2880 livres de forces dans l'état de santé, & les autres membres 57600 livres, la somme des forces employées sera de 60480 livres; au lieu que dans la fievre, lors même que les membres reposent, le seul mouvement du cœur équivaut à 20160 livres, c'est-à-dire que les forces sont trois fois plus grandes que dans l'état de santé. Au reste, je suis bien aise d'avertir que ce calcul n'exprime point la quantité vraie & absolue des forces employées, mais seulement les relatives.

J'ai supposé dans cet exemple que la vîtesse du cœur étoit seulement double, & par conséquent que la grandeur

ou la fréquence, ou l'une & l'autre enſemble n'avoient augmenté que de peu. Si l'on ſuppoſe que dans l'état de ſanté la grandeur du pouls ſoit 1, & qu'il batte 72 fois par minute, & qu'elle ſoit maintenant un & demi, & que le nombre des battemens ſe monte à 108, la vîteſſe du cœur augmentera du double ; mais l'obſervation nous apprend (267) que l'une & l'autre augmentent infiniment davantage. Maintenant, ſi de cette dépenſe prodigieuſe des forces, l'on retranche le peu qu'il s'en répare dans la fievre à l'aide des bouillons, du repos & du ſommeil, & qui eſt infiniment moindre que la perte qui s'en fait, on verra que la puiſſance doit s'affoiblir, & l'on ne ſera pas ſurpris que celle des fébricitans ſoit ſi-tôt épuiſée.

77. COROLLAIRE I. Plus l'obſtruction des vaiſſeaux ſanguins, la violence de la fievre & ſa durée ſont grandes, plus le malade eſt en danger (339).

78. COROLLAIRE II. Le malade qui connoît le danger où il eſt, ou perd courage, ou affecte une fauſſe ſécurité, ou ſe trouble, ne ſachant à qui recourir ; de là ces réflexions & ces

pensées assidues qui le privent du sommeil, ou qui l'agitent, ces anxiétés, ces agitations & ces mouvemens irréguliers & tremblans de tous les membres, l'intermittence, l'inégalité du pouls, les spasmes & autres symptomes semblables qui sont très-fréquens dans les sujets timides & qui n'ont point de fermeté.

79. COROLLAIRE III. C'est un bon signe, suivant Hippocrate, lorsqu'un malade conserve la présence d'esprit, & ne s'effraie point de l'état où il se trouve, comme au contraire c'en est un très-mauvais lorsqu'il se conduit autrement, parce que ces efforts inquiets & vagues ne peuvent point corriger la matiere morbifique, & épuisent les forces, & qu'on ne fait pas usage de celles qui restent, ce qui est cause que la matiere morbifique augmente & devient plus difficile à dompter.

De la fréquence du Pouls.

80. La section transversale des arteres est de deux especes, l'une *constante*, elle est telle à la fin de la systole; & l'autre *variable*, savoir, l'excès de la

diastole sur la section constante. Si l'on imagine deux cercles concentriques, la zone comprise entre deux, exprime cet excès, qui est celui du pouls. Comme l'artere, quelque pleine qu'elle soit, ne se fait jamais sentir dans la systole, non plus que dans la syncope, on doit juger du pouls non-seulement par la section constante, mais encore par la variable. Cette augmentation de l'artere est due à la moitié de la quantité de sang qui sort du cœur à chaque battement; car comme la vîtesse & la section du sang dans les petites venules sont uniformes, & que la quantité de sang qui sort du cœur se divise en deux parties, dont l'une dilate les arteres, & l'autre fait avancer le sang dans les veines, & qu'enfin dans l'état de santé le temps de la systole est égal à celui de la diastole; la quantité de sang employée à dilater les arteres, est égale à celle qui passe de celles-ci dans les veines dans le temps de la diastole, je veux dire, qu'une moitié du sang qui sort du cœur dilate les arteres & forme le pouls; & l'autre, qui lui est égale, s'insinue dans les veines.

81. Lors donc que les orifices des

arteres s'obſtruent, & que les forces du cœur ne ſont pas aſſez grandes, alors les arteres ſont dilatées par ce ſang ſuperflu, & le diametre conſtant devient plus grand qu'à l'ordinaire, d'où vient que le pouls augmente à proportion; car le ſang étant en moindre quantité qu'il ne faut pour dilater les gros vaiſſeaux, cette augmentation, qui eſt la meſure du pouls, eſt moindre, eu égard à l'augmentation de la ſection conſtante, & à la diminution de la maſſe qui ſort; car la Géométrie nous apprend que l'augmentation des volumes qui provient de l'addition de la même maſſe, eſt d'autant moins ſenſible, qu'ils étoient auparavant plus grands.

On voit par-là d'où vient que dans les obſtructions, lorſque les forces du cœur n'augmentent point, ou qu'elles augmentent en moindre raiſon que la quantité des obſtructions, on voit, dis-je, pourquoi le pouls diminue, comme dans les préludes des fievres, & il eſt d'autant plus petit, que la maſſe chaſſée dans un temps donné eſt plus petite, & la ſection conſtante de l'artere plus grande.

82. Si la puissance motrice qui étoit apppliquée dans des intervalles égaux au piston d'une pompe reste la même, & que les résistances augmentent, ou, ce qui revient au même, si l'orifice émissaire diminue, le jeu du piston loin d'être plus fréquent, devient au contraire plus lent & plus tardif.

De même dans une pendule, si la résistance des roues augmente, les vibrations du pendule deviennent plus lentes & moins fréquentes. L'expérience nous apprend encore que lorsqu'on bouche à moitié l'orifice émissaire d'une pompe ou d'un soufflet de maréchal, le jeu du piston, de même que celui des panneaux du soufflet, est plus lent & plus tardif.

Démonstration. La même puissance inanimée agit toujours de la même maniere, & sa pression sur le fluide qui s'écoule, dure aussi long-temps que ce fluide existe; mais le fluide subsiste d'autant plus long-temps, que le réservoir destiné à le contenir se vuide plus lentement; & celui-ci est d'autant plus de temps à se vuider, que l'orifice est plus petit; comme donc la puissance motrice étant la même, la vîtesse du fluide

par le même orifice eſt la même, & que par l'hypotheſe l'orifice eſt moitié plus petit, le temps que le piſton emploie à monter & à deſcendre, ſera la moitié plus court, ou chaque allée & venue ſera deux fois plus longue, & par conſéquent moins fréquente.

Il arrive quelquefois malgré les réſiſtances que le ſang rencontre, & malgré l'obſtruction des petits orifices des artérioles qui ſe débouchent dans les veines, que les battemens du pouls deviennent plus fréquens, ainſi que l'expérience nous l'apprend, & tous les Médecins en conviennent. Par exemple, lorſqu'on lie fortement les membres d'un malade, le pouls devient plus fréquent, & il arrive la même choſe dans les obſtructions des viſceres. Cependant, en ſuppoſant que les forces ſont les mêmes, & qu'elles agiſſent comme auparavant ſur le cœur, les battemens devroient être ſeulement plus lents & plus rares, & puiſqu'ils deviennent plus fréquens, il faut néceſſairement que ces forces agiſſent ſur le cœur plus ſouvent & d'une autre maniere qu'elles ne le faiſoient auparavant.

Il eſt vraiſemblable que la nature a

une perception confuse de ces obstructions & de ces résistances, & qu'elles l'inquietent dans plusieurs occasions (285); or comme elle est la gardienne de la santé, & qu'elle court au plus pressé, plus ces obstructions sont fortes & dangereuses, plus elle réitere & elle augmente les contractions du cœur, afin de les lever; ce qui suffit pour augmenter la vîtesse du sang, & pour le faire agir avec plus de force sur la matiere obstruante.

83. La nature augmente tantôt la grandeur du pouls, tantôt sa fréquence, & tantôt l'une & l'autre ensemble. 1°. Elle se contente d'augmenter la grandeur du pouls, lorsque n'étant frappée d'aucune crainte, & jouissant de toutes ses forces, elle entreprend de surmonter l'obstacle. 2°. Si l'obstacle a de la peine à ceder, s'il fait plus de résistance, si le danger est pressant, ou enfin si elle est affectée de quelque maladie sérieuse, elle réunit toutes ses forces, & elle rend le pouls plus grand & plus fréquent, comme dans le fort des fievres aiguës. 3°. Si la résistance est extrême, comme il arrive dans le frisson, ou lorsque la puissance mo-

trice est épuisée à la fin des fievres aiguës, après de fortes évacuations, une longue diete, dans une terreur excessive, alors, dis-je, elle se contente de le rendre plus fréquent.

84. La dépense des forces est toujours proportionnée 1°. à la grandeur du péril, 2°. aux forces de la puissance; mais comme la nature est fort ménagere de ses forces, lorsque le danger est manifeste, & qu'il indique qu'il faut augmenter les forces ou accélérer la circulation, pour lors si la puissance est foible, elle rend le pouls plus fréquent, mais plus petit; & par ce moyen, l'action du sang sur l'obstacle augmente en raison doublée du nombre de battemens, & la dépense des forces diminue en raison doublée de la grandeur du pouls (380), de maniere qu'avec les mêmes forces, elle procure l'effet qu'elle désire. Lorsque la faculté est épuisée, la matiere morbifique crue, & la dépense des forces considérable, le malade est en très-grand danger.

85. Il suffit que le nombre des battemens du pouls devienne deux fois plus grand qu'à l'ordinaire, pour que la vîtesse du sang augmente du double,

& qu'il agiſſe avec quatre fois plus de force ſur la matiere morbifique, ou ſur les colonnes qui précedent. Que ſi le pouls devient deux fois plus petit, la force du cœur devient quatre fois plus petite, & la dépenſe n'eſt pas plus forte qu'auparavant, vu que la dépenſe des forces du cœur eſt en raiſon compoſée de la doublée de la fréquence, & de la doublée de la grandeur du pouls conjointement.

86. Il eſt vrai que la grandeur du pouls ne peut diminuer, que le frottement dans les petites arteres n'augmente conſidérablement (373), de ſorte qu'il peut arriver que la lymphe ne circule plus dans ſes artérioles, ni le ſang dans les derniers conduits latéraux, d'où s'enſuit le froid des extrémités & quantité d'autres maux. Cependant comme il faut courir au plus preſſé, le ſang, par le moyen qu'on vient de dire, continue à circuler dans les gros vaiſſeaux, & malgré l'épuiſement des forces; la vie ſe prolonge, au lieu qu'elle eût été détruite en peu de temps par les réſiſtances dont on a parlé.

87. L'accélération du pouls, quant

à la fréquence, avec une grande diminution de la vîtesse du sang, est un effort que fait la nature pour exciter ce mouvement vivifique, & pour éloigner la mort le plus qu'il est possible. *Bryan Robinson. Propos.* 42.

Lower ayant saigné un chien jusqu'à la mort, & diminué considérablement par ce moyen le volume du sang, il observa que le pouls devint successivement plus fréquent, plus mollet & plus petit, jusqu'au moment que l'animal expira. Il observa encore dans les chevaux, dont les battemens avant l'opération montoient à trente-huit par minute, qu'après leur avoir ôté successivement trente-quatre livres de sang, le pouls devenoit plus fréquent à proportion que l'animal s'affoiblissoit, au point que l'artere battoit cent fois par minute, & alors il mouroit. *Expér.* 1. *Hæmast.* Une femme sujette à une hémorrhagie menstruelle, avoit le pouls très-fréquent, mais si petit qu'on le sentoit à peine; elle étoit extrêmement foible, elle avoit des anxiétés, elle soupiroit sans cesse, elle avoit les extrémités froides; mais le repos & la bonne nourriture la rétablirent en peu de temps.

Le pouls eſt petit & fréquent en hiver lorſque le froid eſt exceſſif, dans le friſſon de la fievre, dans les fievres de mauvaiſe eſpece, dans les convulſions, après qu'on a avalé un poiſon coagulant, dans les douleurs violentes, en un mot l'épaiſſiſſement du ſang & le reſſerrement des vaiſſeaux ſont accompagnés de la fréquence & de la petiteſſe du pouls, & il devient plus fréquent & plus petit lorſque les forces du cœur diminuent, par exemple, à l'agonie.

Un homme dans qui les valvules de l'aorte étoient oſſifiées & bouchoient la moitié de ſon orifice, avoit le pouls très-fréquent & très-petit; le ſang refluoit des arteres dans le cœur, ſes poumons étoient engorgés, il fut attaqué d'un aſthme, enſuite d'une hydropiſie de poitrine, & il mourut à cinquante ans.

On a obſervé dans la palpitation occaſionnée par un polype au cœur, ou par la compreſſion de ce viſcere, de même que dans l'expérience dans laquelle on coupe les nerfs cardiaques, que les battemens du cœur ſont très-fréquens, très-petits & tremblans.

Galien observe qu'un exercice modéré, joint à l'usage des bains chauds, rend le pouls fréquent & plein, au lieu qu'un travail excessif & les bains trop chauds le rendent fréquent & petit, ce qui vient de l'épuisement de la faculté. Les choses capables de l'épuiser sont la diete excessive, la malignité des maladies, la violence des passions, la durée & la violence des douleurs, & les évacuations excessives. *Galen. De pulsibus ad tyrones.*

88. Lorsque la masse du sang diminue considérablement, la capacité des arteres augmente, eu égard au sang qui sort du cœur, & par conséquent son cours se ralentiroit, si les battemens du pouls restoient les mêmes & n'augmentoient point; & de là vient que la nature dans ces circonstances pour ranimer la circulation & prolonger la vie, augmente la fréquence du pouls, pour compenser par là ce qu'il lui manque du côté de la grandeur.

89. Les Anglois ont observé, comme le rapporte M. d'Hédouville dans le *Journal des Savans*, année 1665. qu'il n'y a que la quarantieme partie des maladies fébriles qui soit mortelle, ce qui

doit s'entendre, je crois, des fievres intermittentes.

90. La *cause* de la fievre n'est autre que la trop grande distribution du fluide nerveux ou des forces dans les nerfs du cœur, eu égard à celle qui s'en fait dans ceux des membres. L'objet de cette distribution est de lever les obstacles qui empêchent le sang de circuler dans les petits vaisseaux, de les dégager, & de faire qu'il y pénetre avec plus de facilité.

Les principaux *instrumens* de la fievre sont le cœur & les arteres.

La *matiere* fébrile ou morbifique est de plusieurs especes. Souvent c'est un chyle dépravé, qui par sa viscosité engorge les petits vaisseaux, qui les irrite par son acrimonie, & y cause des contractions. Quelquefois aussi ce sont les miasmes qui se sont engendrés d'eux-mêmes dans le sang, à cause de la suppression des évacuations ordinaires, sur-tout à cause de la suppression de la perspiration, des sucs purulens, des fluides corrompus, ou qui ont passé de dehors dans la masse du sang avec l'air, les alimens & les boissons. Il est rare que la nature se borne à dilater & à alonger les vaisseaux.

91. Souvent la matiere morbifique resteroit cachée dans le sang sans causer aucun dommage si le froid ne l'épaississoit, si la débauche ne la rendoit plus grossiere, si les passions, un exercice immodéré, la saignée, la purgation employées par précaution ne la mettoient en mouvement, & ne donnoient occasion à la nature de déployer ses efforts fébriles pour la corriger ou pour la chasser, & tels sont les principes des maladies fébriles, dont je parlerai plus au-long en traitant de leurs especes.

92. Au commencement des fievres, la pesanteur absolue du corps augmente pour l'ordinaire. Robinson, *Sanctor. sect. 2. aphor. 40, 50, 51, &c.*

93. Lorsque les fievres commencent, le sang est plus gluant, & par conséquent il contient plus de sel, de terre & d'huile que lorsque le corps est sain, comme l'ont éprouvé les Docteurs Langrish & Tabor.

94. La pesanteur spécifique de la lymphe dans les fébricitans est à celle qu'elle a, lorsque l'on se porte bien, comme 10417 à 10308, ou comme 10409 à 10300.

95. Le coagulum rouge du ſang eſt à la lymphe qui s'en ſépare dans l'état de ſanté, comme 1400 à 1000. *D. Tabor.*

Mais dans les fievres pleurétiques épidémiques, comme 3000 à 1000, & dans les fievres ordinaires, comme 2333 à 1000, ſuivant le *D. Tabor.*

96. Le coagulum rouge eſt à la lymphe qui s'en ſépare en vingt-quatre heures, eu égard à celle qui s'en ſépare dans la ſanté, ſuivant le *D. Langrish :*

Dans les Synoques. .	comme 3992 à 1000.
Dans les Quotidiennes.	comme 3614 à 1000.
Dans les Tierces. . .	comme 3154 à 1000.
Dans les Quartes. . .	comme 2424 à 1000.

97. La quantité de la cohéſion ou de la fermeté du coagulum rouge, eſt à la fermeté qu'il a lorſque le corps eſt en ſanté,

Dans les Synoques. comme	1603	à 620.
Dans les Quotidiennes. . . .	1275	
Dans les Tierces.	1152	
Dans les Quartes.	898	
Dans les fievres aiguës inflammatoires, comme 4 à 1, ou	2342	

98. La proportion des principes extraits par la diſtillation du ſang dans les fievres aiguës, à celle qu'on en a tiré de celui d'un homme ſain,

Sel volatil.	comme 189 à 100.
Huile.	144 à 100.
Terre.	100 à 102.
Sel fixe.	105 à 130.

99. Le rapport de la lymphe tirée par la diſtillation à la maſſe totale du ſang, eſt dans les fievres aiguës comme 100 à 123.

100. La quantité de lymphe dans les fievres aiguës, eſt moindre que dans l'état de ſanté dans la raiſon :

Savoir, la Lymphe.	de 123 à 121.
Le Sel fixe.	de 130 à 105.
Mais l'huile augmente. . .	de 100 à 144.
Le Sel volatil	de 100 à 139.
La Terre.	de 100 à 102.

101. Si l'on juge de l'acrimonie de l'urine par le ſel, l'huile & la terre qui y dominent, celle de l'urine d'un homme ſain, eſt à l'acrimonie qu'elle a les premiers jours d'une fievre aiguë inflammatoire, comme 1 à 2, ou comme 10 à 19. . . . . . . 100 à 190.
Dans les premiers jours
de la fievre ardente. . 100 à 109.

Dans son déclin le vingtieme jour. . . . . . comme 100 à 135.
Le jour suivant, après une nuit paisible, & la veille de la santé. . . . . 100 à 173.

102. COROLLAIRE I. Dans les fievres, le sang est plus gluant que dans la santé, & plus il est gluant, ou moins la lymphe diminue, eu égard au cruor (439-445), plus la fievre est aiguë.

103. COROLLAIRE II. Dans les fievres, les particules actives du sang, comme les huiles, les sels volatils, la terre, augmentent journellement jusqu'au déclin, après quoi elles diminuent. Mais la proportion de la lymphe & du sel fixe diminue à mesure que la maladie augmente, & augmente après le déclin, ou dans la convalescence (98-101.)

104. COROLLAIRE III. Un mouvement fébrile modéré, non-seulement atténue & broie le sang, mais encore à cause de la chaleur & du développement du sel volatil, elle le résout, & le rend plus propre à circuler dans les petits vaisseaux (101.)

PRATIQUE générale des maladies, par exemple, des Fievres.

105. « Le Médecin eſt le miniſtre » & l'interprete de la nature, mais ce » n'eſt qu'en lui obéiſſant qu'il ac- » quiert le droit de lui commander. » Les principes & les cauſes des ma- » ladies ſont trop cachées pour que » l'eſprit humain puiſſe les découvrir, » & ſouvent après que tous nos efforts » ſont épuiſés, la nature commence » un nouvel ouvrage auquel on ne » s'attendoit point. *Baglivi*, *pag. 1.*

106. « La raiſon nous dicte que la ma- » ladie, quelque nuiſibles que ſoient » ſes cauſes au corps humain, n'eſt » autre choſe qu'un effort de la nature » pour détruire la matiere morbifique, » & pour procurer la guériſon du ma- » lade. *Sydenham*, *pag. 19.*

107. Il y a des ſymptomes qui ſont dus à la matiere morbifique, & à la mauvaiſe diſpoſition des fluides & des ſolides, & ce ſont eux qu'il faut com- battre ſous les auſpices de la nature, comme le friſſon. Il y en a d'autres qui viennent des efforts de la nature,

& il faut les laisser subsister en gardant les ménagemens requis. « Le principal » devoir du Médecin est de ranimer » les efforts de la nature, lorsqu'elle » languit, de réprimer ceux qui sont » trop violens, de ne point interrom- » pre ceux qui sont légitimes », toutes les fois qu'on n'a aucune méthode confirmée par un long usage, ni de spécifiques pour corriger la matiere morbifique par une autre voie que celle que suit la nature.

108. Tout ce que la nature peut faire est, 1°. de presser & d'enfermer de tous côtés la matiere morbifique dans les vaisseaux; 2°. de la cuire & de la résoudre par le moyen de la chaleur & de la fermentation; 3°. de la diviser & de l'atténuer par l'oscillation réitérée des vaisseaux secondés de l'effort des muscles; enfin 4°. d'en procurer l'évacuation lorsqu'elle est cuite par la perspiration, le cours de ventre, la sueur, le ptyalisme, la suppuration & la diurese.

109. L'art doit non-seulement obéir à la nature, & la seconder, il doit encore dans plusieurs cas tellement changer & corriger la matiere morbifique, qu'elle

qu'elle puiſſe la chaſſer avec plus de facilité; en un mot, l'art doit ſuppléer à l'impuiſſance de la nature. Avant la découverte du quinquina, les Médecins n'avoient d'autre méthode à ſuivre que celle que la nature ſuit elle-même; elle ſe réduiſoit aux remedes généraux, & enſuite à préparer la matiere fébrile, à la cuire & à l'évacuer; mais ces moyens étoient fort longs, ennuyeux & dangereux pour les malades qu'ils tourmentoient cruellement. On a enfin trouvé le quinquina qui rend la matiere fébrile fluide, & lui ôte ſa malignité, & qui rend aux vaiſſeaux la force & le ton qu'ils ont perdu; de ſorte que la matiere étant corrigée ſans aucune évacuation ſenſible, l'effort fébrile ceſſe, & la fievre ſe guérit.

110. La raiſon nous dicte donc que toutes les fois qu'on manque de remedes ſurs, convenables & ſpécifiques pour corriger la matiere morbifique, il faut ſeconder les efforts de la nature, & que quand on les a, il faut les employer à propos, pour la diſpenſer de ces ſortes d'efforts; en un mot, qu'il faut ſeconder ceux qu'elle fait pour cor-

riger ou pour chasser la matiere morbifique.

111. La premiere indication se réduit à fortifier autant que l'on peut la puissance qu'un travail assidu épuiseroit, par la nourriture & un repos convenable ; de sorte que si la maladie est courte, le malade ait besoin de peu de nourriture, & que si elle est longue, il en ait autant qu'il lui en faut.

112. Mais comme les alimens solides qu'on est obligé de mâcher, demandent beaucoup de travail & de préparation dans les premieres voies & dans les secondes pour pouvoir se dissoudre, que les forces sont nécessaires pour fortifier les organes vitaux, & qu'il ne faut pas mal à propos les employer ailleurs ; la raison dicte que dans les fievres il faut user d'alimens succulens, cuits ou liquides, & d'autant plus succulens & de bonne digestion, répétés aussi souvent & en d'autant plus grande quantité que la maladie est plus longue, & qu'au contraire il ne faut user que d'alimens légers, aqueux, de facile digestion & en petite quantité, si l'on prévoit que le mal soit de courte durée.

113. Et comme l'obſervation nous apprend qu'au commencement des fievres le ſang peche par ſa viſcoſité, & enſuite par ſon acrimonie, & que la chaleur & la ſoif tourmentent le malade, il faut au commencement ne lui donner que des boiſſons délayantes & réſolutives, & enſuite adouciſſantes & rafraîchiſſantes, mais en aſſez grande quantité, pour qu'elles ſatisfaſſent à toutes ces indications.

114. Le mouvement muſculaire épuiſe les forces, mais l'on ne ſauroit employer trop utilement celles qui font mouvoir le cœur & la poitrine, il faut donc prendre la nature pour guide, & défendre au malade d'agir, & pour cet effet lui enjoindre le ſilence & le faire coucher dans une ſituation horizontale.

113. L'obſervation nous apprend que les opérations de l'entendement, telles que l'attention, l'étude, la réflexion, la ſenſation, la mémoire & l'imagination ne peuvent agir ſans épuiſer les forces, comme cela paroît par la laſſitude qui en réſulte; & puiſqu'il faut ménager ces forces, il convient que le malade s'abſtienne de ces opérations, qu'il renonce aux affaires, & ne s'oc-

cupe que de ce qui peut lui tranquillifer l'efprit, évitant avec foin la lumiere, les fons, les attouchemens, les faveurs & les odeurs capables de l'offenfer.

116. Si l'on jugeoit cependant que les exercices de l'efprit & du corps fuffent utiles pour corriger & atténuer la matiere morbifique, il faudroit laiffer au malade la liberté d'y vaquer pendant l'intermiffion de la fievre, ou avant qu'elle commence, en guife de préfervatif; & en effet, les Méthodiftes & les Maîtres de Gymnaftique ont éprouvé que ces exercices font très-falutaires dans les fievres intermittentes.

Après la diete & la gymnaftique, viennent les fecours généraux de la Chirurgie & de la Pharmacie, & on les appelle généraux, à caufe de la néceffité dont ils font au commencement de toutes les maladies, fur-tout de celles qui font aigues, pour remédier à la pléthore & à la cacochylie.

117. Prefque tous les hommes, ceux principalement qui vivent dans l'abondance & dans l'oifiveté plus qu'il ne convient à la fanté, ont coutume de fe gorger de vin & de viande, ce qui ne peut qu'amaffer une grande quantité

de ſaburres dans les premieres voies, & augmenter le ſang & les humeurs dans le corps.

118. La fievre ſurvenant là-deſſus, il eſt à craindre que les matieres contenues dans les premieres voies ne pouvant plus ſe cuire, parce que le fluide nerveux ſe jette ſur les organes vitaux, & que l'eſtomac eſt affoibli, ne fermentent ou ne ſe corrompent, ou n'excitent la nature à les cuire, & ne l'empêche de s'occuper de la fievre, ou enfin qu'elles ne paſſent dans la maſſe du ſang crues & mal digérées, & ne donnent une nouvelle occupation à la nature, ou de nouvelles forces à la matiere morbifique. De là vient qu'au commencement des maladies la nature montre ſouvent au Médecin la route qu'il doit ſuivre, ſoit par le dégoût & le défaut d'appétit qu'elle donne au malade, & qui lui fait rejeter les alimens auxquels il eſt accoutumé, ſoit par les nauſées, la cardialgie, le vomiſſement & la diarrhée qui évacuent les ſaburres, nous conſeillant par là de la ſeconder avec des cathartiques, des émétiques & des lavemens. Pendant la maladie, la digeſtion lan-

guit, les matieres recrémentitielles s'amassent dans les premieres voies ; & c'est pourquoi après qu'elle est guérie il faut évacuer les saburres qui se sont insensiblement amassés, en purgeant de nouveau le malade.

119. Mais la masse du sang, qui est plus grande que dans l'état de santé, épuise & énerve les forces du cœur sans aucune utilité, d'autant plus qu'il faut qu'il circule avec plus de vîtesse. Supposons que la masse du sang soit de vingt livres, & qu'elle ait un pied de vîtesse par seconde, il faudra que la force employée à la faire circuler soit vingt; si la vîtesse doit être double, il faudra une force quatre fois plus grande. Si la masse diminue d'une livre, la même force le fera circuler avec un peu plus de vîtesse qu'auparavant, savoir en raison sous-doublée des poids ; mais ce qu'il y a de plus important, est que les muscles du cœur contenant une moindre quantité de sang, se mouvront avec plus de vîtesse, au moyen de quoi le sang se résoudra plus aisément, & c'est pourquoi il convient de saigner le malade au commencement des fievres aiguës pro-

portionnellement à ce qu'on juge qu'il y en a de trop par la plénitude des vaisseaux.

120. L'observation nous apprend qu'après la saignée, la nature procure souvent un vomissement ou une diarrhée, ou se prête plus aisément aux remedes généraux (463); c'est pourquoi il vaut mieux en la prenant pour guide commencer par la saignée, & passer ensuite aux cathartiques, que de passer de ceux-ci à la saignée.

Après avoir employé les remedes généraux, il faut passer à ceux qui conviennent au rang, au genre & à l'espece des fievres, & imiter en cela la conduite des Horlogers, qui, lorsqu'une montre est dérangée, commencent par la nettoyer, & remédient ensuite au défaut qu'ils y ont remarqué. Comme la pratique offre une infinité de cas qui pourroient embarrasser le Médecin, il convient de lui montrer la route qu'il doit suivre, & de lui faire part de quelques théorêmes généraux dont la vérité a été confirmée par les Maîtres de l'art.

Regles pratiques.

121. *Les contraires se guérissent par leurs contraires.*

On appelle *contraires* les choses qui ne peuvent exister ensemble dans un même être, comme le chaud & le froid, la tension & le relâchement; la direction du mouvement vers deux endroits opposés, par exemple, vers l'Orient & l'Occident ensemble, le repos, & le mouvement, &c. Or comme la guérison ne consiste qu'à détruire la cause des maladies, il s'ensuit qu'en changeant l'état morbifique en un état contraire, on guérit le premier, & que par conséquent les contraires se guérissent par leurs contraires.

122. *La cause cessant, l'effet cesse aussi.* Il n'y a point d'effet sans cause; & comme toute maladie est un changement évident dans l'homme & par conséquent un phénomene ou un effet dont la cause est la raison suffisante de son existence actuelle, & que rien n'arrive sans raison suffisante, il s'ensuit qu'en détruisant la cause, on fait cesser l'effet: on détruit la cause en lui en op-

poſant une contraire dans le même endroit.

La Méthode Curative, conſiſte à découvrir & à employer les remedes propres à guérir la maladie, ou à détruire ſa cauſe, & cette concluſion qu'on doit détruire la cauſe de la maladie par ſes contraires s'appelle *indication*, que l'on diviſe mal à propos, comme l'obſerve *Pitcairn*, en *prophylactique*, *curative*, *vitale* & *ſymptomatique*, vu que l'on conſeille de détruire les cauſes de la maladie, la maladie elle-même, la foibleſſe des forces & les ſymptomes de la maladie. Car comme on ne peut guérir la maladie qu'on ne détruiſe en même temps la cauſe dont elle eſt l'effet, & qu'on ne faſſe ceſſer les ſymptomes dont le concours eſt la maladie même, l'indication curative eſt tout à la fois prophylactique & ſymptomatique; & comme la foibleſſe elle-même eſt un ſymptome, & qu'en détruiſant le concours des ſymptomes ou la maladie, on conſerve les forces & on les rétablit, c'eſt inutilement qu'on diſtingue l'indication vitale de la curative.

123. *On peut détruire les principes de la maladie ſans que la maladie ceſſe*, au-

lieu qu'on ne sauroit détruire sa cause qu'elle ne cesse aussitôt; car le principe est ce qui contient la raison suffisante de l'existence possible d'une chose, ou ce qui la fait concevoir comme possible. Comme donc les Principes ne sont que rendre la maladie possible, & ne la font point exister nécessairement, il doit y avoir quelque chose à qui elle doive son existence, savoir une cause à l'existence de laquelle celle de la maladie est nécessairement attachée; d'où il suit qu'encore que les principes soient détruits, tant que la cause subsiste, la maladie subsiste aussi. Il est donc inutile de chercher à détruire les principes ou les causes qu'on appelle éloignées, à moins que cela ne soit nécessaire pour détruire la cause. Un grain d'arsenic, irrite le ventricule, & la nature s'efforce d'évaquer ce poison par le vomissement. La cause de ce dernier est cet effort déterminé que fait la nature pour obliger le ventricule à se contracter dans la direction qu'il faut & avec une force suffisante pour évacuer ce qu'il renferme par l'œsophage & par la bouche. Dès que l'effort cesse, le vomissement cesse aussi; mais tant

que le poiſon qui eſt le principe de cet effort eſt dans le ventricule, la nature, ſuivant les lois de la ſympathie, emploie les forces qui lui reſtent pour remédier à ce mal & pour exciter un vomiſſement. Afin donc que le vomiſſement ceſſe, il faut détruire le principe, après quoi on appaiſera la douleur du ventricule avec des narcotiques ; & l'on rétablira les forces du malade avec des analeptiques.

124. *Le principe qui détermine les efforts de la nature étant détruit, ces efforts ceſſent pour l'ordinaire, auſſi bien que la maladie qui en eſt l'effet.* Ce principe eſt *l'occaſion* de la maladie, & il importe extrêmement de la connoître, parce que les Médecins la confondent avec la cauſe, comme ſi les afforts de la nature avoient une connexion néceſſaire avec ce principe. Ceux-là ſe trompent qui confondent le principe avec la cauſe, & qui prétendent que les efforts de la nature dépendent de ce principe par une néceſſité mécanique. La théorie de la fievre nous fournit un exemple de cette erreur. Elle a ſouvent pour principe une obſtruction occaſionnée par la viſcoſité du ſang ; mais

tant s'en faut que cette obſtruction cauſe mécaniquement la fievre, qu'elle rend au contraire le pouls plus tardif, plus rare & plus petit, de maniere que ſi la nature n'augmentoit les forces du cœur en plus grande raiſon que la dépenſe de ces forces occaſionnée par les obſtructions, le pouls n'auroit ni ſa grandeur ni ſa fréquence naturelles.

La premiere indication dans ce cas, conſiſte à faire que les forces ſe diſtribuent comme dans l'état de ſanté; & comme il n'y a que la nature ſeule, en tant que Médecin des maladies, qui puiſſe le faire, le Médecin doit ſe borner à détruire l'occaſion qui détermine la nature à diſtribuer ainſi inégalement le fluide nerveux. Les remedes qu'il doit employer pour détruire la viſcoſité du ſang, ſont les délayans, les réſolutifs & les atténuans. La ſeconde indication demande qu'on emploie les remedes propres à détruire l'occaſion de la maladie; mais comme la nature guérit elle-même les maladies, lorſque les occaſions ne ſubſiſtent plus, qu'elle a beſoin de ſes forces pour y réuſſir, & qu'elles ſe réparent par la nourriture, le repos & le ſommeil,

il faut les rétablir par la diéte & la gymnastique. Les symptomes ne sont point une chose différente de la maladie, puisque, comme dit *Pitcairn*, c'est leur concours ou leur complexion qui la constitue, & que la nature les excite toutes les fois qu'une partie de la cause (nuisible,) devient plus urgente. Le Médecin doit donc accourir au plus pressé; & en se conformant aux lois que la prudence dicte, attaquer d'abord la cause du symptome le plus urgent; & c'est ainsi qu'il faut souvent remettre à la fin à remplir les indications qui se présentent les premieres à un Médecin qui fait usage de sa raison.

125. *Les secours qui sont mutuellement opposés les uns aux autres, sont entiérement inutiles*, & ceux qui ne sont contraires qu'en partie ne valent, qu'autant que la force de l'un l'emporte sur celle de l'autre. Par exemple, si le malade a besoin de rafraîchissement, dix verres d'eau froide produiront cet effet, au lieu que si on y en ajoute dix d'eau chaude, ils pourront bien délayer, mais ils ne rafraîchiront point. Si la dose d'eau chaude excede la froide de cinq verres, le malade s'échauffera d'autant,

les autres se détruiront, & deviendront inutiles & même nuisibles. C'est à quoi ne font pas attention ceux qui méprisent les remedes simples, & qui les combinent avec d'autres, & l'on ne peut mieux faire que de lire la *Dissertation de* Boileau, *touchant l'efficacité des remedes simples.*

126. *La nature*, suivant Hippocrate, *guérit les maladies, & veille au maintien de la santé* suivant *Galien.* En effet, la nature n'est autre chose que la faculté qui entretient en nous les mouvemens qui sont moralement nécessaires à la prolongation de la vie, ainsi que tous les Médecins en sont convenus de tout temps. Pour exécuter ces mouvemens, elle se sert du fluide nerveux, des muscles ou des membranes, & elle fait usage, partie du fluide nerveux, & partie de la structure & de la situation des organes, se servant des organes corporels tels qu'ils sont, de même qu'un Musicien se sert du clavecin qu'il a, de sorte que les mouvemens qu'elle excite sont limités quant à la force, & contraints par la situation & la figure des organes. Personne n'est mieux en état de sentir cette maniere d'agir, ces

loix, ces fins, ces erreurs, ces excès, ces langueurs, ces emportemens, que ceux qui ont réfléchi sur les effets que les passions produisent en eux. Il n'y a personne qui ne s'apperçoive aisément qu'elles sont autant d'efforts de l'ame raisonnable, pour obtenir les biens qu'elle entrevoit confusément, & pour éloigner les maux moraux; cependant on ne sauroit dire que ces mouvemens s'accordent toujours avec la raison, puisque la philosophie nous exhorte à les contenir dans les bornes requises, sauf à leur donner carriere, ou à les réprimer selon que l'occasion le requiert.

On peut en dire autant des efforts morbifiques que fait la nature; car quoiqu'ils soient toujours salutaires eu égard à la fin, ils sont souvent trop forts, comme dans les cas où l'on aiguillonne la nature par des irritans; ou trop foibles, comme lorsqu'on émousse le sentiment par des narcotiques ou des laxatifs; ou déréglés, comme lorsque l'entendement est agité par la crainte, la colere, le désespoir, ou de telle autre façon que ce puisse être.

127. Le Médecin doit donc s'atta-

cher *à réprimer les efforts effrénés de la nature, à les animer lorsqu'ils languissent, & à les régler, lorsqu'ils sont désordonnés,* ainsi que nous l'apprend *Sydenham.*

128. *La nature, lorsqu'on la laisse agir, montre elle même au Médecin la route qu'il doit suivre. Galien.* Dans les maladies, sur-tout dans celles qui sont aigues, les Médecins qui ont de la prudence doivent, s'ils ne connoissent point parfaitement le but que la nature se propose, temporiser, observer & rechercher sa fin, son but & ses efforts, & ne point l'interrompre mal à propos par des remedes.

129. *Les humeurs qui ont besoin d'être purgées, doivent être évacuées par des lieux convenables, qui sont ceux que la nature leur choisit. Hippocrat.* La nature pour l'ordinaire conduit la matiere morbifique dans les couloirs de la bouche, des intestins, de la vessie, de la peau, du nez, de la matrice, &c. Que si ces efforts se dirigent ailleurs, à cause du vice des organes ou des fluides, par exemple, dans le cœur, la rate, &c. où il n'y a point de couloirs, ou qu'ils agissent plus fortement sur les poumons, le foie, le cerveau; *le Médecin doit ob-*

ſerver ce mouvement de la nature, l'aider & le ſeconder s'il eſt convenable, ou le réprimer, le détourner & le diriger ailleurs, s'il eſt contraire & nuiſible. Galen. Aphor. 21. ſect. 1. *Au temps des criſes, ou quand elles ſont faites, il ne faut rien remuer ni rien innover, ſoit par les purgatifs, ou par d'autres irritans, mais il faut laiſſer agir la nature.* Hippoc. *aph.* 20. *ſect.* 1.

130. Le premier objet qu'il faut avoir dans les maladies, eſt d'évacuer la matiere morbifique après qu'elle eſt cuite, par les voies ordinaires & les plus prochaines. Que s'il y en a aucune, ou qu'elles ne ſoient point libres, la nature s'en procure d'autres, & de là les hémorrhagies & les ſuppurations. Dans le cas où la nature eſt ſurmontée par la maladie, c'eſt-à-dire, par la matiere morbifique, elle n'entreprend pas même de lutter contre elle. *Galen.* 3. *de criſib. cap.* 9.

131. Les mouvemens de la nature ſont réglés & déterminés, lorſqu'elle eſt forte, qu'elle a le deſſus ſur la matiere, & qu'elle exerce ſes opérations; lors au contraire qu'elle doit ſuccomber, ils ſont indéterminés, déréglés & inconnus. *Galen. lib.* 3. *de criſib. cap.* 10. *& lib.* 2. *de dieb. decretor.*

132. La nature qui veille à la conservation des animaux, & à la guérison des maladies, conserve ce qui est utile, & retranche ce qui est superflu. *Galen. lib. de facult. natur.*

133. Les opérations de la nature dans les maladies se réduisent à trois; savoir, la *concoction*, la *secrétion* & l'*évacuation*. *4. aphor. comment.* 22 & 23. Elle se prépare elle-même les voies, non point par la pensée seule, mais en excitant le malade à clignoter, à se gratter, à s'allonger, à bâiller, à tousser, à sanglotter, &c. en un mot, la nature, sans le secours d'aucune instruction, fait tout ce qu'il convient de faire. *Epidem. Hipp. lib. 6. Galen. comm. 2.*

134. La nature opere quelquefois peu à peu des choses qui paroissent impossibles. *Galen. 7. Aphor. comm. 56.*

135. Rien n'est plus utile dans la pratique que de savoir l'histoire de la maladie particuliere qu'on entreprend de guérir. « Si je possédois parfaitement » l'histoire de chaque maladie, je ne » serois jamais en peine d'y apporter » remede, & je serois d'autant plus » assuré du succès, que ses différens » phénomenes me montrent toujours

» la route qu'il faut ſuivre. *Sydenham. » Præfat. pag. 10* ». Dans la cure des » fievres, on a beſoin d'un diagnoſtic » exact des eſpeces, que l'on chercheroit inutilement dans les écrits des » modernes ». *Stahl.*

136. Lorſqu'on ignore l'eſpece de la maladie, il faut avoir recours à l'indication ou à la connoiſſance qu'on a des choſes qui ſont utiles ou nuiſibles, afin de pouvoir peu à peu mettre le malade en ſureté. Mais il ne faut rien précipiter dans ces occaſions, rien ne me paroît plus dangereux, & je ſuis perſuadé que la précipitation coûte la vie à une infinité de fébricitans. *Sydenham. Anacephaleoſ. pag. 158.*

137. L'indication eſt entiere & parfaite, lorſque tout va comme il faut. Premiérement, la criſe qui ſe fait par les évacuations ordinaires, eſt meilleure que celle qui ſe termine par un abſcès. Secondement, celle qui procure une évacuation abondante de l'humeur nuiſible, eſt préférable à celle qui procure l'évacuation d'une autre. Troiſiémement, celle qui agit par le droit chemin, vaut mieux que celle qui ſuit une autre route. Quatriémement, la

meilleure crise est celle qui est aisée à supporter. Enfin, la crise est bonne, lorsqu'elle survient dans un temps où les matieres sont bien cuites. *Galen. in aphor.* 20. *sect.* 1.

138. *Plus la nature est avancée dans la route qu'elle tient, plus la méthode qu'elle suit est certaine, & moins il convient de la troubler.* Stahl. *Casual. min. pag.* 373. C'est pourquoi, suivant le conseil d'Hippocrate, il faut remuer ce qu'on juge à propos d'émouvoir, quand les maladies commencent.

139. *Les mouvemens naturels de l'homme sont conformes à ses mœurs, & cela à proportion que l'affaire est plus pressante*, Stahl. Ce qu'on dit ici est confirmé par l'expérience; par exemple, dans les vieillards, & dans ceux dont les mœurs sont réglées, la maladie marche pour l'ordinaire à pas lents & réglés; dans les jeunes gens, au contraire, qui ont l'esprit vif & pétulent, les fievres font des progrès extrêmement rapides, & causent beaucoup de désordre; dans les femmes timides, & qui se troublent aisément, les efforts de la nature sont foibles, tremblans & souvent déréglés.

140. Dans quelque maladie que ce puiſſe être, le ſymptome indique & exige un remede qui lui ſoit contraire; par exemple, dans la fievre, la chaleur indique des rafraîchiſſans; la fréquence du pouls, des ſédatifs; la vîteſſe du ſang, des remedes qui calment ſon mouvement; l'acrimonie des humeurs, des lénitifs; la ſoif & la ſéchereſſe, des délayans & des humectans; les ſaletés de la bouche, la peſanteur de l'eſtomac, les nauſées, les cardialgies, indiquent des émétiques ou des cathartiques; la débilité des muſcles, des analeptiques, &c.

141. Plus il y a de ſymptomes qui conſtituent la maladie, plus il y a d'indications à remplir; & plus il y a de choſes à faire, plus il y a de diligence, de ſagacité & de prudence; plus elles ſont difficiles, & plus elles occaſionnent d'erreurs. A moins donc que le Médecin n'ait de la ſagacité, qu'il ne ſoit verſé dans la pratique, & qu'il n'ait appris à diſtinguer & à combattre chaque ſymptome ſéparément, il aura toutes les peines du monde à les faire ceſſer lorſqu'ils ſe manifeſtent tous à la fois.

142. Le même remede poſſede plu-

ſieurs vertus différentes, mais réunies enſemble. Par exemple, l'ipécacuanha eſt un excellent aſtringent & émétique à la fois ; la manne cathartique, béchique & diurétique ; le nitre rafraîchiſſant, propre à diſſoudre le ſang & diurétique ; de ſorte qu'avec un ſeul & même remede on peut guérir pluſieurs ſymptomes à la fois, pourvu que l'on connoiſſe les principes des ſymptomes, & les différentes vertus des remedes qui leur ſont oppoſées, ce qui exige beaucoup de ſavoir & de ſagacité de la part du Médecin. La chaleur, par exemple, augmente par la viſcoſité du ſang, par la tenſion des ſolides, par le mouvement accéléré des fluides & des ſolides, par de trop grands efforts, par la trop grande épaiſſeur des matelas & des couvertures, par la qualité ſalée & aromatique des alimens, &c. Il faut donc diſtinguer avec ſoin s'il convient de l'appaiſer avec des délayans ou des laxatifs, avec des ſédatifs & des anodins, ou avec des remedes qui affoibliſſent ; la ſaignée, par exemple, la purgation, s'il faut moins couvrir le malade, s'il faut lui preſcrire des adouciſſans ou des

diurétiques, ſelon que les principes de la chaleur varient & different entr'eux.

143. Plus on ſatisfait à un plus grand nombre de ſymptomes & d'indications à la fois, & mieux c'eſt. Par exemple, comme dans la pleuréſie la ſaignée appaiſe la douleur, la chaleur, la toux, la difficulté de reſpirer, la fievre, & que les topiques ne font que détruire l'un ou l'autre de ces ſymptomes; il vaut mieux recourir à la ſaignée, vu qu'on remédie par-là à pluſieurs ſymptomes à la fois. Dans la dyſſenterie, l'ipécacuanha débaraſſe l'eſtomac, rétablit ſon ton, reſſerre les inteſtins & le bas-ventre, & ſatisfait à pluſieurs indications à la fois, & de là vient qu'on doit le préférer aux autres remedes.

144. Lorſqu'on a deux indications à la fois à remplir, il faut ſatisfaire à toutes les deux enſemble, & ne point abandonner l'une pour courir à l'autre, pourvu qu'on puiſſe ſatisfaire à l'une & à l'autre tout à la fois. Par exemple, ſi l'on entreprend de guérir une apoplexie occaſionnée par les ſaburres, comme la privation du ſentiment & du mouvement indique des ſtimulans, la viſcoſité & la lenteur du ſang

des atténuans, les ſaburres du ventricule des évacuans, &c. on ne doit point employer ces remedes ſéparément, mais ſatisfaire à trois indications à la fois, par le moyen de l'émétique.

145. Lorſque deux remedes ſe trouvent indiqués à la fois, dont l'un eſt bon pour un ſymptome, & ne peut faire aucun mal, & dont l'autre appaiſe à la vérité un ſymptome & augmente l'autre, il faut préférer le remede le moins nuiſible. Dans la phthiſie, par exemple, les béchiques chauds facilitent l'expectoration du pus, mais augmentent l'ardeur de la poitrine; les béchiques incraſſans, au contraire, procurent l'expectoration, & n'échauffent point la poitrine; il faut donc, ſuivant la regle qu'on vient de donner, préférer les derniers aux premiers.

146. Si les remedes ſe combattent les uns les autres, il faut en chercher d'autres qui ne ſe détruiſent point. L'obſtruction du foie indique des inciſifs, l'acrimonie du ſang des incraſſans; ces remedes répugnent les uns aux autres, & ſe détruiſent par conſéquent; il faut donc avoir recours aux délayans, qui

qui diminuent tout à fois la viscosité & l'acrimonie.

147. Lorsqu'on ne peut remplir deux différentes indications à la fois, il faut se borner à la plus pressante. Le symptome est d'autant plus urgent, que la fonction lésée est plus noble & plus nécessaire à la vie actuelle. Par exemple, la syncope est plus urgente que l'anorexie; si donc celle-ci indique des cathartiques, qui causent la syncope, & celle-là des cardiaques, qui augmentent l'anorexie, il vaut mieux dans ce cas guérir la syncope & négliger l'anorexie. Si un symptome dépend de l'autre, il vaut mieux remédier au symptome primitif qu'au dérivé. Par exemple, si un homme vomit, parce qu'il a du dégoût pour les alimens, la cacositie est le symptome primitif & le plus urgent.

Si un vice que le quinquina guérit, est capable d'occasionner la fievre, quoique ce remede desseche, & déplaise au palais, il faut l'employer, parce qu'il est indiqué par ce vice urgent. Si le vice est un principe continu du symptome, il est beaucoup

plus urgent que s'il n'étoit qu'un principe interpolé.

148. « Si la maladie est composée » de plusieurs symptomes de genres » différens, on peut la rapporter à tel » genre que l'on voudra; mais il vaut » mieux la rapporter au genre auquel » appartient le *symptome le plus urgent.* » On appelle symptome très-urgent, » celui qui cause la mort en moins de » temps, d'où l'on voit que la dou- » leur n'est pas toujours un symptome » très-urgent, comme dans le phleg- » mon ». Pitcairn, *De divisione morborum.*

La meilleure méthode Thérapeutique est celle qui traite séparément les vices simples & leurs symptomes (on doit les connoître), & qui y apporte les remedes convenables; telle est celle que *Boerhaave* a suivie dans ses Aphorismes, que je suppose que tout le monde connoît. Par exemple, comme la fievre est accompagnée du froid, de la chaleur, de la soif, de nausées, de maux de tête, de lassitude, d'un pouls relativement plus fort, &c. il faut auparavant connoître quels sont ces

ſymptomes ſéparément, à quels principes & à quelles cauſes on doit les attribuer; il faut diſtinguer enſuite quels ſont ceux de ces divers principes du même ſymptome qui contribuent à la fievre, ainſi qu'on l'a fait dans la Diſſertation ſur la cauſe de la fievre, jointe à l'Hémaſtatique. Cela fait, il faut connoitre la connexion, la ſucceſſion & l'énergie de ces ſymptomes; il faut voir quel eſt le ſymptome urgent ou *primitif*; quel eſt le dérivé, ou qui dépend des autres, & appliquer les remedes au primitif & au plus urgent, leſquels ſeront d'autant plus efficaces, qu'ils pourront, à l'aide de leurs forces diverſes, détruire un plus grand nombre de vices à la fois. Par exemple, dans la ſynoque putride, l'infuſion de ſéné eſt excellente pour évacuer la matiere bilieuſe, fébrile & viſqueuſe, parce qu'elle emporte les ſaburres qui ſont propres à épaiſſir le ſang, qu'elle débarraſſe l'eſtomac de ces matieres lourdes qui cauſent des nauſées, qu'elle hâte la ſecrétion du fluide inteſtinal, qu'elle purifie le ſang, & le fait plus aiſément circuler dans ces viſceres; elle tue les vers, s'il y

en a, elle facilite l'excrétion de la bile, & prévient la corruption & les ſymptomes qui en réſultent, &c.

Pratique générale des Fievres.

149. *La fréquence du pouls* eſt due à l'économie de la nature, laquelle voulant frapper, dompter & chaſſer la matiere morbifique avec le moins de forces qu'elle peut, le fait ſouvent dans un temps donné plutôt en réitérant les battemens du pouls qu'en l'augmentant. Car, comme la force vitale qui doit agir ſur cette matiere ne peut augmenter qu'à l'aide de la grandeur ou de la fréquence du pouls, la nature, tant que ſes forces ſubſiſtent, les augmente l'une & l'autre, comme dans la courſe, la colere, les fievres aiguës qui doivent ſe terminer en peu de temps; & alors, la matiere morbifique, en cas qu'elle exiſte, eſt domptée en peu de temps & avec une grande dépenſe de forces, ou elle obtient la fin qu'elle ſe propoſe : ou bien le pouls devient ſeulement plus grand, comme dans l'apoplexie, la manie, & alors il importe moins d'augmenter la vîteſſe & d'é-

pargner les forces, que lorſque les vaiſſeaux ſanguins ſont remplis de fluides putrides, ou engorgés, & que le ſang trouve une réſiſtance à ſurmonter : ou bien enfin, la fréquence ſeule augmente, quoique la grandeur reſte telle qu'elle étoit, & diminue même, & par ce moyen, avec le même emploi des forces, la vîteſſe progreſſive du ſang devient beaucoup plus grande, que ſi c'étoit la grandeur ſeule qui eût augmenté. Car la quantité de mouvement par laquelle le ſang dilate l'artere, & rend le pouls plus grand, épuiſe les forces du cœur, ſans accélérer la circulation du ſang, vu que ſa direction eſt perpendiculaire à l'axe des vaiſſeaux ; & ſi la grandeur diminue plus que la fréquence n'augmente, le ſang acquiert plus de viteſſe avec un moindre emploi de forces, comme il arrive à ceux qui ſont effrayés ou épuiſés.

150. Les remedes contre la fréquence du pouls ſont ceux qui détruiſent ce qui l'occaſionne. Puis donc que le pouls n'eſt fréquent que parce que les forces ſont épuiſées, comme il arrive aux perſonnes convaleſcentes qui ont

eu des évacuations & des hémorrhagies, on ne peut mieux faire que d'employer les analeptiques & les restaurans.

151. Que si la fréquence du pouls vient de ce que la nature frappée d'une terreur subite retient le fluide nerveux, & ne le distribue pas en assez grande quantité, les secours moraux & propres à chasser la crainte, sont les seuls que l'on puisse employer utilement.

152. Si c'est la résistance que le sang rencontre qui cause ces efforts, il convient de les lever, & l'on a pour cet effet autant de différens remedes qu'il y a d'especes de résistances : car, 1°. si le sang résiste au cœur par sa masse, ou qu'il y ait une pléthore, on y remédie par l'abstinence & la phlébotomie. 2°. S'il peche par sa viscosité, & comme l'on dit, par sa sécheresse, & qu'il occasionne de trop grands frottemens, les meilleurs remedes que l'on puisse employer sont les délayans & les humectans. 3°. Si le sang, faute de vîtesse & à cause de l'inertie des vaisseaux, se coagule, comme il le fait dans la palette, les astringens amers, les calybés, & sur-tout le quinquina & la cascarille, font des merveilles.

4°. Si le ſang a de la peine à circuler dans les vaiſſeaux à cauſe de quelque acrimonie *muriatique*, comme dans le ſcorbut; *putride*, comme dans les ſynoques; *vénéneuſe*, comme dans les fievres peſtilentielles; *cadavéreuſe*, comme dans le ſphacele; *purulente*, comme dans la phthiſie, &c. qui picote les vaiſſeaux, les irrite & les oblige à ſe contracter, on doit employer des remedes antiâcres, édulcorans, cathartiques ou antiſeptiques, ſelon l'occaſion. 5°. Si les ſaburres amaſſées dans les premieres voies, le froid ou le miaſme ont épaiſſi le ſang, on aura recours tantôt aux cathartiques, & tantôt aux diſſolvans & aux diaphorétiques. 6°. Si quelque ſpaſme hyſtérique a reſſerré les vaiſſeaux, ou que la douleur y ait cauſé une criſpation, les meilleurs fébrifuges ſont ceux qui relâchent les vaiſſeaux, & qui diminuent la douleur & la ſenſibilité.

153. Il importe ſouvent extrêmement d'accélérer la circulation du ſang, lorſqu'il eſt queſtion d'augmenter la ſecrétion & l'excrétion des miaſmes qui ſe ſont mêlés avec lui, d'évacuer la matiere purulente par des couloirs dé-

terminés; la nature en sent la nécessité par une sensation incommode, & cette sensation l'oblige à augmenter la fréquence du pouls, sans que les fluides s'épaississent, & que les vaisseaux se resserrent, & dans ce cas, la perspiration qui survient, la sueur, la diarrhée, ou l'éruption des pustules & des efflorescences font cesser la fievre, à moins, comme il arrive dans la purulence, que son foyer ne se renouvelle, ou qu'il ne se forme une nouvelle matiere.

154. Quelquefois la nature paroît se borner à ouvrir un nouveau couloir, ou à hâter la dissolution du fluide contenu dans quelque endroit du corps, par le moyen de la chaleur fébrile. Par exemple, les vaisseaux lactiferes des mamelles des accouchées ont besoin d'être dilatés pour préparer une nourriture à l'enfant qui vient de naître; l'humeur engagée dans les glandes a besoin d'être dissoute, les dents ont besoin de pousser, les vaisseaux ont besoin de se développer pour que le corps croisse, la constitution a besoin de changer, & dans ce cas il faut confier la fievre aux seuls soins de la nature.

155. Il suit de ce qui précede, que

ceux-là se trompent qui attribuent toujours la fievre aux saburres, quoique souvent elles y entrent pour quelque chose; ou qui prétendent que l'épaississement du sang est toujours inséparable de la fievre. La sagacité du Médecin consiste à distinguer les divers principes de la fievre qu'on vient de rapporter, & à employer dans chaque cas les remedes convenables & qui se présentent d'eux-mêmes.

Froid Fébrile ou Frisson.

156. Le froid est une sensation incommode occasionnée par le ralentissement des particules ignées qui sont dans notre corps. Ce ralentissement du mouvement est ce qu'on nomme froid. Il est proportionnel, 1°. à la quantité de particules ignées qui se dissipent, & 2°. à la lenteur doublée de celles qui restent. La sensation est d'autant plus forte, 1°. que le refroidissement est plus grand; 2°. qu'on y est moins accoutumé, ou qu'il succede plus promptement à la chaleur; 3°. que la faculté ou la sensibilité est plus grande.

157. La quantité de particules ignées

qui s'exhalent de notre corps eſt d'autant plus grande, 1°. que les corps qui nous environnent ſont plus froids que le nôtre; 2°. que les ſubſtances froides qu'on y applique ſont plus denſes; 3°. que l'atmoſphere chaud & vaporeux qui nous environne ſe renouvelle plus ſouvent; mais ce n'eſt point-là l'origine du froid fébrile.

158. Le mouvement des particules ignées inhérentes à notre corps ſe ralentit d'autant plus, 1°. que la ſource des forces qui font circuler le ſang & le fluide nerveux devient plus petite. Par exemple, ſi le ſang & le fluide nerveux circulent quatre fois plus lentement qu'à l'ordinaire, les particules ignées qui ſont entremêlées avec eux, ſe mouvront deux fois moins vîte, & le froid ſera quatre fois plus grand. 2°. Ce ralentiſſement augmente en raiſon ſous-doublée de la réſiſtance que rencontrent le ſang & le fluide nerveux; & par conſéquent ſi la réſiſtance eſt neuf fois plus grande, les particules ignées ſe mouvront trois fois plus lentement, & le froid ſera neuf fois plus grand, & c'eſt à ces deux principes qu'on doit attribuer le froid ſpontané.

159. 1°. Si la nature au commencement des maladies diſtribue une moindre quantité de fluide nerveux aux membres, à deſſein de le réſerver pour le mouvement des organes vitaux, il agira avec moins de force ſur les membres & ſur la peau, & comme ce fluide eſt lui-même la matiere électrique & ignée qui échauffe les parties par ſon mouvement, les membres & la peau ſe refroidiront en raiſon composée de la doublée de la lenteur, & de la ſimple de la quantité du fluide nerveux ſupprimé; de là cette ſenſation intenſe de froid dans les fievres froides, dans l'accès des intermittentes, qui eſt d'autant plus incommode, qu'elle eſt plus prompte, & qu'on y eſt moins accoutumé.

2°. Si le mouvement du ſang ſe ralentit à cauſe de ſa viſcoſité, de ſon abondance, des ſaburres avec leſquelles il eſt mêlé, ou à cauſe de l'obſtruction ou de la conſtriction des vaiſſeaux, il faut néceſſairement qu'il ſe refroidiſſe; & comme ce ralentiſſement eſt plus grand dans les petits vaiſſeaux, ſurtout dans ceux qui ſont les plus éloignés du cœur, tels que les cutanés,

alors, comme une partie de la force du cœur qui agit ſur lui ſe perd en chemin, que les petits vaiſſeaux ſouffrent un plus grand frottement lorſque la circulation eſt retardée, & qu'ils ſont plus expoſés au froid, on doit ſentir un froid conſidérable dans les vaiſſeaux cutanés & dans les extrémités, par exemple, les doigts, le nez, &c.

160. Une preuve que le froid contracte toutes les parties membraneuſes eſt, que les mains ſe rident, que les doigts diminuent, que les anneaux deviennent plus lâches en hiver; d'où il ſuit que les vaiſſeaux nerveux & lymphatiques doivent auſſi ſe contracter par le froid fébrile, parce qu'ils ſont privés du fluide igné qui les dilatoit, d'où vient qu'ils ſe rétréciſſent par leur propre reſſort. La raiſon pour laquelle le cours des fluides doit infiniment plus ſe ralentir dans les petits vaiſſeaux que dans les grands, quoique reſſerrés à proportion, eſt que les orifices des petits vaiſſeaux approchent plus de la moitié des petites molécules que les grands, & ne peuvent diminuer, que leur diametre ne devienne plus petit, ce qui fait qu'ils s'obſtruent. Comme

donc les tubes nerveux ſont les plus petits de tous, & que leur tiſſu eſt très-lâche, il s'enſuit que le fluide doit y circuler difficilement, & qu'ils doivent plutôt ſe refroidir; car la chaleur paſſe d'autant plus aiſément d'un corps quelconque dans un milieu plus denſe, que la différence des denſités eſt plus grande. Hamberger, *de frigore morbifico*, §. 30.

161. Les principaux nerfs qui ſe diſtribuent ſur la ſurface du corps ont leur origine dans la moelle épineuſe; d'où il ſuit qu'à proportion que le fluide nerveux trouve de la difficulté à circuler dans les nerfs, & que les ſolides ſe reſſerrent, les vibrations frigorifiques doivent ſe faire ſentir dans la moelle épineuſe & dans le dos, lors ſur-tout que le malade ſe remue, ou prend l'air, ou qu'il communique ſa chaleur aux hardes qui le couvrent; car en changeant ainſi de ſituation dans le lit, la peau ſe reſſerre ſi fort, que la perſpiration ne ſe fait preſque plus. Sanctor. *ſect.* 4. *aphor.* 25. 5. *ſect.* 5. *aphor.* 4. *&c.* C'eſt à cette conſtriction des nerfs qu'on doit attribuer l'engourdiſſement des parties dont le froid s'eſt emparé.

162. Comme la peau eſt preſque toute nerveuſe, vu qu'elle eſt l'organe du tact, & que les nerfs extérieurs ſe contractent, il s'enſuit que la peau doit ſe reſſerrer, les pores ſe rétrécir, que la ſecrétion cutanée doit être interceptée, que les poils doivent ſe deſſécher & ſe roidir, & que s'il s'y trouve des vaiſſeaux ſanguins, ils doivent diminuer au point qu'ils diſparoiſſent ou que le ſang n'y circule plus, d'où s'enſuit la pâleur, ou qu'ils ne tranſmettent point celui qui s'y trouve, ce qui rend les levres, les doigts & les joues livides. Il arrive dans ces circonſtances que les petits vaiſſeaux ſudoriferes étant obſtrués, & la matiere de la ſueur ſurvenant là-deſſus, ils s'élevent en forme de petites puſtules blanches, qui rendent la peau rude, & ſemblable à celle d'une oie.

163. Si la volonté veut mouvoir les muſcles des membres, les nerfs ſe trouvant rétrécis & ne tranſmettant qu'une petite quantité de fluide nerveux, ces mouvemens ſont auſſi foibles que ſi le malade étoit épuiſé, je veux dire, déſordonnés, tremblans, demi-paralytiques, entrecoupés, fréquens & foi-

bles, mais bien plus dans les membres que dans les parties internes, le cœur, par exemple; parce que la chaleur est plus foible dans les parties extérieures.

164. Une preuve que tous ces phénomenes peuvent être occasionnés par la suppression subite du fluide nerveux dans le cerveau, sans qu'il soit besoin d'une résistance mécanique dans les nerfs & les vaisseaux, c'est qu'il ne faut qu'une idée effrayante, une frayeur subite pour en produire de semblables en nous. Il suffit qu'on nous fasse le récit de quelque crime énorme, pour nous faire frémir, & pour nous causer une sueur froide par tout le corps.

165. Le *frissonnement* est une concussion involontaire & presque insensible de tout le corps, accompagnée du froid & de la constriction des mâchoires. Le *frisson*, au contraire, est une concussion un peu plus forte & visible, laquelle est accompagnée du roidissement des membres, de la cessation du mouvement volontaire, & le plus souvent de la collision mutuelle des mâchoires & du craquement des dents, ou d'un tremblement spasmodique.

166. Ces mouvemens sont occasion-

nés par un ſentiment intenſe du froid; ſoit qu'effectivement les membres que l'on touche ſoient plus froids qu'à l'ordinaire, comme dans l'accès de pluſieurs fievres intermittentes, ſoit qu'ils retiennent la chaleur lorſque le Médecin les touche, comme il arrive dans la fievre épiale, lors même que le malade ſe ſent froid. La volonté peut quelquefois réprimer ce tremblement, pourvu que le malade ne faſſe aucun mouvement, s'abſtienne de parler, & ne change point de ſituation; car autrement il recommence; ſouvent même la volonté le réprime ſans qu'il ſoit beſoin d'uſer d'aucun artifice, juſqu'à ce que la chaleur fébrile ait augmenté à proportion, & ſe ſoit répandue des parties internes ſur toute la ſurface du corps.

167. La force de cet éréthiſme eſt ſi grande, que quoique le malade ſoit chargé de hardes, & que pluſieurs hommes ſe mettent ſur lui, ce ſoubreſaut continue pluſieurs heures ſans qu'on puiſſe le réprimer; ce qui prouve que les muſcles des membres & des mâchoires ſont extrêmement violentés, ce qui ne peut arriver que le fluide

nerveux ne s'y porte avec une force proportionnée ; & comme cela ne dépend point de la volonté, il s'ensuit qu'on doit l'attribuer à la nature seule.

168. Le but que la nature se propose en excitant le frisson, est d'effectuer par son moyen & par le mouvement de vibration qu'il occasionne, ce que la constriction de l'élasticité causée par le froid ne peut faire, je veux dire, de lever les obstacles qui s'opposent à la circulation, & de rendre par l'augmentation de chaleur & par ce broyement réitéré aux fluides épaissis par les crudités, ou trop visqueux, la fluidité qu'ils ont perdue. De là vient que lorsque le sang n'est point épaissi, les fievres ne commencent jamais par le frissonnement ni par le frisson, & telles sont la plupart des fievres tierces dont l'exacerbation n'est accompagnée d'aucun frisson ; il en est de même de la petite fievre que la colere, la joie ou un exercice violent occasionnent.

169. Plus le froid qui a précédé est considérable, & plus la chaleur qui lui succede augmente à proportion, parce que les forces de la nature étant dans leur vigueur, l'effort fébrile doit être

proportionné à l'intensité du froid & de l'épaississement, d'où s'ensuit la chaleur. D'ailleurs, les Physiciens nous apprennent que les corps sont d'autant plus susceptibles de chaleur, qu'ils sont plus denses; d'où il suit que plus les parties ont été condensées par le froid, plus elles doivent s'échauffer, pourvu que la force soit suffisante. Lors au contraire que les forces de la nature sont épuisées, il survient un équilibre funeste ou mortel, & de là vient que la plupart de ceux qui ont la fievre meurent dans l'accès du frisson ou du paroxysme.

170. Le but de la nature étant une fois connu, il est aisé de savoir quels sont les remedes propres à calmer le froid fébrile. Pour seconder la nature, il faut diminuer l'épaississement des fluides, sur-tout de ceux qui circulent sous la peau, & ranimer les forces vitales, au cas qu'elles soient affoiblies.

171. On diminue l'épaississement des fluides au moyen de remedes externes & internes. Les remedes externes sont les corps chauds appliqués sur la peau, les pieds & les mains; les linges sont excellens pour cet usage, parce qu'ils

envéloppent la peau de toutes parts. Les internes sont les potions chaudes, délayantes, qu'il faudroit boire en grande quantité, si les nausées qui accompagnent les fievres tierces ne s'y opposoient; mais il faut les aider, & ne point les exciter.

172. On ranime les forces vitales avec des substances spiritueuses, cardiaques & aromatiques, qu'on ne doit cependant employer que dans les cas où les forces vitales sont totalement épuisées, de peur qu'après avoir surmonté le frisson, la chaleur ne devienne plus grande. Si l'on craint que le malade ne succombe au froid, ce que l'on connoît par la petitesse & l'intermittence du pouls, & par la diminution du sentiment, il faut avoir recours aux potions cardiaques & sudorifiques.

Chaleur fébrile.

173. La chaleur est une sensation incommode, occasionnée par la quantité & l'agitation trop forte des particules ignées, laquelle est proportionnelle à la vivacité de la faculté sensitive, & qui, de la part du coprs, est

comme le produit de la quantité des particules ignées, dans un eſpace donné, par leur vîteſſe doublée ; bien entendu que la denſité du corps ſoit la même partout. Comme la chaleur eſt bien moins occaſionnée par la chaleur extérieure que par le frottement, elle doit être proportionnée, comme le ſavent tous les Phyſiciens, à la vîteſſe doublée, à la compreſſion mutuelle, & à la denſité des corps qui frottent les uns contre les autres.

174. Le propre de la chaleur eſt de dilater & de raréfier les corps, & cette expanſion des corps indique le degré de la chaleur, laquelle eſt en raiſon réciproque de leur denſité & de leur dureté, & en raiſon directe de leur chaleur.

L'obſervation nous apprend que la plus grande raréfaction du ſang, lorſque la chaleur eſt au quatre-vingt-dixieme degré du thermometre de M. de Réaumur, eſt à peine la centieme partie de ſon volume ordinaire ; & comme celle que les cauſes internes peuvent exciter dans un homme vivant, va rarement au quarantieme degré, il s'enſuit qu'elle ne peut raréfier le ſang de

la deux centieme partie de son volume.

175. Les principes de la chaleur sont les alimens, les boissons, ou les choses comestibles qui contiennent quantité de particules ignées, alkalines, volatiles, aromatiques, spiritueuses, telles que les viandes salées, poivrées, les esprits fermentés, les substances chaudes; comme aussi les choses externes chaudes, comme l'air d'été, l'insolation, les étuves, les bains chauds, &c. à quoi l'on peut ajouter celles qui augmentent le frottement des solides & des fluides, telles que l'augmentation de la force du cœur, du mouvement musculaire par la course, la vociferation, la colere, &c. lors sur-tout que le corps est dense & pléthorique.

176. *Phénomenes*. 1°. La chaleur se répand uniformément dans toutes les parties du corps à raison de leur densité, de maniere que les fluides & les solides, tant mous qu'osseux, si leur pesanteur spécifique est la même, s'échauffent également, sans en excepter la peau, pourvu qu'elles soient à couvert du froid. 2°. Toutes les parties solides & fluides se relâchent & se raréfient d'environ une deux centieme

partie, de ſorte qu'on ne peut appercevoir au tact cette augmentation de volume dans chaque artere, mais ſeulement dans les membres que l'on a ſoin de meſurer exactement. 3°. Les humeurs gluantes ſe liquefient lorſque la chaleur ne paſſe pas quarante degrés, à moins que la ſéroſité aqueuſe ne ſe diſſipe avec le temps. 4°. Si la chaleur excede la chaleur naturelle, elle cauſe des anxiétés & des inquiétudes; ſi elle lui eſt égale, le mouvement devient plus aiſé & plus agréable.

177. COROLLAIRES *du premier phénomene.* 1°. S'il ſe forme un ſquirre dans quelque viſcere, quoique les ſcholaſtiques tiennent qu'il eſt froid, cette tumeur s'échauffe à proportion de ſa denſité, mais plus tard dans les organes, dans leſquelles la circulation eſt rapide, & le frottement conſidérable. 2°. Le cerveau, le cervelet & la moelle étant moins denſes que les autres viſceres, doivent moins s'échauffer; les reins ſont très-denſes, & de là vient qu'ils s'échauffent beaucoup. 3°. La différence de la chaleur eſt ſi peu ſenſible dans les différentes parties, qu'à peine peut-on la diſtinguer ſur vingt

animaux vivans, quelque bons que ſoient les thermometres ; lorſque le corps eſt ſain, cette chaleur eſt d'environ trente-deux degrés.

178. COROLLAIRE *du deuxieme Phénomene.* 1°. Toutes les fibres, tant longitudinales que circulaires que le froid raccourcit, s'allongent ; & par conſéquent toutes les ſections tranſverſales des vaiſſeaux & des réſervoirs augmentent à proportion. 2°. La circulation & la ſecrétion deviennent donc plus libres & plus promptes, quoique la force motrice ſoit la même ; mais de combien ? c'eſt ce qu'il eſt extrêmement difficile de déterminer, quoiqu'il importe beaucoup de le faire. Si la ſomme naturelle des orifices des derniers rameaux de l'artere méſaraïque eſt effectivement la vingtieme partie de l'orifice du tronc, & que la chaleur ſoit de 19 degrés, ce qui eſt une augmentation conſidérable, la vîteſſe dans le tronc, avant l'augmentation de la chaleur, ſera à la vîteſſe augmentée comme 19 à 20 ; mais ſi les fibres circulaires ne s'allongent que d'un vingtieme, les ſections ou les orifices, & par conſéquent les vîteſſes dans les troncs, croîtront à peine d'un cen-

tieme. 3°. Les pores & les orifices des vaiſſeaux étant plus libres, le ſang doit y affluer en plus grande quantité, par conſéquent la perſpiration augmentera, la peau deviendra plus molle & plus lâche, les cheveux ſeront moins roides & plus abattus, les membres ſe gonfleront tant ſoit peu. 4°. Les globules rouges du ſang qui ne peuvent pénétrer dans les vaiſſeaux qu'autant que leur diametre eſt égal au leur, s'inſinueront dans ceux qui ſe trouvent plus dilatés, & qui auparavant ne pouvoient recevoir que la lymphe, de là la rougeur du viſage & de la peau; mais les arteres, qui ont beaucoup de ſenſibilité, doivent ſe gonfler pour la même raiſon, parce qu'étant plus lâches elles réſiſtent moins à la preſſion du ſang, & par conſéquent le pouls deviendra un peu plus grand. 5°. Les ſecrétions qui ſe font dans les reins & dans la bouche, diminueront pendant la chaleur de la fievre, parce que les liquides dont la ſecrétion dépend de l'adhéſion des vaiſſeaux latéraux, diminuent, lorſque cette adhéſion l'emporte ſur la force de la circulation, qui eſt conſidérablement diminuée, comme cela paroît par la *Théorie d'Hamberger.* 179.

179. COROLLAIRES *du troisieme Phénomene*. Le sang se dissout d'autant plus, & devient d'autant plus fluide, qu'il s'éloigne davantage du froid qui le congele, & de la chaleur qui le coagule, comme les expériences en font foi. Il s'ensuit donc qu'une chaleur fébrile d'environ 33 degrés doit le dissoudre, & qu'une pareille chaleur doit faire que les matieres ténaces & visqueuses, qui obstruoient les vaisseaux, recouvrent leur fluidité; & de là vient que lorsqu'on applique des linges & des briques chaudes sur les parties douloureuses, la douleur que causoit le froid, cesse aussi-tôt.

La chaleur résout la sérosité du sang en un fluide halitueux, expansible, élastique, comme cela paroît par la théorie de l'expansibilité de M. d'*Alambert*, insérée dans l'*Encyclopédie*; & dans cet état cette vapeur adhere avec d'autant plus de force à l'air ambiant, que la différence de la température est plus grande, comme le démontre *Hamberger* dans son traité du feu. Cette vapeur ainsi dissoute se répand dans l'air voisin, & devenant moins pesante qu'elle ne l'étoit, elle monte en hiver, & se répand de tous côtés en été; &

delà vient que la perſpiration augmente lorſque l'air eſt froid, ſec & électrique, & qu'elle diminue lorſqu'il eſt chaud, humide & qu'il a moins d'électricité. En effet, plus l'air eſt ſec, plus il eſt ſuſceptible d'humidité, de même que le ſel alkali fixe s'impregne d'autant plus de l'humidité de l'air qu'il eſt plus ſec. On voit par là que rien n'eſt plus utile pour augmenter la perſpiration, & pour eſſuyer la ſueur, que d'employer du linge bien ſec, & de quitter les hardes qui ſont humides.

La ſueur ſurvenant dans le déclin de la fievre, emporte les humeurs ſalſugineuſes, excrémentitielles & ſouvent fétides; car cette ſéroſité n'eſt autre choſe que l'humeur lixivielle du ſang, imprégnée de particules ſalines. Lors donc que cette ſalure incommode la nature, comme lorſque la fievre eſt cauſée par le défaut de perſpiration, le ſang n'eſt pas plutôt dépuré, que la maladie ceſſe, le ſommeil revient, & le malade guérit par le ſeul ſecours de la nature.

Lorſque la chaleur fébrile eſt modérée, & qu'elle ne cauſe ni inſomnie ni inquiétudes, il ſuffit de moins couvrir

le malade, & de lui faire boire des liqueurs propres à le rafraîchir; ce ſont les remedes que la nature indique. Le degré de chaleur que l'on ſupporte avec facilité, & qui ne cauſe aucun nouveau ſymptome, paroît néceſſaire pour réſoudre la matiere morbifique, & pour dilater les couloirs des reins & de la peau; & de là vient qu'après qu'elle a ceſſé, l'urine s'épaiſſit, la ſueur augmente, la douleur diminue, & la fievre s'affoiblit.

Lors au contraire que la chaleur augmente au point de cauſer des maux de tête, des anxiétés, & tels autres ſymptomes fâcheux, c'eſt un ſigne, ou que les fibres ſont trop tendues, que l'acrimonie & la viſcoſité du ſang ſont conſidérables, enfin que les efforts de la nature ſont trop violents, & qu'il faut les modérer. La nature nous indique les remedes qu'il convient d'employer, ſavoir, la ſaignée, la ventilation, & les boiſſons froides.

Il arrive ſouvent dans le fort de la chaleur fébrile, que les forces vitales augmentent, que les vaiſſeaux excrétoires ſe dilatent, & que le ſang devenu plus fluide, ſe fraie un chemin par les

narines, la matrice & les autres couloirs ; & comme ces hémorragies ne sont pas sans danger, lorsqu'elles sont abondantes, le Médecin doit les prévenir en saignant le malade du bras ou du pied pendant la chaleur de la fievre, réitérant cette opération s'il le faut. On commence par saigner le malade du bras, après quoi on le saigne du pied, sur-tout s'il a des maux de tête.

Il arrive quelquefois après la saignée, & lorsque les premieres voies sont remplies de saburres, que le malade est surpris d'un vomissement ou d'un cours de ventre. Dans ce cas, le Médecin doit seconder la nature, & après avoir vuidé les vaisseaux autant qu'il le faut, évacuer les saburres, avec un léger émétique, & purger le lendemain le malade avec un cathartique doux en forme de tisane ; sur-tout si la saburre est bilieuse & qu'elle entretienne la fievre. On a observé que la chaleur fébrile s'appaise lorsque le ventre est libre.

Lorsque la chaleur est seche & mordicante, c'est un signe que le sang est visqueux, sec & âcre ; & dans ce cas il faut donner à boire au malade de

l'eau de fontaine avec un peu de nitre, ou de la tiſane faite avec des limons & des émulſions; ces boiſſons temperent l'ardeur du ſang, appaiſent la ſoif, & calment les anxiétés, en délayant & édulcorant le ſang.

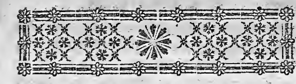
La *Ventilation* eſt l'uſage d'un air pur & frais, & rien n'eſt plus utile dans les maladies accompagnées de beaucoup de chaleur, pourvu qu'on ne craigne point de ſupprimer la ſueur, que le changement ne ſoit pas trop ſubit, ni la différence de la température trop grande, car elle pourroit exciter de nouveaux friſſons. *Sydenham* prétend que rien n'eſt plus ſalutaire dans la petite vérole pour calmer la chaleur fébrile, que de faire aſſeoir deux fois par jour le malade, afin que ſes lombes que la chaleur a brûlés puiſſent recevoir quelque rafraîchiſſement; & je trouve que cette méthode a ſon utilité en été, & lorſque le malade jouit de toutes ſes forces, pourvu que les fievres ne ſoient pas accompagnées d'éruptions.

La chaleur d'une fievre intermittente, obſervée ſous les aiſſelles, dans la bouche, & à la poitrine, s'éleva dans le commencement au quatre-vingt-dixieme

degré, & au quatre-vingt-septieme dans un autre sujet; elle monta dans le fort de l'accès au cent quatrieme degré, elle descendit dans le temps de la sueur au centieme, & elle étoit à la fin de l'accès au quatre-vingt-quinzieme.

La chaleur d'une fievre rémittente étoit pendant le paroxisme entre le quatre-vingt-dix-huitieme & le quatre-vingt-dix-neuvieme degré, & se trouvoit au quatre-vingt-seizieme dans le temps de la sueur qui terminoit le redoublement.

La chaleur dans une fievre quarte étoit au commencement de l'accès au quatre-vingt-septieme degré, elle s'élevoit au centieme dans le fort de l'accès; on a vu la chaleur fébrile accompagnée d'un pouls petit & accéléré, au dessous du quatre-vingt-quatorzieme degré du thermometre.



CLASSE SECONDE.

FIEVRES.

ORDRE PREMIER.

FIEVRES CONTINUES.

Elles ſont appellées *Continentes* par les Scholaſtiques ; *Pyreta ſynechonta*, *ſynochoi*, par les Grecs ; *Continues*, par Boerhaave & les Praticiens ; *Fievres continues*, par les François ; *Continentes*, par Stahl & Juncker. Voyez *Galien 1. epid. com. 3.* Sennert, *de febr. l. 2. cap. 10.*

CARACTERE *de la Claſſe.* A la grandeur & à la fréquence du pouls, ſe joignent le froid dans l'accès, la chaleur dans le cours & la moiteur dans le déclin, & toujours un

abattement des forces beaucoup plus grand qu'on ne devroit l'attendre du degré des forces vitales.

CARACTERE *de l'Ordre.* La fievre commence fouvent par le froid, fans aucune exacerbation partielle; l'accès ne revient qu'une ou deux fois par mois, & continue jufqu'à la fin de la maladie.

Elles font donc continues, quoiqu'elles reviennent environ tous les mois, comme l'éphémere d'un mois, en quoi elles different de l'erratique; 2°. quoiqu'elles augmentent depuis le commencement jufqu'à l'état, de même que les autres maladies, mais une fois feulement; au lieu que l'attaque des fievres exacerbantes & intermittentes revient & augmente plufieurs fois dans les paroxyfmes & dans les accès partiels, fans aucune caufe évidente: c'eft fans fondement qu'on divife les fievres continues en homotones, en épacmaftiques & en paracmaftiques; car toutes les fievres ont cela de commun, que les fymptomes diminuent dans le déclin, & augmentent dans l'accroiffement & dans l'état.

Hiftoire. Elles commencent par la

lassitude, la pesanteur de tête, le froid & le frissonnement, mais sans tremblement & sans craquement des dents; la chaleur augmente ensuite de jour en en jour, jusqu'au temps où la maladie est dans sa plus grande force, avec céphalalgie, soif, abattement des forces, qui retient le malade au lit; nulle exacerbation, à moins qu'il n'y ait une cause évidente; enfin dans le déclin de la maladie, la moiteur, la sueur, ou telle autre évacuation semblable.

Symptomes.

Dans les fonctions animales. C'est ainsi qu'on appelle le mouvement libre, le sentiment, l'appétit.

Sentiment de lassitude dans tout le corps, de pesanteur & de vertige dans la tête, céphalalgie, mauvais goût dans la bouche, & souvent perte d'odorat.

Le *mouvement* local des membres, de la langue, difficile, chancelant; le malade est obligé de rester couché sur le dos, ou dans une situation horizontale.

Appétit, peu ou point d'appétit, soif urgente, dégoût des viandes & des

alimens solides, soif des eaux aigrelettes, froides, nul désir amoureux, dégoût pour le tabac.

Dans les fonctions vitales. Telles sont le pouls & la respiration.

La respiration, tant que le froid dure, petite, fréquente, contrainte; dans la chaleur, grande, fréquente.

Le pouls pendant le froid, petit, intermittent, intercadant, fréquent; dans la chaleur, plein, fréquent; dans le déclin, mollet, ondoyant.

Dans les excrétions. La salive peu abondante & épaisse; la langue, les gencives & les lèvres couvertes d'une matiere grise, jaune & quelquefois noirâtre; l'urine dans le cours de la maladie, plus chaude, trouble; la moiteur de la peau & la sueur dans le déclin; les déjections liquides, jaunes, souvent fétides; la morve peu abondante, des hémorrhagies.

Dans les qualités. La fievre commence très-souvent par un froid dans les extrémités, par la pâleur du visage, & pour l'ordinaire, sans secousse & sans tremblement dans les membres; la chaleur est ensuite assidue, presque uniforme, sinon qu'elle augmente dans l'état;

ſa peau devient molle dans le déclin.

Les caracteres des genres que les Galeniſtes ont donnés, ſont capables d'induire en erreur.

Ils attribuoient les différences eſſentielles des fievres au ſujet de la chaleur morbifique, laquelle a ſon ſiege dans les eſprits, dans l'éphémere, dans les parties ſolides, dans la fievre hectique, dans les fluides, dans l'humorale.

Selon eux, toute fievre humorale vient de la corruption du *ſang*; de là la ſynoque & la fievre continue; de la *bile*, comme la tierce continue, la fievre ardente, la fievre tierce; de la *pituite*, comme le cauſus; de l'*acide*, la quotidienne; de l'*inſipide*, la quotidienne continue; de la *mélancolie*, comme la quarte, la quarte continue; de la *bile* & de la *pituite* enſemble, l'émitritée, &c. *Hucherus*, *de febribus*. Mais comme l'eſſence de la fievre conſiſte dans la chaleur, c'eſt du degré de celle-ci & non du ſujet, que les Galeniſtes devroient déduire les différences eſſentielles des fievres, ce qu'ils n'ont point fait, & par conſéquent ils ſe ſont trompés. Ils ont cru d'ailleurs que la chaleur réſide dans une partie diſtincte; & cependant *Boer-*

haave démontre (*Chem. tom. 1. de igne*) qu'elle se répand également dans les parties voisines, jusqu'à ce que le tout soit en équilibre. Enfin la putréfaction ne sauroit exciter la chaleur fébrile, & c'est gratuitement qu'ils ont prétendu que telle ou telle humeur se corrompoit, & causoit tel ou tel genre de fievre; d'où il suit que les caracteres des genres sont fondés sur de faux principes. En supposant même que ces principes soient vrais, ces caracteres ne tombent point sous les sens; car qui a jamais connu par les sens la cause proprement dite? Quelle connexion y a-t-il entre la pituite & les accès de la fievre quotidienne? On voit donc que quand même les caracteres génériques seroient fondés sur des causes vraies, ils ne seroient pas moins capables d'induire en erreur.

La division que les Modernes ont faite des fievres en *essentielles* & en *symptomatiques*, n'est pas mieux fondée. Ces dernieres, selon eux, sont l'effet d'une maladie antérieure; & celles-là surviennent d'elles-mêmes, & ne dépendent d'aucune autre maladie; mais, 1°. comme la fievre, selon eux, est causée,

ou par l'obſtruction des vaiſſeaux capillaires, ou par l'irritation du cœur, ou par la diſtraction des nerfs, & qu'ils reconnoiſſent ces vices pour de véritables maladies, ou pour un état vicieux des parties tant ſolides que fluides, qui bleſſe les fonctions, il réſulte de leurs principes que toutes les fievres doivent être ſymptomatiques, & qu'il ne doit point y en avoir d'eſſentielles. 2°. Comme la cauſe en tant que telle, ni ſon effet, ni par conſéquent le ſymptome en tant que tel ne tombent point ſous les ſens, s'il arrivoit, ce qui eſt aſſez fréquent dans les Ecoles, que l'on fît quelque changement dans la doctrine des cauſes, la diviſion générale qu'on a faite des fievres ſe trouveroit fauſſe, & il ne ſeroit plus vrai, ainſi qu'on le prétend, que la quotidienne continue tabide, par exemple, ſoit cauſée par un ulcere au poumon; car il peut ſe faire que l'ulcere & la fievre ayent une cauſe commune, ou que l'ulcere provienne de la fievre, vu qu'elle précede ſouvent la ſuppuration; d'où il ſuit que cette diviſion n'ayant aucun fondement ſtable, eſt hypothétique & ſujette à erreur.

La division qu'ils font des fievres en *humorales* & *non humorales*, n'est pas mieux fondée que la précédente : Les premieres, selon eux, sont causées par le vice des fluides, & les secondes par celui des solides; mais 1°. cette division est fondée sur un principe hypothétique, qui ne tombe point sous les sens; & d'ailleurs *Van Helmont* prouve très-bien que les fievres qu'on attribue à la corruption & à la malignité des humeurs, peuvent être causées par une épine fichée dans les tendons. Qu'un homme très-sain se fracture le crâne, cet accident est aussi-tôt suivi de l'assoupissement, d'un vomissement de bile, de la fievre, du météorisme, de la saleté de la langue, & des autres symptomes de la fievre putride ou maligne. Que les dents poussent un peu trop fort à un enfant, le voilà aussi-tôt saisi de la fievre, de spasmes, d'un vomissement, de nausées, de rapports, de la diarrhée; ses excrémens sont verts, jaunes, putrides, & tous ces symptomes cessent dès que les dents ont percé, ou qu'on lui a ouvert les gencives. Ces accidens sont-ils causés par les fluides ou par les

ſolides ? quand eſt-ce que les uns ont agi indépendamment des autres ? La diviſion & l'hiſtoire des fievres doivent-elles dépendre des principes hypothétiques ? 2°. De ce qu'il ſe forme un abcès, une fiſtule, un ulcere dans une partie, par exemple, à l'extrémité d'un doigt, doit-on attribuer la fievre qui en réſulte aux ſolides ? L'inflammation du ſang, l'acrimonie du pus, l'ichor qui ſe forme dans l'ulcere n'y contribuent-ils point ? Pourquoi donner le nom d'humorale à la fievre qui provient de la bile, plutôt qu'à celle qui eſt cauſée par le pus ? D'où vient les Anciens ont-ils donné le nom d'humorales & de putrides à toutes ces fievres, à l'exception de l'éphémere & de l'hectique ? C'eſt, me dira-t-on, que cela leur a plu ainſi ; autant vaudroit-il dire :

Sic volo, ſic jubeo, ſit pro ratione voluntas.

C'eſt encore une tyrannie, dit Galien, de vouloir obliger les autres à penſer comme nous. Les Anciens ſe ſont contentés de rapporter les faits, ils n'ont jamais prétendu gêner les ſentimens d'autrui. Si nos peres ſe ſont

trompés, faut-il que nous adoptions leurs erreurs comme des vérités infaillibles, & est-il juste qu'un animal raisonnable se laisse plutôt guider par l'usage & par l'abus, que par la raison?

Des Principes des Fievres Continues.

Tout ce qui regarde la circulation du sang, ou qui irrite les vaisseaux sanguins, suffit pour causer la fievre; car, 1°. soit que l'on fasse une ligature à un animal vivant, ou qu'on injecte dans ses veines quelque liqueur propre à épaissir ou à coaguler le sang, il en résulte aussi-tôt une fievre (Baglivi, *de febribus mesenteric.* Wepfer, *cicut. aquat. pag. 52.*) 2°. Si l'on injecte dans les veines d'un animal une liqueur acide, alcaline, aromatique, avec *Baglivi*, ou si l'on fiche une aiguille ou une épine dans quelqu'un de ses tendons, avec *Van Helmont*; il n'en faut pas davantage pour lui causer une fievre continue.

J'ai déjà averti ci-dessus qu'il falloit distinguer la cause effectrice de la fievre de ce qui l'occasionne; car la Mécani-

que nous apprend qu'on retarde le mouvement des machines hydrauliques, en y oppofant une réfiftance, puis donc que le mouvement du cœur s'accélere malgré ces obftructions, il faut néceffairement que la puiffance motrice l'emporte fur la réfiftance de la matiere fébrile. Si l'on fuppofe que la moitié des vaiffeaux fanguins foit obftruée, & que la force du cœur refte la même, il paffera la moitié moins de fang des arteres dans les veines, des veines dans le cœur, du cœur dans les arteres; car fa vîteffe par les orifices des petites artérioles refte la même, & elle eft par les principes de l'hydraulique, comme la racine des forces motrices (Pittot, *des pompes, Mémoires de l'Académie*, *1735. princip.* 3.) mais la dépenfe des fluides qui s'écoulent étant en raifon compofée des orifices & des vîteffes, il s'enfuit que fi l'orifice eft deux fois plus petit & que la vîteffe refte la même, la dépenfe fera deux fois plus petite dans le même efpace de temps, ce qu'il faut prouver.

La vîteffe qu'une même puiffance imprime au pifton d'une pompe eft

d'autant plus petite, que l'émissaire est plus petit. On a vu que lorsque le sang en passant des arteres dans les veines trouve l'orifice entiérement ouvert, les contractions du cœur sont entieres & se montent au nombre de 70 dans une minute; d'où il suit que si l'orifice diminue de moitié, les contractions du cœur seront deux fois plus petites en nombre égal, ou deux fois plus rares, la grandeur restant la même, & qu'encore que la force qui contracte le cœur soit la même, la vîtesse & la grandeur du pouls diminueront au lieu d'augmenter ensemble ou séparément, conformément aux lois de la Mécanique. Supposons que dans le cas de ces obstructions les forces qui agissent sur le cœur soient quatre fois plus grandes qu'à l'ordinaire, comme par les principes de l'hydraulique le sang s'écoule avec deux fois plus de vîtesse par les derniers orifices, l'augmentation de celle-ci supplée à ce qui manque à l'orifice, & par conséquent il doit passer autant de sang des arteres dans les veines que lorsque le corps jouissoit d'une santé parfaite. Le pouls ne deviendra ni plus grand ni plus fréquent;

il sera seulement plus ferme, parce que la collision des colonnes sanguines sera plus forte. Puis donc qu'il est certain, ou qu'on accorde que les vaisseaux capillaires sont obstrués dans les fievres malignes, il s'ensuit qu'encore que le pouls ne soit ni plus grand, ni plus fréquent qu'il ne l'étoit, les forces du cœur doivent être plus considérables.

Cela posé, si la fréquence étant la même, le pouls devient seulement deux fois plus grand, comme la vîtesse du sang est proportionnée à la grandeur du pouls, la vîtesse sera double, & la force qui agit sur le cœur quadruple ; or j'ai prouvé ci-dessus qu'elle étoit déjà quadruple ; d'où il suit qu'elle est devenue seize fois plus grande qu'elle n'étoit.

Ceux qui veulent avec *Bontekoe* & *Boerhaave*, que l'on mesure la fievre par la vîtesse du sang, doivent convenir qu'encore qu'il y ait des obstructions, la fievre peut très-bien subsister avec la grandeur & la fréquence du pouls, telles que l'état de santé, & qu'il suffit pour la rendre plus grande, qu'il devienne seulement plus grand.

Mais, si en supposant les mêmes obstructions, non-seulement la grandeur augmente, mais que les battemens deviennent deux fois plus nombreux, comme la vîtesse du sang, la grandeur du pouls demeurant la même, est proportionnelle au nombre des battemens, ou à la fréquence, & qu'elle est toujours comme la racine des forces, de cela seul que la vîtesse est double; il s'ensuit que la force doit être quatruple, & que conjointement avec la grandeur, elle doit devenir soixante-quatre fois plus grande qu'elle n'étoit. La cause de la fievre est ce qui entraîne avec soi les symptomes pathognomoniques; or lorsque la force du cœur l'emporte sur celle des membres soumis à la volonté, elle rend les battemens plus fréquens, ou plus grands, ou plus fermes, nonobstant les obstructions, & de là vient que la nature, qui est ménagere de ses forces, retranche le fluide nerveux aux membres soumis à la volonté, & c'est cette véhémence des forces vitales qui occasionne l'attrition, la chaleur, la soif, & les autres symptomes fébriles; de sorte qu'on ne peut douter qu'elle ne soit la cause de la fievre.

Corollaire I. Il suffit pour causer la fievre que le pouls devienne plus fréquent, & que les forces des muscles soumis à la volonté diminuent. Cette fievre est très-fréquente.

Corollaire II. Il suffit pour causer la fievre que la grandeur du pouls augmente, pourvu que les forces des muscles augmentent en moindre proportion, ou deviennent absolument plus petites qu'à l'ordinaire.

Corollaire III. La fievre peut exister avec un pouls plus grand & plus fréquent qu'à l'ordinaire, comme dans la tierce ardente & les autres fievres aiguës.

Corollaire IV. La fievre peut avoir lieu, quoique la force du pouls soit la même que dans l'état de santé; comme lorsque ce qui manque à la grandeur, est suppléé par la fréquence; ou ce qui manque à celle-ci l'est par la grandeur, pourvu que les forces des membres soient absolument plus petites.

Corollaire V. La fievre peut exister avec un pouls moins fort que dans l'état de santé, pourvu que les forces des membres diminuent en plus gran-

de proportion, comme il arrive dans la tierce lipyrie & dans les autres fievres malignes.

COROLLAIRE VI. Je n'acquiefce point au fentiment de *Bontekoe* ni de *Boerhaave*, qui mefurent la fievre par la viteffe du pouls, vu que celle-ci ne peut augmenter, à moins que le produit de la grandeur par la fréquence n'augmente, & que la force du pouls n'augmente auffi.

COROLLAIRE VII. J'en dis autant de ceux qui ne jugent de la fievre que par la fréquence du pouls, fans avoir égard aux forces mufculaires; car fi la fréquence du pouls augmente dans la même proportion que les forces des membres, comme il arrive dans la colere & dans les courfes violentes, on ne dit pas qu'il y ait fievre, de même qu'elle n'a pas lieu non plus, lorfque la grandeur du pouls diminue proportionnellement aux forces des membres, comme dans la derniere agonie; nous difons pour lors que la fréquence vient de foibleffe.

COROLLAIRE VIII. Toute fievre doit être accompagnée d'une diminution notable des forces, je veux dire,

que l'effort de la faculté vitale doit être proportionné aux forces de cette faculté, & à l'intenſité de la cauſe nuiſible; c'eſt cet effort qui conſtitue l'eſſence de la fievre, & qui en donne une parfaite idée.

Les principes de la fievre peuvent exiſter, ſans que l'effort fébrile ſe maniſeſte; ſouvent auſſi il ſe manifeſte tout-à-coup, quoiqu'il y ait déjà longtemps que les matieres fébriles réſident dans la machine & dans les vaiſſeaux ſanguins; en un mot, la fievre vient de loin, & ſe manifeſte enſuite tout-à-coup, comme les Praticiens le ſavent très-bien. Les maladies n'attaquent pas les hommes ſubitement; elles ſe forment peu à peu, & enſuite elles ſe manifeſtent dans le temps qu'on s'y attend le moins. *Hippocr. Ballon. de virg. morb. c. 7. p. 10.*

Les préludes des fievres paroiſſent ſouvent indiquer des ſaburres dans le ſang, leſquelles retardent ſon cours, & obſtruent les vaiſſeaux capillaires, comme cela paroît par la peſanteur que l'on ſent dans la tête & dans le corps, par la laſſitude, la petiteſſe, la rareté & l'inégalité du pouls, & par le dé-

goût que l'on a pour les exercices ordinaires. Elle est précédée d'un défaut de perspiration, d'une suppression d'ordinaires, ou d'une pesanteur de tête, &c. après quoi elle se manifeste tout-à-coup.

Elle augmente ensuite pendant un ou deux jours ; & de plus, dans les fievres exacerbantes, elle augmente à certaines heures sans aucune cause évidente, & elle cesse dans d'autres ; & dans les intermittentes après une entiere apyrexie, elle revient de nouveau, & ensuite disparoît.

Il est certain que les effets sont proportionnels à leurs causes. (Wolf, *Mech.* 24). Si donc l'on assigne pour cause de la fievre l'obstruction des vaisseaux, qui n'en est que le principe, elle devroit avoir lieu du moment que les vaisseaux sont engorgés, & se manifester avec une force proportionnée au plus ou au moins d'engorgement de ces mêmes vaisseaux. Personne ne peut nier que cet engorgement n'existe quelques heures avant l'attaque, qu'il ne soit plus grand avant le paroxysme, & moindre après l'accès ; cependant elle n'a lieu ni avant le paroxysme de la continue,

continue, ni après l'accès de l'intermittente, qui devroit en occasionner d'autres; d'où il s'ensuit que la cause existe sans produire aucun effet, ce qui est absurde.

Les Modernes répondent à cela que toute quantité de ferment ou de matiere fébrile ne suffit pas pour causer la fievre, mais qu'il en faut assez pour distendre les vaisseaux au-delà de leur diametre ordinaire; mais ce subterfuge est vain; car, ou la moitié de la quantité qu'il faut pour causer la fievre distend ou obstrue la moitié des vaisseaux, ou ne l'obstrue point : dans le premier cas, la moitié de la fievre, ou la fievre entiere doit être proportionnée à l'obstruction, & il n'y en a point; & d'ailleurs cette matiere s'accumulant par degrés, la fievre ne devroit point se manifester tout-à-coup, mais par degrés, au lieu qu'il arrive souvent tout le contraire. Dans le second cas, aucune quantité de matiere n'obstrue ni ne distend les vaisseaux, vu que sa moitié ne produit point un effet proportionné, ou il faut dire que les effets ne sont point proportionnels à leurs causes, ou, ce qui revient au mê-

me, que les cauſes étant nulles, ou très-petites, il doit en réſulter de très-grands effets, & par conſéquent qu'il y a des effets ou des parties d'effets ſans cauſe ; ce qui eſt abſurde.

D'autres, & cette opinion a trouvé grand nombre de partiſans, ont imaginé dans le ventricule, ou dans le pancréas, dans le foie, dans le méſentere, &c. je ne ſai quelle maſſe de matiere fébrile, qu'ils appellent levain, laquelle paſſe continuellement, ou de temps à autre dans le ſang & l'épaiſſit, d'où ſenſuit une fievre continue ou intermittente.

Mais perſonne ne nous a encore appris de quelle maniere, & par quel méchaniſme cette matiere paſſe tantôt continuellement dans le ſang, & tantôt n'y paſſe que par intervalles, ni pourquoi ce levain après avoir paſſé dans le ſang, s'épuiſe à certaines heures, & ſe renouvelle dans d'autres ; pourquoi après avoir évacué la bile, le ſuc pancréatique & les premieres voies de fond en comble avec des cathartiques réitérés, des émétiques & des potions délayantes, les fievres intermittentes, comme l'obſerve *Sydenham*, deviennent plus opiniâtres que jamais,

quoiqu'on ait évacué ce levain ; pourquoi les passions réveillent les fievres qui étoient endormies ; pourquoi une mauvaise nouvelle, un accident imprévu, retarde l'accès ou le fait cesser ; pourquoi les paysans guérissent la fievre, en tirant un coup de fusil derriere les oreilles de ceux qui en sont atteints. Quelles conséquences ne tire-t-on pas de là contre l'existence de ce levain ?

Mais à quoi bon perdre mon temps à de pareilles disputes ? Cette théorie est le fruit de l'opinion, & l'ignorance des méchaniques l'a entretenue. Soit, je veux qu'il y ait un levain qui épaississe le sang ; le sang étant épaissi, doit ralentir le mouvement du cœur, & diminuer le pouls, pour les raisons que j'ai alléguées ci-dessus ; & dans ces circonstances, pour que la vîtesse & le nombre des battemens augmentent, il faut nécessairement que les forces du cœur augmentent aussi. Or, quel est l'homme assez ignorant dans l'hydraulique pour croire que les résistances augmentent les forces des machines ? j'ai honte de réfuter de pareilles fictions, & c'est assez d'avoir ren-

versé les principes sur lesquels elles sont fondées.

Le cœur ne doit point son mouvement à la disposition méchanique des parties, ni aux forces qu'on leur a imprimées dès leur origine, ni à aucune des causes que les modernes appellent méchaniques.

Ce viscere ne doit sa contraction qu'à l'action du fluide nerveux que lui transmettent les nerfs cardiaques; car le sang qui s'y rend par les veines, ne peut que le dilater, & par conséquent s'opposer à sa contraction. Le sang se rend dans le tissu du cœur par les veines coronaires, dans le temps de sa contraction; d'où il suit que cette affluence est l'effet, & non point la cause de sa contraction.

Il y a plus, ou l'action du fluide nerveux dépend des forces du cerveau, ou d'un moteur animé qui préside sur lui. Si les forces du cerveau qui font circuler le fluide nerveux, sont méchaniques, elles reçoivent tout leur mouvement de l'action du sang qu'y envoient les arteres, & de la force élastique de la substance moelleuse. Tel est le sentiment de *Boerhaave*, (Dis-

cours huitieme) qui dit, que le cœur a besoin pour agir de l'action des nerfs, que c'est elle qui le met en mouvement, & que les nerfs ne reçoivent cette faculté que du cervelet. Il faut donc attribuer sa force au sang artériel que le cœur envoie dans le cervelet; la cause précede donc l'effet, elle en dépend cependant, & cet effet reproduit sa cause, *pag. 111.*

Mais les forces que le cœur imprime aux colonnes sanguines, sont comme les orifices des arteres qui sortent de l'aorte ; & comme les orifices des carotides & des vertébrales ensemble égalent à peine la troisieme partie de l'orifice de l'aorte, à peine le sang conserve-t-il dans la tête la troisieme partie des forces que le cœur lui a imprimées. Le cervelet dans les enfans nouveaux nés n'est que la neuvieme partie du cerveau, & la cinquante-septieme de tout le corps ; comme donc la quantité de sang doit être proportionnée au volume des parties qu'il arrose, il s'ensuit que celui qui se porte dans le cervelet est la neuvieme partie de celui qui afflue dans le cerveau, & la cinquante-septieme partie de celui qui se rend

dans tout le reste du corps. La force des parties dépendant du sang qui y afflue, & de la vîtesse & de la grandeur des vaisseaux, il s'ensuit que la force du sang qui afflue dans le cervelet est la cinquante-septieme partie de celle que le cœur imprime à toute sa masse; & puisque la partie est moindre que le tout, la force que le fluide nerveux contenu dans le cervelet peut recevoir du sang qui s'y trouve, est à celle que le cœur est obligé de déployer comme 1 à 57, je veux dire, 57 fois plus petite. Toute cette force du fluide nerveux contenu dans le cervelet est employée à contracter le cœur; & comme le cœur, ni aucune machine quelconque n'a de force, & ne produit d'effet qu'autant que le moteur lui en communique, il s'ensuit que le fluide nerveux ne peut communiquer au cœur que la cinquante-septieme partie de la force dont le cœur a eu besoin dans la contraction précédente; & par conséquent si le cœur n'agit que par l'entremise du fluide nerveux qui s'y rend par les arteres, l'effet sera plus grand que sa cause, & il ne se mouvra qu'au moyen de la force & du mouvement qu'il a communiquée

au fluide nerveux ; de ſorte qu'il devra ſa force à ſa force même, ou ſon mouvement à ſon mouvement, & par conſéquent le mouvement du cœur ſera un effet ſans cauſe, ce qui eſt abſurde. Il faut donc néceſſairement que le mouvement du cœur à chaque battement ſoit produit par un moteur animé, lequel venant à manquer, comme cela arrive après la mort, ſa contraction ceſſe, ce mouvement augmente lorſqu'il agit, comme il arrive dans les paſſions violentes, & il diminue lorſqu'il eſt oppreſſé, comme cela arrive dans la crainte.

On peut démontrer ce que je viens de dire, d'une autre façon : Le ſang ſort du cœur avec une vîteſſe capable de lui faire parcourir vingt pieds par ſeconde ſur un plan horizontal ; (*Hæmaſt. pag.* 300. *n°.* 40.) en ſuppoſant l'orifice de l'aorte de 97 lignes. Afin donc que le fluide nerveux contracte le ventricule gauche du cœur, il faut, ſuivant les principes de l'Hydraulique & nommément de la *Phoron. prop.* 31. que ſa force ſoit du moins la même que celle de la colonne du ſang qui ſort du cœur ; car les forces qui ſont mutuel-

lement en équilibre dans les fluides, sont comme le produit de la vîtesse doublée, des orifices & de la densité des fluides. Si l'on suppose donc la même densité dans le sang que dans le fluide nerveux, & que l'orifice des nerfs cardiaques qui s'ouvrent dans le ventricule gauche du cœur pris ensemble, soit la millieme partie de celui de l'aorte, il s'ensuivra que la vîtesse du fluide nerveux sera 31 fois plus grande que celle du sang dans l'aorte, ou de 620 pieds par seconde; & comme, suivant *Keill*, la vîtesse du sang dans les dernieres artérioles est 5230 fois plus petite que dans l'aorte, il s'ensuit que la vîtesse que le fluide nerveux reçoit du sang qui circule dans le cerveau, est 162130 fois plus petite qu'il ne faut pour contracter le cœur.

COROLLAIRE. Les obstructions qui se forment dans les vaisseaux capillaires ralentissent le mouvement du cœur, & par conséquent celui du sang dans le cervelet. Comme donc le mouvement fébrile, du moins dans les fievres aiguës, suppose une augmentation de forces de la part du cœur, & que le mouvement de celui-ci ne peut augmen-

ter à moins que la vîteſſe du fluide nerveux n'augmente, ſi le mouvement du ſang diminue, il eſt abſurde de vouloir que celui du fluide nerveux augmente, ou de prétendre que la fievre eſt cauſée par les obſtructions, quelque principe méchanique qu'on allegue.

On m'objectera que le fluide nerveux étant infiniment plus rare & plus ténu que le ſang, il acquiert par la preſſion un mouvement plus rapide, parce que les vîteſſes imprimées par la même force à pluſieurs fluides de denſité inégale ſont en raiſon inverſe des racines de ces mêmes denſités. Je ne m'oppoſerai point à ce ſentiment. Suppoſons donc que la denſité du fluide ſoit un million de fois moindre que celle du ſang, ſa vîteſſe ſera dix mille fois plus grande : mais la force des fluides de denſité inégale eſt en raiſon compoſée de la doublée de la vîteſſe & de la ſimple de la denſité. Comme donc la denſité du fluide nerveux eſt un million de fois plus petite, quand même le quarré de la vîteſſe deviendroit un million de fois plus grand, l'un compenſe l'autre, & la force qui réſulte de l'un & de l'autre, n'eſt pas plus grande que ſi l'on ſuppoſoit la mê-

me densité dans le sang que dans le fluide nerveux. En voilà assez pour contenter les Modernes, qui ignorant les mathématiques, veulent expliquer les maladies d'une façon méchanique.

Sydenham prétend que les fievres & les maladies inflammatoires composent les deux tiers des maladies qui affligent l'humanité. La quarantieme partie des hommes meurt de la fievre ou avec la fievre. Graunt *medicals observat. on the bills of mortality.*

I. Ephemera; *l'Ephémere, Courbature.*

CARACTERE. C'est une espece de fievre continue, qui cesse pour l'ordinaire d'elle-même en moins d'une demi semaine.

Les Latins l'appellent *Diaria*, parce qu'il y a plusieurs especes qui se terminent en vingt-quatre heures. Gordon. *lil.* p. 3. *Ephimera*; les Italiens *Effemera*; Gilbert l'Anglois *Effimera*; les François, *Fievre éphémere*; quelques Arabes *Febris inflativa*, fievre accompagnée d'enflure.

Symptomes.

Dans les fonctions animales. L'attaque ſubite, le plus ſouvent avant la pointe du jour; elle n'eſt précédée d'aucune laſſitude notable; le mal de tête vient ſubitement, & oblige le malade de ſe mettre au lit.

Dans les fonctions vitales. Le pouls eſt plein, libre, prompt, fréquent, la reſpiration fréquente, le battement des tempes eſt le même que celui des arteres.

Dans les excrétions. La ſueur s'exhale en forme de vapeur, ſur-tout dans le déclin de la maladie, l'urine ne change preſque point.

Dans les qualités. Elle commence par un froid léger, mais ſans friſſon ni friſſonnement, ce qui la diſtingue de la rougeole.

Elle eſt ſuivie d'une chaleur douce & vaporeuſe.

La rougeur s'empare de tout le corps; elle commence par le viſage, qui s'enfle quelque peu, ce qui lui a fait donner le nom de fievre tuméfiante (*febris inflativa.*)

Ordre des symptomes. Nul prélude, les principes ou occasions procatartiques ont lieu pour l'ordinaire, comme l'erreur dans les alimens, les topiques, &c.

L'attaque survient presque sans bâillement, sans frissonnement, sans assoupissement; elle est subite, de maniere qu'elle est aussi forte que dans la vigueur, avec une fréquence modique, une chaleur douce, vaporeuse; la maladie, comme dit *Lommius*, vient tout à la fois; la maladie est dans son état pendant environ un jour, ou tout au plus, pendant deux ou trois, sans aucune incommodité considérable; enfin, elle se termine quelquefois par une hémorrhagie, & le plus souvent, par une transpiration ou des sueurs copieuses.

Les principes procatartiques sont ceux qui peuvent ralentir quelque peu le mouvement du sang, & qu'un travail d'un ou deux jours peut détruire ou chasser, de sorte que la nature ne se trouve jamais accablée d'une si légere incommodité; elle déclare aussitôt la guerre à la matiere morbifique, pressentant confusément qu'elle ne tardera pas à lui céder; elle l'attaque sans

beaucoup d'appareil, & la met en fuite sans trouble & sans délai.

La nature seule guérit presque toujours la fievre éphémere, & l'on a rarement besoin d'appeller le Médecin. Il est plus aisé de la guérir que de la connoître, parce qu'on n'a pas le temps de distinguer si elle deviendra synoque ou continue. L'abstinence, une boisson aqueuse chaude & le repos, suffisent pour la guérir.

1. *Ephémere pléthorique; éphémere causée par l'opilation, par le vin, par la suppression de la perspiration, par des alimens chauds*, Avicenne, *tom.* 2. *pag.* 16. *Ephémere avec enflure*, des Auteurs. B.

Principes. La pléthore est en raison composée de la directe des alimens que l'on prend, & de l'inverse de ceux qu'on rend; d'où il suit qu'elle est d'autant plus grande, 1°. qu'on prend une plus grande quantité d'alimens dans un temps donné; 2°. que les forces coctrices sont plus grandes; 3°. que les alimens sont plus succulens. Les alimens sont ou solides ou liquides. Ces derniers passent presque tous dans le sang; & plus ils sont agréables & spi-

ritueux, & plus on en fait uſage; de ſorte qu'on eſt plus ſujet à commettre des excès dans le boire que dans le manger. Cependant les mets délicats, les friandiſes, les viandes aſſaiſonnées & qui flattent le goût, contribuent à la pléthore, parce qu'on en mange beaucoup, & qu'on les digere aiſément. Tels ſont les alimens qui par eux-mêmes ne cauſent point de pléthore, à moins que la quantité qu'on en prend n'excede celle que l'on rend.

La diminution abſolue ou relative des éjections, contribue auſſi à la pléthore. Ces éjections ſont ou ordinaires, & ſe font par la voie de la perſpiration, des urines, des ſueurs, des ſelles, de la ſemence; ou extraordinaires, comme par un ſaignement de nez, par une hémorrhagie du fondement, de la matrice, par une évacuation de pus, de ſanie, par des cauteres, des ulceres, des fiſtules, par la ſaignée. La pléthore augmente 1°. en raiſon de la quantité de matiere qu'on a coutume de rendre, & qui reſte dans le corps; puis donc, comme l'obſerve *Sanctorius* (*aphor. 10. ſect. 3.*) que l'évacuation qui ſe fait par la perſpiration,

eſt ſeize fois plus grande que celle qui ſe fait par les ſelles; il s'enſuit que la pléthore que cauſe le défaut de perſpiration, eſt ſeize fois plus grande que celle que cauſe la conſtipation; 2°. à proportion de la facilité avec laquelle la matiere ſupprimée ſe mêle avec le ſang; par exemple, la ſuppreſſion du flux menſtruel occaſionne une plus grande pléthore que celle de l'urine, parce qu'il faut quelques jours à celle-ci pour remplir la veſſie & les ureteres, & pour réfluer dans la maſſe du ſang; au lieu que le ſang menſtruel réflue auſſitôt dans les veines hypogaſtriques; 3°. en raiſon de la durée de cette ſuppreſſion; par exemple, ſi un ulcere ceſſe de fluer pendant deux jours, il paſſe deux fois plus de pus & de ſanie dans la maſſe du ſang, que ſi l'écoulement n'avoit ceſſé qu'un jour.

Sanctorius prétend que la maſſe des fluides, & par conſéquent le poids du corps augmente de trois livres en hiver, ſans que la ſanté en ſouffre, & que plus un homme eſt robuſte, moins il ſe reſſent de l'augmentation du poids des fluides. On ſaura que le pouls eſt plus grand & plus fréquent après qu'on

a mangé, que lorſqu'on eſt à jeun; & ſuivant l'obſervation du Dr. Robinſon, cette fréquence eſt beaucoup plus conſidérable après un grand repas, qu'après un médiocre. Suppoſons que le nombre des battemens du pouls d'un homme à jeun, ſoit à celui d'un homme qui a mangé, comme ſoixante-dix à ſoixante-ſeize; il y a toute apparence que ſa grandeur augmente dans la même proportion; & comme l'un & l'autre augmente pendant quelques heures ſans cauſer de maladie, il s'enſuit que la force du cœur peut pareillement augmenter d'un ſixieme pendant quelques heures, ſans en occaſionner aucune; & par conſéquent que le poids ſuperflu qui donne lieu à l'éphémere, eſt de plus de trois livres dans les ſujets robuſtes, lorſque la perſpiration eſt interceptée. Comme la quantité de matiere qui ſe diſſipe par la perſpiration ou dans une nuit, & à plus forte raiſon dans une journée, monte à plus de trois livres (*Sanctor. ſect. 3. aphor. 1. 10. 69, &c.*) il n'eſt pas étonnant que l'éphémere ſe guériſſe d'elle-même à l'aide d'une tranſpiration abondante.

Un homme à jeun rend dans l'eſpace

d'une nuit, par la transpiration, environ dix-huit onces des alimens qu'il a pris (*Sanctor. aphor.* 2. *sect.* 3.) & lorsqu'il a bien répu, & que la digestion se fait bien, quarante onces; & par conséquent la transpiration d'un homme à jeun, est à celle d'un homme qui a mangé, comme neuf à vingt. Un homme sain, & qui use d'alimens, pese tous les matins autant qu'il pesoit la veille; si donc il fait diete le lendemain, non-seulement il pesera moins que le jour précédent, de la quantité d'alimens dont il s'est abstenu, par exemple, de cent-neuf onces, mais encore de toute celle qu'il rendra ce jour-là par la transpiration & par les autres voies, laquelle est d'environ quarante-neuf onces : si donc il a coutume de prendre cent-neuf onces d'alimens; s'il reste à jeun un jour entier, il pesera dix livres moins qu'il ne pesoit le jour précédent après avoir mangé; ce qui doit s'entendre de ceux qui ne font qu'un seul repas par jour.

Ceux qui font de l'exercice en marchant jusqu'à suer, dissipent par la transpiration dans l'espace d'une demi-heure, huit ou neuf onces, ou huit

fois davantage que s'ils se fussent tenus en repos en été, & un homme gras & replet dissipe par un pareil exercice trente fois davantage que s'il se fût tenu en repos en été. Comme donc l'éphémere n'augmente pas moins la chaleur & la sueur que l'exercice que l'on fait en marchant, & procure une transpiration proportionnée; il y a tout lieu de croire qu'elle diminue le poids du corps dix fois plus que n'auroit pu faire l'état de santé.

En été la perspiration est à l'urine, comme 2 à 1; lorsqu'on marche ou qu'on va à cheval, comme 4 ou 5 à 1, & par conséquent l'augmentation de la perspiration que causent la chaleur & l'exercice excede la diminution de l'urine; d'où il suit que quoique l'éphémere diminue la quantité de cette derniere, le poids du corps diminue infiniment plus par la transpiration, & que celle qui dure un jour, équivaut à plusieurs saignées.

Je fus attaqué le 14 Septembre 1752 à cinq heures du matin d'une fievre éphémere pléthorique; elle étoit forte, & elle n'eut aucun avant-coureur, à l'exception de l'insomnie, d'une chaleur brûlante, d'une déglutition diffi-

cile, d'une grande pesanteur de tête. Je fus saigné deux fois, & la fievre me quitta la nuit suivante.

Lorsque je m'endormois, j'étois agité dans mes rêves de pensées importunes au sujet d'un objet qui me causoit du chagrin; je pouvois à la vérité les chasser en m'abstenant de dormir; mais elles revenoient dès que je me livrois au sommeil.

Lorsque je me porte bien, les battemens de mon pouls se montent à 72 par chaque minute, & dans cette fievre, ils montoient à 94 le matin, & à 98 vers le soir. La chaleur de l'air étoit de 17 deg. & celle de mes pieds de 35 & au-delà, mesurés sur le thermometre de M. de Réaumur. Je rendis à peine trois onces de sang par minute, par l'ouverture qu'on me fit à la veine.

Le nombre des respirations pendant la fievre étoit de 27 en deux minutes, de sorte que lorsque le cœur me battoit 196 fois, je respirois 27; le nombre des respirations étoit la septieme partie des battemens du cœur.

2. *Ephemera nauseativa* Avicennæ, *tom. 2. pag. 3. Ephem. ex crapula; ex satietate; ex cacochylia; à cruditate*, Sennert. *Ephemere d'indigestion*. B.

La dyſpepſie, ou la difficulté de digérer les alimens eſt en raiſon compoſée de la débilité de l'eſtomac, de la quantité & de la réſiſtance des alimens que l'on prend.

La *débilité* de l'eſtomac eſt d'autant plus grande, qu'il fait moins d'effort pour ſe contracter, ſoit à cauſe qu'il eſt ramolli par des ſubſtances oléagineuſes, par le trop grand uſage des boiſſons aqueuſes tiedes, ſoit à cauſe d'une aneſthéſie ou une diminution de ſentiment occaſionnée par les vices des nerfs, du cerveau, par l'étude, le chagrin, les paſſions, qui font prendre un autre cours au fluide nerveux, ſoit à cauſe de la rigidité & de la phlogoſe du ventricule.

La *quantité* des alimens que l'on prend ſe meſure par leur poids & par le nombre de repas que l'on fait, & elle eſt par conſéquent comme leur volume & leur peſanteur ſpécifique pris enſemble.

La *difficulté de digérer* eſt proportionnée à la ténacité & à la viſcoſité des alimens, de la cacochylie, ou du ſuc gaſtrique qui enduit le ventricule, à leur crudité, à leur dureté, au défaut

de tranſpiration, & à la ſenſibilité de l'eſtomac ; car dans le cas où il eſt indiſpoſé, qu'il eſt affecté d'une phlogoſe, ou que ſon irritation eſt trop forte, il a autant de peine à digérer les alimens mous, qu'il en a à digérer les plus durs lorſqu'il eſt ſain.

Les alimens dont on uſe ſont ſujets à fermenter ou à ſe corrompre ; les alimens ſujets à fermenter ſont les végétaux cruds, acides, tels que les fruits d'été, les ſalades, les ſubſtances farineuſes, le pain mal levé, la pâtiſſerie, les vins nouveaux ; de là le ptyaliſme, les rapports acides, les picotemens d'eſtomac, les coliques, les flatuoſités, les peſanteurs dans l'épigaſtre, les nauſées, &c. Les alimens ſujets à ſe corrompre ſont, la chair des animaux carnaſſiers trop cuite ou trop macérée ; celle des oiſeaux de proie & des poiſſons de même eſpece, leurs œufs, leurs bouillons, leurs gelées ; les végétaux âcres dont les fleurs ſont en croix ou en ombelle ; les mets où il entre de l'épicerie, & que l'on mêle avec d'autres ; leſquels cauſent des rapports nidoreux & fétides, du dégoût pour les viandes, l'amertume de bouche, la puanteur de-

l'haleine, des nausées, des vomissemens bilieux, des cardialgies, des pesanteurs d'estomac, de tête, &c. Les sucs cruds & acides épaississent le sang, obstruent les vaisseaux; de là la résistance que le cœur & les vaisseaux rencontrent, & que l'éphémere surmonte & détruit en augmentant les oscillations des vaisseaux.

Les sucs âcres, bilieux, putrides, de mauvais goût offensent les vaisseaux sanguins, & obligent la nature à exciter une fievre éphémere, qui les dissipe par la transpiration, la sueur, les urines & la diarrhée.

3. *Ephemera à frigore; Diaria 8.* de Forestus, qui voyageant par un vent froid, en fut lui-même attaqué. *Diaria ex balneo frigido, pluviâ frigidâ; Diaria ex mœrore, terrore, &c. Ephémere causée par le froid; par un bain froid, par une pluie froide; par le chagrin, la frayeur,* &c. B.

Le froid intercepte non-seulement la transpiration, d'où s'ensuit la pléthore; il fige & condense encore les humeurs, & fait qu'elles opposent plus de résistance au cœur. La nature y remédie par un effort & une attrition fébrile,

qui constitue la fievre dont nous parlons. La tristesse & la crainte produisent le même changement dans le corps; car l'un & l'autre empêchent la transpiration. *Sanctor. sect. 7. aphor. 8. 9. & 15*, & la transpiration interceptée, la moindre chose nous jette dans la frayeur & la tristesse. *Aphor. 8.*

4. *Ephémere causée par la chaleur, l'insolation, les poêles, les étuves, les vapeurs, les bains chauds, &c. par la colere, la fureur, un exercice violent, un travail excessif, les veilles, les sudorifiques, les cordiaux, les liqueurs spiritueuses, &c.* B.

La chaleur est en raison composée de la simple de la quantité des particules ignées & alcalines, de la simple de la densité des fluides & de la tension des solides, & de la doublée de la vîtesse de leur choc.

La *quantité* des particules ignées augmente par l'insolation, les étuves, les boissons chaudes, spiritueuses, par l'usage des alimens salés, poivrés, épicés, alcalescens, des substances cardiaques, sudorifiques, âcres.

La *tension* des solides est proportionnée aux forces contractives du cœur,

à la résistance que le sang rencontre en circulant dans les vaisseaux capillaires, au ton naturel des fibres, ou à l'augmentation de ce même ton par le travail, les passions, &c.

La *vîtesse* est comme la racine des forces qui contractent le cœur & les muscles dans les fievres, les travaux, les passions, la course, l'équitation, la vocifération, &c.

Les principes extrinseques de la chaleur, tels que l'insolation, les bains trop chauds, donnent lieu à cette fievre. La chaleur directe du soleil est double de celle qui est réfléchie, ou de celle que l'on mesure par le thermometre. Cette chaleur en été monte au soixantieme degré du thermometre, & comme elle double de celle du sang, elle est capaple de le coaguler & d'épaissir la lymphe qui se trouve dans le voisinage de la peau, de picoter les fibres nerveuses & d'y causer une phlogose. Cette chaleur dissipant les parties les plus fluides, épaississant le reste, & irritant la peau, suffit pour causer une fievre éphémere.

Le soleil cause tous les jours en hiver des maux de tête, des rhumes, lorsque

lorfque le froid vient à intercepter la tranfpiration de la matiere que la chaleur avoit mife en mouvement.

5. *Ephemera lactea* Riviere; *Ephemera puerperarum*, *nutricum*, *à lactis refluxu*, *à lacte fuppreffo*; *La fievre de lait*, *le poil*, appellé vulgairement *arcouffel*. B.

Environ trois jours après qu'une femme a accouché, pour peu qu'elle remue dans fon lit, elle fent un certain froid dans tout le corps, lequel ceffe & revient par intervalles, & qui l'incommode beaucoup. Ses mamelles deviennent douloureufes, s'enflent, & rendent de la férofité. Le lait femble fortir par différents endroits des aiffelles, elles fe refferrent enfuite de même que le corps de la mamelle, & cette férofité prend fon cours par le mamelon, fur tout fi l'enfant le fuce. Les femmes donnent à cet écoulement de lait le nom d'*éponge*. Les lochies continuent cependant leur cours, mais elles font moins abondantes. Les grains des mamelons deviennent rouges, fe diftendent, fe noirciffent & deviennent extrêmement douloureux. Les Languedociens appellent ces tumeurs *canegres*. Il fe forme affez fouvent plu-

ſieurs tumeurs ſur le corps des mamelles que l'on diſtingue par le tact, mais qu'on ne ſauroit voir ; elles cauſent de la douleur pour peu qu'on les preſſe ; mais tous ces ſymptomes diſparoiſſent au bout de deux ou trois jours, au moyen d'un lait plus abondant & d'une ſueur copieuſe, très-vaporeuſe, qui ſent mauvais, & qui reſſemble à celle du lait caillé. Les nourriſſes ſont ſujettes au même accident lorſqu'elles prennent du froid. Les femmes qui accouchent pour la premiere fois ont ſouvent des rhagades aux mamelons, que les François appellent *tendrieres* & *gerçures*.

L'enflure, la tenſion, la douleur des mamelles, l'abondance de lait qui ſurvient enſuite, & tous les autres ſymptomes, prouvent que le lait qui étoit deſtiné à nourrir le fœtus dans la matrice, reflue dans le ſang lorſque ce viſcere ſe reſſerre, & que le but que la nature ſe propoſe en excitant une fievre éphémere, eſt de dilater les vaiſſeaux des mamelles en y envoyant une plus grande quantité de ſang, & de préparer une voie au chyle après qu'il s'eſt converti en lait. Celui-

ci se forme dans les glandes des mamelles ; parce qu'ayant à peu près la même pesanteur spécifique que le lait & le couloir, elles le séparent du sang en le pompant. Il ne s'y formoit point auparavant, parce que les tubes artérieux lymphatiques n'étoient point assez dilatés ; l'éphémere prépare la voie à ce fluide par un effort utile, mais qui n'est pas toujours vif & impétueux.

6. *Ephémere causée par la phlogose, la douleur*, Freder. Hoffman, *cap. 14. Ephémere causée par une plaie, une fracture, une luxation, une chute d'un lieu élevé, une contusion*, &c. *Ephémere traumatique* Freder. Hoffman, *cap. 14. pag. 186.* B.

Lorsqu'une partie souffre une plaie, une contusion, une distraction violente, le sang s'y arrête, s'épanche, ou ne circule plus. Dans ce cas, le cœur rappelle toutes ses forces par une espece de sympathie, afin de le résoudre & de l'atténuer, lors sur-tout qu'une passion violente a contribué à l'épaissir & à le ralentir, & cette résolution se fait en peu de jours, lors sur tout que l'on a recours à la saignée, qu'on emploie les potions chaudes délayantes,

& qu'on applique ſur la plaie & la contuſion les remedes convenables.

7. *Ephemera ſudatoria ; Ephem. Anglica peſtilens* Raimund. Fortis; *Sudor anglicus* Sennert. *Hydropyreton* de quelques-uns, vulgairement la *Suette* ou *ſouette ; Hydronoſus* Foreſti ; *ſwealing ſickneſſ* en Anglois; *ſudoriferus morbus*, des Hollandois ; *éphémere maligne*, de Juncker, *pag. 468*. A.

Symptomes. Abattement exceſſif des forces, défaillances, anxiétés, cardialgie, douleur de tête.

Le pouls fréquent, vîte, inégal, la palpitation de cœur très-forte, opiniâtre; elle continue même quelquefois quelques années après la fievre.

La ſueur continuelle, copieuſe, utile, elle ſe termine avec la maladie. Chaleur incommode.

Hiſtoire. Cette maladie parut pour la premiere fois en Angleterre en 1486, & la ravagea pendant quarante ans. Elle parcourut depuis l'Allemagne, la Hollande, la Zélande, le Brabant, la Flandre, le Danemarck, la Norwege, la France, depuis 1525 juſqu'en 1530. Elle augmentoit en automne, elle ceſſoit en hiver, & elle revenoit au prin-

temps. Elle commença à se manifester dans la Capitale, & de cinq à six cents personnes qu'elle attaquoit journellement, à peine en échappoit-il cent. On trouva enfin le moyen de la faire cesser par l'usage des cordiaux, en se garantissant du froid, en se tenant en repos, & en se procurant des sueurs abondantes. Cette même fievre est devenue derniérement épidémique à Beauvais en Picardie, & l'on s'est très-bien trouvé de la saignée. Nous attendons qu'on en donne l'histoire. Vous la trouverez dans l'Histoire du regne de Henri VII, par *Verulame.* Voyez à la troisieme Classe, en quoi cette maladie differe de la fievre suette miliaire.

8. *Ephemera menstrua*, Ramazzini; *Ephem. medica.* Voyez Valescus de Taranta-Philonio, & l'*Hist. de la Médec.* de Freind. *pag. 163.*

Les filles qui commencent à avoir leurs ordinaires, lors sur-tout qu'elles sont d'un tempérament vif, sanguin, & qu'elles ont les fibres tendues & élastiques, sont attaquées tous les mois, lorsque leurs regles commencent d'une fievre éphémere, accompagnée d'un froid léger & passager, de vapeurs hys-

tériques, de maux de tête, & d'autres symptomes qui résultent de la pression & de la réaction du sang. *Valescus de Taranta*, Professeur à Montpellier, a connu une fille qui eut pendant trente ans une fievre éphémere, qui commençoit le trentieme jour du mois.

9. *Ephémere anniversaire*, Ettmuller. Sleidan, *des maladies incurables*, *pag.* 14. *Ephémere de naissance.* B. P.

Valere Maxime, *l.* 1. *cap.* 8. & Pline, *libr.* 7. *histor. natur. cap.* 51. rapporte qu'Antipater de Sydon, Poëte, avoit tous les ans le jour de sa naissance une fievre éphémere, de laquelle il mourut dans un âge fort avancé.

10. *Ephémere hématydrotique*, Georg. Agricola; *accompagnée d'une sueur de sang*, Lycosthen. *de prodigiis*, Schenck. *obs. pag.* 766. Elle étoit épidémique, & elle fit beaucoup de ravage. A.

11. *Ephémere dichomene*, Deidier, *observ. consult.* 14. *tom.* 2. *Fievre dichomene*, ou *menstruelle double*. B. P.

Cette fievre éphémere revient tous les quinze jours. Le Dr. Gibert, Médecin de la Faculté de Montpellier, l'a observée, & il rapporte le cas d'un nommé Deider, qui l'eut tous les quinze

jours pendant trois mois. Elle étoit accompagnée de dypſnée, de mouvemens convulſifs, de ſoif, d'une urine trouble, de démangeaiſons exceſſives, de la fréquence du pouls, & du gonflement de l'hypochondre droit.

Pratique de l'Ephémere.

Comme l'éphémere ſe termine ordinairement dans un jour par la ſueur, c'eſt un ſigne que la matiere morbifique a ſon ſiege dans les vaiſſeaux ſanguins, d'où elle peut être évacuée dans ce court eſpace de temps par les ſueurs. La circulation du ſang eſt quinze mille fois plus rapide dans les grandes arteres, que dans les vaiſſeaux capillaires; & *Keill*, de qui nous tenons cette obſervation, compte quarante ordres de ramifications artérielles. Mais comme l'Anatomie & l'Hydraulique nous apprennent que la circulation ſe ralentit dans les vaiſſeaux à proportion qu'ils s'éloignent du cœur, & que le nombre qui exprime l'ordre des ramifications, marque à peu près l'éloignement où elles ſont du cœur; il y a bien lieu de croire que la matiere mor-

bifique qui eſt dans les rameaux du dixieme ordre, eſt dix fois plus éloignée du cœur que celle qui eſt dans l'aorte, & que le ſang doit être dix fois plus de temps à l'évacuer, vu qu'il faut qu'elle retourne dans la veine-cave & dans l'aorte, pour pouvoir être évacuée; ce qui, ſuivant l'hypotheſe, demande dix fois plus de temps que ſi elle circuloit en droiture par les artérioles terminées par les veines ſanguines.

Prenons pour exemple les maladies aiguës, qui ſont les plus longues de toutes, parce que la matiere morbifique a ſon ſiege dans le ſyſtême artérieux, & qui ne ſe terminent qu'au bout de quarante jours; au lieu que les chroniques ont le leur dans les vaiſſeaux lymphatiques ou dans les veines ſanguines; il s'enſuivra de là que la matiere morbifique des premieres a ſon ſiege dans la quarantieme diviſion des arteres, & celle des ſecondes, dans la premiere; & par conſéquent que le nombre de jours qu'elles durent, répond à celui qui exprime la diviſion ou l'ordre de ramifications. Cette hypotheſe pourra être admiſe lorſque

la médecine aura fait plus de progrès, & que l'expérience l'aura confirmée; mais jusqu'alors elle ne mérite pas beaucoup de croyance. Si cela étoit, la matiere morbifique de l'éphémere résideroit dans de plus gros vaisseaux ou dans le sang, dont elle retarderoit le mouvement, & ses molécules auroient un volume qui l'empêcheroit de pénétrer dans les vaisseaux du second ordre, & à plus forte raison dans ceux du troisieme, jusqu'à ce qu'elles fussent atténuées; & tel est l'état du sang lorsqu'il est trop abondant, ou que ses globules rouges sont en trop grand nombre. Comme ils opposent une plus grande résistance au cœur, ils nuisent aux fonctions vitales, & par les lois de la sympathie, ils ont besoin d'être résouts & convertis en lymphe, pour que la santé se rétablisse; & voilà justement ce que fait l'éphémere.

Si le Médecin veut suivre la route que la nature lui marque, il doit dans *l'éphémere pléthorique*, 1°. interdire au malade la viande & les bouillons, pour que la transpiration soit plus abondante, & que la masse du sang diminue; en observant cependant de lui donner

quelque potion aqueuse tiede pour le désaltérer, & empêcher que la chaleur ne rende le sang trop visqueux. Au cas que la transpiration ne soit point aussi abondante qu'on le souhaite, on lui fera prendre en guise de thé quelque potion diaphorétique faite avec le thé, la véronique, le capillaire, &c. & pour aider celle des intestins, on prendra le temps qu'il ne sue point, pour lui donner un clystere émollient.

2°. Rien n'est meilleur pour diminuer la transpiration que de s'exposer tout nud à un air ou à un vent froid, & de changer souvent de place dans le lit; le malade doit donc rester dans sa chambre ou au lit avec ses hardes ordinaires, pour ne point fatiguer inutilement ses muscles, & réserver ses forces pour les fonctions vitales.

3°. Si le mal de tête, ou la douleur des membres est considérable, & le pouls plus fort qu'à l'ordinaire, & que le Médecin soupçonne que la fievre peut continuer jusqu'au second ou au troisieme jour, il saignera le malade du bras, pour appaiser la violence de la fievre & calmer la douleur. Il suffit de tirer demi-livre ou dix onces de sang,

aux adultes dans le temps que la ſueur eſt arrêtée.

4°. Au moyen de la ſaignée, de la diete, & d'une gymnaſtique convenable, la fievre ſe termine pour l'ordinaire dans un jour, ou tout au plus dans quatre par la ſueur ou une hémorrhagie, quoique plus rarement. Pour déterger les premieres voies, il faut le lendemain, ou le ſurlendemain, ſi l'ephémere a duré quelque temps, purger le malade dans la matinée, & le remettre peu à peu à ſon premier régime.

5°. Si le malade eſt jeune, la fievre longue, & la faim conſidérable, il ne faut point lui preſcrire une diete auſſi rigide, mais lui faire prendre quelques bouillons.

6°. Si le malade eſt jeune, vigoureux, ſanguin, accoutumé à la ſaignée, ou ſujet à quelque hémorrhagie, il faut le ſaigner une ou deux fois, & ne point ménager ſon ſang.

L'éphémere d'indigeſtion exige outre les ſecours qu'on vient d'indiquer, 1°. que l'on procure au malade, par le moyen de quelque potion chaude & abondante, le vomiſſement que les nauſées paroiſſent demander, & ſi cela

ne ſuffit pas, qu'il ſente des peſanteurs dans l'épigaſtre, compliquées de cardialgie, de peſanteur de tête, d'amertume de bouche, & que ſon pouls ſoit élevé, on lui donnera une livre d'eau légérement émétique dans laquelle on fera diſſoudre deux, trois ou quatre grains de tartre ſtibié; afin de l'aider à vomir. On lui donnera le lendemain matin un purgatif doux, délayant qui ne puiſſe point l'échauffer. La cure aura beaucoup plus de ſuccès, ſi l'on a ſoin de le ſaigner la veille, dans le temps que la chaleur fébrile eſt la plus forte, vu que ce remede eſt indiqué par les ſignes dont on a parlé; enfin, la fievre étant terminée, on le purgera une ſeconde fois, ainſi qu'on a coutume de le pratiquer.

A l'égard de la fievre de lait, il faut prendre garde 1°. que l'accouchée, qui ne doit ſe nourrir pendant environ une ſemaine que de bouillons pris de quatre en quatre heures, ne ſe gorge point de ſoupe les premiers jours, comme cela n'eſt que trop ordinaire, & ne s'allume point le ſang avant d'accoucher par le trop grang uſage des liqueurs ſpiritueuſes. 2°. La fievre s'étant déclarée, il faut

avoir soin de la garantir du froid, car pour peu qu'elle prenne l'air, elle sent aussi tôt un frissonnement. 3°. Pour préparer la voie au lait, on la fera tetter par un enfant, comme les gens de la campagne le pratiquent, par une femme, ou par un petit chien, ou bien elle se tirera elle même le lait deux fois par jour avec un syphon, pour que la sécrétion se fasse plus aisément.

4°. Pour éviter toute résistance de la part des mamelles, l'on appliquera dessus des linges chauds, on les oindra avec de l'huile d'amande douce, & on les enveloppera de coton. 5°. Après que la fievre aura cessé, la mere allaitera elle-même son nourrisson, afin que ce lait séreux & délayant le débarrasse plutôt du méconium; d'ailleurs la mere est plutôt délivrée de la fievre & de l'incommodité des lochies. 6°. On la purgera légérement environ neuf jours après, & on la remettra peu à peu au régime ordinaire.

La *suette* exige, outre les précautions qu'on a indiquées, que l'on appaise la cardialgie dont elle est accompagnée, avec des cardiaques, tels que l'eau de fleurs d'orange, de canelle, le vin pur avec la confection d'hyacinthe, d'alker-

mès, la thériaque, que l'on entretienne la sueur avec ménagement, & au cas qu'elle languisse, qu'on l'excite avec les cordiaux dont je viens de parler, & avec des sudorifiques.

II. *Synocha*; *la Synoque*.

C'est un genre de fievre continue qui s'étend pour l'ordinaire jusqu'au septieme jour, Galien. *de differ. febr. p. 272. Tom. 2.*

Synocha Gardon. cap. 5. *de febre sanguineâ*. Gilberti Angl. *fol. 28*.

Synochus imputris, Galen. lib. 2. *de differ. febr.*

Synoque simple Riviere, chap. 2. *Continente non putride* Lommius, *pag. 2.*

Septimanaria Fr. Platerus, *class. Dolores.*

Synocha febris, *continens catexochen* dicta, Juncker. *tab. 57*.

Fievre continente ou synoque Stahl, *casuale minus*, *casus 87*.

Les malades sont appellés *septimani*, semainiers.

Les symptomes sont les mêmes que dans l'éphémere, avec cette différence, que la fievre ne vient pas tout à coup, mais augmente de jour en jour jus-

qu'au troisieme, quatrieme, ou cinquieme, après quoi elle conserve toute sa vigueur jusqu'au déclin. La lassitude, le mal de tête, l'abattement des forces musculaires, augmentent de même jusqu'à ce que la maladie soit dans sa plus grande force, & alors les symptomes, comme la céphalalgie, la pesanteur de tête, la rougeur du visage, la chaleur du corps, la vîtesse du pouls, laquelle vient de sa plénitude & de sa fréquence, deviennent plus violens, l'assoupissement est plus profond & accompagné du battement des tempes.

Elle se termine le septieme jour, ou par une hémorrhagie de nez, si le malade est sanguin & pléthorique, ou par une perspiration insensible, comme cela est arrivé au Professeur *Wedelius*; ou par le sommeil, comme dans le cas du Professeur *Stahl* (class. de febr. pag. 1.) ou par la sueur.

La synoque est accompagnée d'une chaleur continuelle qui ne diminue jamais, & quoiqu'il y ait quelquefois rémission pour une heure, elle n'est qu'accidentelle, elle n'est ni constante, ni de son essence, & le malade n'en reçoit presque aucun soulagement.

Stahl. Son principe ou ſon occaſion eſt un ſang ordinairement pur, mais ou trop abondant, ou ſurchargé de la féroſité qui ſort par la perſpiration, ou rempli de particules ignées, ou légérement épaiſſi par ſon ſéjour. Dans le premier cas, la nature le réſout en une féroſité perſpirable, en excitant un mouvement fébrile ; dans le ſecond, elle ne fait que tenter la ſecrétion continuelle de la féroſité ; dans le troiſieme, la boiſſon que le malade eſt obligé de prendre pour calmer ſa ſoif, tempere ſon ardeur, & la nature dilatant les couloirs de l'urine & de la ſueur, elle procure l'évaporation des particules ignées; dans le quatrieme, elle diminue ſa viſcoſité en augmentant la chaleur.

La ſynoque eſt plus dangereuſe que l'éphémere, par ce qu'elle eſt plus violente & de plus longue durée. Car, comme les efforts de la nature ſont proportionnés au mal phyſique qu'elle reſſent, ou au danger dont elle eſt menacée, toutes les fois qu'ils ſont réglés, comme dans cette maladie, plus la fievre eſt violente & opiniâtre, plus elle eſt obligée de les redoubler &

de les continuer pour changer la matiere morbifique, & plus il y a lieu de croire qu'elle nuit à l'économie animale.

Plus il y a de vices à la fois, comme l'épaiſſiſſement du ſang & la pléthore, plus la maladie eſt dangereuſe, & plus il faut d'efforts pour la ſurmonter, & ſi les forces viennent à manquer, le malade perd la vie.

1. *Synoque pléthorique; Synoque qui ſe termine le ſeptieme jour*, Fred. Hoffmann. obſ. troiſieme. *Fievre du ſang*, Avicenne T. 2. pag. 43. *Synoque ſimple*, Fr. Hoffmann. *de febr. pag. 110 & 111. Synoque ſanguine*, Sennert *de febr. lib. 2. cap. 10. Synoque avec enflure*, Heurnius *de febr.* D.

Elle differe de l'éphémere pléthorique, 1°. par ſa durée, car elle s'étend au-delà du quatrieme jour; 2°. en ce que la ſueur n'eſt pas conſtante vers la fin de la maladie; 3°. en ce que les ſymptomes ſont plus violens dans l'état: on remarque ſur-tout que la reſpiration eſt prompte, fréquente, le pouls prompt, fréquent, avec aſſoupiſſement.

Elle differe de la ſynoque putride, en ce qu'elle n'eſt accompagnée d'au-

cun ſigne notable de corruption, la langue n'eſt point jaune, le malade n'a point la bouche ſale, ſon haleine ne ſent point mauvais, il n'a ni nauſées ni vomiſſement, &c. Elle ſe termine plus vîte, les yeux ſont plus rouges, les veines plus gonflées, les tempes battent, elle commence preſque ſans friſſon.

Cette fievre a pour principe une pléthore agitée, ou un ſang plus abondant & échauffé, que les paſſions violentes, des exercices immodérés, des alimens chauds ont mis en mouvement, par où l'on voit la part que peut y avoir la ſuppreſſion de quelques évacuations, celle par exemple du flux hémorrhoïdal, du flux menſtruel, de la perſpiration, de la ſaignée à laquelle on eſt accoutumé, de même l'excès de nourriture; & quoique vers la fin de la maladie on apperçoive des ſignes d'une ſabure putride, ils ſont plutôt l'effet que les principes de la maladie.

2. *Synoque ardente; Synoque bilieuſe*, Sennert. *lib.* 2. *cap.* 10; *Synocha cauſodes* Manget, *Biblioth. med. Synochus cauſonides* Gilbert. Angl. fol. 56. *Fievre cholérique*, Fred. Hoffman. *des fievr. ſ.* 4. *chap.* 2. *obſ.* 5. A.

Elle attaque les perſonnes délicates, bilieuſes, ſanguines & maigres, qui menent une vie laborieuſe, qui font beaucoup d'exercice, qui ont les paſſions vives, qui reſtent long-temps expoſées au ſoleil & à la chaleur, & qui uſent d'alimens & de remedes qui échauffent. La chaleur eſt plus vive & plus violente, la ſoif plus ardente que dans la pléthorique; l'urine eſt plus ténue eſt plus âcre. Elle differe de la fievre tierce ardente, en ce que ſa rémiſſion périodique n'eſt point ſpontanée.

3. *Synoque putride* Sennert. A.

Quoique la chaleur dans la ſynoque putride ſoit plus douce que dans les autres fievres de même eſpece, elle ne laiſſe pas que d'être très-vive en comparaiſon de celle qui accompagne la ſynoque pléthorique. Ajoutez à cela que dans la putride l'urine eſt rouge, épaiſſe & trouble, ſans ſédiment, crue, ou du moins légérement cuite au commencement; le pouls eſt d'ailleurs le même que dans les autres fievres putrides. Enfin, tous les ſymptomes, tels que la douleur de tête, l'inquiétude l'inſomnie, &c. ſont plus grands que dans la pléthorique.

Le pouls eſt non ſeulement grand, mais encore véhément, prompt, fréquent, inégal & irrégulier.

4. *Synoque tragique*, (*Synocha tragœda*) Ramazzini, *conſtit. epidem. pag.* 184. A.

On trouve dans Lucien (*de conſcribend. hiſtor.*) une narration très-curieuſe de certaine fievre tragique, ſi l'on peut l'appeller ainſi, qui attaqua de ſon temps les Abdéritains preſque dans l'inſtant. Archelaüs Poëte tragique ayant repréſenté dans le cœur de l'été & devant un grand concours de peuple l'Andromede d'Euripide, quantité de perſonnes ſortirent du théâtre extrêmement échauffées, & furent attaquées d'une fievre violente, qui ſe termina le ſeptieme jour par une ſueur & un ſaignement de nez, mais qui leur laiſſa une manie des plus extraordinaires & des plus ridicules qu'on eut jamais vue. Toutes, à ce que dit l'Auteur, repréſentoient des Tragédies, récitoient des vers ïambes, déclamoient à haute voix, & chantoient l'Andromede d'Euripide, de ſorte qu'on ne voyoit dans toute la ville que des acteurs pâles & décharnés, qui ne devoient leur talent qu'à la ma-

ladie dont ils étoient attaqués. Nous avons vu de nos jours les habitans d'une ville dont les maisons sont très-petites, attaqués pendant les fortes chaleurs de l'été d'une fievre dont la vue avoit quelque chose d'effrayant, par l'agitation d'esprit dont elle étoit accompgnée. Elle se termina le septieme jour par des sueurs dont on fut redevable à la saignée. Ceux qui vivoient dans des rues étroites & à couvert du soleil, s'en ressentirent moins que les autres, mais il résulta un très-grand avantage de cette fievre, & ce fut que la chaleur & la sueur ayant dilaté les pores de la peau, quantité d'habitans qui avoient la gale, en furent délivrés, & jouirent depuis d'une santé parfaite. *Ramazzini.*

5. *Synoque catharreuse*, Fred. Hoffmann, *de febr. sect. 4. cap. 1. observ. 5. Catharre épidémique compliqué de fievre* Georg Henisch. *comm. in Aretæum, pag. 315.* Fievr. Epid. ann. 1580. Riviere, *observat. X. pag. 137.* A.

Cette fievre affligea en 1580 dans l'espace de six semaines presque toutes les nations de l'Europe, & à peine un vingtieme des habitans en fut-il

exempt, sur-tout en Saxe. Elle se manifesta par une langueur extraordinaire, par une oppression & une palpitation de cœur, par la vîtesse & l'inégalité du pouls. & par une pesanteur de tête. La fievre ayant augmenté, elle jeta les malades dans la langueur & l'abattement; les uns veilloient sans cesse, les autres tomboient dans un profond sommeil; il leur tomba de la tête sur la poitrine une humeur âcre & saline, qui les faisoit tousser, & qui causoit dans les extrémités des douleurs vagues & poignantes. Elle commença par un frissonnement & une chaleur générale qu'on n'appercevoit point au tact, mais qui étoit continuelle & accompagnée de la rougeur des yeux & d'enflure. L'urine étoit d'abord légere, mais elle s'épaississoit dans la suite; les uns rendoient du sang par le nez, les autres avoient des sueurs copieuses, par lesquelles la fievre se terminoit pour l'ordinaire le quatrieme jour; il y en eut cependant dans qui elle dura jusqu'au septieme ou neuvieme, mais ce ne fut pas le plus grand nombre. *Henisch.*

6. *Synoque scorbutique*, Linden. *de scorbuto 1756*, Sydenham, *pap.* 39. A.

Un enfant dont le pere & la mere étoient scorbutiques, fut attaqué d'une fievre aiguë continue, accompagnée d'une puanteur d'haleine si grande, qu'on ne pouvoit entrer dans sa chambre; il mourut au bout de la semaine. Il convient de donner à ces sortes de maladies une limonade minérale faite avec quelques gouttes d'esprit de vitriol délayé dans l'eau, jusqu'à ce qu'elle ait acquis une acidité agréable, un léger purgatif, du vin rouge, &c. La crême de tartre, le vinaigre avec le sel de tartre leur conviennent aussi. Ils doivent en prendre quatre onces trois fois par jour, & y joindre l'esprit de *Minderer*.

7. *Synoque douloureuse; Fievre symptomatique causée par les douleurs* Freder. Hoffman. *de febr. symptomat. pag. 187. tom.* 2. A.

La fievre synoque ou éphémere non-seulement accompagne les douleurs & les phlogoses inséparables des plaies, des brûlures, des tumeurs phlegmoneuses, des bubons vénériens tandis qu'ils suppurent, les piqûres des tendons; mais même les maladies de douleur, telles que la goutte, le rhumatisme, la néphritique, la douleur du

fondement causée par les hémorrhoïdes & autres vices semblables.

Sa cure exige des saignées réitérées, une diete légere, délayante & adoucissante; les syrops composés avec de l'eau de lys, de fleur de nénuphar, le coquelicot & le laudanum, auxquels on doit joindre les fomentations émollientes & résolutives, les cataplasmes anodins faits avec la mie de pain, le lait & le safran. Les cathartiques ne valent rien, à moins qu'il n'y ait des saburres dans les premieres voies, & dans ce cas on doit en employer de minoratifs & d'antiphlogistiques.

8. *Synoque céphalalgique, obs. par M.* Razoux, Médecin de Nîmes, *Journal de Médecine, Novembre 1758. pag. 415. Céphalalgie vermineuse.* A.

C'est une fievre ardente continue, dans laquelle le pouls est plein, véhément, la peau seche, brûlante, le visage haut en couleur, les yeux enflammés, la douleur de tête ou de front continue, (elle va en augmentant depuis le commencement de la maladie) la langue nette; nulle lésion d'estomac, nul signe de saburres. Après six saignées copieuses, & autant de purgatifs, nonobstant

obstant les narcotiques anodins & les tisanes nitreuses, la maladie ne laissa pas de continuer; & alors, soupçonnant des saburres, j'eus recours à l'émétique, lequel fit rendre à la malade en éternuant & en vomissant par les narines deux vers qui étoient nichés dans les sinus frontaux, & dès ce moment elle fut guérie de sa fievre & de ses maux de tête.

Les vers avoient sept à huit lignes de long sur trois de large, ils étoient blancs, distingués par des anneaux & tout-à-fait semblables à ceux que l'on trouve dans les sinus frontaux des moutons, & dont M. de *Réaumur* nous a donné la description dans son *Histoire des insectes*, *tom.* 4. *pag.* 555. Cette femme avoit bu la veille de l'eau d'un ruisseau où l'on avoit abreuvé des moutons. Ces vermisseaux sont armés de piquans rouges, de griffes & de cornes; ils sont extrêmement agiles & inquiets, & ils jettent les moutons dans une phrénésie qui les fait bondir, & donner de la tête contre les arbres.

6. *Synoque miliaire*; *Synochus miliaris. Suette.* D. Boyer, *Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1752. *Ludwig.*

Comment. tom. 3. Voyez *la Suette miliaire.*

III. *FIEVRE CONTINUE*; *Synochus.*

C'eſt un genre de fievre continue qui s'étend juſqu'à deux ou trois ſemaines, & dans laquelle le pouls, du moins dans l'état, eſt plus fort qu'il ne l'eſt pour l'ordinaire.

Synochus Galen. *Continente putride*, Lommius, *lib. 1. pag.* 2.

Fievre putride, Riviere; *Synochus putride*, appellée *fievre continente*, Pitcairn, *de febr.* 24.

Fievre continue putride, Boerhaave, *aphor.* 730.

Elle differe de l'éphémere & de la ſynoque, 1°. en ce qu'elle commence le plus ſouvent par le friſſon & par un plus grand froid; 2°. qu'elle augmente plus long-temps; 3°. qu'elle ſe termine au bout de deux ou trois ſemaines. On a-peine à la diſtinguer du typhus au commencement; elle differe cependant de celui-ci par une odeur qui lui eſt propre; d'ailleurs la foibleſſe des membres eſt moindre, elle eſt plus forte,

le pouls plus plein & plus fréquent que dans l'état de ſanté, la chaleur eſt auſſi plus forte ; au lieu que dans le typhus la chaleur, l'urine, le pouls ne different en rien de ceux d'un homme ſain, le pouls eſt même ſouvent plus foible, la langue ſale, mais non noire, ſi ce n'eſt dans quelques eſpeces.

Elle differe de la fievre hectique par la rapidité de ſon mouvement, par la violence des ſymptomes, par la foibleſſe qui eſt extrême dès le commencement, par la ſaleté de la langue, &c.

Elle eſt plus rare que l'éphémere putride, avec laquelle on la confond pour l'ordinaire ; elle n'eſt jamais homotone, ni paracmaſtique, ni épacmaſtique, mais elle eſt toujours plus foible au commencement & à la fin que dans l'augment & dans l'état ; de ſorte que les diviſions que les Anciens en ont faites, me paroiſſent inutiles.

Symptomes.

Dans les fonctions animales. Dans la vigueur, l'aſſoupiſſement ou un léger délire ; dans la ſuite, l'ennui, le dégoût, la difficulté du mouvement muſ

culaire, l'abattement des forces, qui oblige le malade de rester couché, souvent dans une situation horizontale ou sur le dos, mais moins que dans la fievre nerveuse. Ajoutez à cela les douleurs des lombes, la pesanteur de la tête & du ventricule, la cardialgie & le vertige.

Dans les fonctions vitales. La respiration fréquente & plus grande qu'à l'ordinaire, ou relative au pouls, difficile, entrecoupée.

Dans les fonctions naturelles. Le dégoût des alimens solides, & sur-tout des viandes & des bouillons, la soif des liqueurs froides & aigrelettes, à moins qu'il n'y ait assoupissement ou délire; l'aversion pour le tabac & le vin.

Dans les excrétions. L'haleine & la transpiration fétides; dans les convalescens, elles ont l'odeur du musc ou telle autre odeur singuliere; la salive est visqueuse & en petite quantité; l'urine rouge, trouble, avec un sédiment blanc dans le déclin; les déjections bilieuses, jaunâtres.

Dans les qualités. Le visage n'est ni si rouge que dans l'éphémere, ni si

plombé que dans la fievre nerveuſe ; la chaleur eſt plus ſeche & plus mordante que dans l'éphémere, plus intenſe que dans le typhus dans le cours de la maladie ; au commencement le froid & le friſſon, ſans tremblement pourtant, à moins qu'on ne change de place.

Il eſt fâcheux qu'aucun Auteur, comme l'obſerve *Stahl*, n'ait diſtingué les eſpeces des fievres, ſi ce n'eſt pas un préjugé de corruption & de malignité, ce qui fait qu'il eſt très-difficile de rapporter celle qu'on obſerve à leur eſpece & à leur genre. Il eſt arrivé de là qu'aucun Auteur ne ſépare l'hiſtoire de la maladie, de la théorie philoſophique qu'il a adoptée, ſuppoſe toujours la cauſe connue, & s'efforce d'en déduire les ſignes caractériſtiques, ce qui eſt une erreur de très-grande conſéquence en Médecine.

Les Galéniſtes attribuent toutes les fievres humorales à la corruption, à l'exception de l'éphémere & de l'hectique ; la premiere, ſelon eux, étant cauſée par l'effervecence des eſprits ; & la ſeconde, par la chaleur des ſolides ; d'où vient que ſelon eux, la fie-

vre putride eſt une claſſe de fievres qui contient toutes les exacerbantes, toutes les intermittentes & toutes les continues, à l'exception de deux. Les Modernes ont réduit la claſſe des Anciens à un ſeul genre auquel ils donnent le nom de fievre putride ou continue, ce qui détruit la Pyrétologie des Anciens.

Quant à moi, je mets une grande différence entre ce que l'opinion a imaginé au ſujet des cauſes, & ce que l'obſervation nous en a appris, & je prétends qu'on ne doit point diſtinguer les eſpeces par les cauſes, mais ſeulement par les ſymptomes. Peu importe à l'hiſtoire des fievres que nous ſachions comment elles ſont entretenues par la corruption; cela ne regarde que leur connoiſſance philoſophique, dont l'hiſtoire peu très-bien ſe paſſer. Les Modernes ſe permettent ce qu'ils ne paſſeroient point au moindre Botaniſte; ils veulent que l'hiſtoire qu'il nous donne des plantes ſoit fondée ſur le témoignage des ſens, plutôt que ſur les caprices du raiſonnement.

J'avoue qu'il faut beaucoup de temps & de travail pour réduire toutes les eſ-

peces de fievres à leurs genres, conformément à leurs ſymptomes, & pour débrouiller leurs caracteres idiopathiques, & que la vie d'un Médecin n'eſt point aſſez longue pour eſpérer d'en venir à bout. Il faut cependant le faire ſi l'on veut ſe diſtinguer dans ſa profeſſion, & débrouiller cette ſuite infinie de maladies qui ſe préſentent dans la pratique. *Sydenham*, *cap. 11. p. 28.*

Galien admettoit deux eſpeces de ſynoque, la ſanguine & la bilieuſe. Sydenham qui n'étoit attaché à aucune hypotheſe, en a obſervé un plus grand nombre, & il ne croit pas qu'il ſoit facile de le déterminer.

Le ſynochus putride, dit Riviere, n'eſt diſtingué par aucun paroxyſme, en quoi il differe des remittentes, & entr'autres de la quotidienne continue; car on ne doit point attribuer à ceux-ci les chaleurs paſſageres que cauſent les bouillons, le mouvement, ni les autres changemens auxquels nous donnons le nom de *bouffées*; ni encore moins cette accélération du pouls que l'on remarque dans les perſonnes ſaines, & qu'on appelle fébricule de la ſoirée; car ſi cela étoit, comme les

Modernes le prétendent, il n'y auroit point de fievre continente, elles seroient toutes remittentes, ou exacerbantes.

1. *Synochus sanguin* Galien, 2. *method. cap. 5.* Riviere, *pag.* 304. *Fievre continue des années* 1661 & 1664, à Londres, Sydenham, *cap.* 4. *pag.* 29. *Fievre dépuratoire* du même.

On distingue cette espece, 1°. par le vomissement qui survient au commencement, & par la diarrhée qui vient vers la fin, à moins que le Médecin ne les prévienne, ce qui lui a fait donner le nom de putride; 2°. par la sécheresse & la noirceur de la langue; 3°. par la foiblesse subite & excessive des membres; 4°. par la sécheresse des parties externes, si l'on en excepte la moiteur qui survient dans le déclin; 5°. elle s'étend jusqu'au quatorzieme ou au vingtieme jour. Elle differe de la fievre nerveuse, en ce que, quoique les forces soient extrêmement abattues, le pouls dans la vigueur de la maladie est plus plein, plus fréquent, plus fort, & la chaleur elle-même plus grande que dans les personnes qui sont en santé, & qu'il n'y a aucune apparence de pourpre.

Il eſt vrai que lorſqu'on la traite mal, il ſurvient divers ſymptomes qui peuvent confondre le diagnoſtic de l'eſpece; mais on ne doit faire attention qu'à ceux que la maladie produit lorſqu'on la laiſſe à elle-même. Au reſte, cette eſpece, ſi l'on en excepte le temps où elle eſt dans ſa force, ſubſiſte depuis le commencement juſqu'à la fin avec la même effervefcence, l'urine eſt toujours ténue ou épaiſſe, ce qui marque beaucoup de crudité.

Lorſque la diarrhée ſurvenoit dans le déclin, la maladie devenoit plus opiniâtre, & duroit plus long-temps.

Procédé Curatif.

Lorſque le malade eſt extrêmement jeune ou âgé, & qu'il releve de quelqu'autre maladie, il faut lui faire une ſaignée légere, ou même ne le point ſaigner du tout. S'il eſt vigoureux & ſanguin, il faut commencer par le ſaigner, & même réitérer la même opération juſqu'à deux ou trois fois, proportionnellement à ſes forces & à l'intenſité de la maladie. Toute ſa nourriture doit ſe réduire à des bouillons,

qu'on lui donnera toutes les quatre heures, ou à leur défaut, à quelques crêmes légeres & fluides. Au cas que les bouillons augmentent la chaleur & la fievre, ainsi qu'il arrive aux personnes bilieuses, on le mettra à la tisanne d'orge, ou à telle autre décoction semblable.

Au cas que la pesanteur de l'épigastre, les nausées, la cardialgie, indiquent l'émétique, il faut le faire précéder par la saignée, il en produira plus d'effet. Si le sujet est adulte, il suffira de six drachmes de vin émétique, dans lequel on mettra une drachme d'oxymel scillitique, & de syrop de scabieuse. On le lui donnera à jeun, & on le délayera avec un ou deux verres de tisanne. Il convient même qu'après chaque vomissement, il boive un grand verre d'eau de poulet ou d'eau tiede, ou bien on délayera trois ou quatre grains d'émétique dans un ou deux verres d'eau, qu'on lui fera prendre dans l'espace d'un quart-d'heure; une moindre dose d'émétique suffit dans notre climat, à moins que les sujets ne soient extrêmement forts & robustes, comme peuvent être les soldats, les

crocheteurs ; & dans ce cas, on leur fait boire successivement une once & demie ou deux onces de vin émétique dans trois verres d'eau tiede, en laissant un quart-d'heure entre deux, ce qui les vuide parfaitement.

On purge alternativement le malade les jours suivans, avec une infusion de séné dans une décoction de tamarin, à laquelle on joint la manne ; le soir on lui donne un julep, ou une émulsion faite avec le syrop de pavot blanc ; on donne dans les jours intermédiaires des clysteres laxatifs, que l'on réitere au besoin ; on doit s'arrêter & observer vers le dixieme jour. La fievre diminue pour l'ordinaire, les urines sont cuites, il survient des sueurs salutaires, & la fievre cesse le quatorzieme jour. On termine la cure par la purgation.

2. *Synochus accompagné de sueur. Fievre continue épidémique*, qui régna à Londres en 1665 & 1667. *Sydenham*, *pag.* 63. A.

La douleur de tête plus forte que dans la premiere espece, & le vomissement plus violent. La plupart avoient la diarrhée ; on la prévenoit dans la premiere espece par le moyen de l'émé-

tique ; mais ce remede l'augmentoit dans celle-ci ; sans pour cela que le vomissement cessât ; les parties externes étoient seches ; mais lorsqu'on faisoit précéder la saignée , la sueur survenoit & appaisoit les symptomes dans quelque temps de la maladie que ce fût , ce qui n'arrivoit point dans la premiere espece avant le quatorzieme jour. Le sang étoit ordinairement de la même couleur que celui des sujets pleurétiques , ou affectés de rhumatismes.

3. *Synochus variolique. Fievre variolique continue des années 1667 & 1669.* Sydenham , *pag. 99. Synochus variolique.* A.

Cette espece commença avec une petite vérole épidémique , & continua & finit avec elle. Dans l'une & dans l'autre , on sentoit une douleur dans la fossette du cœur , pour peu qu'on la pressât , la douleur de tête , la chaleur du corps , les pétéchies se manifesterent ouvertement ; l'altération n'étoit cependant pas considérable.

La langue étoit la même que celle des gens qui se portent bien , elle étoit quelquefois blanche , & rarement se-

che ; les sueurs devinrent abondantes dès le commencement de la maladie, sans procurer aucun soulagement.

Les sudorifiques & les potions chaudes, augmentoient le délire & la phrénésie ; les pétéchies devenoient plus abondantes, & les autres symptomes plus violens : l'urine étoit louable, mais sans aucun soulagement.

Lorsque cette maladie étoit mal traitée, elle duroit sept à huit semaines, à moins que la mort ne survînt. Le Ptyalisme étoit assez abondant vers la fin, lors sur-tout que le malade n'ayant point été purgé, & ayant pris beaucoup de potions délayantes, s'exposoit au froid ; mais il étoit salutaire.

A l'exception des éruptions, les autres symptomes ne différoient en rien de ceux de la petite vérole.

Cure. La méthode de guérir cette espece est très-facile. Elle consiste, 1°. à réitérer la saignée, de même que dans les maladies inflammatoires, quand même il y auroit diarrhée. 2°. A donner au malade un clystere rafraîchissant, ou tous les deux jours, ou de deux jours l'un. 3°. A lui donner quatre ou cinq fois par jour un julep, composé

avec l'eau de laitue, de pourpier, le ſyrop de limon. 4°. A lui donner pour boiſſon ordinaire du petit lait ou de l'eau d'orge ; & pour nourriture, de la bouillie d'orge, des panades, des pommes. 5°. Après que la ſueur a ceſſé, à le faire lever tous les jours pour modérer la chaleur, cette maladie ne reconnoiſſant d'autre matiere morbifique, que la trop grande effervescence du ſang.

4. *Synochus dyſſenterique. Fievre (dyſſenterique) continue des années 1669, jusqu'en 1672.* Sydenham, *pag. 116.* A.

Je diſtingue cette eſpece de la dyſſenterie, en ce qu'à l'exception du flux de ſang & des tranchées, elle avoit les mêmes ſymptomes que la dyſſenterie qui régnoit auparavant, le même ordre de ſymptomes, la même iſſue, &c. au lieu que la fievre continue dyſſenterique a pour ſymptome un flux de ventre ſanguinolent & des tranchées ; ce qui eſt moins notable que les ſymptomes purement fébriles.

Cette eſpece étoit rarement compliquée de tranchées ; les ſueurs étoient peu conſidérables, mais la cephalalgie des plus cruelles ; la langue étoit blan-

che & humide, il survenoit des aphthes à la fin causés par la chaleur du régime & l'opiniâtreté de la maladie.

La cure se réduit à évacuer la matiere âcre qui auroit dû causer la dyssenterie par les couloirs du bas-ventre, & à l'adoucir; mais comme les forces ne sont pas si abattues que dans la dyssenterie, on doit faire moins d'usage des paregoriques, de peur de concentrer la matiere morbifique. Les bouillies d'orge, d'avoine, les panades doivent faire la nourriture du malade, & la petite biere tiede sa boisson ordinaire. Après l'avoir purgé une ou deux fois, on peut lui permettre la viande de poulet; la troisieme purgation, après un jour d'intervalle, termine ordinairement la maladie; mais lorsque les forces languissent, comme cela arrive aux hystériques, il convient, après que la fievre a cessé, de leur donner le laudanum & de leur faire prendre l'air. Cette méthode guérissoit la maladie, sans qu'on fût astreint à aucun régime. Ces fievres sont mortelles, lorsqu'elles viennent à être compliquées d'un carus, par le mauvais emploi qu'on a fait des sudorifiques.

5. *Synochus pleurétique ; Fievre pleurétique*, Sydenham ann. 1673. A.

Cette espece est pandemique à Montpellier dans le temps que j'écris ceci. Elle a commencé avec l'équinoxe du printemps, & elle continue encore au commencement du mois de Mai. Elle a commencé par un froid notable accompagné de frissonnement & de lassitude ; le lendemain, d'une douleur poignante légere sous la mamelle droite le plus souvent, qui ne change point par la pression, avec chaleur, toux humide, les crachats sont peu sanguinolens, & les sueurs peu abondantes. La langue est blanche ; ceux qui sont dans la fleur de l'âge & d'un tempérament vif, ont le délire, les autres en sont exempts. Les symptomes pleurétiques cessent environ au bout de huit jours après quelques saignées, mais la fievre continue, & la chaleur augmente quelquefois ; mais il n'y a point de vrais paroxysmes, qui commencent par le froid. La fievre s'étend souvent depuis le quatorzieme, jusqu'au vingtieme jour.

Cure. On donnera un bouillon au malade toutes les quatre heures ; &

pour boiſſon ou une décoction de chicorée, ou une infuſion de capillaire.

On le ſaignera une ou deux fois le premier jour; les adultes ont ſouvent beſoin d'être ſaignés quatre ou ſix fois. Après la ſeconde ou la troiſieme ſaignée, c'eſt-à-dire vers le troiſieme jour de la maladie, on le purgera avec deux ou trois onces de manne, & un grain ou deux de tartre ſtibié, que l'on fera diſſoudre dans un verre d'infuſion de fleurs de violette, ou de décoction de feuilles de chicorée, ou bien, après une heure d'intervalle, on lui donnera deux verres de cette décoction avec un grain de tartre ſtibié & deux onces de manne. Ce remede excite quelquefois un vomiſſement dans lequel les adultes même rendent des vers; le reſte des matieres s'évacue par le bas; on réitere la ſaignée le lendemain, ſi on le juge à propos, de même que les cathartiques de deux jours l'un; & quoique le malade ait la toux, que ſes crachats ſoient ſanguinolents, & que ſon ſang ſoit couvert d'une croûte blanche, il convient de mettre infuſer dans les premiers, & à plus forte raiſon dans les derniers purgatifs une ou deux drachmes

de follicules ou de feuilles de séné, auxquelles on ajoute quelques onces de manne, ce qui produit un très-bon effet.

On lui donne tous les soirs un julep parégorique; après quoi il survient des sueurs critiques, des crachats épais & abondans, & la maladie cesse.

Voyez à l'article des maladies inflammatoires en quoi cette fievre differe de la pleurésie.

6. *Synochus ardent*, Riviere *prax. lib.* 17. *sect.* 2. *cap.* 1. *pag.* 304. *Synoque bilieuse*, Galien 2. *de la differ. des fievres chap.* 2. *&* 3 *des crises*. Fievre continue premiere espece, van Swieten *maladie des armées*. A.

Elle est causée, suivant *Galien*, par une bile corrompue dans les gros vaisseaux, & elle est de la famille des fievres ardentes. Lors, dit *Riviere*, que la partie la plus ténue & la plus chaude du sang, qui approche de la bile jaune, domine sur les autres parties & se corromp, il en résulte un Synochus putride. Il y a une fievre ardente, continue-t-il *pag.* 305. appellée synochus bilieux & synochus ardent dont l'accès dure depuis le commencement jusqu'à

la fin, & qui est causée par une bile putride qui occupe tous les vaisseaux qui sont dans le voisinage du cœur.

Elle differe du *tritæophia causus*, ou de la fievre ardente périodique de *Riviere*, dont les paroxysmes reviennent tous les trois jours.

Elle attaque les jeunes gens bilieux & qui font beaucoup d'exercice surtout en été; elle est accompagnée d'une chaleur continue qui monte au trente-troisieme du thermometre de M. de *Réaumur*, d'une soif continuelle & d'une insomnie qui tourmentent le malade.

Sa cure est la même que celle de la fievre ardente, & elle consiste à modérer l'ardeur du sang dès les premiers jours par des saignées réitérées, des émulsions ou des potions aigrelettes nitreuses, ou des limonades végétales ou minérales, composées suivant la prescription de Sydenham, avec l'esprit de vitriol ou le sel dissous dans une grande quantité d'eau, de maniere que la langue sente à peine son acidité. Les cathartiques ne sont utiles qu'après que la fievre est appaisée; ils doivent être antiphlogistiques, & composés avec

les tamarins, la caſſe, les fleurs de violettes, la manne, le ſel polychreſte, &c.

Il faut ſur-tout que le malade reſpire un air libre, qu'il ſe leve tous les jours; au cas que ſes forces le permettent, du moins qu'il reſte couché ſur ſon lit la tête un peu élevée, pour tempérer l'ardeur du ſang, & l'empêcher de ſe porter dans cette partie. Il prendra tous les jours des clyſteres rafraîchiſſans, des juleps compoſés avec de l'eau de laitue, de pourpier, le ſyrop de nénuphar, de violettes, & le ſoir on ajoutera aux émulſions du ſyrop de nénuphar ou de pavot.

Le ſang que l'on tire au commencement de la maladie eſt couvert d'une croûte blanche, & par conſéquent inflammatoire. Les anciens l'appelloient corrompu, & lui attribuoient la putréfaction qui regne dans cette eſpece de fievres. *Riviere* lui-même qui en fut attaqué, *obſerv.* 94. *pag.* 97, l'appelle *continue putride*, & il en fut guéri au bout de trois jours, par le moyen de deux ſaignées & d'un lavement, ſans employer aucun cathartique. Ceux-là donc ſe trompent qui confondent les fievres

putrides avec les mésentériques, & qui prétendent les guérir indistinctement avec des cathartiques réitérés. Les mésentériques qui sont causées par les saburres des premieres voies, exigent il est vrai beaucoup de cathartiques, mais elles appartiennent aux fievres putrides malignes, au lieu que les putrides des anciens sont plus inflammatoires; d'où vient que suivant Sennert, *de febr. lib.* 2. *cap.* 3. les signes de la fievre putride sont une chaleur brûlante, une soif ardente & insupportable, la sécheresse ou la noirceur de la langue, le délire ou telle autre chose d'approchant.

Les autres especes de fievres continues qui méritent notre attention, sont les suivantes.

7. *Synochus rheumatisans*, Sydenham, *ann.* 1675. A.

Elle cause des douleurs dans différentes parties du corps, & enflamme le sang. On la guérit de même que les autres fievres inflammatoires, comme la pleurétique, la variolique, l'ardente. *Sydenham* ne nous donne ni son histoire ni sa cure.

8. *Synochus hiemalis* Sydenham, *post-*

ſcriptum in tractatu de hydrope, pag. 505. il ſeroit mieux de l'appeller *ſynochus catharreux*. A.

Le malade reſſent les deux premiers jours, tantôt du froid, tantôt de la chaleur, des maux de tête, des douleurs dans les membres & des inquiétudes. Il a la langue blanche, le même pouls que dans l'état de ſanté, mais ſes forces ne ſont point auſſi abattues que dans la fievre nerveuſe. La toux exiſte, mais non point les autres ſymptomes de la péripneumonie d'hiver, comme un mal de tête violent, le reſſerrement de la poitrine, la difficulté de reſpirer; le ſang eſt cependant pleurétique.

Cette fievre, lorſqu'on emploie un régime chaud, dégénere en fievre nerveuſe; car aux ſymptomes précédens ſe joignent le délire, l'aſſoupiſſement, un pouls languiſſant & déréglé, la ſécheresse de la langue, des taches rouges & livides.

La cure conſiſte à évacuer par la ſaignée l'amas de pituite qui s'eſt formé, & à la détruire par des purgations réitérées. On tirera dix onces de ſang au malade, & le lendemain on le purgera

doucement avec une once de manne & de ſyrop ſolutif de roſe délayé dans une infuſion de feuilles de ſéné & de rhubarbe dans une décoction de tamarins, & après quelques jours d'intervalle on le repurgera pour la troiſieme fois. On lui donnera tous les ſoirs à ſon coucher une once de ſyrop de pavot, & les jours qu'on ne le purgera point, une décoction pectorale, un julep béchique, ou un éclegme, ou une émulſion. Il ſe levera quelquefois, il s'abſtiendra de la viande, & ne prendra que du bouillon.

9. *Synochus anniverſaria* Bexivenii apud Seidelium, *de morbis incurabilibus, pag. 14*. Synochus anniverſaire. B.

Un Architecte appellé Jean étoit attaqué tous les ans le jour de ſa naiſſance d'une fievre cauſée par la putréfaction de la bile, laquelle obſervoit ſon période, & ne paſſoit point le quatorzieme jour. Il parvint à une extrême vieilleſſe, & la fievre l'ayant repris, il en mourut le même jour qu'il étoit né.

10. *Synochus ſpermatica* Sinibaldi. *Synochus ſpermatique.* B.

Elle eſt cauſée par une rétention de ſemence; elle attaque les perſonnes

chaſtes & qui vivent dans le célibat, & les jette dans la triſteſſe & l'inſomnie.

11. *Synochus tarantata.* Voyez *les Mémoires de l'Académie de Paris*, *1707 & 1708*. A.

Les Muſiciens ne ſont pas les ſeuls qui ayent été guéris de cette fievre par le ſon des inſtrumens ; j'ai connu moi-même un malade attaqué d'une autre eſpece de fievre compliquée d'un violent mal de tête qui le prenoit tous les deux jours, qui en fut ſoulagé par le bruit d'un tambour qu'on battoit tous les jours dans ſa chambre pendant quelque temps. J'étois préſent à ce ſpectacle, qui étoit auſſi affligeant pour moi, que divertiſſant pour les autres ; car il y alloit de la vie d'un parent, qui guérit heureuſement par ce ſecours & à l'aide de quelques autres qu'on employa.

12. *Synochus ſoporoſa* Guarinon. *conſ. 301.* Riviere, *obſerv. pag. 134.* Sydenham, *febr. contin. ann. 1670. pag. 119.* Synochus ſoporeux.

L'aſſoupiſſement commence par un délire obſcur, auquel ſuccede la ſtupeur & l'aſſoupiſſement, lequel étant cauſé par un régime chaud, ne put être guéri par

par Sydenham qu'à l'aide des remedes dont je parlerai à l'article de la cataphore fébrile. *Voyez* Sydenham, *Schedula monitor. pag. 517. & febr. contin. pag. 138 & 141.* On soulage le malade en lui rasant la tête, ou en appliquant dessus un épispastique.

13. *Synochus scorbutica* Sennert, *de scorbuto.* Synochus scorbutique.

Lorsque cette fievre survient dans le second degré du scorbut, on la guérit avec des acides, de légers cathartiques, & par l'usage du vin blanc. Si la colliquation survient dans le troisieme, elle est suivie, au rapport du Docteur Lind, de taches pourprées, d'une dissolution putride & de la mort.

14. *Synochus miliaire, à Carouge en Normandie, Janvier 1754. Journal de Médecine, Avril 1756.* Gerard Docteur en Médecine. A.

Cette fievre étoit au commencement médiocre, & précédée de frissonnement, de lassitude & enfin de chaleur. Le pouls étoit petit, foible, irrégulier, la langue saine au commencement & seche à la fin avec une soif ardente, des nausées, des douleurs vagues, l'a-

grypnie, & une foiblesse extrême des membres.

Les déjections fréquentes, séreuses, fétides, vermineuses, les urines pâles avec un sédiment visqueux.

Le sang tantôt dissous dans la palette, & tantôt nageant dans une grande quantité de lymphe; la peau couverte de taches rousses, des boutons blancs, ou rouges & blancs.

Le terme entre quinze à vingt jours par solution, rarement jusqu'au trentieme. Les signes de mort étoient dans quelques-uns les mêmes que ceux de la santé dans d'autres, comme une constriction du larynx avec étranglement.

Cure. Les remedes qui conviennent dans cette maladie, sont, le tartre stibié dans une décoction de tamarins, quelques doses de sel sédatif, le petit lait, ou l'eau panée avec le nitre pour boisson. Dans le cas où il n'y a point de dissolution à craindre, la saignée, les vésicatoires aux jambes, & le sel sédatif dans la décoction de bardane pour boisson. Cette maladie fut plus pernicieuse en été & en hiver que dans les autres saisons.

Elle étoit cauſée par un virus miliaire caché, lequel cauſe pluſieurs autres maladies, qui ont été inconnues dans le ſiecle paſſé. Seroit-ce la même eſpece que la nouvelle fievre de Sydenham?

15. *Synochus cauſé par le virus de la gale.* A.

C'eſt une fievre ardente qui ſe termine au bout de ſept jours par l'éruption de la gale, & qui eſt occaſionnée par le virus de la gale qu'on inocule au bras. *Voyez* la quatrieme eſpece d'*anæſthéſie*, où il eſt fait mention de l'heureuſe réuſſite d'une gale inoculée.

IV. TYPHUS Hippocrat. *primus & ſecundus de internis affect.* Foeſii, 553. *Typhodes* Pr. Alpin. *Febris mali moris*, *febris nervoſa*, par les Anglois. *Fievre nerveuſe*, *la Fievre continue maligne.*

C'eſt un genre de fievre continue, qui s'étend au-delà de deux ſemaines & ſouvent de trois, dans laquelle la chaleur & l'urine ſont preſque les mêmes que dans les perſonnes ſaines;

la force & la fréquence du pouls font aussi les mêmes, quoique la foiblesse des membres soit extrême.

Elle differe du synochus avec lequel elle a beaucoup d'affinité, en ce que le pouls est aussi rare, ou du moins s'il est aussi fréquent, il est néanmoins plus petit que dans l'état de santé. On l'appelle maligne & de mauvais caractere, parce que sans causer aucune altération dans le pouls ni dans l'urine, elle attaque le malade à la sourdine, & excite les symptomes les plus graves, tels que l'assoupissement, le délire, la cardialgie, les exanthemes & les convulsions, quoiqu'au commencement elle soit fort douce & n'ait rien de dangereux. Je sai qu'on a coutume, sur-tout en France, de mettre au rang des fievres malignes toutes celles qui sont accompagnées de symptomes graves extraordinaires, tandis que d'autres prétendent qu'on ne doit donner ce nom qu'à celles qui sont causées par des miasmes contagieux ou venimeux; mais pour éviter toute équivoque, je donnerai à ce genre le nom de typhus, & je désignerai les autres especes par l'épithete de malignes.

Elle differe des maladies exanthémateuſes, en ce que dans le typhus les exanthêmes ſont produits par la trop grande chaleur du régime, ou ne ſurviennent que dans l'état de la maladie, qu'ils conſiſtent en de ſimples taches, & qu'il ne ſe forme jamais de tumeurs, quoiqu'il ſurvienne quelquefois des parotides, au lieu que dans les maladies exanthémateuſes, il ſurvient des éruptions miliaires pareilles à celles de la petite vérole & de la rougeole, des bubons, &c. même avant l'état de la maladie.

Enfin, dans les autres genres de fievres le pouls eſt preſque le même que dans l'état naturel, à la fréquence près, & la foibleſſe des membres exceſſive, ce qui diſtingue les eſpeces les unes des autres; cependant le typhus forme un genre à part, dont on ne peut dénombrer les eſpeces qu'à l'aide de pluſieurs obſervations. Viſoni, dans ſon Traité *dell'uſo delle battiture*, prétend qu'on doit exclure cette maladie de la claſſe des fievres, parce qu'il lui a plu de faire conſiſter l'eſſence de la fievre dans la fréquence du pouls, & de la comprendre dans la définition

arbitraire qu'il en a donnée. Hippocrate dans plusieurs endroits *des coaques*, donne l'épithete de *cacoethes* à ces especes de fievres.

Une maladie est appellée maligne, 1°. lorsque l'attaque est suivie d'un abattement spontané des forces; 2°. lorsque ses symptomes ne répondent point aux stades de la maladie; 3°. ni aux signes externes, par exemple, à la chaleur, à l'urine, au pouls. Il y a des fievres malignes continues, comme les typhus, d'autres rémittentes, & elles sont les plus fréquentes, comme la quotidienne continue, la tierce maligne.

1. *Typhus carcerum* D. Pringle. *Jail distempers; Maladies des prisons ou d'hôpital*, Huxham, *de aëre, pag. 82. Fievre des prisons.* A.

Commencement. La chaleur, le frissonnement se succedent alternativement avec anorexie, & reviennent le soir sans frissonnement, la chaleur du corps, un sommeil interrompu qui ne délasse point; peine & trouble dans le cerveau, dans le synciput; peu ou point de soif, le pouls fréquent; les malades vont & viennent, & si on

les saigne, le pouls diminue, & le délire survient, en quoi elle differe des synoques.

Augment. Viennent les lassitudes, les nausées, des douleurs dans le dos, des douleurs & une confusion d'idées dans la tête, l'esprit & les forces sont extrêmement abattues, le pouls est agité & plein; mais si l'on fait une saignée copieuse, le pouls devient plus fréquent & plus petit, le délire survient, le sang est épais au commencement & dans le progrès.

Les urines varient, elles sont tantôt troubles, tantôt liquides, tantôt pâles; mais à la fin, si la maladie prend une bonne tournure, elles sont ordinairément épaisses & sédimenteuses. Si le malade s'expose au froid, le pis qui lui arrive est une diarrhée non critique, les feces sont colliquatives, ichoreuses, putrides.

La chaleur de la peau est âcre & mordante, & laisse pendant quelques minutes une sensation dans les doigts du Médecin. La peau est seche, à moins que le malade ne sue; la sueur fétide, la bouche est mauvaise, & l'haleine si puante, que le malade s'en apperçoit avant de

tomber dans le délire ; sa langue est seche, couverte de sillons profonds, ensuite, jaune, verdâtre.

La fievre des prisons ou des hôpitaux est une maladie de putridité, très-dangereuse & souvent contagieuse ; elle commence par le froid & le frissonnement suivi d'une chaleur légere ; le froid & la chaleur reviennent par intervalles ; il y a anorexie entiere, sommeil inquiet qui ne soulage point le malade ; il sent une douleur sourde au synciput ; le pouls est presque semblable au pouls sain ; la peau est un peu seche. Les malades languissent pendant quelques jours dans cet état, inhabiles à toute affaire, ils ne sont pas cependant encore alités. Leur langue est rarement seche, le plus souvent molle, & couverte d'une croûte jaunâtre. Le malade a envie de dormir, il dort cependant peu, quoiqu'il paroisse plongé dans un sommeil profond.

La maladie ayant fait quelque progrès, les mains tremblent, l'ouie s'obscurcit, la voix devient débile, le pouls foible ; le malade désire des choses fortifiantes telles que le vin ; tous les symptomes sont plus violens la nuit, enfin il pa-

roît dans différens temps de la maladie des taches pourprées irrégulieres.

Les signes de mort sont la perte subite des forces, la foiblesse de la vue, la situation horizontale accompagnée de la rétraction des genoux, les efforts du malade pour sortir du lit, les aphtes noires, les pétéchies livides, les éphélides livides répandues sur le corps; la diarrhée violente avec des matieres plombées ou noirâtres, qui augmente la foiblesse du malade.

La surdité n'est point d'un mauvais augure; il arrive même souvent que les convalescens deviennent sourds, & qu'ils rendent quelquefois du pus par l'oreille; les diarrhées bilieuses, les urines épaisses sont utiles dans cette maladie, sur-tout si les forces se soutiennent. L'éruption de petites pustules rouges multipliées, ou même miliaires blanches, est d'un bon augure, si en même temps l'expectoration est aisée, & que les urines déposent un sédiment épais; une sueur douce qui soulage, le gonflement des parotides, sont utiles ainsi que les aphtes blanches.

Cette maladie est occasionnée par des miasmes putrides qui s'insinuent

dans le corps, & qui s'exhalent d'un endroit clos & étroit, tel qu'un vaisseau, une prison, un hôpital, où se trouve renfermé un grand nombre de personnes.

La cure consiste à corriger la putridité, à renouveller l'air, à entretenir la propreté des malades. La saignée est rarement utile ; sa répétition est nuisible, même aux sujets robustes, elle abat les forces, & provoque le délire.

Si le malade éprouve des nausées, un poids à l'épigastre, si sa langue est muqueuse & jaunâtre, il faut le faire vomir avec la poudre d'ipécacuanha, en lui faisant boire ensuite beaucoup d'eau tiede. Le soir du même jour on lui fera prendre un bol préparé avec une drachme de thériaque, & dix grains de sel de corne de cerf, en buvant pardessus un verre de petit lait. On prépare ce petit lait en faisant bouillir deux livres de lait récent, avec quatre onces de vin blanc; on sépare le caillé & on prend la colature. Au défaut de ce petit lait, on fera usage d'une décoction fébrifuge, à chaque livre de laquelle on ajoutera deux onces de vin, & demi-once d'oxymel simple. Le petit

lait ci-dessus ou cette décoction, sera la boisson ordinaire du malade.

Le malade prendra toutes les six heures une poudre composée de dix grains de racines de serpentaire de Virginie, de dix grains de racine de contrayerva, de demi-drachme d'écorce du Pérou, & de quatre grains de camphre, en buvant par-dessus de sa boisson ordinaire.

Si la langueur est extrême, si les taches pétéchiales ou miliaires disparoissent, il survient souvent des anxiétés extrêmes, & des convulsions qui se terminent par une mort prompte. Il faut alors broyer dans un mortier de verre une drachme de camphre, avec vingt gouttes d'esprit de vin rectifié, en y ajoutant deux onces de sucre pur, qui soit sec, & ensuite dix onces de vinaigre de vin odoriférant. On conservera cette mixture dans un vase de verre bien bouché, & on en fera prendre au malade une cuillerée toutes les heures, en buvant par dessus trois onces de sa boisson ordinaire; il continuera l'usage de cette mixture, jusqu'à ce qu'il se sente soulagé, & que les pustules ou taches reparoissent; & alors on ne lui fera prendre ce remede

que de quatre en quatre heures; s'il survient une sueur légere & universelle, elle le soulagera. Si le ventre est resserré dans le cours de la maladie, on fera usage de lavemens: aussi-tôt que la convalescence est établie, il faut faire respirer au malade un air pur. *Van Swieten, des maladies des armées.* Le musc à la dose de seize grains, a sauvé la vie à plusieurs malades que cette espece avoit mis à deux doigts de la mort. *Reid. transact. philos.* N. 474.

L'ouverture de plusieurs cadavres, faite par Pringle, a démontré que la fievre maligne des prisons, étoit le plus souvent entretenue par le céphalitis, & par une suppuration séreuse du cerveau & du cervelet. Cependant le céphalitis vulgaire est accompagné d'une forte fievre, au lieu que la fievre est foible dans le typhus. *Pringle observ. sur les maladies des armées, tom. 2. chap. 6. §. 4.*

2. *Typhus nervosus; nervous fever.* Huxham, *Essai sur les fievres*, 1752. *Febris nervosa*, Huxham, *de aëre, pag.* 147. *Fievre nerveuse. Hectica maligna nervosa* Willis. *Hectique nerveuse maligne.* A.

Commencement. Cette fievre se manifeste d'abord par une espece d'indifférence pour toutes sortes de choses, par de légers frissons, par des feux passagers au visage, & par une lassitude universelle, pareille à celle que l'on éprouve après un violent exercice. Ces symptomes sont accompagnés d'assoupissement & d'abattement d'esprit, d'une douleur & pesanteur de tête, & du vertige.

Augment. Le dégoût vient ensuite sans aucune altération considérable, mais avec de fréquens efforts pour vomir, lesquels ne produisent d'autre effet que l'évacuation de quelque peu de phlegme insipide. Le malade jouit à la vérité de temps à autre de quelque répit; mais les symptomes reviennent avec plus de violence à l'approche de la nuit; la pesanteur de tête, le vertige & la chaleur augmentent, le pouls devient plus fréquent, mais plus foible, & la respiration plus embarrassée. On sent dans la partie postérieure de la tête, un engourdissement excessif, une froideur & une douleur sourde, & quelquefois une douleur violente sur son sommet, laquelle s'étend le long

de la suture coronale. Ces douleurs vont ordinairement avec les fievres lentes nerveuses & sont presque toujours suivies du délire. Le malade reste souvent cinq à six jours dans cet état, il est extrêmement pâle & défait. L'inquiétude & l'agitation où il est l'empêchent de dormir, quelque envie qu'il en ait, & dans le temps qu'il paroît dormir le plus profondément il se plaint de ne pouvoir fermer l'œil. Le pouls durant tout ce temps-là est fréquent, foible & inégal, quelquefois ondoyant & même intermittent, un moment après extrêmement agité; le malade a les oreilles froides; l'urine est communément pâle & souvent limpide, fréquemment de la couleur du petit-lait, sans sédiment, ou si elle en a, il ressemble à du son éparpillé; la langue est couverte d'une mucosité blanchâtre, elle devient seche, pleine de crevasses, le malade n'est point altéré.

Etat. Le vertige, la douleur & la pesanteur de tête augmentent vers le septieme ou le huitieme jour, elles sont accompagnées d'un tintement d'oreilles continuel, du délire, d'oppression, de langueur, d'anxiété & de syncopes;

pour peu que le malade tente de se lever, une sueur froide se répand aussi-tôt sur son front & sur le dos de ses mains, quoiqu'il ait les joues & la paume des mains brûlantes, & disparoît avec la même promptitude qu'elle est venue. Lorsque l'urine devient plus pâle & plus limpide, il tombe dans un délire accompagné d'un tremblement & d'un soubresaut universel des tendons. Le délire n'est presque jamais violent & ne consiste que dans une confusion d'idées.

La langue est seche dans le milieu, bordée d'une bande jaunâtre & affectée d'un tremblement. C'est un mauvais signe lorsqu'elle s'humecte & que la salive augmente.

La difficulté d'avaler est aussi un dangereux symptome, sur-tout lorsqu'elle est accompagnée du hoquet.

Il survient souvent vers le neuvieme, dixieme ou onzieme jour, des sueurs copieuses sur tout le corps, lesquelles sont froides & gluantes aux extrémités, & accompagnées de déjections ténues & colliquatives, qui épuisent le malade; mais une diarrhée modérée fait cesser l'assoupissement & le délire.

A mesure que les forces s'affoiblissent, le pouls devient fréquent & ondoyant, le délire dégénere en un coma profond & mortel; les déjections, les urines & les larmes, s'écoulent sans qu'il en ait aucun sentiment; les tremblemens & les convulsions accélerent sa mort.

Ainsi meurent les malades après avoir langui quatorze, dix-huit ou vingt jours. Tous perdent l'ouie & le sentiment vers la fin de la maladie; la plupart s'abandonnent à des frayeurs immodérées; il y en a même qui se privent du sommeil par la crainte qu'ils ont de mourir.

C'est un bon signe lorsque la surdité aboutit à un abscès dans l'oreille, & que les parotides viennent à suppuration.

Cure. Comme cette maladie est causée par l'affoiblissement des nerfs, par un sang appauvri, par des évacuations excessives, par la tristesse, par des veilles & des études immodérées, par des salivations trop copieuses, par l'usage trop fréquent des purgatifs, & par l'usage immodéré des femmes, &c. on doit employer pour la guérir des

fortifians & des cardiaques, je veux dire des alimens doux & délayans, & s'abstenir de la saignée & des opiates. On commencera la cure par un léger vomitif, qu'on fera suivre tous les trois jours de quelques lavemens. Le bouillon de poulet, la gelée de corne de cerf, les panades, le vin rouge, le jus d'orange ou de limon, réparent parfaitement les forces ; & loin de les diminuer par des sudorifiques, il convient de les entretenir en donnant trois fois par jour au malade des juleps & des cardiaques tempérés. Les Anglois sont dans l'usage d'appliquer des véficatoires sur les cuisses, les jambes & les bras des malades ; & je crois qu'ils ont leur utilité en cas d'assoupissement & de délire.

Il survient le septieme ou le neuvieme jour de la fievre, une éruption miliaire, qu'il faut entretenir avec des cordiaux, des délayans & du vin rouge ; il modere la sueur sans empêcher l'éruption. Il n'y a point d'évacuation d'un plus favorable augure, qu'une salivation copieuse sans aphtes ; de même qu'il n'y en a point de plus nuisible, que des sueurs trop abondantes.

3. *Typhus comateux ; Fever of ſpirits*; Quincy, *Eſſai 2. Fievre maligne, avec aſſoupiſſement*, Riviere. *Obſ. comm.* 4. *pag.* 134. A.

Le pouls dans cette eſpece eſt mou, inégal, ſans fréquence; le malade, quand on l'interroge, répond qu'il ſe porte bien, ſon ſommeil eſt accompagné d'un délire continuel, mais obſcur; il eſt pâle, ſa chaleur eſt à peu près la même qu'en ſanté; il ſurvient rarement parmi nous des taches pétéchiales, & plus rarement des taches miliaires: il y a douleur de tête gravative dans le commencement, avec une proſtration totale des forces, la langue & les levres ſe couvrent de croûtes noires; la ſituation du malade eſt le plus ſouvent horizontale, ſa langue & ſes narines ſont ſeches. La maladie ſe termine pour l'ordinaire la troiſieme ſemaine; la puanteur de la bouche & de l'haleine eſt particuliere à cette maladie.

La cure de cette maladie varie beaucoup. *Van-Swieten* & *Huxham*, célebres dans l'art de guérir, ne purgent preſque point le malade après l'avoir fait vomir, comme il paroît par le traitement qu'ils preſcrivent pour le *typhus*

des prisons; mais les Médecins de Montpellier font d'abord saigner le malade au bras & au pied, suivant l'indication que présente le commencement de la maladie; ensuite après l'avoir fait vomir, ils lui prescrivent une tisanne royale ou purgative, à prendre de deux jours l'un; il y en a même qui purgent le malade plusieurs jours de suite dans le commencement; mais mon expérience jointe à celle de plusieurs autres, m'a appris que les malades qu'on purge doucement & beaucoup plus rarement, & à qui on fait user d'aposemes faits avec la laitue, la chicorée, l'endive, d'une décoction de prunes, de pommes cuites, de crêmes, de riz, de limonade dans le commencement, & d'eau teinte de vin à la fin, en leur donnant des lavemens de temps en temps, guérissent très-bien par cette méthode, au bout de trois ou quatre semaines.

Je vois actuellement une Demoiselle, qui depuis le cinquieme jour de sa maladie jusqu'au vingtieme, se conduisit à sa maniere, ne voulant prendre ni médecine ni lavement, mais buvant beaucoup d'eau froide, mêlée

avec peu de vin, beaucoup de limonade & de décoction de prunes; elle ne prit pour sa nourriture que des prunes cuites & du riz, & presque point de bouillon; le quinzieme jour la noirceur de la langue & des levres disparut, le délire & l'assoupissement cesserent, le pouls devint fréquent & moins foible, la faim se fit sentir, & les forces commencerent à renaître, enfin la malade devint convalescente par le secours de la nature seule; on lui avoit fait cependant trois saignées dès le commencement, elle perdit aussi alors beaucoup de sang par le nez, & elle ne fut purgée qu'une fois.

Une jeune femme pléthorique, dont le mari étoit malade, étant obligée de partager ses soins entre lui & ses enfans, après avoir passé plusieurs nuits sans dormir & sans prendre de la nourriture, fut attaquée d'une fievre continue maligne, qui dura soixante jours sans aucune intermission, & qui la rendit comme hébétée. La crise ne se fit que le soixantieme jour, & elle rendit sans tousser douze livres de crachats blancs & écumeux, après quoi elle récouvra la santé, assurant qu'elle

n'avoit ressenti ni douleur ni incommodité pendant tout le cours de sa maladie. RIVIERE.

4. *Typhus hystérique vermineux*. A.

Une fille adulte tomba malade. Les six premiers jours elle eut le même pouls que lorsqu'elle étoit en santé; elle se plaignoit de maux de tête; elle craignoit de mourir; elle avoit des palpitations de cœur, & des oppressions de poitrine passageres. Ayant pris deux onces de manne, elles lui causerent un vomissement, à la suite duquel elle rendit quantité de vers par la bouche. Le septieme jour son pouls devint petit & inégal, & accompagné d'un froid & d'une chaleur vagues. On eut recours aux vermifuges & aux cordiaux. Le douzieme jour ayant eu une querelle avec un parent au sujet d'un héritage, elle tomba dans une léthargie pendant laquelle elle avoit les yeux demi-ouverts, le visage cadavereux, l'angle interne des yeux chassieux, larmoyant, la langue seche, noirâtre; & elle mourut dans cet état le quinzieme jour de sa maladie.

5. *Typhus castrensis*, Boerhaave, *consult. pag.* 209. *de febre castrensi Hun-*

garica. Fievre continue maligne des camps. A.

C'eſt une autre eſpece de fievre épidémique, infiniment plus dangereuſe & plus funeſte que celle dont je viens de parler, & que peu de Médecins connoiſſent. Elle conſiſte dans une petite fievre qui abbat ſur le champ les forces, ſans qu'il paroiſſe au dehors aucun mauvais ſigne. La chaleur eſt plus douce & preſque imperceptible; mais ſouvent accompagnée du froid des extrémités, d'une reſpiration embarraſſée, courte, & d'anxiétés. Le pouls eſt extrêmement agité, foible & imperceptible, ténu, inégal & preſque nul; l'urine n'eſt point rouge, mais preſque toujours blanche, trouble, ſans ſédiment ou variée. La ſoif, la ſéchereſſe de la bouche, de la langue, du palais, l'inquiétude, les anxiétés, le délire, ſont plus légeres.

Cette fievre eſt ſi cachée, qu'on ne la connoît que par l'abattement des forces, de ſorte qu'on pourroit dire avec Hippocrate, qu'elle a quelque choſe de ſurnaturel.

Cure. Dès que cette fievre ſe manifeſte, le malade doit quitter le lit,

s'asseoir sur un fauteuil, se couvrir modérément, & se garantir de la chaleur. On lui appliquera sur la tête, les mains, l'épigastre, des fomentations composées avec parties égales d'eau & de vinaigre, indépendamment des épispastiques qu'on doit lui appliquer jour & nuit sur les pieds & sur la nuque, & qui doivent être composés avec du vieux levain, du sel & du vinaigre; on lui donnera pour boisson de l'eau d'orge avec du jus de citron, d'orange, le rob de groseille, de cerises noires, de sureau, &c. dont il usera copieusement. Lorsque la sueur se sera manifestée, on tâchera de l'entretenir sans violence. Sa nourriture consistera en pain avec un peu de vin, & autre chose semblable, & on lui donnera les remedes les plus propres à prévenir la corruption & la trop grande dissolution des humeurs; par exemple, les suivans.

℞. De feuilles de rhue, de scordium, de chacun deux poignées; d'écorce de citron deux onces, de suc de citron trois onces, ou demi-once de vinaigre, d'eau commune quatre livres. Filtrez la liqueur & ajoutez-y de rob de

ſureau quatre onces, d'eau de canelle diſtillée une once. Le malade boira une once de cette liqueur toutes les heures tant le jour que la nuit, à moins que le ſommeil ne l'empêche de le faire.

Cette fievre, malgré l'agitation du pouls, n'eſt autre choſe qu'une eſpece de fievre continue maligne. Les ſignes pathognomoniques pris à part ne ſont pas ſi certains pour déſigner les eſpeces que le concours des ſymptomes.

6. *Typhus Ægyptiaca* Proſp. Alpinus, *Febris maligna Ægyptiorum*; Fievre maligne des Egyptiens. A.

Cette fievre regne en automne; elle ſe manifeſte par un vomiſſement bilieux, des cardialgies, des anxiétés, leſquelles ſont ſuivies de déjections fétides, qui varient ſuivant les ſujets; de cacoſitie, d'adypſie, de la rudeſſe, de la ſécheresse & de la noirceur de la langue; le pouls, l'urine, la chaleur ſont les mêmes que dans la ſanté : les étrangers y ſont plus ſujets que les naturels du pays, & elle eſt cauſée ou par l'uſage de l'eau que l'on conſerve dans les citernes & qui s'y corrompt, ou par les exhalaiſons qui s'élevent des lacs & des marais.

Méthode

Méthode curative du Typhus, par Hecquet.

Si la fievre, qui est presque insensible au commencement, & dans laquelle l'urine, le pouls, la langue, la peau, ne souffrent presque aucune altération, malgré la foiblesse & l'insomnie qui l'accompagnent, après une légere céphalalgie suivie de cardialgies, sans aucune tension dans les hypocondres, est suivie tout-à-coup de soubresauts dans les tendons du carpe, soit en dormant, ou tandis que l'on tâte le pouls, accompagnés du tremblement des levres, du bégayement, d'inquiétudes pendant le sommeil, de délire, de rêves, de soubresauts du corps, &c. tous ces signes annoncent beaucoup de malignité.

On commencera par la saignée du bras ou du pied, pour passer ensuite à celle de la jugulaire. Le malade prendra du petit lait; & ensuite une décoction aqueuse de quinquina, dans deux livres de laquelle on dissoudra une once de vin émétique & quelques drachmes de sel d'Epsom. On y joindra quelques

légers hypnotiques & les lavemens d'eau simple, & la fievre maligne cessera.

7. *Typhus icterodes; Fievre jaune d'Amérique*, Lining. Vandermonde, *Mai 1758*. Le Siam d'Haller.

Premier période. Commencement. Souvent trois jours avant que la fievre commence, céphalalgie, lumbago, douleur arthritique, sur-tout dans les genoux & les mollets, anorexie, lassitude, asthme, après quoi la fievre se manifeste par les frissons; le pouls est plein, fréquent & souvent dur, & accompagné de la pulsation des carotides. La chaleur ne passe pas le cent deuxieme degré du thermometre de Farenheit; elle continue pour l'ordinaire deux jours sans rémission, avec une sueur légere qui cesse le troisieme jour.

La respiration est très-petite, elle augmente pour peu qu'on remue, ou qu'on mange; la langue est humide, rude, blanche, noirâtre dans le milieu vers le second jour, la soif modérée. Le troisieme jour, après quelque rémission de la part de la sueur, de la chaleur & du pouls, surviennent les nausées & le vomissement.

Les hypocondres ne font ni durs, ni tendus.

Assoupissement le premier jour, les douleurs se renouvellent, l'esprit est abattu, le malade foible, il a le visage rouge, les yeux enflammés, & il ne peut supporter la lumiere. Il a rarement le délire, les déjections ne sont point encore noires, le sang est vermeil & sans sérosité.

Le second jour, inquiétude, agitation continuelle, nulles douleurs; les excrémens noirs & durs, constipation, insomnie continuelle, les urines abondantes, pâles, avec quantité de sédiment le premier jour, mais troubles le second, avec un sédiment brun, le troisieme jour sanguinolentes.

Au bout de soixante-douze heures au plus, le pouls devient rare, la chaleur cesse sans aucune évacuation critique. Dans le cas où la sueur est excitée pendant trois jours par des diaphorétiques doux & délayans, le danger s'évanouit avec la fievre; les autres sont extrêmement affoiblis, ont les yeux jaunes, & ici commence le second période de la maladie.

Second période. Le pouls est plus tar-

dif, plus mollet & presque insensible, & alors l'ictere, le vomissement, le délire, l'agitation augmentent.

La chaleur est la même que celle des personnes saines, le pouls s'affoiblissant, le froid s'empare du malade; il a le visage, la poitrine & les extrémités livides.

La peau, lorsqu'on s'expose au froid, est visqueuse, & lorsqu'il fait chaud, humide; la respiration est lente, la langue nette, rouge à l'extrémité & dans les angles; le malade est avide d'eau froide sans être altéré.

Le vomissement ou les nausées augmentent, au point que le malade ne peut rien garder dans le corps; les uns rendent du sang, les autres une bile noire comme de la poix par la bouche; point de sommeil, ou, s'il y en a, il est interrompu, ce qui les affoiblit extrêmement. L'inquiétude dont ils sont agités, les empêche de rester au lit; si on leur demande des nouvelles de leur santé, ils répondent pertinemment.

A peine ont-ils levé la tête de dessus l'oreiller, que le pouls s'éteint, le froid s'empare d'eux, ils sont couverts d'une sueur gluante, ils ont les levres, le

viſage, les extrémités, les ongles livides, tant leur foibleſſe eſt grande.

Le délire revient & augmente, lors ſur-tout que le pouls eſt petit & profond.

L'ophthalmie augmente auſſi, mais ſans douleur.

Lorſque l'ictere ne ſe manifeſte point dans le ſecond période de la maladie, il s'empare des yeux & de tout le reſte du corps. Il s'en trouve dans qui l'ictere eſt concentré dans les yeux; mais à l'approche de la mort, il ſe répand auſſi-tôt ſur le cou & la poitrine.

Le cou & la poitrine ſont couverts de taches rouges livides, mais rarement les extrémités.

Les femmes ont des écoulemens menſtruels abondans avant le temps. Le ſang eſt tellement diſſous, qu'il ſe fraie un paſſage, non-ſeulement par la bouche & les urines, mais encore par le nez, les oreilles, les yeux, les véſicatoires, & quelquefois auſſi, quoique plus rarement, par les pores de la peau.

Quelques malades ſont conſtipés; d'autres ont la diarrhée; les uns rendent des matieres noires, liquides avec

douleur, les autres noires, tenaces comme de la poix, & ceux-ci se trouvent soulagés lorsque l'écoulement est modéré.

Les urines sont copieuses, de couleur de safran dans les ictériques; dans les autres, pâles avec beaucoup de sédiment; dans d'autres, troubles & sanguinolentes.

Ce période est ordinairement de sept à huit jours.

Troisieme période. Il y a espoir de guérison, lorsque tous les symptomes diminuent, que le pouls devient plus plein, & que les forces reviennent; mais pour l'ordinaire ils augmentent & il en survient d'autres; le pouls est encore plus petit & plus inégal, les extrémités deviennent froides & livides, le visage est rarement animé, il y en a qui l'ont plombé; les taches augmentent au point, que le cou & la poitrine en deviennent noirs; la palpitation de cœur est violente, on sent une chaleur dans la région du cœur; la respiration est difficile & asthmatique, le malade inquiet, agité; il a le visage, le cou, la poitrine couverts de sueur, le sang lui sort par le

nez, la bouche & les oreilles; il a peine à avaler, il a le hoquet, des soubresauts des tendons, un sommeil profond & un délire continuel; pendant les douze heures qui précedent sa mort, il perd la parole & le pouls; dans celles qui sont les plus aiguës, les convulsions mettent fin à la tragédie, les taches augmentent après la mort, & la corruption s'empare du corps.

Lorsque l'air est extrêmement chaud, ces trois périodes s'achevent dans l'espace de deux ou trois jours.

L'épidémie & la contagion augmentoient dans la Caroline méridionale, lorsque l'air étoit chaud, & diminuoient lorsqu'il étoit froid, & les symptomes & le danger à proportion.

La maladie est encore pire, lorsqu'on n'a pas soin de renouveller l'air, que la force naturelle est plus grande, & que les sujets sont étrangers, craintifs, actifs, & affoiblis par quelque maladie précédente.

Tous ceux qui arrivent au dernier période payent tribut à la nature.

Dans le premier période, céphalalgie, lumbago, ophthalmie qui empêche de

ſupporter la lumiere, rougeur du viſage; plus ces ſymptomes ſont violens, plus la maladie eſt violente & aiguë; plus le premier période eſt court, plus le ſecond l'eſt; car ſi la véhémence du pouls diminuoit avant le troiſieme jour, la mort arrivoit le cinquieme. La profondeur du pouls le troiſieme jour, annonce des ſymptomes plus dangereux; plus la foibleſſe eſt grande au commencement, plus le malade eſt en danger. Plus le ſédiment de l'urine eſt abondant les premiers jours, plus il y a à craindre pour lui.

Dans le ſecond période, lorſque les yeux jauniſſent le ſecond jour, le malade meurt le quatrieme; s'ils jauniſſent vers la fin du troiſieme, la maladie ſe termine heureuſement, ou plus tard, comme le treizieme ou le quatorzieme jour : plus la jauniſſe eſt étendue & rapide, plus elle eſt dangereuſe; c'eſt un mauvais augure, lorſque la rougeur des yeux, de même que celle qui eſt autour des véſicatoires augmente.

Le vomiſſement noir eſt pour l'ordinaire mortel; mais la mort eſt prochaine, lorſque les taches des levres

& des ongles deviennent livides; il en est de même lorsque le visage devient livide ou pâle.

Les déjections fréquentes, copieuses, noires, qui n'apportent aucun soulagement, sont mortelles; toute hémorrhagie, à l'exception de celle du nez & du vagin, est d'un mauvais augure; l'ischurie annonce une mort prochaine.

La fievre jaune est contagieuse. Elle attaque sur-tout les blancs, ceux principalement qui viennent des pays froids; les Indiens, les Métis, les Mulâtres, à l'exception des enfans, ne l'ont qu'une fois; les Negres en général en sont exempts.

On la définit une fievre dans laquelle la véhémence du pouls ne dure que deux ou trois jours, comme dans l'éphémere; elle cesse sans aucune évacuation critique, & elle laisse après elle une foiblesse extrême; le pouls est si petit, que pour peu qu'on remue, ou qu'on reste debout, il disparoît; elle est aussi-tôt suivie d'un ictere universel, nulle fréquence du pouls, nulle chaleur. Elle fut épidémique dans la Caroline depuis la fin d'Août 1748 à jusques vers la mi-Octobre.

8. *Typhus exhaustorum* D. Dellon. D. M. *iter in Indias Orientales.* Les Portugais appellent ceux qui en sont attaqués *Esfalfados.*

Les Indiens qui s'épuisent avec les femmes sont très-sujets à cette maladie. Elle consiste dans une fievre continue, dans laquelle le pouls est tantôt fort & plein, & tantôt foible & presque imperceptible. Les urines sont rouges, mais limpides; la peau est seche & brûlante; la soif est excessive, avec insomnie & nausées. On la guérit à l'aide des analeptiques, d'alimens nourrissans, & de bon suc, tels que les œufs, les panades, les bouillons. On doit boire son vin peu trempé, sans craindre que la fievre & la chaleur augmentent, vu qu'il n'y a rien de meilleur pour la guérir.

9. *Typhus à manipuera?*

La manipuera n'est autre chose que le suc de la manioque (du jatropa manihot ou mandihoca de Pison), dont les Américains font sécher la racine pour en faire du pain. Ce suc étant pris intérieurement, fait enfler le corps, & cette enflure est compliquée de douleurs d'estomac, de rapports, de nau-

ſées & de teneſme ; la vue s'obſcurcit, il ſurvient des vertiges & des maux de tête continuels, le froid s'empare des extrémités, il eſt ſuivi de ſyncopes & de la mort de ceux qui en ont mangé.

Le ſeul antidote que l'on connoiſſe contre ce poiſon, eſt la fleur du nhambi, ſeroit-ce celle de la gantelée ? & la graine *bixæ urucu*, qu'on appelle vulgairement *roucou*. On doit commencer par les émétiques, & employer enſuite le poivre réticulé, le ſuc de limon & d'ananas. *Guill. Piſon. Hiſt. natur. l. 5. cap. 17.*

V. *Fievre Hectique, Fievre Lente ; Hectica.*

C'eſt un genre de fievre continue, qui, ſemblable aux maladies chroniques, par des progrès lents ſans aucune diminution conſidérable des forces, & avec une fréquence de pouls modique, dure pluſieurs ſemaines & même pluſieurs mois, & dans laquelle le pouls devient plus fréquent après qu'on a mangé.

On la confond d'ordinaire avec la quotidienne continue tabide & lente, laquelle augmente tous les jours, ſur-

tout vers le soir, sans aucune cause évidente; mais il y a entre elles la même différence, qu'entre les exacerbantes & les continues. Les Grecs l'ont appellée hectique, ou habituelle, prétendant que la chaleur constante dont elle est accompagnée, avoit son siege dans les solides.

On la distingue du tabes & de la pthisie, en ce que dans celles-ci les visceres sont viciés, au lieu que dans la fievre hectique, il n'y a ni abcès ni ulcere dans aucune partie du corps.

Galien & ses sectateurs, de même que *Sydenham* l'appellent *hectique*. Juncter. *tab. 68.* Fred. Hoffmann. *tom. 2. pag. 175. Fievre lente ;* ce dernier la distingue de la quotidienne continue.

Galien (*de different. febrium, lib. 1. p. 265.*) admet deux especes de fievres lentes ; savoir, celle que nous venons de définir, & une autre, qui, selon lui, est un vrai tabes, ou une fievre inséparable du tabes ; c'est notre fievre quotidienne continue.

Hippocrate n'a point employé le nom propre de ce genre ; mais se servant d'un nom classique, il l'a nommée continue & lente ; mais il convient de don-

ner à chaque maladie un nom générique distinct. Et comme le nom d'*hectique* qu'on donne à cette maladie est très-ancien, & que celui de *fievre lente* est un nom d'ordre & non point de genre, il faut préférer le premier au second lorsqu'il est question de désigner ce genre.

Elle differe du typhus en ce que ses symptomes sont moins violents, & de moindre durée, & en ce que les malades peuvent rester debout, & ne sont presque pas obligés de demeurer au lit.

1. *Hectica infantilis* Sydenham; pag. 524. *Lenta Febris infantum*, Fred. Hoffmann. tom. 2. pag. 177. *Fievre hectique, lente des enfans.* L.

Les enfans languissent & perdent l'appétit, sans qu'on apperçoive en eux aucune chaleur considérable; leurs membres & leur tronc s'amaigrissent à vue d'œil.

Cure. Mettez infuser deux onces de bon rhapontic dans deux livres de petite biere; bouchez bien la bouteille, & faites-leur en boire tant à leurs repas, qu'hors de leurs repas. Lorsqu'il n'y aura plus de biere remettez-en pour la troisieme fois deux autres livres, & si

vous craignez qu'elle ne les lâche trop pour la premiere fois, vous pouvez n'employer qu'une once de rhapontic, cette dose suffira. Sydenham, *schedula monitor. pag.* 524.

2. *Hectica vespertina*, *seu febricula vespertina*, Morgan. *Animal œconomy*, *propos.* 15. *Fievre Hectique*, *ou fébricule du soir.*

Il conste par plusieurs observations que le pouls de tous les hommes, quelque sains qu'ils soient d'ailleurs, est plus fréquent après qu'ils ont mangé, de sorte que si l'artere bat 66 fois dans une minute le matin lorqu'on est à jeun, elle battra 84 fois après qu'on a dîné, ce qui est dans le rapport de 100 à 129, ou à peu près comme 10 à 13. Cette fréquence continue jusqu'à minuit, mais elle décroît insensiblement, de sorte que le nombre des pulsations une heure après le dîné, est au nombre de fois que l'artere bat à onze heures du soir, comme 84 à 78 à peu près.

Comme suivant les principes de *Morton*, lorsque la fréquence du pouls est la plus grande, celle du soir est à celle du matin dans le rapport de 8

à 7; il s'ensuit que la force que le pouls a le soir, est à celle qu'il a le matin comme 111 à 100. La vîtesse du sang de même que le diametre des arteres sont aussi plus grands le soir que le matin; & comme la force des membres diminue principalement le soir, il s'ensuit, par la définition que nous avons donnée de la fievre, que cet état seroit fébrile, si l'altération étoit considérable. Cependant, quoique cet état soit commun à tous ceux qui se portent bien, on ne laisse pas de l'appeller *fébricule du soir*, & c'est elle qui nous conduit à la fievre hectique de la vieillesse, ou à la mort.

Il suit de ce qui précede, que le pouls n'est jamais plus rare que le matin lorsque nous dormons, & que notre pouls lorsque nous sommes à jeun, est moins fréquent que durant la digestion; d'où il suit que celle-ci ne peut se faire sans quelque espece de fébricule, parce que ce qui passe dans la masse du sang a besoin d'une trituration réitérée pour pouvoir se convertir en sang.

3. *Hectica chlorotica, febris alba* Horstii *part. 2. lib. 1.* Moron. *in directorio;*

febris virginea Sennert, *de morbo virgineo ; febris amatoria. Hectique chlorotique, fievre blanche, fievre virginale, fievre amoureuſe.*

C'eſt une fievre continue ſans redoublement laquelle eſt plus forte le ſoir que le matin. Elle eſt ordinairement accompagnée de la pâleur du viſage, de la difficulté de reſpirer, lorſqu'on monte un eſcalier, de laſſitude, de maux de tête, d'œdématie, de pica & de palpitation. *Voyez* Chloroſe. On la guérit parfaitement avec le ſyrop chalybé ou la limaille de fer, laquelle atténue la lymphe épaiſſe qui croupit dans les vaiſſeaux, lorſque les regles viennent à ceſſer, exempte la nature de ce travail, & fait ceſſer la fievre.

4. *Hectica ſyphilitica*, Raim. Fortis; *Mercurialis, tom. 3. fol. 22. Lenta febris* Aſtruc. *des malad. vénér.* liv. 4. chap. 3. *Fievre hectique vérolique.* C.

C'eſt une petite fievre chronique qui augmente le ſoir, ſur-tout dans le printemps, & qui eſt accompagnée de douleurs nocturnes, de petites ſueurs le matin, & qui eſt entretenue par ces douleurs même, par des nodus & des gommes. Lorſque les os s'abcedent,

elle dégénere en fievre quotidienne continue.

On la guérit avec les bains, la diete blanche, & autres remedes semblables, pourvu qu'on y joigne les spécifiques contre la vérole, autrement elle épuise, desseche & consume le malade.

5. *Hectica scrophulosa*, Bonet *in Sepulchreto*, *tom.* 3. *pag.* 146--153. Voyez *Fievre hectique scrophuleuse*. Russel *de tabe glandulari hist.* 23. C.

Elle ne differe point de la phthisie scrophuleuse de *Morton*. S'il y a déja suppuration, c'est une fievre quotidienne continue, & elle aura les mêmes paroxysmes; s'il n'y en a point, on pourra la guérir avec l'eau de la mer.

6. *Hectica à calculis*, Bonet *Sepulchret. lib.* 4. *pag.* 121. *tom.* 3. *observ.* 21. *Fievre hectique causée par le calcul.*

François Figueros Médecin de Séville, mourut d'une fievre lente accompagnée de dysurie, d'urines fuligineuses, de tenesme, de soif, de la rudesse de la langue, & d'un pissement dans lequel il rendoit du sable. Des calculs qu'il avoit dans la vessie lui causerent cette maladie, & on ne le sut qu'après qu'on l'eut ouvert.

Il arriva la même chose à un sexagénaire, lequel rendoit son urine sans dysurie, mais qui ne digérant plus, tomba dans une langueur & une fievre lente qui le mirent au tombeau. On lui trouva dans la vessie un calcul qui pesoit 14 onces. Cas de la fievre hectique causée par le calcul des reins, Bonet. *Sepulchret. lib. 4. sect. 1. obs. 21.*

7. *Hectica hydropum*, Bonet. *Sepulchret. lib. 4. sect. 1. Fievre hectique des hydropiques.* C.

Elle est causée par un épanchement d'eau dans différentes parties du corps, mais sans aucun signe d'hydropisie de poitrine ni d'ascite, autrement ce seroit l'une ou l'autre de ces maladies.

Fievre Hectique par une hydropisie de poitrine. ibid. observ. 14. 4. 13. 6.

Fievre Hectique causée par une hydropisie du péricarde. ibid. obs. 12. 6.

Dans ces especes, on a trouvé une eau noirâtre & corrompue dans l'une ou l'autre cavité de la poitrine, sans que les poumons fussent endommagés, *Coiter.* On a aussi trouvé les vésicules des poumons remplies d'une eau jaunâtre, ou le péricarde rempli d'une eau salée, un anévrysme dans le cœur, & les poumons endurcis.

8. *Fievre Hectique causée par la maladie du pays; Hectica nostalgica.* C.

Cette espece est très-fréquente dans les maisons où l'on éleve les orphelins. Ces pauvres enfans se voyant privés de leurs parens, éloignés de leur pays, pleurent, languissent, s'affoiblissent, perdent l'appétit, tombent dans une fievre lente & dépérissent peu à peu. Le seul remede qu'il y ait à ce mal, est de les renvoyer chez leurs parens ou dans leur patrie, car les évacuans qu'on emploie pour calmer la diarrhée & leur rendre l'appétit, sont inutiles, & souvent nuisibles. Plusieurs ont aux jambes des taches noires ou livides; ils restent au lit immobiles & taciturnes, & ont du dégoût pour toutes choses.

Scholie. La fievre hectique nerveuse de *Willis*, la fievre hectique pestilentielle de *Sennert*, la fievre hectique qui dégénere du synochus de *Juncker*, paroissent appartenir au typhus.

Les fievres hectiques causées par un apostême, une fistule, un ulcere de quelque viscere ou de quelque partie, appartiennent au tabes, ou à la phthisie.

Celles qui sont causées par un squirre au foie, à la rate, dans le pancréas, dans

la matrice, appartiennent aux douleurs de la rate, au flux hépatique, aux douleurs du foie, aux fleurs blanches, &c. vu qu'elles sont suivies de symptomes plus notables que la fievre.

Les signes génériques de la fievre hectique sont 1°. une fébricule si légere, que les malades ne la sentent point, à moins qu'elle ne soit parvenue à son dernier degré; 2°. la sécheresse de la peau, une chaleur seche & âcre, qu'on ne peut appercevoir avec le thermometre; 3°. une ou deux heures après avoir mangé, la chaleur & la fréquence du pouls augmentent; 4°. le pouls est plus petit que dans l'état de santé.

9. *Hectica verminosa*, Fred. Hoffman. t. 2. p. 187. *Fievre hectique vermineuse*. C.

Les enfans qu'on a sevrés sont sujets à des fievres vermineuses de différentes especes, lesquelles sont fort anomales, mais qui le plus souvent sont quotidiennes continues ou hectiques. Telle est la quotidienne continue compliquée de la toux, & celle que cause la dentition.

La fievre hectique vermineuse differe des autres en ce qu'elle n'augmente ni le soir, ni après les repas,

& qu'elle est souvent accompagnée d'un flux de ventre, & de déjections grises ou cendrées; l'urine est trouble avec un sédiment pareil à du limon, ce qui n'est point dans les autres fievres hectiques. D'ailleurs, l'haleine a une odeur toute particuliere, & comme disent les nourrisses, elle sent l'aigre; les enfans rendent des vers, le nez leur démange, il leur vient des feux passagers au visage, ils sentent des douleurs poignantes vagues dans le bas-ventre. L'enfance fournit elle-même les signes de cette fievre, mais les adultes n'en sont point exempts, & elle est précédée par l'usage des sucreries.

On la guérit avec des cathartiques & des anthelminthiques. Les meilleurs purgatifs & les meilleurs vermifuges qu'on puisse employer, sont les stibiés donnés en petite dose, entr'autres le syrop de Glauber, l'infusion des feuilles ou des follicules de séné avec la manne, le syrop de fleurs de pêcher, l'eau de neuf infusions, le syrop de roses solutif; car, lorsqu'on a affaire à des enfans, il faut user d'artifice pour leur faire prendre les remedes dont ils

ont besoin; d'où vient qu'on est souvent obligé d'en venir à quelques grains de tartre stibié, dissous dans une grande quantité d'eau, ou d'aquila alba déguisés avec de la bouillie. Lorsque la fievre est dans sa force, il faut, suivant *Hoffmann*, s'abstenir des anthelminthiques, & même des purgatifs trop forts, & leur substituer les acides & les amers. Il veut dans ce cas qu'on use des eaux de Seltz, corrigées avec l'esprit de vitriol; mais elles ne me paroissent convenir qu'aux adultes. Les meilleurs vermifuges amers sont le semen contra, la tanaise, &c.

10. *Hectica cachectarum, à scabie* Baglivi, *pag.* 215. C.

C'est une fievre hectique, ou comme on dit, une fievre lente symptomatique, qui attaque un grand nombre de cachectiques, sans aucune purulence, en quoi elle differe de la phthisie & du tabes. Telle est la fébricule lente de ceux qui relevent de fievres aiguës, de phlegmasies, de flux, de même que celles qui ont la chlorose, le scorbut, la vérole, une hydropisie, &c. Cette fievre suit pour l'ordinaire le pronostic & la cure de la maladie dont elle est accessoire.

11. *Hectica fluxuum*; *Fievre hectique, causée par quelque évacuation*, par le *vomissement*, River, *cent.* 4. *obs.* 1. par les *fleurs blanches*, *ephem. nat. cur. cent.* 7. *obs.* 27. C.

12. *Hectica lymphatica* Baglivi, *pag.* 424. *Fievre lymphatique.* Elle excite tous les soirs un redoublement accompagné d'une chaleur âcre, de perte de goût, de pesanteur de tête, & d'une espece de somnolence. Le matin la langue éprouve un goût dépravé, les dents sont noires, la bouche sent mauvais. Il survient ensuite une tension aux hypochondres, accompagnée de chaleur & de lassitude; cette espece est très-fréquente, & se joint souvent aux autres fievres, quand le malade prend trop de rafraîchissans.

13. *Fievre lente nerveuse. Hectica nervea, febris lenta nervea*, Claud. Lorry, *de melancholiâ*, *pag.* 176. C.

Cette espece n'est point aiguë comme le typhus, mais chronique; elle survient par degré à la mélancolie nerveuse invétérée. Si on ne la guérit promptement, elle dégénere en phthisie, ou en étisie nerveuse.

ORDRE SECOND.

FIEVRES RÉMITTENTES,

Appellées par Hippocrate *Syneches*, & *Pyreta Epanadida*; par les Anglois, *Seasoning*; par Tortus, *Proportionatæ*; par Avicenne, *Paroxysmales*; par Sennert, *Continues périodiques*; par Pringle & Huxham, *Rémittentes*; par Morton, *Pyretola*, *pag. 120. Continentes*; & dans la Patholog. method. *Exacerbantes*, ou *Fievres avec redoublement*.

Ce sont des fievres qui ne quittent point le malade depuis le commencement jusqu'à la fin, & qui reviennent dans des temps déterminés, & plusieurs fois de suite avec frissonnement, bâillement, froid, ou tel autre effort spasmodique, auquel succede la chaleur ou tel autre symptome, sans aucune

aucune cause évidente, & sans aucun principe procatartique.

Ce retour spontané des symptômes, sans aucun principe évident, est proprement ce que nous appellons *paroxysmes*, en latin *exacerbatio*; il est dans les fievres rémittentes ce qu'est l'accès dans les intermittentes, & il differe du redoublement accidentel qui survient dans les fievres continues ou continentes, ensuite de quelque passion, de la nourriture qu'on a prise, de l'exercice qu'on a fait, ou de cette petite fievre du soir, dont j'ai parlé à l'article de la fievre hectique.

On appelle *rémission* l'intervalle qu'il y a entre les paroxysmes, parce que la fievre ne cesse point entiérement; comme cela paroît par la fréquence du pouls, qui excede celle des personnes qui se portent bien, ou par l'abattement des forces, lequel est plus considérable que dans l'intermission des fievres intermittentes. Le *période* d'une maladie consiste en un paroxysme ou un accès, & une rémission ou intermission.

Les continues du premier ordre n'ont qu'un seul redoublement, lequel

arrive dans le ſecond ſtade de la maladie, au lieu que dans les rémittentes les paroxyſmes reviennent en tout temps ; ſavoir, au commencement, dans l'accroiſſement, l'état & le déclin, ce qui leur eſt commun avec les accès des fievres intermittentes.

Celui qui connoîtra la cauſe des accès des fievres intermittentes, & celle de la fievre continue, & qui les réunira enſemble, comprendra ſans peine celle des fievres avec redoublement. Leur principe n'eſt autre que la nature, laquelle connoiſſant le danger qu'il y a d'interrompre ſes efforts, les renouvelle de temps en temps, mais tour à tour, afin de ménager ſes forces & de ne point les épuiſer tout à la fois, de peur que la matiere morbifique ne ſe corrompe par ſon trop long ſéjour, & n'acquiere une acrimonie ſphacéleuſe. Pour prévenir ce danger, elle redouble les battemens du cœur, pour la corriger & pour la chaſſer, ou bien elle accélere la circulation du ſang, en cas qu'elle languiſſe, pour lui imprimer une vîteſſe convenable, obſervant toutefois, comme nous le pratiquons dans les actions volontaires, de ne point

prodiguer ses efforts tout à la fois, mais de les augmenter par degrés jusqu'au temps où la maladie est dans toute sa force, après quoi elle les ralentit peu à peu, comme nous le pratiquons dans nos travaux ordinaires. Elle tient à cet égard la même conduite que les Chantres, lesquels ayant élevé la voix au plus haut ton où elle puisse atteindre, & ne pouvant la soutenir dans cet état, sont contraints de la baisser, ce qui oblige le Maître du chœur de prendre un ton plus haut pour les remettre en train. On voit de même que les Pionniers commencent leur travail avec beaucoup de force & d'activité, mais qu'ils se relâchent ensuite à mesure que leurs forces s'épuisent, ce qui les oblige à redoubler leurs efforts, lorsqu'ils viennent à s'appercevoir de leur inaction.

Ceux qui comparent le foyer de la matiere morbifique à une source périodique, qui fournit par intervalle une plus grande quantité d'eau, croient raisonner conformément aux lois de la méchanique, & se félicitent de la découverte de cette nouvelle hypothese; mais je crois avoir démontré

que quand même cette matiere morbifique existeroit, ce que personne n'a encore pu prouver, elle ne serviroit qu'à épaissir le sang, & qu'à moins d'un effort de la nature, elle ralentiroit le mouvement du cœur au lieu de l'augmenter; de sorte que dans cette hypothese même, il faut toujours en revenir aux efforts de la nature.

Tous les Praticiens ont observé que certains accès des fievres intermittentes continuent & reviennent, aussi long-temps que l'on réitere les cathartiques & les évacuans; d'où vient que Sydenham conseille de s'abstenir de tout purgatif, dès qu'on est une fois venu au quinquina. Dans quelque endroit que se trouve ce prétendu foyer de la matiere morbifique, il faut le diminuer peu à peu avec des évacuans, & par un régime sévere; mais comme les effets sont proportionnels à leurs causes, & que les accès reviennent à mesure que l'on diminue ce foyer, il s'ensuit qu'on ne doit point lui attribuer le retour des accès. Au cas que ce foyer existe, ce qui a lieu dans plusieurs cas, il n'est point la cause, mais le principe des accès ou des paroxysmes.

La fievre commence ordinairement par une contraction spasmodique de la peau, laquelle est suivie du froid & du frissonnement, mais qui met en mouvement la matiere morbifique, la fait sortir des vaisseaux capillaires, & la dispose à une élaboration ultérieure par le moyen de la chaleur fébrile. J'ai démontré dans la théorie des fievres que cette coction & cette altération salutaires des fluides, sont dues aux actions physique & mécanique de la chaleur fébrile, & du battement des vaisseaux.

Peu importe aux Praticiens, dans l'état actuel où se trouve la Médecine, de distinguer les especes & les genres des fievres; ils les traitent toutes de la même maniere, soit qu'elles soient exacerbantes, ou continues, ou intermittentes aigues, quotidiennes, tierces doubles, &c. on s'en tient à la saignée & aux cathartiques; & si l'on en vient au quinquina, ce n'est que dans les fievres avec redoublement, & dans les fievres intermittentes, qui résistent à ces remedes, & qui ne sont point dues à un principe purulent. Cependant la Médecine s'en trouveroit beau-

coup mieux, si à l'exemple des Botanistes & des Astronomes, les Nosologistes avoient soin de distinguer les différentes especes de fievres, de même qu'ils ont distingué les étoiles & les plantes.

VI. *AMPHIMERINA ;* Fievre putride maligne. *Hemitritæus*, Brendel. *Émitritée*, appellée par les Barbares *Latica ;* par Avicenne, *Phlegmatica ;* par les Grecs, *Amphimerina ;* par Morton & Gorræus, *definit. Syneches ;* par les Grecs modernes, suivant Galien, *in epid. 564. n. 11. Cathemerina* & *Methemerina ;* par les Latins, *Quotidiana continua*, Sennert. *la Quotidienne continue.*

D'*amphi* autour, & *hemera* jour, parce que le paroxysme revient tous les jours. Elle differe de la *quotidienne*, en ce qu'elle ne cesse point entiérement dans la rémission ; & de la *tierce continue*, en ce que la plupart des pa-

roxyſmes commencent par le friſſon.

La quotidienne continue eſt un genre de fievre rémittente ; dont les paroxyſmes de chaque jour ſe reſſemblent ; mais il eſt rare qu'elle ſoit réguliere. Elle differe de la fievre continue (*ſynochus*) & de la fievre hectique, dont elle a toute l'âpreté, en ce que les redoublemens ſe font ſentir ſans aucune cauſe évidente, & qu'ils viennent avec le friſſonnement & le froid ; de la quotidienne, en ce qu'elle n'a point d'intermiſſion, & que le malade ſe trouve fébricitant & extrêmement affoibli dans la rémiſſion, ou en ce que ſes intermiſſions ſont inſenſibles, & qu'elle dégenere en rémittente. Elle ſe manifeſte ſouvent ſous diverſes formes, lors ſur-tout qu'on trouble ſon type par l'uſage indiſcret des médicamens.

La quotidienne continue eſt ou une maladie eſſentielle ou accidentelle, c'eſt-à-dire, un ſymptome d'une autre, par exemple, du tabes, de la phthiſie. Celle-ci eſt chronique, car l'eſſentielle eſt toujours aiguë ; & ſi quelqu'un veut l'appeller émitritée, je ne m'y oppoſerai point.

1. Quotidienne continue latique. *Febris lymphatica continua* Ettmuller. *colleg. caſ.* 21 Fievre continue lymphatique. *Phlegmatica periodica* Avicennæ, *lib.* 4. *fen.* 1. Phlegmatique périodique. *Quotidiana continua exquiſita* Jonſton, *Idea univ. med.* Quotidienne continue exquiſe. A.

Les paroxyſmes de cette fievre ſont fort longs, & durent ſouvent dix-huit heures; elle augmente tous les jours à l'approche de la nuit, le malade ſent un froid léger dans les extrémités, & dans le paroxyſme, une chaleur douce, mais tenace. Elle eſt ſi opiniâtre, qu'étant abandonnée à elle-même, elle dure deux mois. On l'appelle latique (*latica*) à cauſe de la chaleur cachée qui l'accompagne. *Voyez* Riviere, *obſ.* 57. *centur.* 1.

Voyez ſa cure dans *Ettmuller*, à l'endroit cité, *pag.* 609. & celle des ſuivantes dans *Torti*. Les eſpeces ſuivantes ſont malignes, leur type eſt confus, & leurs ſymptomes violens; d'où vient que *Mercatus* les appelle fievres tierces pernicieuſes (*tertianæ perniciosæ*). On les appelle vulgairement *fievres malignes*, & lorſqu'elles ſont moins dangereuſes, *putrides*.

2. *Amphimerina catarrhalis* Juncker. *tab.* 67. Nenter, *cap.* 9. *tab.* 136. *Febris catarrhalis* Auctorum; *Fievre de rhume* ou *catarrhale.* D.

Elle differe de la précédente par le coryza, la douleur de dos, la toux, l'enrouement, la dyſpnée & l'angine dont elle eſt accompagnée : elle commence par le froid, & par des friſſonnemens vagues qui durent long-temps.

Les malades ſe trouvent plus mal le ſoir, ils ont des friſſonnemens, ils touſſent, ils ont la fievre, & ils ſentent des douleurs catarrhales plus violente. Cette maladie, lorſqu'on commence par la ſaignée, & qu'on uſe de thé, ou d'autres boiſſons chaudes & délayantes, & qu'on prend le ſoir des narcotiques, fait ſon cours ſans aucun danger, & ſe termine par une douce diaphoreſe. Celle que les Allemands appellent catarrhale maligne, n'eſt ſouvent accompagnée d'aucun ſymptome catarrheux, comme l'obſerve *Brendel.*

3. *Amphimerina epiala*, Galien. Fievre épiale. A.

C'eſt une fievre maligne pareille à l'intermittente, dans les rémiſſions de laquelle les malades ſont extrêmement

abattus, & ont le pouls plus fort & plus fréquent, & dans les paroxyſmes un tremblement ſpaſmodique, qui leur coupe la voix, le pouls plus rare & inégal, & lorſque les aſſiſtans les croient tourmentés de la chaleur la plus violente, c'eſt alors qu'ils ont le plus de froid, & que le friſſon eſt le plus grand. Les paroxyſmes reviennent une ou deux fois par jour, tantôt plus tôt, tantôt plus tard, ils ne gardent aucun ordre, & emportent le malade en peu de temps. Elle attaque les vieillards & les cachectiques qui ont quelques ſaburres.

Cette fievre eſt beaucoup plus fréquente en Italie qu'en France; M. *Baux* le pere a connu trois perſonnes qui l'ont eue & qui en ſont mortes. Je l'ai moi-même obſervée trois fois, dont deux dans l'Hôpital général. Dans le temps que la chaleur ſe manifeſtoit le plus au dehors, les malades ſe plaignoient du froid dans le temps de l'accès; l'un échappa, j'ai oublié ce que l'autre devint. Le troiſieme étoit tellement agité dans le paroxyſme, qu'il ne pouvoit avaler aucune potion cordiale; ſon pouls diminua environ au

bout de six minutes, & la chaleur fut moins forte que dans le temps qu'il avoit froid & qu'il avoit besoin de cordiaux; il mourut au troisieme paroxysme. Le malade étoit fort âgé & sujet à une dysurie qui l'avoit obligé à prendre les bains domestiques sans s'être suffisamment purgé. Les douleurs que lui causoient la dysurie ne furent pas plutôt calmées, qu'il fut attaqué d'une fievre épiale, laquelle fut précédée d'un sommeil léthargique la nuit d'auparavant. Il faut dans cette maladie, avant de recourir au quinquina, faire d'abord vomir le malade, & ensuite lui prescrire des aposemes préparés avec les feuilles de chicorée & de dent de lion, & alternativement des potions purgatives; le malade prendra dans ce paroxysme quelque cordial, auquel on associera la thériaque, le bézoart, &c.

C'est à tort qu'on accuse Avicenne d'avoir imaginé une fievre dans laquelle la chaleur regne au dehors & le froid au dedans; car lorsque le Médecin sent de la chaleur dans les parties externes, & que le malade a le frisson, il y a lieu de conclure que le froid regne au dedans, & la chaleur

au dehors. A l'égard de ce que quelques-uns disent pour expliquer ce phénomene, que les particules froides se trouvent entremêlées avec les chaudes, c'est une supposition qui ne peut être admise que par des Scholastiques. Le froid du thermometre n'est pas nécessaire pour sentir celui que l'on éprouve lorsqu'on rend la derniere goutte d'urine; lorsqu'on nous fait le récit de quelque crime, le froid se répand dans nos membres, dans le temps même qu'il ne régne point dans l'atmosphere, de même que nous sentons l'effet d'une brûlure, sans que la chaleur du thermometre nous en avertisse. On doit attribuer ce froid à la contraction spasmodique de la peau, & non point comme les Anciens, à celui de la pituite vitrée.

Je traite actuellement une jeune fille qui a une fievre épiale beaucoup plus douce. Elle se leve tous les jours, les paroxysmes durent dix à douze heures, & commencent par un tremblement & un frisson dont les assistans ne s'apperçoivent point. Le tremblement cesse ensuite, sa langue s'humecte & noircit, & malgré tous les cathartiques que j'ai

mis en usage, les paroxysmes reviennent tous les jours depuis plus d'un mois. Le pouls est moins fréquent dans les intervalles que laissent les paroxysmes, mais la foiblesse de la malade ne laisse aucun lieu de douter que la fievre ne continue.

4. *Amphimerina syncopalis*, Jonston, *idea univers. med.* Sennert. *de febrib. Febris syncopalis*, Avicenn. *lib.* 4. *f.* 1. Forestus, *observ.* 61. *lib.* 1. Torti, *p.* 192. *Quotidienne continue syncopale*. A. P.

Une fille de soixante ans, s'étant purgée ensuite de quelques nausées & de quelques cardialgies qu'elle avoit eues, eut depuis lors la fievre tous les jours, mais le paroxysme étoit plus fort de deux jours l'un. Ayant pris un purgatif, & même le quinquina à deux fois, elle fut saisie d'une fievre syncopale, son pouls devint petit, rare comme dans l'état de santé, elle avoit les pieds froids, elle tomboit en foiblesse, & elle étoit continuellement assoupie. Elle se trouvoit mieux le matin à son réveil, le pouls revenoit; mais vers le soir, le froid, l'anxiété, les nausées & le vomissement bilieux recommençoient. On lui donna l'émétique, lequel opéra

très-bien, on la purgea de deux jours l'un, indépendamment des cordiaux, de la limonade & de l'eau de poulet qu'on lui fit prendre.

Voilà un genre de fievre étrange: ses paroxysmes durent dix à douze heures, le pouls est plus rare dans le paroxysme que dans l'état de santé, & les paroxysmes ne se terminent plus par la sueur.

5. *Amphimerina cardiaca; cardiaca febris*, Torti, *pag. 183. Febris syncopalis humorosa*, Avicenne, *lib. 4. fen. 1. cap. 53. Quotidienne continue cardiaque.* A. P.

C'est une fievre maligne aiguë, qui redouble presque tous les jours, & qui est accompagnée de défaillance & de syncope dans le paroxysme, & d'un vomissement de bile de couleur de porreau ou de verd-de-gris. A mesure que la foiblesse augmente, les extrémités se refroidissent, le corps se couvre d'une sueur froide, & les malades meurent pour l'ordinaire vers le quatrieme jour. Elle differe de la syncopale par les douleurs cardialgiques.

Elle attaque les jeunes gens bilieux, secs, cacochymes; & elle differe de

la quotidienne continue causée par la réplétion, ou de la syncopale humorale d'Avicenne, laquelle est moins aiguë, à cause de la bile érugineuse. L'humorale, à ce qu'on dit, est produite par une pituite vitrée.

Il faut au plutôt prescrire l'émétique, mais un émétique doux & tempéré avec des cardiaques. *Serapion* se borne à l'eau chaude ou au syrop acéteux; mais on a éprouvé que le tartre ou le vin stibié, délayé dans beaucoup d'eau, & mêlé avec l'eau thériacale, ou telle autre semblable, produisent de très-bons effets dans la rémission. Le paroxysme exige les cordiaux les plus forts. On mettra du jus de limon dans les bouillons. *Torti* vante beaucoup le quinquina.

6. *Amphimerina humorosa* Avicennæ, *lib.* 4. *fen.* 1. *cap.* 53. Paul. Æginet. *lib.* 2. *cap.* 37. *Febris syncopalis repletionalis* Forest. *obs.* 61. *& obs.* 29. *pag.* 89. *t.* 1. Voyez *ce qui concerne la fievre syncopale & sa cure dans* Torti, *pag.* 192. A. P.

Elle differe de la syncopale proprement dite ou diminuée, 1°. en ce qu'elle est moins aiguë; 2°. en ce que plusieurs de ses paroxysmes suivent le

type de la quotidienne, au lieu que ceux de la syncopale diminuée suivent celui de la tierce, suivant Avicenne ; 3°. en ce que les nausées & la cardialgie sont plus fortes que dans la syncopale ; 4°. Elle est entretenue par une cacochylie abondante & épaisse, au lieu que la syncopale l'est par quelque peu de matiere âcre & venimeuse.

Paul Æginette veut que l'on guérisse les malades sans purgation & sans saignée. En effet, celle-ci est contre-indiquée par la couleur pâle & livide du visage, par la foiblesse & la rareté du pouls, dans le paroxysme même, ce qui me paroît un signe propre aux fievres syncopales épiales.

Paul & Avicenne prétendent que les malades ne supportent point la purgation, & tombent en foiblesse, & quoiqu'ils en ayent besoin, leurs forces sont si épuisées, qu'ils ne peuvent la supporter. De là vient que Paul s'en tient aux frictions générales continuées pendant des jours entiers, au vin miellé, à un lavement tout au plus, & à du pain trempé dans du bouillon ou du vin.

Forestus nous donne au juste l'histoire de cette espece, *obser. 29. lib. 3.* & veut qu'on emploie les frictions, à l'exemple de Galien & de Paul : on ne connoissoit point alors le quinquina.

7. *Amphimerina phricodes*, Galen. *isagog.* Marcell. Donat. *histor. mirab. lib. 5. cap. 5. Querquera*, Car. Pisonis. *Febris algida*, Torti, *pag. 193.* où il rapporte six histoires de cette fievre. *Zerzera* Castelli *Lexic. Febris horrida, algida & horrifica* Latinis vel horrida. *Querquera* du Grec *Karcaros*, Riviere. *Febris maligna, obser. 56. cent. 3.* A. P.

C'est le nom qu'on donne à une espece de fievre dans laquelle le frisson ou le froid est continuel, & se fait sentir tant au malade qu'au Médecin. Elle est de plus compliquée d'un tremblement spasmodique, d'où vient qu'elle est encore quotidienne continue avec redoublement.

Elle differe de l'hémitritée, en ce que le paroxysme est accompagné journellement de frissons de longue durée, au lieu qu'il ne l'est que de deux jours l'un dans la premiere. *Voyez* Sennert, *de febr. lib. 2. cap. 21.* & Riviere, *cent. 4. obser. 15.*

Une femme sexagénaire avoit une fievre maligne fort approchante de l'hémitritée. Les paroxysmes revenoient tous les jours, accompagnés d'un froid par tout le corps, lequel duroit douze ou quinze heures, indépendamment de la foiblesse que lui causoit une diarrhée lientérique grisâtre. On donna à la malade le bésoardique jovial de Riviere, & elle fut guérie le onzieme jour.

Ettmuller, Van Helmont & Sylvius appellent fievres froides, celles qui sont accompagnées du froid depuis le commencement jusqu'à la fin. Cette fievre commence pour l'ordinaire comme la tierce double, le malade devient ensuite froid & sans pouls, les paroxysmes se confondent; & lors, comme l'observe *Torti*, qu'on néglige de lui donner le quinquina, il paye tribut à la nature. *Voyez Cardialgie fébrile.*

8. *Amphimerina hemitritæus;* appellée par les Latins *Semitertiana; Hémitritée; Hemitritæus legitimus* Auctorum. Riviere, *observ. comm.* 23. *pag.* 139. A. P.

Comme l'observation nous apprend que le type des paroxysmes est inconstant dans les fievres de cet ordre, &

qu'ils n'en gardent aucun dans le même ſujet ; il s'enſuit, comme l'obſervent *Brendel* & *Foreſtus*, que l'hémitritée ne differe point de la quotidienne continue, eu égard au type, d'où vient qu'on doit les regarder toutes deux comme étant du même genre.

L'hémitritée eſt une eſpece de fievre quotidienne continue, dont le paroxyſme revient tous les jours, & commence de deux jours l'un par un grand friſſon, de même que ſi la tierce étoit compliquée de la quotidienne continue. L'hémitritée légitime differe de la fauſſe, en ce qu'elle eſt aiguë, & ſe termine pour l'ordinaire le ſeptieme jour, au lieu que la fauſſe eſt chronique, *Stahl* en ayant vu une qui a duré des mois entiers (*de febrib. obſerv. 43. pag. 121.*) & qui n'a été guérie que par les ſeules forces de la nature.

Elle attaque en automne les perſonnes friandes & qui font bonne chere.

On ne doit point juger par la fréquence ſeule du pouls, s'il y a intermiſſion ou rémiſſion dans la fievre ; car ſi les forces ſe trouvent extrêmement abattues après les paroxyſmes, s'il y a des ſymptomes graves, tels que les

veilles, les foiblesses, encore que le pouls ne soit point fréquent dans la rémission, la fievre ne laisse pas que d'être intermittente. *Voyez* Riviere, *observ. 23. de hemitritæo, pag. 139.*

Voyez deux observations de cette émitritée dans Balloni, l'une *consil. 115. lib. 1. De febre semitertianâ*, où il y avoit assoupissement, délire & une douleur sourde de côté, accompagnée d'une grande ardeur; & l'autre *in consil. 29. lib. 2.*

9. *Amphimerina pseudohemitritæus. Tertiana continua duplex*, Verlhof. *p. 62. Lipyria* Avicenn. *non Græcorum. Hemitritæus nothus* Galen. *faux émitritée.* Riviere. *obs. 54. cent. 1. Hemitritæus minor* Schenckii. A. P.

Elle differe de la précédente en ce qu'elle est plus longue & moins violente. Voyez *Observat. 39. centur. 4.* Riviere, *de Episcopo Uzeriensi. Voyez* le diagnostic de cette espece dans Riviere, *observ. communic. 23. pag. 139.* Elle differe de la tierce fausse double, en ce qu'elle est accompagnée de lipothymie, d'insomnie, & autres symptomes semblables, & que les forces ne reviennent point dans la rémission.

Il me paroît qu'on peut rapporter à cette eſpece la maladie que Riviere *obſ. 23. centur. 4.* appelle *quotidienne continue, compliquée d'une tierce quadruple.*

On peut auſſi y rapporter *cette eſpece rare d'émitritée*, dont parle Riviere *obſ. 23. centur. 3.* Gerard, dit-il, fut attaqué dans le mois de Février, d'une fievre pituiteuſe continue accompagnée des paroxyſmes de la tierce. Ils revenoient deux fois par jour avec le friſſon, la fievre étoit forte & duroit pluſieurs heures, & ſe terminoit par une ſueur douce, d'où vient qu'il regarde cette eſpece comme une quotidienne continue, compliquée d'une tierce quadruple.

Riviere parle ailleurs d'une tierce triple, qui revenoit trois fois tous les deux jours.

Vous trouverez dans Fred. Hoffmann *Conſult.* 200. la deſcription & le diagnoſtic d'un faux émitritée épidémique qui régna en 1720, & qu'il regarde comme une fievre intermittente.

10. *Amphimerina hungarica; Hemitritæus peſtilens*, Schenckius 1574. *Fievre quotidienne continue d'Hongrie; émitritée peſtilentiel.*

Febris hungarica seu castrensis Juncker. tab. 74. *Vermis cerebri*, Schenckius. *Fievre d'Hongrie ou des camps.* A. P.

C'est une fievre aiguë maligne, pour l'ordinaire épidémique, qui regne dans les camps, & qui attaque en été les soldats, ceux principalement qui sont pléthoriques. Elle commence par un frissonnement & un mal de tête auquel succedent une soif & une chaleur ardente, une ardeur autour de la région du cœur, la sécheresse & l'enflure de la langue, souvent l'angine, le quatrieme ou le septieme jour, le délire avec des yeux étincelans, le gonflement des veines de la tête, & le soir le paroxysme. Ajoutez à cela un pouls plus fort que dans les autres fievres malignes, les saignemens de nez, l'insomnie continuelle, le dégoût auxquels se joignent, selon la diversité des tempéramens & des principes, le vomissement, la dyssenterie, les pétéchies, les parotides, la paralysie, l'hémiplegie.

La cure de cette maladie qui dépend de beaucoup d'ardeur & de putridité, présente deux indications à remplir, qui sont 1°. d'éloigner l'inflammation du cerveau & de l'estomac, laquelle a fréquem-

ment lieu dans cette espece. 2°. D'évacuer les matieres putrides & souvent vermineuses qui se trouvent dans les premieres voies. C'est pourquoi on fera saigner plusieurs fois le malade pour prévenir l'engorgement inflammatoire ; ensuite on lui prescrira une boisson délayante, laxative, rafraîchissante, des bouillons de poulet ou veau, des lavemens émolliens, & ensuite laxatifs, dont on continuera l'usage jusqu'à ce que la douleur de l'estomac soit dissipée, & son ardeur tempérée, desorte qu'on puisse recourir aux cathartiques; lorsque le pouls est ramolli, que l'épigastre ne souffre plus par la pression, on doit prescrire alors des purgatifs qui ne soient point irritans. Par exemple, on fait infuser deux pincées de follicules de séné avec des fleurs de mauve & de violette dans une décoction de tamarins ou de pruneaux, pour deux doses, à chacune desquelles on ajoutera de la manne ; on peut aussi y ajouter des antivermineux, des acides &c. Les premieres voies ayant été suffisamment purgées, on observera la voie que la nature paroît suivre.

Quoique cette espece soit appellée

catarrhale, elle eſt cependant rarement accompagnée de ſymptomes catarrheux, elle fait naître le plus ſouvent le pourpre ſymptomatique ou des tumeurs aux glandes parotides; les convaleſcens ſont ſujets à l'eſpece de phrénéſie qui attaque les perſonnes épuiſées.

11. *Amphimerina tuſſiculoſa. Fievre vermineuſe, & catarrhale des enfans; coqueluche des enfans.*

Cette fievre fut épidémique au mois de Mai 1760, parmi les enfans. Elle redoubloit tous les jours, & elle étoit compliquée d'un crachement de ſang, d'une toux violente, qui les étouffoit preſque, & ils rendoient des vers par la bouche.

On la guérit avec des cathartiques & des vermifuges que l'on répete alternativement. *Voyez* coqueluche.

12. *Amphimerina miliaris. Voyez* Sydenham, *pag.* 520. *Journal de Médecine,* 1758, *pag.* 275. *Fievre quotidienne continue miliaire.* A.

Cette fievre miliaire eſt cauſée par le venin caché de la miliaire, & excite toutes les nuits un paroxyſme approchant de celui de la quotidienne intermittente. Elle réſiſte au quinquina. Elle fut bénigne

nigne les huit premiers jours ; elle affecta ensuite la tête, & occasionna une hémorrhagie funeste, & ce ne fut qu'à l'éruption des exanthemes miliaires blancs qu'observa le D. Marteau, que l'on connut le caractere de cette maladie.

13. *Amphimerina singultuosa. Fievre maligne avec hoquet ; febris continua & maligna*, Riviere *cent. 1. obs.* 47. idem *obs.* 78. *centur.* 3. *Singultus*, *Febris lyngodes* Walschmidd. A. P.

L'Evêque de Nîmes fut attaqué en 1629, à l'âge de 50 ans, de cette fievre maligne, laquelle étoit accompagnée de hoquet & de nausées. Elle redoubloit tous les matins, & elle duroit sept heures. Les urines étoient rouges & troubles ; les déjections liquides, bilieuses ; l'insomnie continuelle ; le sang pleurétique. La fievre augmenta le cinquieme jour, nonobstant deux saignées qu'on lui fit, avec des anxiétés & des sueurs qui n'avoient rien de critique. Il survint le septieme jour une sueur critique copieuse. Un autre malade qui avoit la même fievre n'ayant reçu aucun soulagement de plusieurs saignées qu'on lui avoit faites & de divers purgatifs qu'il avoit pris, on lui donna le

douzieme jour de sa maladie deux grains de laudanum dans une émulsion, dans laquelle on avoit mis une once de sel de prunelle, & il fut guéri au bout d'une heure.

14. *Amphimerina anginosa* Huxham de aëre III. *Febris petechizans*, Nenter; *Influenza*, Huxham *de aëre pag.* 104. *Febris catarrhalis maligna sive petechizans*, Juncker *tab.* 71. en François *grippe, folette &c. Angina epidemica*, Forest. *lib.* 6. A.

Cette espece est entiérement la même que celle dont *Riviere* donne la description *obs.* 9. *comm. pag.* 136. C'est une maladie épidémique qu'on appelle vulgairement *coqueluche*, avec cette différence que chez nous elle n'étoit compliquée d'aucune pétéchie, au lieu que chez les Anglois & le Allemands, les fievres malignes sont ordinairement accompagnées de pétéchies. Cette fievre, au rapport du Journal de Médecine, fut épidémique à Condom en 1750.

Cette maladie emporta en 1757 un grand nombre de personnes. Il en mouroit 4, 7 ou 14 par jour. La toux étoit compliquée d'angine, d'insomnie, de

lumbago, de coryza. Ceux qui après avoir été ſaignés & avoir pris des béchiques, rendoient une ſueur fétide, en échappoient; la plupart mouroient d'inanition.

A Condom, l'angine étoit compliquée d'ulceres, de ptyaliſme & de pétéchies; la diarrhée ou ſpontanée ou artificielle, & le nitre furent extrêmement ſalutaires. Elle avoit beaucoup d'affinité avec l'eſquinancie maligne de *Strauſſius*, ou au Lacq d'*Aëtius*. Cette eſpece differe du pourpre, en ce que les taches de la peau dans la quotidienne continue ſont accidentelles. On l'attribue à la chaleur du climat. *Voyez* Pourpre.

Les Allemands appellent ſouvent catarrhale une quotidienne continue maligne, dans laquelle on n'apperçoit, comme l'obſerve *Brendel*, aucun ſymptome de catarrhe; du moins l'écoulement de nez, le larmoiement, le friſſonnement ont un principe différent.

Les fievres quotidiennes continues malignes, de même que les tierces continues, ſont des maladies très-rares chez nous, & on les confond ſous le nom générique de fievres putrides ou

malignes. Celles qui redoublent de deux jours l'un avec peu ou point de froid, si ce n'est au commencement de la maladie, sont des tierces continues ; celles qui redoublent tous les jours, & dont les paroxysmes sont semblables, sont des quotidiennes continues, & celles dont les paroxysmes reviennent alternativement, & sont accompagnés d'un froid plus considérable, des hémitritées. On ne peut mieux faire que de lire ce que *Baglivi* a écrit au sujet des fievres hémitritées & des tierces continues, *lib. 1. pag. 59.*

15. *Amphimerina peripneumonica* ; Quotidienne continue péripneumonique, laquelle fut épidémique à Toulon en Provence en 1757. *Journal de Médecine.* A.

Cette maladie régna dans le printemps, & se manifesta par une toux incommode & par une fievre quotidienne continue aiguë qui redoubloit deux fois par jour, & dans laquelle le froid & la chaleur se succédoient alternativement. A ces symptomes se joignoient l'oppression de poitrine, des crachats sanguinolents, une douleur de côté, & pour l'ordinaire un vo-

missement violent, lequel duroit deux ou trois jours, & dont la matiere étoit gluante & amere; la plupart avoient des sueurs abondantes & opiniâtres, le pouls plein, fréquent, mollet, la langue blanchâtre, humide & pâteuse, des maux de tête & des douleurs entre les deux omoplates. Ceux à qui la maladie étoit funeste mouroient le cinquieme, ou le septieme jour; mais on vint à bout de la guérir par la méthode suivante.

Curation. On commencera par saigner deux fois ou environ le malade, & on lui prescrira une tisane délayante composée avec le capillaire & la réglisse, après quoi on lui donnera quelques grains de tartre stibié dans une décoction de caffe & de tamarins, lesquels procureront une évacuation copieuse de matiere gluante par haut & par bas; on lui prescrira les jours suivans des cathartiques minoratifs.

Les émétiques appaisent tous les symptomes, ceux même qui sont inflammatoires.

Cette épidémie fut causée par les variations du froid & de la chaleur qui régnerent pendant un mois; les mati-

nées & les soirées étoient extrêmement froides, & le reste du jour fort chaud; les femmes en furent exemptes.

16. *Amphimerina spasmodica*; Quotidienne continue spasmodique. *Voyez* le Journal de *Vandermonde*, Août 1757. A. P.

Transport & délire dans le paroxysme, la tension de la verge dans la rémission, mais sans augmentation de volume (ce qui arrive aussi dans la dysurie calculeuse) le bas ventre plat & tendu, le regard fixe, la parole monosyllabe, difficulté d'urine, la bouche seche, la langue hors de la bouche, point de chaleur, spasmes généraux & soubresauts des tendons.

Cette fievre céda au quinquina; elle avoit succédé à la quarte.

17. *Amphimerina mimosa; Febris exacerbans Tymorensis*, elle est endémique dans les Indes; Bontius *de medic. Indorum*, *cap.* 15.

Ceux qui vont aux Isles de Solor & de Tymor pour y couper du bois de santal, sont attaqués d'une espece de fievre putride dont les redoublemens durent quatre heures, & durant lesquels les malades font des gestes ridi-

cules & imitent les actions qu'ils faisoient étant en santé, & révelent tout ce qu'ils ont dit ou fait pendant leur vie, sans en excepter même les choses que l'on cache avec le plus de soin, ce qui divertit beaucoup les assistans. Ils ont de plus une boulimie qui leur fait dévorer dans le délire tout ce qu'on leur présente, sans en excepter les choses les plus sales & les plus dégoûtantes.

On attribue principalement cette fievre à l'odeur virulente des santaux, aux brouillards, au froid & aux fruits dont on use avant qu'ils aient acquis leur maturité. Cette Isle est située au dixieme degré de latitude méridionale; le temps y est très-variable, & de là vient que le corps n'est jamais dans une assiette parfaite, & que les habitans sont foibles & languissans.

Cùm modò frigoribus, calido modò stringimur æstu,

Tempore non certo, corpora languor habet.

Curation. On commencera par donner au malade un lavement & un purgatif doux, après quoi on le saignera jusqu'à défaillance au cas qu'il soit plé-

thorique ; on lui appliquera des ventouses sur la nuque, les épaules & la tête, après la lui avoir rasée. Les habitans brûlent l'artere temporale avec une lame de fer rouge, ou avec une méche, ce qui produit un effet étonnant; ils pratiquent la même chose pour la céphalalgie. On passe ensuite aux vomitifs préparés avec l'antimoine ou le sel de vitriol. On fait cesser l'insomnie avec l'extrait de safran, & l'on y joint les sudorifiques & les diurétiques tels que le bézoart, la rapure de la corne de rhinoceros, & l'on appaise la chaleur avec des syrops rafraîchissans.

18. *Amphimerina phrenetica*, Bontius *de medic. Indor. cap.* 14. C'est une fievre épiale. Marcat. *de tertianâ*. Quotidienne continue compliquée de phrénésie. A.

Le paroxysme revient tous les jours, mais sans aucun type certain; il est accompagné d'un délire phrénétique continuel, d'insomnie, d'un vomissement de matiere verdâtre, d'un froid excessif au dehors & d'une chaleur ardente au dedans, & d'une soif excessive.

Cure. On commencera par un lavement émollient, par un purgatif composé avec les tamarins & la pulpe de

casse, & l'on saignera ensuite copieusement le malade. On lui oindra tout le corps avec de l'onguent, & on lui rendra le sommeil avec des narcotiques.

19. *Amphimerina paludosa; Amphim. Scorbutica* Bartholini *de medicina Danorum; Fievre bilieuse ou putride des pays bas & marécageux*, Pringle *maladie des armées, tom. 1. pag.* 260 & 314. A. P.

Ces sortes de fievres sont fort fréquentes dans les pays bas & marécageux, lors sur-tout que la chaleur est considérable dans les mois de Juillet & d'Août. Elles sont causées par les exhalaisons putrides qui s'élevent des plantes & du poisson corrompus.

Cette fievre est souvent rémittente au commencement, mais elle dégénere vers la fin en une tierce intermittente, sur-tout à l'approche de l'hiver, qui est le temps où la corruption diminue. Elle se manifeste rarement par le froid, mais souvent par une céphalalgie, une chaleur brûlante, une soif excessive, l'ostéocope, le lumbago, la lassitude & l'anxiété, des cardialgies fréquentes, des coliques d'estomac, lesquelles sont suivies d'un vomissement de bile verte, jaune, de très-mau-

vaiſe odeur. Le pouls eſt ordinairement petit, mais il augmente par la ſaignée. La céphalalgie eſt ſouvent ſi ſubite & ſi violente, que les malades courent les champs comme des maniaques; mais à meſure que la fievre diminue & que la ſueur ſe manifeſte, la douleur ceſſe périodiquement. D'autres ont le délire dans le paroxyſme, & l'on a vu des ſoldats ſe jeter dans la riviere & la traverſer à la nage pour gagner l'hôpital. Il y en a qui ont des déjections par haut & par bas, & qui rendent des vers. Les ſueurs ſentoient auſſi mauvais que celles des moribonds, & les cadavres étoient couverts de pétéchies. Le pouls étoit très-régulier, même à l'agonie; & ſi la ſueur ſurvenoit le neuvieme jour, la fievre ſe changeoit en tierce; s'il ſurvenoit une diarrhée au bout de trois ſemaines, elle devenoit quotidienne.

Curation. Elle differe peu de celle de la quotidienne continue bilieuſe. 1°. On doit ménager les ſaignées, quoique la fievre tire plus ſur la continue, comme le Synochus, & rarement ſur les intermittentes; car elle eſt plus putride que phlogiſtique; & à moins que le délire ou tel autre ſymptome n'indiquent une

inflammation locale, on doit moins réitérer la saignée que dans la fievre bilieuse, autrement sa malignité augmente. 2°. Les vomitifs & les cathartiques sont de tous les remedes ceux qui conviennent le plus; les premiers font souvent cesser la maladie, mais le tartre stibié a cela de bon, qu'il ne resserre point. 3°. Après les remedes généraux, il faut passer au quinquina, du moment qu'il y a quelque intermission; & pour prévenir les rechutes, le malade en doit prendre tous les jours une drachme en automne, pour obvier aux obstructions des visceres que causent les fréquentes rechutes. 4°. Le malade doit user d'une diete antiseptique, se nourrir modérément, & s'abstenir sur-tout des alimens sujets à se corrompre, tels que sont les herbes, les fruits, les choses flatueuses, la petite biere récente. Le plus sûr est d'user de corroborans, tels que les liqueurs spiritueuses, prises avec modération, tout ce qui fortifie étant excellent pour empêcher la putréfaction.

20. *Amphimerina variolosa*; Fievre secondaire; *Febris putrida variolis confluentibus superveniens*, Sydenham, *pag.*

593. *Secunda febris variolarum confluentium*, Mead, *epistol. de purgantibus; Febris recidiva*, Mortoni, *de variolis*. A. P.

Le onzieme jour de la petite vérole confluente, les pustules du visage se dessechent, se couvrent de croûte; & lorsque le malade se croit hors de danger, le pus venant à se mêler avec le sang, il est attaqué tout à coup d'une fievre putride, qui redouble tous les soirs, & qui est accompagnée d'une dypsnée extrême, d'anxiétés, & quelquefois d'assoupissement, au point que si on n'y remédie promptement, il court risque de mourir dès le jour même; & lors même qu'il échappe, il n'est pas exempt de danger jusqu'au dix-septieme jour, même jusqu'au vingtieme, ce qui est assez rare.

Nous savons par l'expérience que les Arabes & les modernes en ont faite, que rien n'est meilleur dans ce cas, sur-tout pour les adultes, que de tirer au malade dix onces de sang, & plus s'il le faut, & en cas de coma, de lui raser la tête, & d'appliquer dessus un vésicatoire. S'il n'y a point d'assoupissement, mais seulement anxiété &

insomnie, on peut le tranquilliser à l'aide d'un parégorique, & lui prescrire vers le treizieme jour, & même plutôt, comme M. Mead le conseille, si le cas l'exige, un léger cathartique, composé avec de la manne & du séné en infusion, qu'il est quelquefois nécessaire de répéter les jours suivans, en y joignant la saignée. On n'a point à craindre que les pustules rentrent lorsqu'elles sont une fois desséchées. *Voyez* à ce sujet les dix histoires rapportées par M. *Mead.*

21. *Amphimerina biliosa;* Fievre bilieuse des camps. *Pringle, maladie des armées, tom. 1. chap. 3. pag. 37.* le nom de *putride* lui conviendroit mieux. *Febris biliosa* Tissot, *année 1759.* A. P.

Cette fievre regne vers le milieu du mois d'Août, & l'épidémie augmente de jour en jour, pendant tout le temps que les troupes campent.

C'est une fievre rémittente, dont les paroxysmes reviennent tous les soirs, & qui est accompagnée d'une chaleur violente, d'une soif ardente, d'une céphalalgie excessive, & souvent du délire. Ces symptomes durent toute la nuit, & se dissipent le matin après

une sueur générale & légere, une hémorrhagie ou une diarrhée. La maladie se manifeste par des nausées fréquentes, & un vomissement bilieux & putride; l'oppression vient à la fin, & à moins qu'on n'emploie les évacuations, la fievre continue & l'ictere s'y joignent.

A l'approche de l'hiver, & par un froid aigu, la fievre étoit compliquée de toux, de rhumatisme, & de la viscosité du sang. Les fantassins y sont plus sujets que les Officiers & les cavaliers, parce qu'ils n'ont point de manteaux.

Pringle rapporte que de vingt-trois ouvriers qui travailloient à raccommoder les tentes des soldats à Gand, il y en eut dix-sept qui en moururent, ce qui prouve qu'elle est contagieuse.

Le premier paroxysme commence par la lassitude & le frisson; les autres par la chaleur. Le pouls dans le paroxysme est plein & fréquent; il l'est moins dans la rémission. Le sang est rouge, ferme, & le cruor est plongé dans la lymphe. A l'approche de l'hiver le sang devient pleurétique, & la putréfaction diminue.

Cure. Comme les fievres qui regnent dans les camps dans l'été & dans l'au-

tomne, sont causées par un sang disposé à la putréfaction, vu que la gangrene s'empare aussi-tôt des cadavres, & que les moribonds exhalent une odeur cadavéreuse, il faut remédier à la putréfaction des humeurs & à la laxité des solides, & pour cet effet employer les remedes, 1°. qui dégagent les premieres voies, ou les couloirs du sang; 2°. qui corrigent l'acrimonie putride; 3°. qui l'évacuent; 4°. qui fortifient les fibres.

Les vomitifs, les cathartiques, les cordiaux, les acides & le quinquina produisent ces effets; car une grande partie de ces fievres dégénerent en intermittentes.

On saignera le malade dans le paroxysme, & l'on réitérera l'émétique dès qu'il y aura rémission; s'il y a des nausées & que la fievre soit violente, on lui donnera l'ipécacuanha. Si la rémission dure long-temps, & que la fievre se calme, on lui substituera le vin émétique, ou le tartre. On mêle souvent deux grains de tartre stibié avec un scrupule d'ipécacuanha; mais il faut commencer par donner un lavement au malade, au cas qu'il soit constipé,

ainſi qu'on le pratique dans cette fievre.

Les ſels neutres réduiſent la fievre anomale à des rémiſſions régulieres, ou topiques. De ce nombre eſt le ſel d'abſynthe avec le jus de limon, ou bien :

℞. De ſel d'abſynthe une drachme & demie ; faites-le diſſoudre dans dix onces d'eau parfaitement imprégnée d'eſprit de vitriol ; ajoutez-y de l'eau de cinnamome, de ſyrop d'écorce d'orange, de chacune douze drachmes ; le malade en prendra quatre cuillerées toutes les quatre ou ſix heures.

L'eſprit de Minderer produit de très-bons effets dans le cas dont il s'agit : on peut en donner une once partagée en trois doſes à la fin de l'accès, pour exciter la ſueur ſans augmenter la chaleur. Il eſt fait avec le ſel volatil ammoniac ſaoulé de vinaigre ; ou bien on met deux ſcrupules de ſel de corne de cerf ſur trois cuillerées de vinaigre.

Pour calmer l'ardeur de la fievre, on donnera au malade dix grains de nitre quatre fois par jour.

Si la fievre devient intermittente, il faut commencer par purger les premieres voies, & lui donner le quinquina.

La céphalalgie & le délire exigent la saignée. Au cas qu'il ait le pouls foible, on lui appliquera environ sept sangsues aux tempes, & on lui donnera des sels neutres.

On ne doit jamais provoquer la sueur avec la thériaque, ou telle autre drogue semblable, à moins que le pouls ne soit foible, ou que les pétéchies ne se manifestent.

22. *Amphimerina arthritica.* Voyez *Mémoires des étrangers, tom. 3. pag. 457.* A. P.

On la connoît par la suppression des douleurs de goutte auxquelles succede une fievre dont les paroxysmes reviennent chaque jour; ils commencent par un froid violent, suivi de chaleur, & d'un écoulement d'urines troubles, & briquetées sans aucun sédiment.

23. *Amphimerina semiquartana.* A. P.

Cette espece a tous les quatre jours un paroxysme considérable, marqué par un grand froid, lequel n'a pas lieu dans les paroxysmes des jours intermédiaires, de sorte qu'on peut regarder cette espece comme une quotidienne continue, jointe à une fievre quarte; le Docteur *Cusson* l'a observée

dans une vieille femme; le principal paroxyſme ayant été diſſipé par le quinquina, les autres ceſſerent bientôt après.

24. *Amphimerina ſemiquintana.* A. P. Il y a dans cette eſpece un paroxyſme marqué par un friſſon conſidérable qui revient tous les cinq jours, de ſorte qu'on peut regarder cette eſpece comme une quinte intermittente compliquée d'une quotidienne continue. Le Docteur M. M. l'a obſervée dans ſa propre mere, & l'a guérie par un uſage abondant de quinquina. Le paroxyſme qui revenoit tous les cinq jours avec une affection ſoporeuſe qui faiſoit craindre pour la vie de la malade, fut le premier diſſipé.

VII. *TRITÆOPHYA;* Tierce continue, Tierce maligne; *Tritaiophyes pyretos*, Galen. *comment. in lib. 1. epidem. & lib. 2. de different. febrium*, Hippocrat. *lib. 1. epidem. Tritaios ſyneches*, Galen. *lib. 2. de different. febrium. Febris continua tertio quoque die exacerbans, inter-*

mediis verò diebus aliquatenus remittens, Gorræi, *definit. Tertiana perniciosa*, Torti.

Elle differe de la tierce, en ce qu'elle ne cesse point de deux jours l'un; de la quotidienne continue & de l'hémitritée, en ce que le paroxysme ne revient point tous les jours, mais de deux jours l'un, ou si les paroxysmes de la tierce reviennent tous les jours; souvent, si l'on en excepte l'attaque du paroxysme, ils ne commencent point par le frisson.

Brendel observe que les tierces malignes & les quotidiennes continues hémitritées sont très-communes dans notre siecle, mais qu'on leur donne indistinctement le nom de fievres malignes.

Elles different des maladies exanthémateuses, du pourpre, par exemple, non point par l'absence des pétéchies, mais en ce que dans la tierce maligne & dans la quotidienne continue, les pétéchies sont accidentelles, inconstantes, & causées par un régime chaud, ou par tel autre principe extrinseque,

d'où vient que les Allemands les appellent *pétéchizantes*, pour les distinguer de la fievre pétéchiale, ou du pourpre. Il en est de même de la peste, dont le caractere consiste dans l'éruption constante des bubons & des charbons, au lieu que les parotides ne surviennent qu'à la fin des tierces malignes & des quotidiennes continues, & ne sont point fixes.

1. *Tritæophya syncopalis* Burlet, *de variis Hispanorum morbis*, *dissert. ann.* 1714. Riviere, *obs.* 36. *centur.* 14. Tierce maligne syncopale. P. A.

Les fievres intermittentes, dit *Burlet*, sont d'un très-mauvais caractere, lors sur-tout qu'elles dégénerent en syncopales, qui sont rares ailleurs, mais très-ordinaires aux Castillans & aux habitans de Madrid. Quoique cette fievre commence par le frisson, & qu'il survienne des sueurs copieuses dans le déclin, de même que dans la tierce, elle en differe cependant, en ce qu'elle est accompagnée de cardialgie, d'un vomissement excessif, d'un abattement considérable des forces, de la contraction du pouls, du refroidissement des extrémités, & qu'elle emporte le ma-

lade dès le fecond ou troifieme accès, lorfqu'on differe d'y apporter remede. Riviere, *obferv. 6.* parle de cette maladie, & lui donne le nom de fievre tierce maligne. Il mettoit dans les bouillons qu'il donnoit à fes malades du bézoardique minéral ou jovial. Les paroxyfmes reviennent tous les jours, mais ils fe répondent de deux jours l'un, je veux dire que le premier reffemble au troifieme, & le fecond au quatrieme.

2. *Tritæophya caufus* Hippocrat. 3. *epidem. Fievre ardente, chaud mal. Caufus, five febris ardens periodica* Riviere, *de febrib. putrid. cap. 1.* P. A.

Cette fievre eft une efpece de tierce continue, dont les paroxyfmes reviennent tous les trois jours fans friffon, mais qui eft accompagnée d'une foif ardente, de chaleur dans tout le corps, fans diarrhée ni fueur effentielle, & qui dure tout au plus une ou deux femaines.

Elle differe de la tierce maligne bilieufe, laquelle eft accompagnée d'un vomiffement de bile, & enfuite d'une diarrhée bilieufe dans l'augment ou l'état, au lieu que dans les caufus, le bas-ventre eft refferré dans ce temps-

là, & la diarrhée ne ſurvient que dans le déclin, ce qui fait qu'elle eſt critique. D'ailleurs la fievre bilieuſe eſt ſouvent une tierce continue double, qui redouble de deux jours l'un. Le cauſus eſt une tierce continue ſimple quant aux paroxyſmes.

Cette fievre attaque les jeunes gens bilieux, robuſtes, qui font beaucoup d'exercice en été, qui voyagent au ſoleil, qui travaillent avec excès, & qui uſent d'un régime chaud. Le cauſus ſe termine pour l'ordinaire au bout de deux ſemaines par la vie ou la mort du malade. La langue eſt ſeche, & quelquefois noire, les urines enflammées, rouges, & les paroxyſmes compliqués de douleurs de tête, d'anxiété, & ſouvent de ſymptomes encore plus graves.

Cure. On nourrira le malade de crême de riz, d'orge, de bouillons de poulet ou de veau qu'il prendra toutes les quatre heures. On lui donnera pour boiſſon de la tiſane froide faite avec des émulſions, de l'eau de poulet, de la limonade, de l'eau nitreuſe, ou dans laquelle on aura mis de l'eſprit de ſoufre ou de vitriol, ou une infuſion d'oſeille.

On réitere la saignée suivant l'âge & le tempérament du malade, l'intensité de la maladie, & la force du pouls.

On lui donnera tous les jours un lavement émollient, composé avec une émulsion ou une décoction rafraîchissante; on lui fomentera le bas-ventre avec une décoction rafraîchissante faite avec les feuilles de mauve, de laitue; on lui donnera tous les soirs des juleps ou des émulsions anodines. Après que la fievre sera calmée, on le purgera avec une décoction de tamarins & de casse, avec la manne; & si les nausées & les cardialgies l'exigent, qu'il n'y ait point de douleur aiguë, mais seulement un poids dans l'épigastre, on lui donnera un léger vomitif, par exemple, un grain ou deux de tartre stibié, que l'on mettra dans le premier verre.

Pour évacuer la bile, on emploiera des cathartiques doux jusqu'à ce que la fievre ait cessé.

3. *Tritæophya Uratislaviensis;* Tierce continue d'Uratislaw, Doct. de Hahn. *Journal de Médecine, Décembre* 1757. A. P.

Cette maladie épidémique a com-

mencé dans le mois de Février, à la suite d'une famine qui a obligé les pauvres gens à se nourrir de charognes. La guerre ne faisoit que de cesser, l'air étoit infecté de la puanteur des cadavres qui étoient restés sans sépulture, la moisson avoit manqué, le peuple étoit plongé dans la plus noire tristesse, & il y avoit long-temps que les vents n'avoient point purifié l'atmosphere.

Cette maladie consiste dans une fievre lipyrie aiguë, accompagnée d'un abattement total des forces, de douleurs de tête & d'entrailles, d'une diarrhée séreuse bilieuse, d'insomnie, d'un délire qui va dans quelques-uns jusqu'à la rage & le désespoir. Le second jour, une soif importune, un vomissement & une diarrhée bilieuse, des crachats sanguinolens, des syncopes, un feu dévorant dans les entrailles, la langue aussi seche, que si on y avoit appliqué un fer chaud, perte de la parole, anxiétés, stupeur universelle, & enfin des convulsions suivies de la mort. Dans quelques-uns la fievre se manifeste par un froid excessif dans les extrémités, par une ardeur insupportable

table dans les visceres, de sueurs symptomatiques, une diarrhée violente, laquelle est suivie d'une éruption miliaire prurigineuse. Le quatrieme jour, des sueurs & des déjections copieuses, le spasme des mâchoires, les nausées, l'incontinence d'urine, un léger délire, un écoulement de sanie par les narines, des crachats gluans, une mort épileptique.

Voici ce que le Professeur Hahn a éprouvé lui-même.

Premier jour. Accès de fievre violent sans frisson, douleur vive dans l'occiput, laquelle devint en peu de temps inflammatoire, & s'empara de toute la tête, les pieds très-froids, les extrémités roides à cause du spasme; la douleur augmenta si fort, que le contact de l'air étoit insupportable; abattement d'esprit, & débilité incroyable, les nuits inquietes avec des sueurs continuelles, les yeux douloureux, appesantis, sentiment d'un rhumatisme universel dans tout le corps.

Troisieme jour. Les douleurs s'appaiserent; la nuit très-mauvaise.

Quatrieme jour. Le mal empira; les pieds glacés, les mains rouges & agi-

tées de convulsions, image effrayante de la mort, le vomissement proportionnel. On lui appliqua ce jour-là des éponges trempées dans l'eau froide sur tout le corps, on lui en fit même boire.

Le huitieme jour. Le pouls convulsif, des douleurs qui lui faisoient jeter les hauts cris.

Le neuvieme jour. Le délire, des grumeaux de sang rendus par la bouche.

Le onzieme jour. Sueur, pouls calme; on lui donna une décoction de quinquina, la voix entrecoupée, difficulté de parler, grincement des dents.

Le douzieme jour. Convulsions dans la mâchoire, ris sardonien, surdité; après quoi les paroxysmes furent moins fréquens & ne revinrent que la nuit.

Le quatorzieme jour. Un froid de glace dans tout le corps, des sueurs froides; on fait des lotions fréquentes, & tout commence à se calmer.

Le dix-huitieme jour. Délire vif, & syncope en se levant; faim, ensuite des sueurs copieuses & un sommeil profond; aversion pour le bruit, tout parut nouveau & extraordinaire.

Le trente-sixieme jour. Cholera morbus.

Le quarante-huitieme jour. Desqua-

mation de la peau; chute des ongles.

On employa avec ſuccès les lotions d'eau froide, tiede, les lavemens d'eau, les potions aqueuſes, les cathartiques. Les exanthemes furent critiques, & ſemblables à ceux de la rougeole, de l'épilepſie, de la porcelaine; la deſquamation de la peau ſe fit vers le déclin.

Cette maladie emporta trois mille hommes à Uratiſlaw. Moins on connoît une maladie, plus elle eſt à craindre.

4. *Tritæophya Elodes*, appellée par quelques-uns *Typhodes; Diaphoretica* Torti, 187. *Tierce continue helode.* A. P.

C'eſt une eſpece de tierce continue, dont le principal ſymptome eſt une ſueur colliquative abondante, & dont les paroxyſmes reviennent tous les trois jours.

J'ai obſervé deux fois cette eſpece, 1°. dans un Précepteur de l'Hôpital-Général, lequel avoit quarante ans, & étoit d'un tempérament très-mélancolique. Il avoit une tierce continue ſimple, accompagnée de deux jours l'un de ſueurs ſi abondantes, que l'on étoit obligé de le changer neuf fois par nuit. Lors même qu'il ſe levoit, il n'étoit pas exempt de fievre, il étoit foi-

ble & toujours moite. On commença par les remedes généraux, tels que la saignée & la purgation, & on le guérit avec le quinquina, dans une décoction de fleurs de camomille, où l'on avoit mis quelques grains de cascarille; on lui en donnoit toutes les quatre heures. Les paroxysmes revenoient pour peu qu'il se refroidît.

Le second malade que j'ai traité de cette fievre, étoit une nommée Rallet, qui avoit toujours été vêtue en homme, & que l'on reconnut être une femme lorsqu'elle fut morte. Elle étoit accompagnée d'une grande foiblesse, d'anxiétés & de boulimie. Le paroxysme revenoit tous les jours pour peu qu'elle se refroidît, & elle suoit pendant huit heures. Elle guérit par le même moyen, sans qu'on lui eût interdit l'usage du vin.

Riviere, *obs. 28*, parle d'une fievre hélode, dans laquelle les sueurs durerent neuf jours sans discontinuer, & qui n'ayant cédé à aucun remede, emporta enfin le malade. On eut beau découvrir le malade, lui donner de l'air, lui appliquer des cataplasmes, la sueur continua toujours. On ignore si elle

étoit accompagnée de paroxysmes. L'Evêque d'Agde fut attaqué d'une tierce continue double. *Riviere* rapporte que même hors des paroxysmes, il suoit si abondamment, qu'il ne pouvoit dormir demi-heure, qu'on ne fût obligé de le changer. Son urine étoit rouge & crue. Il guérit au bout de vingt-quatre jours à l'aide de la saignée, de cathartiques & de fébrifuges; mais il eut une légere rechute.

5. *Tritæophya assodes. Voyez* Lancisi, *de noxiis paludum effluviis, lib. 2. cap. 3.* Balloni, *consil. 8. lib. 1.* Tierce continue assode. A. P.

» Les fievres continues, vulgaire-
» ment appellées malignes pestilen-
» tielles, laissent rarement une rémis-
» sion tous les jours; plusieurs dont la
» rémission arrivoit de deux jours l'un,
» n'étoient pas moins dangereuses.
» Elles commencoient par un frisson,
» auquel succédoient une chaleur ex-
» cessive, l'inquiétude, l'agitation des
» membres, des lipothymies effrayan-
» tes, une soif excessive, la sécheresse
» de la langue, le délire, & enfin des
» insomnies continuelles, lesquelles
» étoient cependant moins dangereu-

» ses que les vertiges, & les affections
» soporeuses, qui dégéneroient en peu
» de temps en apoplexies & en con-
» vulsions.

Cette espece étoit causée par des saburres, & par l'usage des eaux dans lesquelles on avoit fait rouir du chanvre; aussi ne céda-t-elle point à la saignée, si ce n'est dans les femmes enceintes. On employa avec succès au commencement l'émétique & les cathartiques légers, & dans l'état, les acides nitreux, mais donnés en petite quantité & avec discrétion. Les diaphorétiques ne firent qu'accélérer la métastase dans la tête.

6. *Tritæophya carotica*, Bonet, *Sepulchret. p.* 210. Fievre maligne avec assoupissement. *Tertiana lethargica*, Torti, 207. *Tritæoph. comatosa sive parapoplexia*, Carol. Pisonis, *pag. 78. Tertiana soporosa*, Werlhof. *obs. de febr. pag. 17. Febris Epidemica urbevetana*, Lancis. *de nox. palud. lib. 2. cap.* 3. A. P.

C'est une espece de fievre qui redouble tous les jours, ou de deux jours l'un, vers le soir, & dont le principal symptome est un profond assoupissement, lequel est précédé d'un mal de

tête violent, qui est suivi du délire, & quelquefois de convulsions. Le malade a la langue noire, mais du moment que le délire le prend, il n'est plus altéré. Ceux qui en meurent ont des soubresauts de tendons, arrachent le duvet de leurs couvertures, & ont plusieurs autres symptomes fâcheux.

Toutes les fievres soporeuses sont du genre des tierces. Celles que Galien a observées, & qui revenoient tous les jours, étoient peut-être des tierces continues doubles. L'assoupissement commence le quatrieme, le cinquieme jour, ou au troisieme paroxysme ; les uns ont le pouls fréquent, les autres rare & extrêmement tardif, les autres dur & intermittent. Les malades s'endorment la bouche béante, & ne râlent point au commencement; ils restent immobiles, & après qu'ils sont revenus de leur assoupissement, ils paroissent stupides, ils extravaguent, ils s'agitent, ils ont la moitié du corps paralysé, & pissent sans cesse. Au second paroxysme, l'assoupissement est plus profond, & souvent mortel. *Voyez* au sujet de cette fievre soporeuse, Morton. *Pyretologia*, *histor.* 25, 26,

Ramazzini, *de tertianis malignis Mutinensibus cum aphoniâ & sopore, pag. 228.* Sylvius, *de febre epidemica Lugdunensi.* Vous trouverez l'histoire, les signes & la cure de cette fievre dans *Werlhof* & *Torti*, qui en ont fait un traité particulier. On la guérit principalement avec le quinquina. Riviere, *obs. 26. centur. 2.* a observé cette maladie, & soupçonnant qu'elle étoit hystérique, il l'a guérie avec le laudanum, ou pour mieux dire, a prévenu son accès. Le laudanum est excellent pour prévenir les accès des fievres intermittentes; mais il est dangereux dans le cas dont nous parlons. *Voyez* Carus fébrile.

7. *Tritæophya lactea; febris lactea*, Ettmuller. *Colleg. cas. 25. pag. 612.* Tierce continue de lait. A. P.

Une femme fut attaquée un samedi à minuit, c'étoit le neuvieme jour après son accouchement; d'une chaleur & d'une soif ardente, de douleurs de tête & d'anxiétés. Ses mamelles s'enflerent considérablement, s'endurcirent & devinrent douloureuses. Au lever de l'aurore, ces symptomes cesserent ensuite d'une légere sueur, mais l'enflure des mamelles continua, &

elle se trouva si foible, qu'elle ne put se servir de ses membres.

Le Dimanche à midi, de même que le mardi & le jeudi à la même heure, le frisson, la chaleur & les autres symptomes revinrent avec la même violence. Ses mamelles qui avoient rendu du lait dans l'intervalle, se gonflerent de nouveau, & toutes les fois que le paroxysme revenoit, il duroit douze heures.

Comme ses forces étoient extrêmement abattues dans les intervalles, il y a lieu de croire que cette fievre n'étoit point intermittente, mais rémittente, & par conséquent une tierce continue. *Voyez* la cure détaillée fort au long dans l'endroit cité.

8. *Tritæophya leipyria*, Galeni, Gorræi, *definit.* &c. *Fievre lipyrienne. Lypyrias*, Aëtii, *lib. 5. cap. 88. Febris leipyria*, Foresti, *obs. 36. lib. 2.* A. P.

C'est une variété de la tierce continue ardente, dans laquelle les extrémités sont transies de froid, pendant que la chaleur regne au dedans du corps. Cette chaleur, au rapport du malade, est extrême, & on juge qu'elle est telle à la soif dont il est tourmenté,

à la sécheresse de sa langue, & aux inquiétudes dont il est agité. Non-seulement les extrémités sont froides, la peau est pâle, froide, cadavéreuse, à l'exception des aisselles & des entrailles où l'on sent de la chaleur. Ajoutez à cela des douleurs de côté & de bas-ventre, &c. comme dans le cas de *Forestus*.

Toutes les excrétions sont suspendues, le pouls est foible & presque nul, & le malade meurt quelquefois au bout de trois jours.

La lipyrie d'Avicenne, *lib. 2. cap. 51*, appellée *taburos* par les Arabes, paroît être une émitritée fausse, différente de la fievre lipyrienne des Grecs.

Valcaringhi prétend que la lipyrie est une fievre intermittente, que l'on guérit avec le quinquina donné dans du vin blanc; il n'a qu'à lire les histoires que *Forestus* & *Aëtius* en ont données, & il changera de sentiment. Tous les Grecs tiennent qu'elle a beaucoup d'affinité avec la tierce continue ardente.

On met la fievre lipyrienne au rang des fievres malignes, à cause de l'inflammation violente d'estomac dont

elle eſt accompagnée. Ceux qui en ſont attaqués ont la langue ſeche, une ſoif ardente, le pouls fréquent, petit & inégal, & preſque imperceptible. Ils ſont triſtes, de mauvaiſe humeur, inſolents pour peu qu'on les contrarie; toujours inquiets, ils ne peuvent reſter en place, ils ne dorment point, ils ont peine à parler, ils remuent de temps à autre la levre inférieure, & les mains leur tremblent. On l'attribue à une bile âcre, retenue dans le foie, & à un éryſipele du ventricule. *Hippocrate* & *Hollier* prétendent qu'elle ne ſe guérit que par une diarrhée bilieuſe; mais les viſceres ſont ſi enflammés, qu'il eſt impoſſible de la procurer, quelques cathartiques qu'on emploie. *Baglivi* eſt d'avis qu'au lieu de purgatif, on commence la cure par donner tous les jours au malade des lavemens émolliens, qu'on lui applique deux fois par jour ſur le ventre des fomentations émollientes, qu'on lui donne tous les matins du petit lait dans lequel on a mis infuſer du tamarin, ou dans lequel on fait cuire deux onces de laiteron; & pendant le jour de la gelée de corne de cerf avec de l'eau

de violette & de chardon, & qu'après le ſeptieme jour, on le purge avec un carthartique doux.

J'ai ſouvent vu les hémitritées inflammatoires de *Spigel*, des hémitritées céphalalgiques, de même que des tierces continues dyſentériques, pleurétiques, vermineuſes, &c.; mais il y a tant d'obſcurité & de confuſion dans les Auteurs qui en ont écrit, que je n'oſe point les mettre au rang des eſpeces connues, ni heurter le ſentiment des Médecins vulgaires qui ont coutume de les confondre. Je m'eſtimerois heureux, ſi je pouvois avoir une hiſtoire fidelle des maladies que je traite journellement. Tous les Médecins penſent, je m'aſſure, de même que moi là-deſſus; mais ils prétendent que toutes les maladies individuelles ne ſe reſſemblent point, & que l'hiſtoire de l'une ne ſauroit nous conduire à la connoiſſance d'une autre. Je conviens à la vérité qu'il n'y a point autant d'eſpeces que de ſymptomes, vu que ceux-ci varient ou par la faute du Médecin, ou par celle du malade; mais je ne doute point qu'il n'y ait dans chaque genre pluſieurs maladies individuelles qui ſe reſſem-

blent par l'ordre, le type, l'issue & les symptomes constants dont elles sont accompagnées, & il seroit à souhaiter que quelqu'un prît la peine de décrire leurs especes.

9. *Tritæophya deceptiva, subcontinua malignans*, Torti, *pag.* 200. *ad* 259. Sydenham, *De morb. epidemic. pag.* 24. & *epist.* 1. *pag.* 191. A. P.

C'est une tierce intermittente double ou simple, qui regne avant l'automne ou dans l'été, qui ressemble souvent à une fievre rémittente, ce qui fait qu'on y est trompé. Ces sortes de fievres, dit *Sydenham*, ne prennent point d'abord le type qui leur est propre, & ressemblent si fort aux continues, qu'à moins qu'on n'y apporte beaucoup d'attention, on a de la peine à les distinguer les unes des autres. La force & la violence de la constitution étant réprimées, elles prennent un type régulier, & dès que l'automne vient, elles levent le masque, & se déclarent intermittentes, tierces ou quartes, telles qu'elles l'avoient paru au commencement. Il faut donc y apporter beaucoup d'attention, de peur de prendre des fievres intermittentes pour

des fievres continues vraies & légitimes, ce qui feroit extrêmement préjudiciable au malade.

Cette espece demande le quinquina, pourvu qu'elle ne soit point occasionnée par la chaleur continuelle du lit, ni par l'usage des cordiaux, car dans ce cas il est inutile. Le quinquina donné dans du vin ne sauroit nuire. On ne peut mieux faire que de lire les observations de *Torti* sur cette fievre, *p.* 243. On connoît cette espece 1°. en ce que dans le froid même du paroxysme, le malade sent une chaleur intérieure dont le Médecin lui-même s'apperçoit; 2°. en ce que le paroxysme du second jour est plus doux que celui du premier; 3°. en ce que subitement, ou par degrés, l'intermission devient douteuse, dans l'intervalle des paroxysmes, & alors le malade sent une chaleur mordicante, il a la langue seche, il est altéré; 4°. l'urine est peu abondante, rouge ou de couleur de safran; 5°. l'angine est compliquée d'aphtes; 6°. tous les symptomes les plus graves se manifestent, à l'exception d'un léger délire.

11. *Tritæophya typhodes* Manget; *fievre nerveuse rémittente; fever of spirits*,

Quincy *essay 2. of fevers, p. 370.* A. P.

Cette espece differe de la fievre nerveuse ordinaire par les redoublemens ; des autres tierces continues, en ce qu'elle est chronique, le pouls rarement fréquent, quelquefois même tardif; le malade, dès la premiere attaque, pâle, foible, assoupi, le pouls petit, court, la chaleur moindre que la naturelle, & peu ou point de soif. Ces symptomes au commencement diminuent, même cessent pendant quelques heures, le malade reprend de la vigueur & paroît revivre, mais ils reviennent de nouveau avec un frisson ou un spasme cutané, qui ressemble presque à une fievre intermittente, & après plusieurs reprises semblables, le malade se met au lit, devient hébété, ne fait aucune attention au danger qui le menace, il perd la connoissance, il tatonne & palpe avec les mains tout ce qui se présente, il balbutie, ou garde le silence, il paroît à demi mort, si l'on en excepte quelques spasmes intercurrents d'estomac, & quelques accès de toux ; & au cas qu'il résiste à ces maux, il ressemble moins à un convalescent, qu'à un cadavre exhumé.

Il survient vers la fin une éruption de boutons rouges ou livides (ces derniers sont le plus dangereux.) la diarrhée s'y joint, les déjections sont noires, fétides & pareilles à l'urine. Les sens s'obscurcissent, la vue se perd, l'ouie s'émousse, & ce dernier symptome est salutaire & annonce un flux critique par les oreilles. Il y a des malades qui, sans aucune crise, se rétablissent peu à peu au bout de deux ou trois mois, mais leur esprit & leurs sens sont long-temps à recouvrer leur force.

Cette maladie est causée par des évacuations excessives, par le défaut de nourriture, par un travail excessif, le trop grand usage des femmes, par le chagrin, la vieillesse, une constitution épidémique, humide, inactive ou sans ressort.

Elle demande le même traitement que la fievre nerveuse d'*Huxham*; je veux dire, qu'on doit travailler à rétablir les forces, & s'abstenir par conséquent de la saignée & des catartiques. On donnera au malade du vin, des cordiaux volatils, de l'ambre-gris, & pour rétablir la vigueur du pouls, dissiper la stupeur, & l'humidité super-

flue, on lui appliquera des véficatoires. On doit lui donner la nourriture dont on juge qu'il peut avoir befoin ; les bouillons ne fuffifant point pour fuftenter les malades, lors fur-tout qu'ils font dans un âge avancé.

12. *Tritæophya Americana*, Defperieres *Journ. de Med. oct. 1762. Fievre de Saint Domingue.* A.

C'eft une fievre ardente, qui attaque les Européens nouvellement débarqués en Amérique, & qui en emporte fouvent la moitié. Cette efpece a deux variétés, l'une *très-aiguë* & l'autre *aiguë*.

(A) La *première* fe termine avant le feptieme jour; elle attaque les Européens peu de jour après leur arrivée dans l'Amérique; ils éprouvent d'abord du dégoût, & une difficulté de refpirer accompagnée de foupirs ; ils fe plaignent enfuite d'un fentiment de foibleffe, de laffitude, & de douleurs de tête & de reins; la fievre furvient alors, accompagnée de foif, de fueur, & d'ardeur. La maladie va en augmentant, le malade vomit des matieres bilieufes, porracées, fa langue eft rude, brune ; fes extrémités font fouvent très-froides,

l'insomnie, le délire, la fureur même agitent le malade, qui meurt souvent le troisieme jour. On regarde comme un bon signe dans cette maladie, si le cinquieme jour, & non pas plutôt, il survient des sueurs copieuses, ou une hémorragie abondante du nez. La diarrhée bilieuse est la crise la plus salutaire de cette maladie.

Pour prévenir cette maladie, les Européens doivent, avant de s'embarquer, se faire saigner & purger, se gargariser la bouche avec de l'oxycrat pendant le temps du voyage, manger peu, faire usage de substances acides, telles que la crême de tartre, les limons, le vinaigre; prendre un exercice modéré à l'air libre : arrivés en Amérique, ils doivent éviter les plaisirs de Vénus, les liqueurs spiritueuses, l'insolation, & prendre des bains froids. La cure de cette fievre exige une ou deux saignées, quoique le malade sue ou vomisse; mais s'il avoit une diarrhée bilieuse, on s'abstiendroit de la saignée; l'on doit aussi éviter dans cette maladie les émétiques, les purgatifs, les narcotiques & les sudorifiques, & ne faire prendre au malade

que des crêmes, de l'eau de poulet nitrée, de la limonade, des lavemens émolliens; on lui prescrira des fomentations, & on ne le purgera que vers la fin de la maladie, avec un purgatif doux.

(B). La fievre d'Amérique *aiguë* se termine pour l'ordinaire le neuvieme jour, il est rare qu'elle s'étende au-delà du quinzieme; la mort arrive le plus souvent entre le quatrieme & le septieme; la maladie commence par une douleur de tête & des reins & quelquefois par un frissonnement; à ces symptomes se joignent une grande lassitude, la difficulté de respirer, la soif, la pyrexie ardente qui redouble tous les trois jours, le météorisme, la colique d'estomac, la nausée, le vomissement bilieux; la maladie parvient à son état dans l'espace de 24 heures; les yeux sont rouges, larmoyans; les urines claires, le malade a un délire obscur, il est dans une anxiété continuelle; sa langue est seche, rouge, rarement noire, ce qui est d'un plus mauvais augure; le pouls qui étoit fort & plein, s'affoiblit le quatrieme jour, il se tend, & devient spasmodique;

s'il furvient alors au malade un affoupiffement carotique, il meurt le cinquieme ou le fixieme jour ; mais fi cet affoupiffement n'a pas lieu, & que le pouls conferve fa vigueur, il échappe à la faveur d'une crife qui fe fait le quatrieme jour par la voie des fueurs, par une hemorrhagie abondante du nez, ou plus furement par une diarrhée bilieufe, laquelle n'eft jamais falutaire avant le cinquieme jour.

La *Cure* exige une faignée du bras, une boiffon délayante & aigrelette, & des purgations prifes à propos ; on réitérera la faignée cinq à fix fois les deux premiers jours, fans avoir égard ni à la fueur ni au vomiffement, on s'abftiendra des émétiques & des fudorifiques ; & le malade prendra pour nourriture de l'eau de poulet émulfionnée, en ajoutant 4 fois par jour à fa boiffon 4 grains de nitre, & deux grains de camphre ; on attendra enfuite la crife, & lorfque la fievre fera vers fa fin, on purgera légérement le malade avec du fel d'epfom dans une décoction de quinquina ; s'il furvient un affoupiffement carotique, lequel s'annonce par un pouls convulfif, on appliquera

aux jambes deux véficatoires fort amples, & fi cette application n'a pas été faite affez promptement, on aura recours aux cordiaux.

VIII. *Quarte continue; Tetartophya.*

C'eft un genre de fievre rémittente dont les paroxyfmes fe reffemblent & fe répondent mutuellement tous les quatre jours, & imitent le type de la quarte.

C'eft un genre de fievre très-rare; elle eft produite par la complication des caufes de la fievre continue & de la fievre quarte, d'où vient qu'elle eft pour l'ordinaire mortelle.

1. Quarte continue fimple, *Tetartophya fimplex.* Francifc. Joel. *oper. Med. tom.* 3. C. P.

Cette fievre ne donne aucun figne que les vifceres foient affectés. La chaleur eft fourde mais âcre, le pouls petit & tardif au commencement du paroxyfme; il devient enfuite plus plein & plus fréquent que dans la quarte. L'expuition eft fréquente, le tempérament mélancolique. Elle dure jufqu'à fix femaines, excepté dans l'été. Les

paroxyſmes ſont typiques, ſans froid & ſans ſueur. On la guérit, indépendamment des remedes généraux, avec des apéritifs, des incisifs & des antiſcorbutiques.

2. Quarte continue ſplénalgique; *Tetartophya ſplenalgica.* C. P. *Voyez* la vie de *Fernel* par *Plantius. Raim. Fortis* l'appelle fievre de Fernel, *Febris Ferneliana*, parce que ce Médecin en mourut. Elle differe de la précédente par l'obſtruction de la rate dont elle eſt compliquée.

3. Quarte continue hépatique; *Tetartophya hepatalgica*; *Carol. Piſonis.* Elle eſt cauſée par un ſquirre ou un abcès dans le foie.

4. Quarte continue carotique; *Tetartophya carotica*, Werlhof. *Obſ. de febrib. pag.* 17. A. P.

Foreſtus, *l.* 3. *obſ.* 39. Bianchi, *hiſt. hepat. pag.* 751. ont obſervé une quarte continue comateuſe; & moi-même en 1727, j'en ai obſervé une épileptique dans un vieux ſoldat qui étoit à l'hôpital d'Alais. Schelhammer, *de naturâ*, *pag.* 275. Stahl, *in probl. de febrium theoriâ*, prétend que l'aſſoupiſſement n'a rien de dangereux dans les paroxyſmes de la quarte, & qu'on ne doit

point le dissiper. *Voyez* Carus fébrile.

5. Quarte continue hémitritée; *Tetartophya semitertiana; Hæmitritæus major* Schenckius, *observ. 18. lib. 5. schol. p. 140.* A. P.

C'est une espece de quarte continue entremêlée de tierce, dont les symptomes sont très-violens. Elle est rare, & presque toujours mortelle. *Schenckius* & son maître *Benoît.*

6. Quarte continue maligne; *Tetartophya maligna. Quartan amaligna,* Marcelli Donati, *lib. 3. cap. 14.* Horstii, *lib. 1. observ. 12.* Marcelli Donati, *lib. 7. cap. 6.* A. P.

Charles Pison, *de morbis à colluvie serosâ*, *observ. 166.* en a observé une *comateuse*. Elle étoit compliquée de la douleur du foie, & elle mit le malade au tombeau au bout de quatre mois. Le pouls, au commencement du paroxysme étoit petit & très-rare, & presque insensible pendant plusieurs heures; le malade étoit dans un profond assoupissement, excepté dans le délire; le paroxysme duroit quinze heures. *Voyez* aussi ses *observations*, *169*, *170*, *171.* & Torti, *de febre lethargicâ*, depuis la page 207, jusqu'à 219.

ORDRE TROISIEME.

FIEVRES INTERMITTENTES.

En François, *Accès de fievre*; en Anglois, *The agues*; en Grec, *Pyreta Dialeira.*

LES Grecs appellent *pyrexia*, & les Latins *febricitatio*, le temps de cette maladie où la fievre est dans sa vigueur, je veux dire, dans lequel le pouls est plus fréquent, ou l'abattement des forces considérable; les seconds appellent *accessio*, accès, ce que les premiers nomment *paroxysme*; mais la pyrexie marque proprement une chaleur fébrile.

Les Grecs appellent *apyrexia*, les Latins *quies*, *infebricitatio*, *intervallum lucidum*, le temps dans lequel la fievre cesse tout-à-fait, & celui qu'il y a d'un accès à l'autre s'appelle *intermission*; elle differe de la *rémission* par l'absence entiere & totale de la fievre, au lieu que dans la rémission, elle ne fait simplement que diminuer.

On

On nomme *type* l'ordre que gardent les accès ou les paroxyſmes. Par exemple, le type de la quotidienne, de la tierce, de la quarte, eſt que leurs accès ou leurs paroxyſmes reviennent tous les jours, tous les trois jours, &c. Le type de la fievre quarte eſt très-régulier ou facile à déterminer, il l'eſt moins dans les tierces, & encore moins dans les rémittentes, qui ſont beaucoup moins *typiques*.

C'eſt le type qui détermine les caracteres génériques des intermittentes & des rémittentes, de maniere cependant que l'on rapporte l'eſpece donnée au genre du type duquel elle approche le plus.

On appelle fievres intermittentes celles qui reviennent & qui ceſſent plusieurs fois en moins de quinze jours, & qui ceſſent entiérement dans les intervalles.

On confond ſouvent les rémittentes avec les intermittentes lorſqu'elles ſont malignes, parce que dans les intervalles des paroxyſmes, le pouls non-ſeulement eſt ſemblable à celui des perſonnes ſaines, mais quelquefois même moins fréquent, comme dans les hé-

mitritées, les tierces continues, les fievres épiales, &c. on ne doit point juger de la fievre par la seule fréquence du pouls, vu que dans la fievre continue maligne, qui est une maladie très-dangereuse, le pouls est le même que dans l'état de santé, & même moins fréquent, quelque forte que soit la fievre.

L'accès comprend très-souvent deux temps, savoir celui du *froid* ou du frissonnement, & celui de l'*effervescence*, ou de la chaleur, & se termine pour l'ordinaire par la *sueur*. L'*intermission* est le temps qui s'écoule entre la sueur du dernier accès & le frissonnement de celui qui le suit.

Je n'admets aucune intermittente maligne, parce que celles qui paroissent intermittentes, & qui sont malignes, n'ont aucun intervalle lucide dans lequel la force du pouls, respectivement à la force des membres, soit la même que dans l'état de santé, ou parce que le pouls étant le même quant à la fréquence que celui d'un sujet sain, la foiblesse des membres est plus grande que dans les intervalles des vraies intermittentes. C'est ce qui fait que je

renvoie les fievres malignes qui ont l'apparence des intermittentes aux fievres putrides malignes, aux tierces, aux quartes continues.

La *malignité* des maladies consiste dans la faculté nuisible des principes physiques, & non point dans celle des mécaniques. On la considere encore comme une matiere maligne, destructive, venimeuse, qui, en telle petite quantité qu'elle soit, est capable, par ses forces physiques, & souvent cachées, de causer les changemens les plus nuisibles dans l'économie animale.

Mrs. *Chirac* & *Sylva* ne reconnoissent aucune malignité dans les fievres, & attribuent les phénomenes que l'on prétend communément être produits par des miasmes venimeux, à l'obstruction des vaisseaux de la substance corticale du cerveau, laquelle empêche la secrétion du fluide nerveux. Quoique cette théorie soit fondée sur les principes de la Mécanique, & qu'elle ait lieu dans les maladies inflammatoires du cerveau, de même que dans les maladies soporeuses, il n'est pas moins certain que les effluves, les miasmes qui s'exhalent des corps putréfiés, ve-

nimeux, méphitiques, qui paſſent dans le corps humain, ou qui s'y engendrent, peuvent occaſionner quantité de changemens mortels qu'on ne ſauroit expliquer, par des principes mécaniques, ainſi qu'on en a des exemples dans les maladies épidémiques, dans celles des camps, & dans la peſte, ſur-tout dans les fievres continues & les tierces malignes.

Peut-être ces miaſmes détruiſent-ils la force électrique du fluide nerveux, car l'on ſait que les vapeurs méphitiques, la fumée du charbon produiſent cet effet, & de là vient cet abattement ſubit des forces. Peut-être encore irritent-ils par leur qualité arſénicale les fibres nerveuſes, & produiſent-ils des éréthiſmes funeſtes. Peut-on expliquer par des principes mécaniques la force deſtructive de l'aconit, des cantharides, des œufs du brochet, la vertu narcotique de l'opium?

Il y a deux principes dans les fievres dont dépend la violence de la maladie, ſavoir, la force de la nature, laquelle excite une effervеſcence fébrile d'autant plus violente, que cette force eſt plus grande; on la connoît à la force

& à la fréquence du pouls ; & la force de la malignité de la matiere morbifique, dont on juge par la foiblesse des membres & du pouls, par l'anomalie, la confusion, la rapidité & l'inconstance des efforts, savoir, par les cardialgies, les syncopes, les délires, les convulsions, l'assoupissement, &c.

Il ne s'ensuit pas de ce que j'admets une malignité dans les maladies, qu'on doive toujours combattre la matiere nuisible avec des cordiaux, des alexitaires, des bézoardiques, sans user de beaucoup de précaution ; car cette conséquence, comme l'observe *Sydenham*, a plus nui au genre humain, que l'invention de la poudre à canon. Il s'ensuit seulement qu'on doit la corriger ou l'évacuer, selon que les circonstances exigent l'un ou l'autre, & que l'expérience nous le conseille.

De ce que plusieurs maladies sont causées par une matiere morbifique nuisible, il ne s'ensuit pas qu'elles soient toutes malignes ; on ne doit appeller telles que celles dans lesquelles les symptomes d'une matiere venimeuse & prédominante, ou d'une nature dérangée, tiennent le dessus, comme

dans la fievre continue maligne, & dans la plupart des rémittentes. Les intermittentes, dit *Hippocrate*, n'ont rien de dangereux, c'eſt-à-dire, qu'elles ne ſont point auſſi dangereuſes que les rémittentes & la plupart des continues; car comme la nature ceſſe d'agir dans les intervalles, qu'elle n'eſt point opprimée, mais entiérement libre, comme cela paroît par le rétabliſſement des fonctions de l'ame & du corps, il s'enſuit que le danger eſt moindre, ou qu'il y a moins à craindre de la qualité de cette matiere, que des efforts continuels de la nature.

La nature dans la conduite de toutes les actions vitales, & qui ne dépendent point de la volonté, fait ſuccéder alternativement le repos au travail, & n'agit que par intervalles périodiques; cela paroît par le cœur, qui bat une fois par ſeconde, par le mouvement de la reſpiration, qui ſe réitere vingt fois par minute, par l'expulſion des excrémens, par le ſommeil, qui ne vient qu'une fois toutes les nuits, par la mixtion, qui ſe fait deux ou trois fois, par l'éjection de la ſemence, par l'écoulement des menſtrues, &c. leſquels montrent ma-

nifestement les efforts périodiques de la nature. Il n'est donc pas étonnant que dans le cas où il y a une matiere morbifique cachée dans les vaisseaux sanguins, elle répare ses forces par intervalles.

Tous les Théoriciens s'attachent à expliquer d'une maniere mécanique, les divers accès périodiques des maladies; mais qu'ils commencent par rechercher d'où vient que les Artisans sont maîtres de leur temps, agissent par intervalles; d'où vient que les Tailleurs de pierre, les Forgerons, les Laboureurs, les Rameurs, lorsqu'ils ne courent aucun danger, se servent de leurs mains, de leurs pieds, de leur tronc alternativement, & dans des périodes plus longs ou plus courts, & se reposent par intervalles pour dormir, prendre leurs repas, &c. Après avoir expliqué ces actions périodiques, ils expliqueront avec la même facilité les actions naturelles; car nous agissons de même, soit que nous le sachions ou que nous l'ignorions, parce que la puissance motrice n'est pas la même que la faculté intelligente.

Il y a deux sortes de cure des mala-

dies intermittentes ; ſavoir, la *palliative*, qui arrête & ſuſpend les efforts de la nature, & la *radicale*, qui détruit ou corrige la matiere morbifique, qui détermine ces efforts fébriles. Celle-ci eſt la plus ſûre, & l'on ne doit employer l'autre, qu'après avoir fait précéder la radicale. Cependant lorſque le beſoin l'exige, on peut commencer par la palliative, laquelle conſiſte à mêler les narcotiques avec le quinquina.

La cure radicale varie, ſelon la diverſité de la matiere morbifique, & ſelon le principe procatartique & proégumene de l'intermittente, laquelle peut être cauſée par une paſſion violente ; par exemple, par le déſir, la crainte, &c. L'obſervation nous apprend qu'il ſurvient quelquefois des fievres intermittentes, ſans qu'il y ait aucun vice dans le corps ; il ſuffit ſouvent pour les faire ceſſer, de rendre à l'eſprit ſa premiere tranquillité par le ſommeil, le repos, ou même d'éviter une paſſion contraire, comme nous en avons un exemple dans les payſans qui menent une vie ſobre, dans le hoquet & dans les hémorrhagies légeres.

Mais lorſque l'accès eſt cauſé par le froid, comme la chaleur fébrile qui lui ſuccede, réſout le ſang que le premier a épaiſſi, & que la ſueur chaſſe au dehors la matiere de la perſpiration, la nature ſeule remédie à cette maladie.

Lorſqu'il y a des matieres étrangeres dans le corps, elles ſont dans les premieres voies ou dans les ſecondes, ou dans les troiſiemes; & dans ce cas, la Médecine doit venir au ſecours de la nature. C'eſt pourquoi, ſi les premieres voies ſont infectées d'un mauvais ſuc, ce que l'on connoît aux nauſées, à la ſaleté de la langue, à la puanteur de l'haleine, à la peſanteur des entrailles, au dégoût, il faut évacuer les premieres voies avec un émétique, un cathartique, un lavement, des boiſſons délayantes & par la diete; commençant par la ſaignée, ſi les ſujets ſont jeunes & pléthoriques, afin que les remedes produiſent plus d'effet. La plupart des fievres intermittentes, ſur-tout des tierces, cedent à la méthode que je viens d'indiquer. A l'égard des fievres bilieuſes, on les guérit avec des rafraîchiſſans, les acides, les choſes qui corrigent l'acrimonie alcaleſcente, telles

que les limonades, les émulsions, lesquelles produisent de très-bons effets dans les sujets bilieux, & d'un tempérament ardent, sur-tout en été; quoi qu'en disent les Disciples de Sylvius, lesquels prétendent que les acides coagulent le sang, & causent des fievres intermittentes.

S'il s'amasse dans les vaisseaux un sang bouillant, salin, visqueux, bilieux & nuisible à la nature; comme ce seul principe suffit souvent pour exciter des fievres continues, il faut avoir recours aux remedes usités dans ces sortes de fievres, réitérer les saignées, & prescrire au malade un régime sévere, indépendamment des remedes que l'on juge propres à corriger ces vices du sang.

Les fievres intermittentes chroniques paroissent être causées par une matiere morbifique, moins disposée à la putréfaction, plus visqueuse & sans acrimonie, laquelle se fixe dans les arteres & les veines capillaires, où elle retarde la circulation du sang; mais quand même elle la retarderoit encore davantage, ce n'est qu'après un long-temps qu'elle peut mettre la vie en danger.

Je reconnois le même vice dans toutes les fievres intermittentes aiguës, mais ou plus léger, ou compliqué de vices plus considérables, dans les rémittentes. On voit par ce que je viens de dire, d'où vient que la contraction spasmodique des membranes, sur-tout de la peau, précede la chaleur de l'accès; car comme le sang a peu de force dans les vaisseaux capillaires des membranes & des visceres, & que son cours ne peut s'accélérer, qu'il n'ait été dissous & atténué, il faut nécessairement que cette contraction spasmodique produise cet effet sur la matiere morbifique, qu'elle la comprime & la pousse dans les veines contiguës, afin que le cœur & les arteres agissent sur elle, l'atténuent & la dissolvent avec plus de force. Cette contraction ne peut avoir lieu, à moins que les forces n'augmentent, & que le fluide nerveux ne se distribue en plus grande quantité dans toutes les membranes, & dans tous les muscles cutanés, d'où s'ensuit l'affoiblissement de celles du cœur; & de là vient que le pouls est foible & intermittent dans le frisson de la fievre, tandis que les parties externes

font agitées de convulsions ; & l'on s'est assuré par un grand nombre d'expériences, que le froid que ressent le malade est occasionné par le transport du sang de la circonférence dans les veines, & de celle-ci dans le cœur, ce qui n'auroit pas lieu sans cette contraction spasmodique des membranes. Le passage du calcul biliaire dans le conduit cholédoque, l'introduction de la sonde dans la vessie, l'irritation que cause la derniere goutte d'urine dans l'uretre, dans la dysurie, causent souvent un froid très-aigu, quoique les parties que le malade trouve froides, paroissent aux assistans conserver leur chaleur naturelle, ainsi que je l'ai souvent observé dans les paroxysmes de la fievre épiale.

Il y a tout lieu de croire que le trop long séjour d'un sang séreux, appauvri dans les vaisseaux capillaires, sur-tout dans les cachectiques, dans les filles opilées & qui ont des obstructions, dans ceux qui boivent de l'eau boueuse, &c. affoiblit le ressort de ces petits vaisseaux ; & que c'est là le principe proégumene de ces fievres, lequel ne peut être détruit par les forces de la

nature, ni par les efforts fébriles; & dans ce cas, le Médecin a deux moyens à prendre pour guérir ces fievres intermittentes.

Le premier, indépendamment des remedes généraux, est de rétablir le ton des vaisseaux avec des remedes martiaux, amers, stomachiques & astringens, du nombre desquels sont le quinquina, la cascarille, la noix de galle, la gentiane, la petite centaurée, les eaux minérales, ferrugineuses, &c. Le second est de corriger le vice de ces fluides par les mêmes remedes, soit que ce vice soit simple, & qu'il consiste dans la densité & la viscosité, comme plusieurs le croient, soit qu'il soit compliqué de quelque penchant à la putréfaction, mais éloigné; d'où vient, peut-être, que les antiseptiques, tels que la camomille, le quinquina, sont des fébrifuges, & qu'ils produisent de très-bons effets, étant mêlés avec d'autres antiseptiques salins, tels que la crême de tartre, le sel ammoniac.

On doit employer la saignée dans l'effervescence de la fievre, & les cathartiques immédiatement après l'accès, l'effet en est beaucoup plus sûr; à l'égard

du quinquina, il n'a lieu que dans l'intermiſſion. La diete doit être d'autant plus ſévere, que les accès ſont plus longs & plus fréquens, la maladie plus récente, & les forces du malade plus grandes. La quotidienne & la tierce double exigent le même régime que les fievres aiguës, du moins les premiers jours. La tierce ſimple, & à plus forte raiſon la quarte, exigent une diete médiocre; on peut quelques jours après l'accès accorder quelque nourriture ſolide au malade, & même lui permettre le vin; mais l'eſtomac doit être vuide dans le temps de l'accès, de peur que la nature étant obligée de vaquer à la digeſtion & à la fievre, ne ſe fatigue trop.

J'ai éprouvé que rien n'eſt meilleur pour chaſſer la fievre, que de prendre deux ou trois fois par jour un mélange composé d'une drachme de graine de panais, & de demi-drachme de coque d'œuf calcinée & réduite en poudre.

Prenez deux ſcrupules de ſel polycreſte, un ſcrupule de ſel ammoniac; mêlez le tout, donnez-en deux ou trois fois par jour au malade, & faites-lui boire par-deſſus une infuſion de fleurs de camomille, ou de petite centaurée, ou

de trefle fibrin; ou bien prenez de la conferve de creffon d'eau, ou de telle autre plante antifcorbutique 4 onces.

IX. *Fievre Quotidienne*, *Quotidiana*; en Grec, *Cathemerinos pyretos*. L'adjectif de quotidienne eft inepte; il vaudroit mieux l'appeller *Catemerina*, de même qu'on appelle la tierce *Tritæus*.

C'eft un genre de fievre intermittente, dont les accès reviennent tous les jours, & fe reffemblent.

Elle differe de la tierce double, dont les accès reviennent pareillement tous les jours, en ce que dans la premiere les accès font les mêmes, non point tous les jours, mais de deux jours l'un. La fievre quotidienne eft rare; la double tierce eft beaucoup plus fréquente.

La quotidienne fubintrante, ou dont les accès durent environ vingt-quatre heures, ne peut être regardée comme une fievre intermittente, mais plutôt comme une quotidienne continue. Celle qui eft double, ou dont l'accès revient

deux fois par jour, appartient aux rémittentes, vu qu'il n'y a point d'intermiſſion ſenſible entre les accès; à plus forte raiſon la triple, dont parle *Primeroſe*, vu, ſelon lui, qu'elle eſt compliquée de quartes & de tierces. Les Géléniſtes l'ont attribuée à la pituite, & en ont donné l'hiſtoire conformément à l'hypotheſe qu'ils ont adoptée.

1. Quotidenne ſimple, Quotidienne légitime; *Quotidiana ſimplex*, *Quotidiana legitima*, Brendel, Sennert, *cap. 18. de febrib.* P.

Elle eſt fort familiere aux enfans & aux ſujets affoiblis, ſur-tout dans le printemps. Les premiers accès reviennent ordinairement le matin, à l'heure que le malade a coutume de déjeuner, le friſſonnement & la chaleur ſont médiocres; l'accès ne dure pas plus de dix-huit heures. Cette maladie duroit pluſieurs mois avant la découverte du quinquina.

Elle differe de la quotidienne continue catarrhale par l'intermiſſion qui eſt totale, & en ce que les accès reviennent le matin & non point le ſoir, comme dans la catarrhale. *Brendel* en a obſervé pluſieurs de vraies dans les

enfans au commencement du printemps dans l'année 1750. J'en ai vu moi-même plusieurs, & c'est pourquoi l'on ne doit point écouter ceux qui nient l'existence de la quotidienne.

2. *Quotidiana deceptiva; Febris subcontinua* Torti, *pag.* 199. *Febris subintrans* Auctorum.

C'est une vraie fievre quotidienne continue putride, qui joue long-temps le malade & le Médecin sous le masque de la quotidienne, comme *Sydenham* nous en avertit, & qui est fréquente. Elle ne vient pas toujours le matin, & elle se manifeste par la lassitude & la saleté de la langue. Tandis que le malade se plaint du froid, il arrive souvent que le Médecin le trouve très-chaud. L'intermission & le type sont très-obscurs; il importe beaucoup de ne point s'y tromper, d'employer les mêmes remedes que pour le synochus & la quotidienne continue, de s'abstenir long-temps du quinquina, & de réitérer les saignées & les cathartiques. *Voyez la tierce fausse de Sydenham.*

3. Quotidienne hystérique; *Quotidiana hysterica* Benjam. Scarff. *miscell. cur.* P.

J'ai obſervé pluſieurs fois cette eſpece dans des femmes hyſtériques, dans leſquelles elle ſe manifeſtoit le ſoir, & non point le matin par un léger friſſon accompagné de bâillement & de pendiculation; qui étoit ſuivie d'une chaleur légere, ſans aucune ſueur notable.

Le pouls, dans cette fievre eſt ſerré, l'urine copieuſe, lympide.

4. Quotidienne épileptique; *Quotidiana epileptica*; Eſſais d'Edimbourg, *tom. 5. art. 49. pag. 138.* P.

C'eſt une fievre dont tous les accès ſont compliqués d'un paroxyſme d'épilepſie. Jean Rhenish avoit depuis ſix mois une fievre intermittente; ayant eu une longue inſomnie, pendant laquelle il s'imagina voir un ſerpent qui venoit à lui, il fut depuis attaqué tous les jours à la même heure que la fievre avoit coutume de le prendre, d'un accès d'épilepſie, lequel commençoit par un mouvement convulſif dans les pieds, qui lui faiſoit battre la terre malgré qu'il en eût. Ces convulſions gagnent peu à peu la tête, & lui font perdre connoiſſance. Il pouſſe des hurlemens horribles, ſon ventre & ſa poitrine ſe dilatent & ſe reſſerrent tour à tour à un point extraordinaire.

Pendant que l'accès dure, il a le pouls plus élevé & plus fréquent, le visage enflammé, les yeux hors de la tête, & après qu'il a cessé, il ressent des douleurs dans les entrailles, il a la langue humide & une suppression d'urine.

Voyez la cure & la guérison de cette maladie dans l'endroit cité.

5. Quotidienne sciatique; *Quotidiana ischiadica*, Essais d'Edimbourg, *tom.* 6. *pag.* 143. D. Bagné. P.

Une femme en couche, sujette depuis long-temps à des fievres intermittentes, & qui vivoit dans un canton marécageux, avoit des douleurs dans l'ischion, qui revenoient tous les jours à la même heure aux environs du vaste externe, accompagnées d'une chaleur fébrile, qui se terminoit par des sueurs, après quoi elle se trouvoit en état de vaquer à ses fonctions ordinaires. On la fit vomir & purger; on lui fit prendre ensuite du quinquina auquel on avoit associé l'élixir de vitriol, avec des anti-spasmodiques. Enfin l'application d'un large vésicatoire sur la partie affectée décida la convalescence.

6. Quotidienne céphalalgique; *Quo-*

tidiana cephalalgica, M. Donati, *l. 5.* P.

Elle differe de la céphalalgie fébrile par les signes de la fievre, tels que le frisson & la chaleur, qui reviennent tous les jours. On la guérit cependant de même. *Voyez* Morton, *de febre hemicraniam simulante*, *cap. 9.*

7. Quotidienne néphralgique; *Quotidiana nephralgica*, Morton, *Pyretol. cap. 9. hist. 28.* A. P.

C'est une fievre journellement compliquée d'une colique rénale, dont on peut voir la cure dans l'Auteur cité.

8. Quotidienne soporeuse; *Quotidiana soporosa* Mocha, *consil. 48. fol. 71.* est-ce la même que celle dont parle Morton, *Pyretol. cap. 9. hist. 26*? ou une tierce carotique double? A. P.

Charles Pison l'a observée deux fois; l'accès revenoit tous les jours à midi avec un assoupissement profond; l'urine de ses deux malades ressembloit à du verre fondu, *obs. 174. de morbis à colluvie serosa.*

9. Quotidienne catarrhale; *Quotidiana catarrhalis*, Trincavell, *lib. 3. cons. 18. & consil. 21.* Zechius, *cons. 22.*

Elle commence tous les soirs par le froid; mais y a-t-il intermission le matin?

10. Quotidienne partielle? *Quotidiana partialis*, Cnoffelii, *Collect. Academic. tom. 3. pag. 166.* P.

Cette fievre n'affecte qu'une seule partie du corps.

Martin Genger, Bourgeois de Marienbourg, eut pendant sept semaines le bras extrêmement froid à sept heures du soir; à huit heures ce froid étoit compliqué d'un tremblement dans les mains & dans les doigts; trois heures après il sentoit dans le même bras une chaleur brûlante. Il se portoit d'ailleurs fort bien, excepté que ce froid étoit précédé d'un vomissement, de douleurs dans l'hypocondre & dans la mamelle du même côté.

On guérit cette fievre avec les remedes ordinaires. *Act. Acad. nat. cur. ann. 1673. obs. 205.*

11. Quotidienne compliquée de strangurie; *Quotidiana stranguriosa*, Hug. Gouraigne Docteur en Médecine.

L'Auteur qu'on vient de citer a vu une fievre, dont l'accès, qui revenoit tous les jours, étoit compliqué d'une suppression d'urine, & après qu'il avoit cessé, elle reprenoit son cours ordinaire. Indépendamment des remedes

généraux, on employa les laxatifs & les émolliens, qui produisirent un très-bon effet.

X. *Fievre Tierce*, *Tertiana*; en Grec, *Tritaios*; les Galénistes l'appellent *Intermittente*, *Bilieuse*. Les malades sont appellés *Tertianarii*.

C'est un genre de fievre intermittente dont les accès semblables se répondent mutuellement de deux jours l'un, ou une suite d'accès, dont les accès semblables reviennent environ tous les trois jours.

La tierce double differe de la quotidienne, en ce que les accès de la tierce se répondent, non point tous les jours, mais de deux jours l'un, eu égard à l'heure & à la maniere dont ils viennent; de la quarte triple, en ce que dans la quarte l'accès du lundi est semblable à celui du jeudi, à celui du Dimanche, & ainsi de suite; d'ailleurs la tierce est beaucoup plus fréquente que la quotidienne.

Les urines couleur de brique sont un bon signe des fievres intermittentes cachées.

1. Tierce légitime ; *Tertia legitima*, Sennert. *de febrib. cap. 17. lib. 2.* Nenter. *tabul. 153.* P.

C'eſt le nom qu'on donne à une fievre dont l'accès ne dure pas au-delà de douze heures ; il vient le matin entre neuf & onze, la quotidienne vers les ſept heures : *Celſe* l'appelle hémitritée.

Elle eſt très-fréquente dans le printemps & dans l'été ; la bâtarde regne dans l'automne.

Le froid dans la tierce eſt intenſe, & accompagné d'un tremblement & d'un grincement de dents, auquel ſuccedent une chaleur âcre & mordicante, une reſpiration fréquente, la ſoif des liqueurs froides, l'inſomnie, la céphalalgie, & quelquefois le délire : les urines ſont rouſsâtres, & après l'accès d'une couleur de citron foncée : les jeunes gens d'un tempérament bilieux, & qui font beaucoup d'exercice y ſont extrêmement ſujets. Elles ſe terminent, ſuivant Hippocrate, dans ſept périodes, lorſqu'on les abandonne à la nature. *Sydenham* croit que la ſomme de tous les accès va à quatorze jours, lorſque ce ſont des fievres d'automne, ſou-

vent le frissonnement dure plus de demi-heure, il est compliqué de vomissement; l'accès dure pour l'ordinaire depuis six heures jusqu'à douze, le déclin de l'accès amene la sueur, & celui de la maladie la diarrhée.

Cure. Le malade n'usera pendant quelques jours que de bouillons & d'eau panée; on le saignera, à moins qu'il ne soit dans un âge trop jeune & trop avancé; & même on réitérera la saignée dans l'accès, si la nécessité le requiert. Le lendemain de l'accès, on le purgera à l'ordinaire, on laissera passer un second accès, après quoi on le purgera de nouveau. Lorsqu'on verra la fievre diminuée, ou par la diete, ou par les efforts de la nature, on en viendra au quinquina, & l'on en donnera une drachme en substance au malade toutes les quatre heures hors de l'accès, tant la nuit que le jour, jusqu'à ce que la fievre ait cessé; après quoi on ne lui en donnera plus que deux fois par jour pendant sept jours, & ensuite une seule fois pendant les sept autres, ou même de deux jours l'un.

Les variétés de cette espece ont été observées par *Balloni* & *Ramazzini*; savoir,

ſavoir, la quotidienne *gaſtrique*, & la quotidienne *veineuſe*. Balloni, *lib. 2. epidem. ann. 1575.* en été, appelle *gaſtriques*, celles qui ſont occaſionnées par les ſaburres des premieres voies, & on les connoît à la ſaleté de la langue, à la puanteur de l'haleine, & à pluſieurs autres ſignes, & l'on doit les guérir avec des cathartiques réitérés, & non point avec la ſaignée. Les *veineuſes*, ſont celles qui ſont cauſées par la phlogoſe du genre nerveux, & on les connoît aux ſignes de la pléthore émue. On les guérit par la ſaignée.

2. *Tertiana ſpuria*, Sennert, *lib. 2. cap. 17.* Nenter, *tabul. 153. cap. 26. Tertiana extenſa* de quelques-uns; *Tertiana ſubcontinua* Juncker, *tab. 79.* Tierce bâtarde. P.

La dénomination de cette eſpece eſt fauſſe & vicieuſe, c'eſt à regret que je l'emploie. On appelle ainſi celle qui ſe manifeſte par un froid léger & paſſager, auquel ſuccede une chaleur intenſe fort longue; elle dure douze ou vingt heures, & elle eſt accompagnée de la ſéchereſſe de la langue, de maux de tête. Le malade ne ſue point, ou au cas que les ſueurs ſurviennent, elles

ſont peu abondantes, & ne procurent aucun ſoulagement. Les accès changent aiſément de type. La durée de la maladie s'étend au-delà de ſept accès, elle eſt fréquente dans le mois de Juillet; il y a rémiſſion totale après le quatrieme ou le cinquieme accès, & elle ſe change en tierce continue; ce que l'on prévoit, lorſque l'intermiſſion eſt courte, imparfaite, que l'accès n'eſt ſuivi d'aucune ſueur, ou qu'elle ne procure aucun ſoulagement, de ſorte que le malade a peine à quitter le lit.

On doit attribuer cette eſpece, ou aux ſaburres des premieres voies, & il faut les évacuer avec des cathartiques, ou à la chaleur aſſidue du lit & du régime, ou aux ſudorifiques. Dans le premier cas, on purgera le malade autant qu'il le faut, après quoi on lui donnera le quinquina: dans le ſecond, le quinquina n'eſt d'aucune utilité. *Voy. Tritæophya deceptiva.*

3. Tierce pétéchiale; *Tertiana petechialis*, Marcelli Donati; eſt-ce la tierce ſcorbutique de *Wedelius ?*

Elle paroît être une variété de la bâtarde, laquelle, comme l'obſerve *Juncker*, eſt compliquée de pétéchies, à

cause que le sang se trouve échauffé par la chaleur du régime & des remedes. C'est à ceux qui l'ont observée à voir si elle appartient à la tierce continue.

Cette espece est rare chez nous; mais non point dans l'Allemagne.

Les douleurs nocturnes, les taches livides des gencives, la puanteur de l'haleine, indiquent une matiere scorbutique, qu'il faut détruire avec le suc de cresson d'eau & le quinquina.

4. Tierce pleurétique; *Tertiana pleuritica*, Valesii, *in epidem. lib.* 1. *sect.* 3. *pag.* 30. Pleurésie intermittente; *Pleuritis intermittens.* A. P.

J'ai vu une vraie pleurésie, accompagnée de tous les signes pathognomoniques, laquelle étoit pourtant intermittente, de maniere que le malade avoit la pleurésie de deux jours l'un, & paroissoit ensuite se bien porter. Il regne actuellement à Montpellier au mois de Mai 1760 une fievre tierce, laquelle, après le troisieme accès imite la pleurésie, étant accompagnée d'un point de côté & de la difficulté de respirer, & la fievre d'intermittente qu'elle étoit, devient rémittente. Le sang est

pleurétique, & on la guérit par l'uſage de la ſaignée & des cathartiques doux.

5. Tierce arthritique; *Tertiana arthritica*, Raim. Fortis. P.

Cette eſpece étoit occaſionnée par la ſuppreſſion des hémorroïdes. *Morton Pyret*, *cap*. 9. *hiſt*. 22. fait la deſcription d'une tierce rhumatiſmale.

6. *Tertiana aſthmatica*, Bonet *Polyalth*. P. Tierce aſthmatique.

C'eſt une fievre dont tous les accès ſont compliqués d'une grande difficulté de reſpirer; elle attaque les aſthmatiques. La fievre n'eſt ni aiguë, ni continue, comme dans la péripneumonie. On la guérit par l'uſage conjoint des fébrifuges, des béchiques & des diurétiques.

7. Tierce émétique, *Tertiana emetica*. Voyez *Willis*, *obſerv. de febre tertianâ*, *cap*. 4. Morton, *Syneches vomitum ſimulans*, &c. P.

Un jeune Gentilhomme d'un tempérament bilieux, fut attaqué d'une fievre tierce, dans le paroxyſme de laquelle il rendoit par la bouche une grande quantité de bile jaune & verdâtre; à ces ſymptomes ſe joignoient une forte cardialgie, une chaleur &

une ſoif ſi ardentes, qu'il ſe trouvoit pendant pluſieurs heures dans un abattement extrême. Chaque paroxyſme de cette eſpece eſt compliqué d'un vomiſſement, ou bilieux, comme le cas de *Wedelius*, ou pituiteux, comme dans les malades que j'ai vu.

Willis preſcrivit à ſon malade de la tiſane d'orge, il le ſaigna deux fois dans l'accès, il lui fit prendre tous les ſoirs de la conſerve de roſes avec un ſcrupule de diaſcordium, & le matin, du ſel d'abſynthe dans du jus d'oranges. Comme les vomitifs l'incommodoient, il le purgea avec une infuſion de ſéné, de rhubarbe, de ſantal citrin avec le ſel d'abſynthe; & il lui appliqua aux carpes un épitheme fébrifuge. Lorſque le vomiſſement eſt pituiteux, viſqueux, & qu'il revient tous les trois jours avec la fievre, & que les remedes ne produiſent aucun effet, il faut en venir aux eaux de Balaruc, qu'il faut boire le jour qu'il y a intermiſſion.

Il eſt faux que l'émétique ſoit néceſſaire dans la fievre tierce; vu, comme l'obſerve *Willis*, que les émétiques & les cathartiques que l'on avoit pris par précaution, l'ont ſouvent excitée; il

n'est pas même sûr de les employer; lors même qu'ils sont indiqués.

Manget fait mention, *dans sa Bibliotheque pratique*, d'une tierce émétique, compliquée de sueur, laquelle devint épidémique en 1657.

Forestus parle d'une tierce iliaque, compliquée d'un vomissement opiniâtre, de coliques & de constipation.

La tierce compliquée du cholera morbus, dont parle *Morton*, *pyret. cap. 4. pag. 33.* est de la même espece. *Guill. Pison* fait beaucoup de cas de la limonade ordinaire cuite, & veut qu'on en donne deux fois par jour à ceux qui sont attaqués de ces tierces. Elle arrête le vomissement, elle diminue l'accès, & provoque la sueur.

8. Tierce hystérique; *Tertiana hysterică*, Wedelii, *ephemer. nat. cur. ann. 2. Tierce hypocondriaque*, du même. P.

C'est celle qui est compliquée tous les trois jours d'un paroxysme systérique, sur-tout de froid, de bâillement, de cardialgie, de nausées, de terreur, & de l'abattement d'esprit. On la guérit par l'usage des apéritifs & des antihystériques mêlés avec le quinquina.

9. Tierce scorbutique; *Tertiana scor-*

butica, Ettmuller *de febrib. pag.* 194. Balthazar. Timæi. *caſ.* 15. *lib.* 8. *Tertiana Danica* Bartholin. *Erratica* Auctorum. P.

On la connoît 1°. à ſon anomalie; ſes périodes varient extrêmement, car tantôt ils anticipent, & tantôt ils retardent; 2°. elle eſt très-opiniâtre, & à moins qu'on ne détruiſe le levain ſcorbutique, elle revient juſqu'à ſept fois; 3°. aux douleurs lancinantes que l'on ſent tant dans le friſſon que dans la chaleur, & qui ſont vagues; 4°. les ſables ſont rouges & friables, & tiennent aux parois du baſſin; 5°. ou bien les urines ont un ſédiment épais, abondant, ſemblable à du ſon éparpillé, & teint d'une couleur approchante de celle du ſang.

On doit donc employer pour la guérir des remedes antiſcorbutiques, tels que les bouillons amers, d'où l'on paſſe au quinquina, après avoir auparavant purgé le malade. Les remedes dont on fait le plus de cas ſont l'abſynthe, le marrube, le chardon bénit, la petite centaurée, la tormentille, la tertianaire, la reine des prés, le piſſenlit, la fumeterre, le creſſon d'eau, la petite joubarbe &c. *Voyez* Ettmuller *pag.* 198.

10. Tierce carotique; *Tertiana caro-*

tica Werlhof. *observ. de febrib.* Ramazzini *conft. epid. pag.* 228. *Apoplectica* Morton. *cap.* 9. *hift.* 25. P.

C'eft cette efpece dont *Werlhof* a donné un traité, & qui le cinquieme jour, c'eft-à-dire, au troifieme accès, jette le malade dans un carus, ou dans une apoplexie fouvent mortelle. J'ai donné fes fignes à l'article de la tierce continue apoplectique, & je donnerai fa cure lorfque je traiterai du carus fébrile. *Voyez* Morton *pyretol. pag.* 99. *de Tertianâ apoplectica*, dans laquelle il emploie le quinquina, de même que *Werlhof.*

Riviere, *obf.* 2. *pag.* 79. prétend qu'elle eft de deux efpeces. Elle paroît, de même que la premiere, d'une efpece différente. *Voyez* Charles Pifon, *obf. de febrib. pag.* 468. Il eft fouvent très-difficile de ne point confondre la tierce continue double foporeufe avec la tierce double foporeufe.

11. Tierce caufée par la gale; *Tertiana ab fcabie.* Juncker, *tab.* 79. *pag.* 249. P.

Cette fievre furvient après une gale répercutée, & elle ceffe dès qu'elle revient. Il y a auffi une quarte caufée

par le même principe. Nentèr, *de quartana.*

12. Tierce accidentelle ; *Tertiana accidentalis. Voyez* Sydenham, *cap. 5. pag. 53.* P.

Elle est causée par les erreurs que l'on commet dans l'usage des choses non naturelles, comme la nourriture, la boisson, l'air &c. Ces sortes de fievres n'ont point d'état ni d'habitude fixe, & ceux qui en sont atteints, en guérissent souvent sur le champ.

Tierces doubles.

Elles different de la quotidienne & de la quarte triple, en ce que les accès, de même que les symptomes qui leur sont propres, se répondent mutuellement quant à l'heure, la maniere, la durée, l'issue, non point tous les jours, mais de deux jours l'un, de maniere que le premier répond au troisieme, le second au quatrieme &c. Elles different de la tierce & de la quotidienne continues, en ce que l'intermission est totale ; non seulement le pouls est le même que dans l'état de santé, mais le malade se leve, & sent ses for-

ces presque rétablies, ce qui n'arrive point dans les intermittentes. Lors cependant que l'intermission est courte ou douteuse, on les traite comme les rémittentes. Les tierces triples & quadruples de *Primerose*, si tant est qu'elles existent, ne different point des rémittentes, si l'on en excepte la tierce triple de *Brendel*.

13. Tierce double; *Tertiana duplex* Sennert. Riviere *obs. 10, 11. pag. 84. 88. 91. centur. 3. pag. 138.* A. P.

Cette tierce est la plus fréquente de toutes, & plusieurs la regardent comme une fievre quotidienne, mais on la connoît en ce que ses paroxysmes sont les mêmes de deux jours l'un. Elle differe des compliquées suivantes en ce qu'elle n'est compliquée d'aucun symptome notable ou constant, à l'exception du frissonnement, des nausées, du tremblement, de la céphalalgie, de la soif, à laquelle succede la chaleur, & ensuite la sueur, ce qui lui est commun avec les autres fievres.

14. Tierce redoublée. *Tertiana duplicata* Pientis, Riverii, *obs. 16. p. 182.* Amat. Lusit. *cent. 1. pag. 6.* A. P.

Elle a deux accès de deux jours l'un,

ſavoir, le premier & le troiſieme, mais non point le ſecond ni le quatrieme, &c.

15. Tierce triple; *Tertiana triplex*, Brendelii, *m. ſ.*

C'eſt celle qui a deux accès le premier & le troiſieme jour, & un ſeul, le ſecond & le quatrieme, &c. Schenckius, *lib. 3. obſ. 12.* A. P.

16. Tierce épileptique; *Tertiana epileptica*, Bonet *in ſepulchr. tom. 3. pag. 161.* A. P.

Cette fievre, ſuivant *Caldera*, eſt compliquée de convulſions à chaque accès, & d'une privation totale de ſentiment, en quoi elle differe de la ſpaſmodique, dans laquelle les ſens ne ſont point obſcurcis. Une fille de dix ans avoit tous les jours à dix heures un accès de fievre & d'épilepſie, dont elle fut guérie à l'aide des remedes généraux, comme on peut le voir dans l'endroit cité.

17. Tierce vérolique; *Tertiana ſyphilitica*, Deidier, *obſ. 4. de morb. venereis*; Cardan &c. P.

Comme cette fievre eſt cauſée par un virus vérolique, on ne peut la guérir qu'avec le mercure, l'aquila alba,

& autres remedes, semblables de même que la quarte vérolique, *Monro, Act. d'Edimbourg.*

M. Deidier employoit les frictions mercurielles, & la fievre cessoit à la troisieme. Le *Dr. Monro* donne tous les jours aux malades six grains d'aquila alba, pour exciter la salivation.

18. Tierce vermineuse; *Tertia verminosa*, Stisserii, *in act. Helmstad.* A. P.

Cette espece est compliquée de symptomes, qui indiquent des vers cachés dans les premieres voies, tels que la rejection de vers, des vomissemens acides &c. Celles que j'ai vues étoient des rémittentes & non point des intermittentes.

19. *Tertiana subcontinua*, Torti *de febrib. pag.* 131. *subcontinua malignans* ejusd, *Histor. pag.* 199. A. P.

Elle commence comme la tierce, je veux dire qu'au commencement ses accès sont distincts, mais elle est du nombre des plus pernicieuses, & elle differe des autres par l'obscurcissement des périodes, & par sa continuité qu'elle acquiert peu à peu. Elle est souvent compliquée de quelques-uns des symptomes qui désignent les pernicieuses,

tels que la cardialgie, le cholera morbus, la maladie noire, les syncopes, &c. mais dans un degré moins violent. Elle se manifeste par un léger frisson, & quelquefois même il n'y en a aucun, elle commence plutôt par la chaleur. Lorsque la tierce est double, le premier accès est plus léger que le second, & à mesure qu'elle avance les accès sont plus forts dans les jours égaux; que si elle change de double en simple, on doit s'en méfier, un accès foible étant suivi d'un autre plus fort. On a lieu de croire qu'elle se changera en continue, lorsque le jour de l'intermission on sent au tact une chaleur mordicante, accompagnée de l'altération du pouls, de la soif, de la sécheresse de la langue, qui prouvent que tout se dispose à un incendie universel. Il en est de même lorsque l'urine est peu abondante, rouge ou de couleur de safran. On a lieu pareillement de soupçonner la même chose, lorsque le gosier s'enflamme au commencement de la maladie, qu'il s'y forme des aphtes & des ulceres, & que les premiers accès sont compliqués de quelque symptome dangereux; il faut en excepter le délire qui se joint

à l'accès dans le temps que la chaleur regne, & qui se dissipe aisément. Il n'en est pas de même lorsqu'il survient dans une petite fievre douce & qu'il continue dans le temps du déclin.

La fievre étant une fois devenue rémittente, il n'y a plus d'intermission, ce qui fait aisément juger de son mauvais caractere; & quoique dans le commencement elle ait été intermittente, elle n'est pas exempte de danger, car elle amene avec elle quelque mauvais symptome, de même que les autres fievres malignes qui sont au commencement rémittentes ou continues, entr'autres des parotides, un délire continuel, des convulsions, des anorexies, des hydrophobies, ou l'aversion pour telle boisson que ce puisse être, &c.

Cette espece de tierce ou d'hémitritée est si fréquente, que *Mercatus* l'a sous divisée en plusieurs especes. On ne peut mieux faire que de consulter ce qu'il en dit, *de tertianâ perniciosâ*, *tom.* 2. *pag.* 395.

20. Tierce hémiplégique; *Tertiana hemiplegica*, Werlhof, *de febrib.*

Une Religieuse, qui en étoit attaquée, avoit un accès de deux jours

l'an. Les deux premiers étoient compliqués d'assoupissement, d'une résolution des membres d'un côté, de bégayement, & d'une distorsion de la bouche du côté opposé. Ayant été purgée avec une décoction de quinquina, elle ne ressentit au troisieme accès qu'un fourmillement & une stupeur dans les membres ; l'accès ne dura que six à sept heures ; de sorte, comme l'observe Chaptal, qu'elle paroissoit entiérement guérie.

Torti, lib. 3. cap. 1. fait mention d'une *fievre tierce cardialgique ;* voyez à ce sujet *la quatrieme espece de cardialgie ;* il parle aussi dans le même endroit *d'une tierce diaphorétique.* Voyez *la tierce continue élodè ;* il fait aussi mention d'une tierce compliquée de cholera morbus, lequel accompagnoit chacun des paroxysmes ; *voyez* la sixieme espece de cholera morbus ; enfin il décrit dans le même endroit *une tierce dyssentérique, voyez* la dix-septieme espece de dyssenterie ; le caractere de ces fievres est souvent si caché, que le symptome qui accompagne l'accès, est souvent regardé comme la maladie principale.

21. Tierce miliaire ; *Tertiana milia-*

ris. Voyez *la neuvieme espece de fievre miliaire.*

22. *Tertiana urticata*, D. Planchon, *Journ. de Méd. Juill. 1765. p. 75.* A. P.

Il s'élevoit dans le temps de l'accès des phlyctaines semblables aux piqûres d'ortie, & accompagnées de beaucoup de démangeaison. Les saignées, l'émétique, les purgatifs & le quinquina dissiperent la maladie.

23. *Tertiana lipyria*; Tierce lipyrie, du Comte *Pauli de Valcarengho*, très-célebre Professeur en Médecine. A.

Ce Professeur assure dans sa Dissertation qu'il nous communiqua en 1765, qu'il regne dans le pays de Crémone & le Duché de Mantoue, une fievre tierce endémique, tantôt simple, tantôt double, inconnue dans les autres pays, laquelle est dans le commencement vraiment intermittente, elle devient ensuite rémittente vers le troisieme ou le quatrieme accès; les accès se réunissant alors, elle présente le caractere d'une fievre lipyrique très-dangereuse, à laquelle on doit apposer promptement le kina délayé dans du vin, dans le temps même que les symptomes de cette fievre paroissent, à moins que le

Médecin n'ait prévenu assez tôt ce funeste changement; cette tierce lipyrique differe de la tritæophie lipyrique, par la diversité de son caractere générique. Le malade éprouve dans l'une & l'autre espece, une chaleur brûlante dans les parties intérieures, tandis qu'il sent un froid glaçant aux parties extérieures. Mais la fievre dans la tritæophie lipyrique, est rémittente depuis le commencement jusqu'à la fin, au lieu que dans la tierce lipyrique elle est tout-à-fait intermittente les premiers jours, ce que le célebre Professeur ci-dessus cité n'avoit pas exposé clairement dans les premieres descriptions qu'il fit autrefois de cette maladie; je lui sais un gré infini de la bonté qu'il a eu de me la détailler d'une maniere claire & précise, & de m'en apprendre le traitement.

XI. *Fievre Quarte* ou *Quartaine*, *Quartana*; en Grec, *Tetartaios* : *Febris quartana*, des Auteurs.

C'est un genre de fievre intermittente dont les accès reviennent tous les quatre jours inclusivement, ou une

ſuite d'accès qui ſont les mêmes tous les quatriemes jours.

Les malades ſont appellés *Quartanarii.*

1. Quarte légitime; *Quartana legitima*, Sydenham, *feb. intermitt. p. 50.* L. P.

Cette fievre regne en automne : elle eſt ou ſimple, je veux dire, qu'elle ne revient ni le ſecond, ni le quatrieme jour, ou opiniâtre, à moins que le malade ne l'ait déjà eu long-temps; car lorſqu'elle revient une ſeconde fois, elle ceſſe d'elle-même après quelque accès, ſi l'on en croit *Sydenham.*

L'accès prend environ ſur les quatre heures après midi, le froid n'eſt pas ſi violent que dans la fievre tierce, mais il dure juſqu'à deux heures ſans vomiſſement & ſans déjection. La chaleur dure cinq à ſix heures, elle eſt compliquée d'une peſanteur de tête, & elle ſe termine ſans aucune évacuation ſenſible.

Les enfans & les jeunes gens y ſont moins ſujets que les vieillards & les perſonnes mélancoliques. Lorſqu'on traite un malade qui a la fievre quarte, il faut lui faire plier les genoux, lui

visiter le bas-ventre, & voir s'il n'a point la rate enflée, ce qui constitue une autre espece assez fréquente. Plus les malades sont faméliques & adonnés à leur bouche, plus l'hiver est proche, plus cette fievre est difficile à guérir.

Curation. Elle exige la saignée dans l'accès, à moins que le sujet ayant déjà supporté plusieurs accès, soit fort affoibli, ou dans un âge fort avancé.

On purgera le malade le lendemain; & si rien ne s'y oppose, on mêlera l'émétique avec les cathartiques qu'on lui prescrit. Il faut le purger de nouveau après le second accès, & lui donner dans les jours d'intermission, un bouillon ou un apozeme amer, pour rendre le sang plus fluide : on joindra à ces apozemes les martiaux apéritifs, sur-tout si le malade a eu plusieurs rechutes. Après avoir laissé passer trois ou quatre accès, on les arrêtera par le moyen du quinquina, de la camomille, de la cascarille, que l'on donnera toutes les quatre heures au malade. Lorsque l'attaque est compliquée de froid, que le sujet est âgé ou pituiteux, on joindra au quinquina quelques gouttes d'elixir de propriété, ou

quelques grains de ſel ammoniac, ou de thériaque nouvelle. Après que les accès auront ceſſé, il ne faut diſcontinuer l'uſage du quinquina & des apéritifs que par degrés & au bout de quinze jours.

Si la maladie eſt opiniâtre, & que le malade ſe plaigne de maux de tête, on le ſaignera du pied. S'il y a des ſaburres viſqueuſes dans le ventricule, on lui fera boire pendant les trois jours qu'il eſt exempt de fievre ſix livres d'eau de Balaruc, dans l'eſpace de trois heures, & après que les premieres voies ſeront bien purgées, on paſſera aux apéritifs amers & aux fébrifuges.

Le malade uſera de bouillon & d'eau chaude les jours de l'accès; & les autres jours qu'il en eſt exempt, excepté les premiers jours de la maladie, il ſe nourrira de ſoupe, de pain & de vin, obſervant de ſe garantir du froid.

2. Quarte ſplénétique; *Quarta ſplenetica*, Sennert. *de febrib.* C. P.

Cette fievre eſt ſouvent cauſée par une obſtruction, ou un ſquirre de la rate & des autres viſceres du bas-ventre; elle eſt extrêmement opiniâtre, & ſujette à revenir, ſur-tout ſi elle

commence dans l'automne. Celle qui vient en hiver est très-difficile à guérir, & dure jusqu'au printemps, & souvent, lorsqu'on l'arrête avant d'avoir levé les obstructions à l'aide des apéritifs & des chalybés, elle dégénere en une enflure œdémateuse, qui est suivie de l'ascite. Le malade a le visage blême, il tombe dans la tristesse, & maigrit à vue d'œil.

Il faut donc avoir la précaution de bien purger les premieres voies avec des cathartiques, ou les eaux de Balaruc, & donner ensuite tous les jours au malade des apozemes amers, des stomachiques, des apéritifs composés avec des feuilles de chicorée, d'absynthe, les sommités de petite centaurée, les racines d'émule, le rhapontic pilé, y ajoutant deux drachmes de limaille de fer, un scrupule de cascarille, du syrop des cinq racines, ou même des racines de petit houx, d'asperge, ce qui produit un très-bon effet. Les apozemes & les bouillons finis, on purgera de nouveau le malade, ou bien on lui donnera du quinquina purgatif avec le rhapontic, le séné, l'agaric, ou bien le quinquina seul à la dose d'une

drachme toutes les quatre heures, & on le continuera pendant quinze jours, hors de l'accès, quand même la fievre auroit cessé ; il convient même d'user long-temps des opiates martiales avec le rhapontic & la cascarille. Lorsque le malade aura commencé de prendre le quinquina, on aura soin de ne point interrompre son effet par l'usage des cathartiques & des délayans; car la fievre ne manqueroit pas de revenir; il ne faut purger le malade qu'au bout du mois, ce qui doit s'entendre aussi des fievres tierces.

3. Quarte double; *Quartana duplicata*, Sennert. P.

C'est celle dont l'accès revient le premier, le second, le quatrieme & le cinquieme jour (il n'y en a point le troisieme), & dont le premier accès répond au troisieme, le second au quatrieme.

4. Quarte redoublée; *Quartana duplicata*, Bonet, *polyalth. de febrib.* P.

C'est celle qui a deux accès chaque quatrieme jour, & qui n'en a aucun ni le second ni le troisieme. Si l'une de ces suites anticipe ou retarde, alors il n'y a qu'un accès le troisieme jour

dans la premiere période, & un autre le quatrieme, & il se fait des combinaisons extrêmement curieuses, dont on trouve le détail dans *Primerose*, que les Auteurs appellent quarte compliquée de tierce ou de quotidienne; & comme faute d'attention on ne peut les prévoir, ou que ces types se confondent, plusieurs Auteurs mettent ces especes au rang des fievres erratiques; mais la quarte est de toutes les fievres intermittentes celle dont le type est le plus certain.

Ces especes demandent le même traitement que les tierces.

5. Quarte triple; *Quartana triplex*, Bonet. *sepulchret.* Schenck. *lib. 5. observ. 11.* A. P.

C'est celle dont l'accès revient tous les jours comme dans la quotidienne, avec cette différence que le premier répond au quatrieme, le second au cinquieme, le troisieme au sixieme. Elle demande le même traitement que la tierce double & la quotidienne. La quarte sextuple de *Capivacci* ne differe en rien de la quotidienne continue double, vu qu'il n'y a point d'intermission, témoin la lassitude que le malade éprou-

ve dans les intervalles des accès. Les quartes doubles & triples sont ordinairement compliquées de l'affection hypocondriaque. *Voyez* Schenck, qui de trois quartes en guérit deux aisément, mais dont la troisieme continua jusqu'au printemps.

6. Quarte vérolique; *Quartana syphilitica*, Alex. Monro, *Essai d'Edimbourg*, *tom. 6. art. 47. observ. 9.* Ballon. *epid. lib. 2. pag. 131.* P.

Cette espece est causée par un virus vérolique, & on ne peut la guérir qu'avec des remedes mercuriels, ou d'autres antivénériens. *Monro* l'a guérie avec une dose de mercure doux, répétée tous les jours, jusqu'au ptyalisme; il guérit en même temps la vérole, quoiqu'elle fût compliquée de douleurs nocturnes & d'ulceres dans la gorge. Dose : de mercure doux cinq grains.

7. Quarte cataleptique; *Quartana cataleptica*, Bonet. *polyalth.*

Je vis en 1727 à l'hôpital d'Alais, dont je soignois alors les malades, un vieux soldat attaqué d'une fievre quarte, qui, les jours que la fievre le quittoit, restoit stupide & privé de la raison,

ſon, & qui le jour de l'accès, tomboit dans une catalepſie imparfaite. Il demeuroit immobile, ſans ſentiment & ſans mouvement, à l'exception du pouls & de la reſpiration, qui étoient tardifs & obſcurs; mais tous ſes membres ne gardoient point la ſituation qu'on leur donnoit, il n'y avoit que les bras qui la gardaſſent, encore retomboient-ils d'eux-mêmes. Il guérit des deux premiers accès par le moyen de l'émétique; mais il en vint un troiſieme dans la nuit qui l'emporta. *Bonet* & *Montalte* font mention d'une quarte compliquée de catalepſie.

8. Quarte épileptique; *Quartana epileptica*, Moron. *Director.* Scholzt. *conſil.* 379. & 380. P.

9. Quarte néphralgique, *Lemery*, *Journal des Savans.*

Elle ſe manifeſta par un vomiſſement d'urine & une colique rénale, qui revenoient chaque quatrieme jour.

10. Quarte hyſtérique; *Quartana hyſterica*, Morton, *pyretolog. cap.* 9. *hiſt.* 10. *pag.* 82. P.

C'eſt une eſpece de fievre quarte, qui, étant mal traitée, dégénere en une fievre continue accompagnée de ſyn-

copes, de ſueurs colliquatives, de ſalivation, d'agitation, d'inquiétude, de dégoût, de ſuffocation hyſtérique, &c. Après avoir inutilement employé les anti-hyſtériques, les narcotiques, les cardiaques, on fut obligé de rappeller la fievre quarte par le moyen de quelques purgatifs légers, après quoi on la guérit avec le quinquina, qui n'empêcha cependant point les accès de revenir.

11. Quarte arthritique; *Quartana arthritica*, Muſgrave, *de arthritide regul. cap. 9. hiſtor. 4 & 5.* C. P.

C'eſt une eſpece qui dégénere en goutte, comme le prouvent deux hiſtoires rapportées par *Morton*. Voyez *Eberhard, diſſert. 1761.* Cette eſpece eſt très-dangereuſe.

12. *Quartana amens*, Sydenham, *de febrib. intermitt. p. 60.* Quarte compliquée de démence.

C'eſt, dit *Sydenham*, une manie particuliere, qui ſe joint aux fievres intermittentes de longue durée, ſur-tout à la quarte, qui réſiſte aux traitemens ordinaires, & qui, lorſqu'on emploie des évacuations trop fortes, dégénere en une démence, qui ne finit qu'avec

la vie des malades, & je me ſuis ſouvent étonné que les Auteurs n'en faſſent aucune mention, vu qu'elle eſt aſſez ordinaire, & que j'en ai été témoin. Les autres eſpeces de démences ſe guériſſent par des évacuations copieuſes, par la ſaignée & les cathartiques; celle-ci ne ſouffre aucun de ces remedes, & qui plus eſt, elle augmente. *Voyez* pour ſa cure l'endroit où je traite de la démence fébrile.

13. Quarte des enfans; *Quartana infantum*, Sydenham, *pag. 30. de febrib. intermitt.* P. L.

J'ai ſouvent vu avec étonnement, dit *Sydenham*, de petits enfans avoir la fievre quarte ſix mois durant, & en triompher à l'exemple d'Hercule, tandis que des vieillards & des adultes en meurent quelquefois, ou tombent dans l'aſcite, ou dans d'autres maladies mortelles.

14. Quarte ſcorbutique; *Quartana ſcorbutica*, Carol. Piſon. Balthazar. Timæi, *caſ. 18*. Barthol. *de medic. Danorum.* P. On vante beaucoup une potion compoſée de graine d'héliotrope & de millepertuis, dans de l'eau de chardon bénit ou de ſureau.

15. Quarte comateuſe ; *Quartana comatoſa*, Carol. Piſon. *obſerv. 163. 164. 165. de morbis à colluvie ſeroſâ*; *pag.* 447. On ne voit pas clairement dans ces obſervations s'il s'agit de la tierce ou de la quarte ; & dans *l'obſ.* 164. la quarte étoit compliquée d'un coma vigil à tous les accès. Cette maladie eſt chronique, & ſouvent mortelle.

16. Quarte triplée ; *Quartana triplicata*. P.

C'eſt une eſpece qui a trois accès le premier jour, autant le quatrieme, le ſeptieme, le dixieme, &c. ſans qu'il y en ait aucun les jours intermédiaires. Les accès ne ſe reſſemblent point, je veux dire, que le premier accès du premier jour ne répond point au premier des jours ſuivans, le ſecond au ſecond, &c.

Le Docteur *Feou* eut cette fievre pendant ſix mois, & il en guérit au moyen de l'opiate ſuivante, dont il fit ſix bols.

Prenez de quinquina en poudre douze drachmes, de ſel d'abſynthe, ammoniac, & de tamariſc, de chacun deux drachmes, & de ſyrop de capil-

laire autant qu'il en faut : on prendra un bol le matin, & un autre le soir.

Curation de la Fievre Quarte, par Hecquet.

On commencera par saigner le malade une ou deux fois, & le lendemain on lui donnera de vin émétique & de syrop d'althæa, de chacun une once dans un verre d'eau.

Une heure après qu'il aura rendu l'émétique, il prendra six ou huit drachmes de sel d'epsom, & une once de syrop de pomme composé. Les jours qu'il n'aura point de fievre, il prendra tous les soirs un scrupule de thériaque, & après le second ou le troisieme accès, quatre fois par jour demi-drachme de quinquina en poudre, avec un peu de roses seches, après avoir mangé sa soupe, & bu un verre d'eau sucrée; on réitérera les mêmes remedes pendant sept à huit jours, après quoi on le purgera comme il suit. Prenez six drachmes de sel d'epsom, une once de manne, que vous ferez dissoudre dans une infusion d'une drachme de quinquina, & d'une de séné mondé.

Au cas que la chaleur y oblige, on réitérera la ſaignée pendant que le malade prend le quinquina ; & s'il a des inſomnies, on lui donnera tous les ſoirs quatre grains de pilules de cynogloſſe avec le quinquina.

Le malade continuera l'uſage de ce dernier pendant douze ou quinze jours, & après que la fievre aura ceſſé, il continuera d'en prendre pendant quinze autres jours.

Si l'accès revient, on réitérera la ſaignée, on lui redonnera le quinquina le matin & le ſoir en bol, y ajoutant demi-drachme de thériaque.

Pour les enfans, mettez infuſer pendant un jour demi-once de quinquina dans une livre de vin blanc, ajoutez-y de ſyrop d'œillet, une once, d'eau de cinamone avec l'orge, trois drachmes; on leur en donnera une ou deux cuillerées toutes les demi-heures.

17. *Quartana metaſtatica*; quarte métaſtatique. P.

Un jeune homme ſujet depuis deux ans à une fievre quarte, qu'il avoit eu dans l'île Minorque, & enſuite à Montpellier, en étoit délivré toutes les fois qu'il lui ſurvenoit une ophtalmie; &

lorsque celle-ci disparoissoit, la fievre revenoit. Ces retours alternatifs de fievre & d'ophtalmie ne laissoient aucun doute qu'il ne se fît une métastase.

XII. *FIEVRE ERRATIQUE; Erratica.*

C'est un genre de fievre dont les accès semblables laissent plus d'intervalle entr'eux que ceux de la quarte, ce qui fait qu'on ne peut la rapporter aux genres précédens.

Si j'appellois erratique toutes les fievres dont le type est obscur, ou qui ne suivent aucun ordre, il n'y auroit aucun genre qui n'appartint à l'erratique, à l'exception de la quarte; je ne mets de ce nombre que les quintes, les sixtes, & autres semblables, que je comprends toutes sous le même genre. Ce genre est si rare, que *Galien* n'a observé aucune de ces especes.

1. *Erratica quintana*, Tulpii; Avicennæ, *canon. lib.* 4. *fen.* 1. L. P.

Tulpius fait mention d'une quinte simple, & *Christoph. Ebelius* d'une quinte double. *Hippocrate* la juge pire que la septieme & la huitieme, &c. Forestus,

obſ. 43. lib. 3. Scholio, la vue compliquée du tabes.

2. *Erratica ſeptana*, Ettmuller. *Hebdomadaria*, Schenckii, *pag. 826*. L. P.

Hippocrate en parle comme d'une fievre longue, mais qui n'eſt pas mortelle. Les Auteurs font mention d'une fixte, mais je ne ſache perſonne qui l'ait obſervée.

3. *Erratica octana*, Amati Luſitani, *pag. 765*. Salii, *cap. 12*. *Octomana*, F. Valleſii, *controv. lib. 5*. P.

Amatus a connu un Juif qui l'eut pendant tout l'hiver, & il l'en guérit. Le friſſon duroit une heure, & la chaleur quinze heures. Elle venoit tous les ſamedis avant le jour. *Zacutus* en a vu qui ont ceſſé d'elles-mêmes.

4. *Erratica nonana*, Zacuti Luſitani, *obſ. 34. lib. 3*. P.

Zacutus a connu un homme de cinquante ans, qui eut pendant deux ans une pareille fievre, dont il guérit par l'uſage de l'antimoine, & en faiſant fluer ſes hémorrhoïdes, en y appliquant des ſangſues.

5. *Erratica decimana*, Zacuti, *prax. obſ. 34. lib. 3*.

Cet Auteur a connu un homme de ſoixante ans qui l'eut pendant deux ans, & qui en fut guéri avec des purgatifs & des apéritifs.

6. Erratique vague ; *Erratica vaga*, Ettmuller. River. *obſerv.* 32. *centur.* 3.

C'eſt une fievre intermittente ſans type, compliquée d'affection hypocondriaque. Elle revenoit tantôt au bout de dix jours, tantôt au bout de douze, tantôt au bout de quinze. Elle commençoit par un léger friſſon, qui étoit ſuivi d'une chaleur exceſſive, & de douleurs cruelles dans les jambes. L'accès duroit quinze, vingt, vingt-quatre heures, & s'appaiſoit par un écoulement abondant d'urine & de ſueur : elle dura trois ans. *Voyez* ſa cure dans *Riviere*, à l'endroit cité.

Thérapeutique des Fievres, par Clutton.

J. Clutton, Médecin Anglois, dit avoir trouvé en 1751, une méthode nouvelle & ſûre de guérir les fievres tant continues que rémittentes; elle conſiſte dans l'uſage du julep ſuivant, auquel il donne le nom de *fébrifuge*.

Prenez d'huile ou d'esprit concentré de soufre, de vitriol & de sel, de chacun parties égales; d'esprit de vin rectifié trois fois autant; mettez le tout en digestion pendant un mois, & distillez jusqu'à siccité: ajoutez à deux livres de cet esprit, de racine d'angélique, de serpentaire de Virginie, de graine de cardamome, de chacun six drachmes; faites-en une teinture.

Mettez dans de l'eau pure autant de cette teinture qu'il en faut pour lui communiquer une acidité agréable, édulcorez ce julep avec plus ou moins de sucre, suivant le goût du malade, & faites-lui en boire environ six livres dans l'espace de vingt-quatre heures. Il ne les a pas plutôt bues, qu'il tombe en sueur; l'urine reprend son cours ordinaire, & la fievre cesse entiérement ou diminue. Au cas qu'elle ne cesse point entiérement dans l'espace d'un jour, il faut réitérer le lendemain le même remede, mais en moindre dose; l'Auteur assure avoir guéri plusieurs milliers de malades par cette méthode.

Si la maladie dure cinq jours, on ajoutera toutes les six heures à ce julep vingt grains de bézoardique minéral,

pour hâter les ſecrétions; ſi le pouls eſt plein on lui ſubſtituera quatre fois par jour un ſcrupule de tartre vitriolé pour tempérer davantage la chaleur. Si le Médecin n'eſt appellé que le neuvieme jour de la maladie, & que le malade ait eu des nauſées au commencement, il faudra commencer par l'émétique antimonial. Comme le julep fébrifuge ne fait que remédier à l'inflammation générale, il faut y joindre divers remedes ſelon la nature des ſymptomes.

Si la diarrhée, la ſueur, l'hémorrhagie tourmentent le malade, on joindra au julep des fleurs de roſes, de la racine de tormentille, une décoction faite avec la corne de cerf calcinée; & au cas que cela ne ſuffiſe point, on prendra de baume de Leucatelli demi-drachme, de corail douze grains, d'opium un grain, de diacodium autant qu'il en faut pour en faire un bol.

S'il y a inflammation de poumon, on joindra au julep le nitre & les pectoraux; ſi la fievre incline à l'intermiſſion, ce que l'on connoît par la couleur de brique de l'urine, & la fréquence des nauſées, on donnera au malade demi-drachme de ſel d'abſynthe,

dans une once de jus de citron.

Si la langue eſt noire & ſeche, s'il y a tremblemens & ſoubreſauts des tendons, ſi le malade eſt dans l'abattement, s'il ſoupire, ſi le pouls eſt fréquent, foible, tremblant, inégal, l'urine pâle, crue, s'il a peu ou point de ſoif, dans ce cas la fievre eſt putride ou maligne.

Clutton condamne abſolument tous les remedes émolliens & qui relâchent les fibres, de même que les ſels neutres, & s'en tient aux ſeuls cordiaques.

Il purge quatre ou cinq fois les malades pour évacuer les ſaburres dont ces fievres ſont compliquées, & dans celles qui ſont aiguës & inflammatoires, il n'emploie jamais la ſaignée, la regardant comme inutile.

Thérapeutique des Fievres, par Lobb.

Théophile Lobb Médecin Anglois, dans le livre qu'il a publié en 1732, ſous le titre de *Traité pratique de la cure des fievres*, rapporte avoir guéri les fievres, de quelque eſpece qu'elles ſoient, ſans employer la ſaignée, les cathartiques, les émétiques, ni le quinquina.

Il dit avoir guéri les maladies inflammatoires ſans ſaignée ; les fievres continues putrides, ſans cathartiques ; les rémittentes & les intermittentes, ſans quinquina.

Il tient que toutes les fievres ſont occaſionnées par une acrimonie particuliere, qui varie ſelon le genre, & qu'on peut la corriger d'une maniere ſpécifique par le moyen de certains ſels. Les remedes chauds, mêlés avec ceux qui rafraîchiſſent, procurent au ſang une température convenable ; dans les fievres ardentes, on doit augmenter la doſe des rafraîchiſſans ; lorſque le pouls eſt languiſſant, il faut employer les remedes chauds ou purs, ou en plus grande doſe ; les acides & les nitreux rafraîchiſſent, délayent, temperent la chaleur, augmentent la fluidité du ſang, & corrigent l'acrimonie alcaline diſſolvante qui cauſe des fievres continues, & des fievres ardentes. Les alcalis, tels que le ſel de tartre, le ſel d'abſynthe, celui de corne de cerf, corrigent l'acrimonie acide, à laquelle les enfans ſont ſujets.

Les ſels neutres, qui réſultent du mélange des acides avec les alcalis, tels

que l'anti-émétique de *Riviere*, corrigent l'acrimonie particuliere, qui cause le vomissement & les fievres intermittentes.

Les fievres produites par l'épaississement des fluides, sont les intermittentes, les rémittentes, les maladies inflammatoires, exanthémateuses.

Les fievres causées par la dissolution sont les fievres nerveuses, les fievres continues, hectiques. Les fievres mixtes sont la quarte, la quotidienne, la pleurésie putride.

Cet Auteur dit avoir exercé la Médecine à Londres avec beaucoup de succès, depuis 1711 jusqu'en 1732.

Thérapeutique des Fievres, par Sylvius.

Jacques Sylvius tient avec *Bontekoe*, que toutes les fievres sont causées par la coagulation du sang, d'où vient qu'il rejette la saignée & les rafraîchissans, de quelque espece qu'ils puissent être. Comme la fréquence du pouls, selon eux, est un signe que la circulation du sang est retardée, ils n'emploient que les résolutifs dans les fievres, prétendant

qu'on doit uſer d'un régime chaud, de cordiaux, de ſudorifiques dans celles qui ſont ardentes & inflammatoires, pour chaſſer le venin qui coagule le ſang.

Van-Helmont, *Screta*, les Médecins Carthéſiens ont ſuivi cette théorie & cette thérapeutique, que *Sydenham*, *Harris*, *Hoffmann* condamnent d'un commun accord.

Thérapeutique des Fievres, par Sydenham.

Thomas Sydenham, qui paſſe avec raiſon pour l'Hippocrate d'Angleterre, regarde la fievre comme un effort & un inſtrument de la nature, inſtitué pour ſéparer le pur de ce qui ne l'eſt pas, & pour détruire la cauſe morbifique qui infecte le ſang, & la faire ſortir du corps. Il tient que la chaleur, lorſqu'elle eſt modérée, ſert à cuire & à corriger la matiere morbifique; que la vîteſſe & la fréquence du pouls, contribuent à la mûrir & à en procurer l'excrétion, & par conſéquent qu'il eſt du devoir du Médecin de réprimer la violence de la fievre par la ſaignée, une diete rafraîchiſſante, délayante, en faiſant reſpirer un air pur au malade, à

évacuer une partie de la matiere morbifique par les premieres voies à l'aide des émétiques & des cathartiques, & à attendre ensuite l'évacuation critique; à ne point interrompre les efforts de la nature, lorsqu'ils sont modérés, & au cas qu'ils soient foibles & languissans, ce qui est rare dans les jeunes gens, à les ranimer par un régime plus chaud & avec des cardiaques, & il prétend qu'on y réussit beaucoup mieux par la diete, les remedes simples & tirés des végétaux, que par les chimiques & les minéraux.

Dans les intermittentes chroniques, nous commençons par les remedes généraux, d'où nous passons au quinquina. Nous ne rejetons point les acides, comme *Sylvius*, & nous n'employons point comme *Lobb* les sels pour guérir toutes les maladies.

Pour les intermittentes & les rémittentes, indépendamment des remedes généraux,

Prenez huit parties de quinquina, trois parties de fleurs de camomille, d'extrait de petite centaurée & de genievre, de chacun une partie, de nitre une partie & demie, de syrop de limon autant qu'il en faut. Faites en une opiate,

dont la dose est d'une ou deux drachmes.

Si la fievre est maligne, ajoutez-y de contrahierva, une partie & demie, & quelques grains de camphre ; au cas que la chaleur & le délire augmentent, augmentez la dose de nitre, & ajoutez y le diascordium, si l'insomnie devient plus grande.

*Thérapeutique d'*Hecquet.

Il arrive quelquefois qu'une quarte bénigne dégénere en une émitritée dangereuse, parce que les solides s'enflamment, & pour lors le quinquina devient inutile, & il faut avoir recours aux saignées réitérées, aux délayans aqueux, qu'il ne faut point ménager, tels qu'une décoction de racine de nénuphar, de fraisier, d'orge, de réglisse, dont le malade doit faire sa boisson ordinaire. Il prendra en même temps quelques petites doses d'une poudre composée de deux parties d'yeux d'écrevisse, & d'une de nitre, que l'on arrosera de jus de citron.

On lui donnera tous les soirs une émulsion composée avec les semences froides & de l'eau d'orge, à laquelle on ajoutera demi-once de syrop de

nénuphar & de pavot pour chaque deux doſes.

Lorſque la fievre commencera à diminuer, il prendra des apozemes compoſés avec les feuilles de chicorée ſauvage & quelque peu de quinquina; il en boira ſix verres par jour, y ajoutant deux ou trois drachmes de ſyrop de diacodium, au cas qu'il ſente des douleurs, & qu'il ait des inſomnies.

Plus les accès ſont fréquens, comme dans la double tierce, ou la quarte triple, plus la chaleur eſt violente, & il faut la modérer avant d'en venir au quinquina. On emploira pour cet effet la ſaignée, les apozemes compoſés avec la chicorée & le nitre, les abſorbans terreux, qui ralentiſſent l'action du quinquina.

Lorſqu'on en ſera venu au quinquina, au cas que le malade ait beſoin d'être purgé, on lui donnera une once, ou une once & demie de ſel d'Epſom, & une once de ſyrop de pomme compoſé, dans une chopine de décoction de quinquina pour cinq à ſix doſes.

Le jour de la purgation, il prendra en ſe couchant une once de diacodium, ou un grain d'opium. Il eſt bon de mettre ſur chaque chopine de décoction

de quinquina, demi-once de ſyrop de karabé.

L'opiate fébrifuge eſt compoſée avec une once de quinquina en poudre, une once de ſyrop de coquelicot, & une quantité ſuffiſante de conſerve de roſes : la doſe eſt d'une ou deux drachmes toutes les trois ou quatre heures.

La caſcarille donnée depuis ſix grains juſqu'à dix pour chaque doſe produit auſſi un très-bon effet.

Lorſque la fievre revient tous les jours, que les rémiſſions ſont obſcures, les intermiſſions douteuſes, ou le type ambigu, elle eſt de mauvaiſe eſpece, & l'on doit la regarder comme une hémitritée. Dans ce cas, il faut commencer par la ſaignée, à laquelle on fera ſuccéder les délayans, les cardiaques, les potions chaudes; il faut s'abſtenir des cathartiques irritans, des émétiques ou des ſudorifiques trop volatils. Le malade uſera pour boiſſon d'une décoction de ſcorſonere, de chardon bénit, de ſcabieuſe, de coquelicot, oxytriphylli, avec la poudre d'yeux d'écreviſſe, la corne de cerf préparée ſans feu, l'antimoine diaphorétique, le nitre, le ſyrop d'œillet, de limon, de diacordium, juſqu'à ce que type de la fievre ſe ſoit

déclaré. Hecquet, *Médecin des pauvres.*

La cure des fievres avec le laudanum liquide dans une infusion de petite centaurée, dont le *D. Berryat* vante l'efficacité, ne convient que dans les cas où la fievre est compliquée de douleur hystérique, ou de quelque symptome hypocondriaque ; autrement il cause la stupeur, comme le *D. Storck* nous en avertit.

A l'égard de celle de *Christ. Jacques* avec l'arsenic édulcoré avec l'eau & l'esprit de vin, il en résulte des ardeurs dans le sternum, une toux seche, un dégoût, une alopécie, une soif ardente, & une fievre hectique, qui sont infiniment pires que la fievre.

Je donne avec *Werlhof* le nom de maladies fiévreuses à celles qui sont produites & entretenues par le virus d'une fievre intermittente ou rémittente, soit que cette fievre soit manifeste, soit qu'elle soit cachée ; de ce nombre sont le carus fébrile, la pleurésie fébrile, la typhomanie fébrile, &c. Ces maladies qui sont très-dangereuses, souffrent des intermissions & des rémissions. Les symptomes attaquent tout-à-coup le malade, & disparoissent lorsque la fievre cesse ; les urines sont alors

de couleur de briques pilées. *Mercatus* est le premier qui ait connu ces maladies; *Torti* en a donné ensuite une ample explication, ainsi que l'Auteur d'un Ouvrage intitulé *de absconditâ febrium naturâ*. On détruit ces maladies par de fortes doses de quinquina, prises avant le troisieme accès. Il résulta quelques inconvéniens du quinquina pris à des doses considérables, savoir 1°. une difficulté d'uriner, les urines sont épaisses & teintes de la couleur du quinquina; 2°. une espece jaunisse qui survient quelquefois; mais il est aisé de dissiper ces symptomes, lorsque la vie du malade est hors de danger.

Les autres fébrifuges vantés par les Modernes, sont 1°. une poudre composée de huit grains de nitre & de trois grains de camphre, qu'on prend toutes les quatre heures avant le retour de l'accès. 2°. *Huxham* emploie, au lieu du quinquina, la véronique pour dissiper les fievres tierces; 3°. *Storck* prescrit le remede suivant à prendre une heure avant l'accès. Prenez de syrop de diacode demi-once, d'eau de fleurs de coquelicot deux onces, d'esprit de soufre demi-drachme; mêlez.

Fin du Tome second.



TABLE DES ORDRES

Et genres de Maladies contenus dans ce second Volume.

Suite du Sommaire de la I. Classe.

THÉORIE DE LA II. CLASSE.

Fin de la Table du second Volume.